NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
412
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXIII
Palchetto
Num.° d' ordine 5

B: Prov.
IV
412

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME DIX-SEPTIÈME.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

TOME VIII.

Digitized by Google

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.

Digitized by Google

613856
SBN

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS, INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, AUMÔNIER DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

Ouvrage dédié au Roi.

TROISIÈME PARTIE,

SUITE DES PÈRES DOGMATIQUES.

TOME DIX-SEPTIÈME.

ROY

Thesauros oportet esse, non libros.
PLIN., *Histor. natur. in præfatione*, tom. 1, pag. 4, edit. Elzev., 1635.

PARIS,
MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.
M. DCCC. XXVII.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'EGLISE GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME

ET DE

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME, archevêque de Constantinople.

TROISIÈME PARTIE.

CHARITÉ.

Ραγδαῖον τι χρῆμα καὶ βίαιον ἡ ἀγάπη.
Chrysost., *Epist.* CXXX, tom. III Bened., p. 675.

ARTICLE I.

SOMMAIRE.

§ I. Excellence de la charité. Ses caractères. Elle embrasse l'amour de Dieu, l'amour du prochain. Dieu, principe, objet et modèle de la charité. Combien Dieu a aimé le monde. Combien Jésus-Christ a aimé les

hommes. Devoir de la reconnoissance et de la charité envers Dieu.

§ II. Comment nous pouvons témoigner à Dieu ces sentiments. Vie chrétienne. Prière. Oraison Dominicale. Fidélité au service de Dieu. Assistance à l'Eglise. Psaumes et chants sacrés. Parole de Dieu. Pénitence et componction. Confession des péchés. Jeûne et abstinence.

Le monde et l'Evangile. Voie large et voie étroite. Tentations. Fautes légères. Fuite des occasions. Persévérance. Paix spirituelle.

§ III. Sacrements. Baptême. Péché originel. Eucharistie. Sacrifice de la messe. Communion. Liturgie.

Moyens et secours de salut. De la grâce. Les saints Anges. Les bons et les mauvais Anges. Du Démon.

§ IV. Morale chrétienne. Vices et Vertus.

Orgueil. Amour des richesses. Envie. Médisance. Colère. Impureté. Intempérance. Mensonge. Oisiveté. Ignorance et fausse Science. Respect humain.

Justice. Humilité. Douceur. Vigilance et Sévérité chrétiennes. Zèle. Vrai et faux Honneur. Portrait du chrétien.

§ I.

Excellence de la charité.

La charité est la plus excellente des vertus, la source de tous les biens; elle est la plénitude de la loi (*).

(*) Hom. XXXIII *in* I *ad Cor.*, tom. X Bened., pag. 313; Hom. III *ad Hebr.*, tom. XII, pag. 35; *De incomprehens. Dei*, tom. I, pag. 445; *Adv. Oppugn. vit. monast.*, tom. I, pag. 102; *De sanct. Pentec.*, l. II, pag. 473; Hom. XXXII *in* I *Epist. ad Cor.*, t. X, p. 297; *De Sacerd.*,

L'Esprit que nous avons reçu de Dieu n'est pas un Esprit de crainte, mais de force, de charité, de tempérance; non pour obéir à la contrainte, mais pour nous conduire par la confiance. Cet Esprit, en vertu duquel nous invoquons Dieu comme notre père, est dans nous le principe de l'amour qui nous unit à lui, et de la charité qui nous unit à nos frères. La charité bannit la crainte. Rien qui lui soit plus contraire que la défiance (*).

Saint Paul fait un magnifique éloge de la charité, et quoi qu'il en en puisse dire, il reste encore beaucoup au-dessous. Comment en effet parler dignement d'une vertu où se trouvent renfermés la loi et tous les prophètes, sans laquelle tous les actes, même les plus méritoires du christianisme, perdent tout leur fruit (**)?

La charité triomphe de tout; les caractères les plus durs, elle les adoucit, les passions les plus fou-

lib. II, tom. I, pag. 377; *De laud. S. Paul.*, t. II, p. 490; Hom. IX *in Epist. ad Ephes.*, t. XI, p. 73, Parmi les modernes, Houdry, *Biblioth.*, tom. II, pag. 639; Montargon, *Dictionn. apostol.*; Duguet, *Caractères de la charité*; Nicolle, *Essais*, tom. V, pag. 182—191; Mouchon, *Serm.*, t. I, p. 364; Saurin, *Serm.*, t. VI, p. 406. Bossuet : « L'essence de la religion, l'âme des vertus, et l'abrégé de la loi, c'est la charité. » *Disc. sur l'Hist. univ.*, p. 283; Bourdaloue, *Carême*, t. I, p. 373; La Rue, dans Montargon, *Dictionn. apost.*, t. I, p. 113—115, par saint Jean Chrysostôme.

(*) Hom. I *in* II *Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag. 661.

(**) *Orat.* I *de incomprehens. Dei*, tom. I Bened., pag. 445. Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. XII, pag. 457—471.

gueuses, elle les calme; les tempéraments les plus irascibles, elle les soumet, témoin Saul. C'est parce que l'on est sans charité que l'on s'abandonne à la colère, à la volupté, à l'intempérance (*).

La science sans la charité, n'est plus que nuisible et dangereuse (**).

Si j'allois vous dire qu'il est un don supérieur à tous les autres, don qu'il ne tient qu'à vous de recevoir, et dont la privation, que vous ne devez attribuer qu'à vous seuls, amène celle de tous les autres, don enfin que tous peuvent posséder indifféremment: vous vous étonneriez de mes paroles; vous auriez peine à comprendre qu'il puisse exister quelque chose de plus éclatant que le don de ressusciter les morts, de rendre la vue aux aveugles, en un mot, d'opérer les mêmes miracles que faisoient les Apôtres. Quel est-il ce don? C'est la charité. Croyez-moi, puisque ce n'est pas moi qui l'avance; c'est le Fils de Dieu lui-même qui nous le déclare par la
I. Cor. XIII. 1. bouche de son Apôtre. *Quand je parlerois la langue des Anges*, nous dit saint Paul, *quand j'aurois la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai la charité, je ne suis rien.* Et Jésus-Christ lui-même, à quoi reconnoît-il que l'on soit du nombre de ses disciples? Sera-ce aux miracles? Nullement: mais

(*) Hom. XXXIV *in* I *Epist. ad Cor.*, tom. X Bened., pag. 309.

(**) Hom. XX *in* I *Epist. ad Cor.*, tom. X Bened., pag. 169.

si vous vous aimez les uns les autres. Vous le voyez : la charité vaut mieux que tous les autres dons. La raison en est claire ; le don des miracles est une pure grâce de Dieu ; la charité est aussi l'œuvre de nos efforts (*). Joan. XIII 35.

La charité repousse la crainte ; elle nous fait aimer le Seigneur avec une confiance toute filiale (**).

L'amour de Dieu pour les hommes a uni le ciel à la terre ; c'est sa charité qui nous a ouvert les cieux, et fait monter l'homme sur le trône de Dieu lui-même. C'est elle qui a porté Dieu à descendre sur la terre, à s'abaisser à l'égal de ses propres serviteurs. C'est la charité de Dieu pour les hommes qui l'a déterminé à livrer un fils bien-aimé pour des ingrats, pour des ennemis. Et, sans compter les bienfaits dont il nous a comblés par le passé, quelles magnifiques promesses pour l'avenir ! Son amour pour nous surpasse celui des pères les plus tendres (***) !

Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Ainsi le Père l'a-t-il ordonné : il a donné son propre fils, Joan. III. 16.

(*) Hom. III *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 35, 36.

(**) *De Fide, Spe et Caritate*, tom. IX Bened., p. 862 (Supplément) ; *Instruction pastor.* de M. l'évêque de Langres, pag. 43—45.

(***) Hom. XIX *in Epist. ad Ephes.*, t. XI Bened., p. 74, 137; Hom. IV *in* I *ad Timoth.*, *ibid.*, pag. 567 et passim.

pour qui? pour des serviteurs et des ingrats. Mais personne n'en feroit autant pour son ami. *Certes*, dit son Apôtre, *à peine quelqu'un voudroit-il mourir pour un juste*. Dieu d'un côté, le monde de l'autre, l'intervalle n'est-il pas immense? Oui, comment se trouve-t-il comblé? par ce mot : *Il a tellement aimé le monde*. Dieu, l'immortel, celui qui est sans principe, dont la grandeur est infinie, a aimé les hommes, créatures misérables, formés de terre et de cendre, chargés d'une multitude de péchés, des ingrats; voilà ceux qu'il a aimés jusqu'à donner pour eux son fils unique, son propre fils, non un Ange, non un Archange. Mais personne n'a marqué jamais tant d'affection, tant d'amour pour un fils même, que Dieu en a eu pour des serviteurs ingrats. Qui donc a pu l'exciter à tant d'amour? Sa bonté toute seule (*).

Rom. v. 7.

Vous demandez avec surprise comment tant de bonté de la part de notre Dieu (**)?

(*) Hom. XXVII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 156; Hom. IX *in Epist. ad Rom*, l. IX Bened., p. 515; *Ad Stagir.*, tom. I, pag. 167. Voy. dans le vol. XIV de cette *Bibliothèque*, p. 272 et suiv.; Bossuet, *Serm.*, t. VII, p. 396; La Colombière, *Serm.*, l. III, p. 363 et suiv.; l'ancien évêque de Senez, *Serm.*, l. II, p. 337.

(**) Hom. LVIII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 604.

Le saint patriarche répond à la demande en rappelant quelques faits de l'ancien Testament. Un prédicateur d'une communion étrangère se propose la même question; et il y répond par des arguments puisés dans la nature même de Dieu et de ses impénétrables perfections. (Voyez Saurin, *Serm. sur la compassion de Dieu*, tom. VII, pag. 102 et suiv.) Ces pages sont vraiment éloquentes.

Non content de prévenir les hommes, l'amour de Dieu ne cesse de les combler de ses bienfaits. Persévérons dans son amour, si nous voulons qu'il continue de nous aimer. Fallût-il, pour lui témoigner notre amour, lui sacrifier fortune, biens, jusqu'à la vie même : n'hésitons pas à le faire. Ce n'est pas assez de lui dire qu'on l'aime; il faut le prouver par ses œuvres. Il ne s'est pas borné, lui, à de simples paroles; il l'a bien fait voir par les faits. Témoignons-lui donc, par notre conduite, que nous l'aimons; tout l'avantage en sera pour nous seuls. Ce n'est pas lui qui a besoin de nous; il nous aime sans nul intérêt; et c'est là la marque du véritable amour, d'aimer sans qu'il en revienne aucun profit, et de vouloir être aimé pour le seul plaisir de l'être. C'est ce que Moïse disoit à son peuple : Quelle autre chose le Seigneur demande-t-il de vous, si ce n'est que vous l'aimiez? Parcourez tous ses préceptes : c'est l'amour qui les a dictés, dans la seule vue de notre salut et de notre immortelle gloire. Quand il nous dit : Heureux les miséricordieux! heureux ceux qui ont le cœur pur! heureux les cœurs doux et pacifiques, les pauvres d'esprit! que lui en revient-il à lui-même? Quand il nous crie : *J'ai eu soif*, est-ce qu'il a besoin de nos secours? il ne veut que nous engager à être secourables. Il pouvoit bien sans vous se charger lui seul du soin de nourrir les pauvres; mais il a mieux aimé vous en ménager l'honneur. Le

T. x Bened. Pag. 652.

Deuter. x. 12.

Pag. 653.

Matth. v.

Ibid. xxv. 35.

soleil qui nous éclaire perdroit-il rien de l'éclat de ses rayons, quand nous fermerions les yeux à sa lumière? Nous en jouissons; il n'auroit pas besoin de spectateurs pour être toujours ce qu'il est. A plus forte raison, le Dieu de qui tout dépend, et qui ne dépend de personne. Dites-moi : quelle distance y a-t-il entre Dieu et nous? Quand vous me répondriez qu'il y en a autant qu'entre l'homme et le moucheron, vous n'approcheriez pas encore de la vérité. Or, si nous qui avons tant de passion pour la vaine gloire, n'avons pour la satisfaire nul besoin des services d'un moucheron, combien plus le Dieu, dans qui il n'y a ni passion, ni trouble, ni indigence, peut-il se passer de nous. S'il réclame nos services, c'est par bonté, non par besoin; pour nous, non pour lui; pour notre salut, nullement pour sa gloire. C'est dans ce sens que notre salut devient comme nécessaire à son amour; qu'il semble s'oublier lui-même pour s'occuper de vous et de vos plus
Ibid. v. 23. précieux intérêts. Si vous avez quelque sujet de plainte contre quelqu'un, je commande à celui qui vous a offensé de laisser là l'offrande qu'il me destinoit, pour courir à vous et vous demander de lui pardonner; tant il se montre jaloux que vous soyez
Gen. xx. 6. heureux! Un prince barbare alloit commettre un crime contre la femme d'un homme juste; Dieu lui dit : *Je vous ai préservé de pécher contre moi.* Paul
Act. ix. 4. persécutoit son Eglise : *Pourquoi me persécutez-*

vous? lui crie le Seigneur. Que des indigents souffrent la faim, la nudité, il se substitue à eux; c'est lui-même qui vous demande cette aumône que vous ne leur pouvez refuser, sans la refuser à lui-même. Il nous a donné, en se faisant connoître à nous, le premier, le plus précieux de tous les biens; il a dissipé les ténèbres qui couvroient notre intelligence, nous a appelés à la doctrine de la vraie vertu, a dirigé nos mœurs par les préceptes de sa loi, afin de nous rendre agréables à ses yeux. Il a tout fait pour nous: Il nous a donné son fils, nous a ouvert son royaume, et nous appelle encore à des biens ineffables (*). Pag. 654.

Qu'est-ce donc que Dieu n'a pas fait pour nous témoigner son amour? que n'a-t-il pas imaginé? A-t-il omis quoi que ce soit pour nous forcer à l'aimer? Nous n'avons répondu à ses avances que par des outrages. L'avoit-il mérité, lui qui ne sut jamais que nous accabler de biens? Quand il nous appeloit, qu'il nous attiroit à lui par tous les liens de la charité, nous nous éloignions de lui. Au lieu de s'en venger, il a été le premier à revenir, à courir sur nos pas, à nous arrêter dans notre fuite, malgré toutes nos résistances; et toujours opiniâtres dans notre éloi- T. IX Bened. Pag. 470.

(*) Morel, *Nov. Test.*, tom. V, pag. 773 et suiv. Tous les prédicateurs Saurin, *Serm*, tom. VII, pag 113; Laur. Chesnard, *Disc.*, tom. IV., pag. 240; Mouchon, *Serm.*, tom. I, p. 120. Voyez le tom. XI de cette *Bibliothèque*, pag. 136—434.

gnement, nous avons échappé de ses mains pour aller nous ranger près de son ennemi et du nôtre. Pour cela nous a-t-il abandonnés? Non ; il a député vers nous des milliers d'ambassadeurs, Anges, patriarches, prophètes, Apôtres, pour nous ramener à lui. Bien loin de les accueillir, nous les avons accablés d'insultes et d'outrages. Il ne s'est point rebuté; mais essayant de surmonter nos froideurs par sa bonté, son inépuisable tendresse s'est adressée, pour s'en plaindre, au ciel et à la terre; elle a pris tout le monde à témoin de nos ingratitudes; elle nous a fait parler, tantôt par la bouche de Jérémie, tantôt par celle de Michée, moins pour accuser notre dureté que pour se justifier lui-même auprès
Mat.h. vi. 3. de nous. Il sollicite qu'on l'entende seulement : *Mon peuple, que t'ai-je fait? réponds ; réponds-moi, en quoi t'ai-je offensé?* Et l'on reste sourd à sa voix. Bien plus, sans pitié pour ses ambassadeurs, nous les avons lapidés, mis à mort. Qui donc enverra-t-il à leur place? Encore des prophètes? encore des Anges? Non ; son propre fils; et celui-là même, nous ne l'avons pas plus épargné; celui-là, nous nous sommes baignés dans son sang. Vous croyez qu'un semblable attentat aura lassé son amour : il n'a fait que l'enflammer davantage. Plus que jamais, il nous sollicite, il nous conjure par la bouche de son
II. Cor. v. 20. Apôtre, de revenir à lui par la pénitence : *Nous exerçons auprès de vous*, nous dit-il, *l'office d'am-*

bassadeurs, pour Jésus-Christ; et c'est Dieu même qui vous exhorte par notre voix. Nous vous conjurons, au nom de Jésus-Christ, de vous réconcilier avec Dieu. Mêlant la menace à la prière, il nous effraie par les châtiments terribles de l'enfer, ou nous console par les espérances des béatitudes célestes. A tout cela nous restons insensibles. Ah! qu'un homme en eût fait autant pour nous, quelle reconnoissance, quel dévoûment n'aurions-nous pas pour lui! Nous réservons pour Dieu seul ce monstrueux excès d'ingratitude! Prodige de tendresse de la part de notre Dieu! Prodige d'insensibilité de la part des hommes! Notre vie tout entière se consume dans l'iniquité. Qu'à travers cette longue suite de péchés que nous commettons sans cesse, vienne à se mêler quelque bonne œuvre, nous nous enflons d'orgueil et d'espérance, semblables à ces ingrats serviteurs qui, dans leur calcul intéressé, supputent à la rigueur le prix que l'on mettra à tel service; nous en voulons aussitôt le salaire. Insensés! le moyen d'obtenir récompense seroit d'agir même sans espoir de récompense. L'honneur de servir Jésus-Christ n'est-il donc pas une assez noble récompense? Mais nous ne demandons point à ces cœurs pusillanimes une si haute perfection. Comment, à des hommes qui ne consentiroient pas, pour l'amour de Jésus-Christ, à mépriser la vaine gloire de ce monde; comment leur parler de lui sacrifier, s'il

le falloit, jusqu'à la gloire même du royaume céleste (*)?

T. IX Bened. Pag. 527. Dieu préfère au nom de Seigneur celui de Père; il veut moins des serviteurs que des enfants. Il le

Luc. XVII. 18. déclare assez dans la parabole de l'Enfant prodigue. C'est par amour pour les hommes qu'il a fait

Pag. 538. tout, qu'il a sacrifié jusqu'à son fils unique, faisant de nous ses enfants adoptifs, afin de nous donner le droit de l'aimer comme notre père, plus encore que l'obligation de le respecter et de le craindre comme notre maître. Qu'il vienne à rencontrer dans nos cœurs ce sentiment de tendresse filiale: il s'en applaudit comme s'il avoit quelque gloire à en tirer; il le préfère à tout, bien qu'assurément il n'ait nul besoin de nous. C'est ainsi qu'il prend plaisir à être

Matth. XXII. 32. appelé dans ses Ecritures, le Dieu d'Abraham; le Dieu d'Isaac et de Jacob. Que les serviteurs se glorifient de l'avoir pour Dieu, à la bonne heure, mais que ce soit Dieu qui se glorifie de ses serviteurs, quel excès de bonté (**)!

T. XII Bened. Pag. 41. 42. Afin de correspondre à l'ardente charité de Dieu pour nous, Jésus-Christ a bien voulu souffrir la

Hebr. II. 9. mort pour nous; *Dieu, par sa bonté, ayant voulu*, dit l'Apôtre, *qu'il mourût pour tout l'univers. Dieu,*

(*) Hom. V *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 55 et suiv.

(**) Hom. X *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Test.*, t. III, pag. 129.

dit-il ailleurs, *qui n'a pas épargné son propre fils*, *mais qui l'a lui-même livré à la mort pour notre salut.* Eh! pourquoi? Il ne nous devoit pas un si grand sacrifice. Non, sans doute. Il l'a fait par amour; non-seulement pour ceux qui profiteroient de sa rédemption par leur fidélité à sa loi, mais pour tout le genre humain, puisqu'il est mort en effet pour tous. Que si tous ne profitent pas du bienfait de ses souffrances, et s'il en est qui refusent de croire à lui, Jésus-Christ du moins a fait tout ce qu'il pouvoit faire. Il a voulu goûter la mort, comme le médecin généreux qui, sans avoir besoin pour lui-même du breuvage amer qu'il apporte à son malade dans la vue de le guérir, commence par en goûter le premier, afin de lui inspirer de la confiance, en combattant ses répugnances par son propre exemple. Rom. VIII. 32.

Pourquoi encore Dieu exigeoit-il de son fils un tel sacrifice? Il vouloit tout à la fois et glorifier son fils et le montrer à la terre comme un athlète illustre, fait pour être proposé comme modèle à ceux qui devoient reconnoître dans sa personne le chef et l'auteur de leur salut. Quels rapports y avoit-il entre Jésus-Christ et nous? Il est le fils de Dieu, nous le sommes aussi; mais c'est un fils qui sauve, et nous des enfants qui sommes sauvés. Tels sont les rapports et les différences entre Jésus-Christ et nous. Ce qui nous en raproche, c'est la souffrance; c'est par elle

que nous devenons ses frères. La souffrance est pour nous comme pour lui l'instrument et la perfection du salut. En souffrant pour l'homme, Jésus-Christ a fait plus que de le créer (*).

T. v Bened. Pag. 135 et suiv.

Ce qui d'ordinaire produit l'amour dans nos cœurs, c'est la beauté, c'est la reconnoissance que nous devons à un bienfaiteur, c'est l'affection que l'on nous porte. Chacun de ces motifs nous rend sensibles et nous attache. Il ne faut pas même que l'on nous ait obligés par des services réels; il suffit que l'on nous veuille du bien, que l'on nous témoigne de l'intérêt, que l'on nous donne des louanges, que l'on vante notre mérite, pour exciter dans nos âmes un sentiment tendre et une vive reconnaissance. Dieu réunit ces titres divers à notre amour, et dans un degré tel qu'il est impossible à tout langage humain de l'exprimer. La beauté, il la possède dans la plus ineffable perfection. Les Séraphins rassemblés autour de son trône n'en peuvent soutenir l'éclat; je les ai vus, s'écrie son prophète, qui couvroient leur visage de leurs ailes, en faisant retentir cet hymne: *Saint, Saint, Saint*, éblouis par la magnificence de la gloire qui l'environne. David, qui la contemple en esprit, n'a de force que pour s'écrier: *O fort, ô invincible, ceignez-*

Isa. VI. 2. 3.

Ps. XLIV. 4.

(*) Hom. v *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. VI, pag. 731, Voyez *Bibliothèque chois.*, tom. XIV, pag. 269 et suiv., à l'article *Rédemption*.

vous de votre épée; armez-vous de votre éclat et de votre gloire. Moïse, qui l'avoit entrevue, percé de cet amour comme d'un trait brûlant, n'en pouvoit rassasier ses regards. Parlerons-nous de ses bienfaits? Il ne sont pas moins au-dessus de toutes nos expressions (*).

Par où témoigner à Dieu notre reconnoissance du bienfait de la justification qui nous a été donnée? T. IX Bened. Pag. 489
Par une bonne vie, ce qui nous deviendra facile, si nous sommes fidèles aux lois de la charité. Elle est la mère de toutes les vertus. Mais en quoi consiste la charité? N'est-elle qu'un commerce de politesse? Non. Elle exige des services réels, une affection qui se manifeste par les œuvres. Par exemple, venir au secours du pauvre, soulager la souffrance, courir au-devant des dangers qui menacent le prochain, l'assister dans ses tribulations, s'associer à ce qui lui arrive de fâcheux ou de favorable; car ce sont là tous fruits de la charité. En coûte-t-il beaucoup pour prendre part à la joie de ceux qui sont dans la prospérité? Oui, et beaucoup plus qu'on ne le croit. Il faut même pour cela un grand fonds de philosophie. Il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui pleurent avec ceux qui sont dans les larmes, qui ne craindront pas de s'exposer à quelques dangers pour en sauver les autres. Ce qu'il y a

(*) *Expos. in ps.* XLI.

de plus difficile en apparence, elles le font; mais ce qui paroît beaucoup plus facile, à savoir de se réjouir avec ceux qui sont dans la joie : elles y manquent. Une jalousie secrète ne voit pas sans douleur la prospérité des autres. On s'en tourmente; on ne sauroit s'en défendre; on cède volontairement à la violence de cette tyrannique passion; on se met en état de guerre, non pas avec son frère seulement, mais avec Dieu lui-même (*).

Vous m'allez dire : Comment puis-je aimer ce que je ne vois pas? Mais vous n'avez pas sous les yeux vos amis, vos parents, vos enfants eux-mêmes, quand des espaces lointains les séparent de vous. Les en aimez-vous moins? Au contraire. L'impuissance même où vous êtes de les voir, vous les rend encore plus chers (**).

Hebr. x. 25. 26. Ecoutez ce que l'Apôtre dit de Moïse : *Parce qu'il aime Dieu, il préfère être affligé avec son peuple que de jouir en péchant d'un plaisir passager, jugeant que l'ignominie de Jésus-Christ étoit un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Egypte;*

(*) Hom. VII *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. IV, pag. 81; Bourdaloue, *sur l'amour de Dieu*, *Carême*, tom. I, pag. 53; Saurin, *Serm.*, tom. VI, pag. 506.

(**) Hom. *in ps.* XLI, tom. V Bened., pag. 134; *Hort.* I *ad Theodor.*, tom. I Bened., pag. 20—22; *Biblothèque choisie*, tom. XV, pag. 253. Le P. L'enfant « Vous ne le voyez pas ce Dieu : voilà l'excuse dont vous cherchez à couvrir vos infidélités, etc. » (*Amour de Dieu*, *Serm.*, tom. VI, pag. 19 et suiv.)

parce que, ajoute-t-il, *il envisageoit la récompense éternelle*. C'est là le caractère du véritable amour. Vous ne voyez pas Dieu; mais vous voyez ses ouvrages. Non, qui sait aimer n'a pas besoin d'avoir sous les yeux l'objet de son affection; il lui suffit, pour enflammer son cœur, de rencontrer quelque chose qui lui ait appartenu. Vous ne voyez pas Dieu; mais vous voyez ceux qui l'aiment, qui le servent avec fidélité, et qui ont confiance en lui. Attachez-vous à eux; et, dans l'impuissance où vous êtes de contempler le maître lui-même, vous éprouverez du moins quelque consolation à vous entretenir de lui (*).

Ne vous étonnez pas de nous entendre emprunter les comparaisons les plus familières pour exprimer la miséricorde divine; c'est Jésus-Christ lui-même, c'est son Evangile qui nous les fournit. Il se compare tantôt à une mère, tantôt à la poule qui rassemble ses poussins sous son aile. *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te furent envoyés, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler, tes enfants comme fait la poule ses petits! et tu ne l'as pas voulu.* Le Sauveur s'adresse à une nature inanimée pour ramener à lui une nature sensible et animée; il emploiera jusqu'à la menace, et propose des châtiments terribles pour sauver nos

T. II Bened. Pag. 726.

Matth. XXIII. 37.

(*) *Expos. in ps.* XLI, tom. V Bened., pag. 135.

âmes à tout prix. Chrétiens qui n'êtes pas insensibles, pouvez-vous entendre de sang-froid ces témoignages de miséricorde? Reconnoissez son amour jusque dans sa rigueur. Voyez la compassion toujours précéder la vengeance; voyez la clémence toujours supérieure à la justice. N'en soyez pas surpris. Notre Dieu est essentiellement bon; il s'inquiète de notre salut; il s'abaisse jusqu'à le solliciter de nous, et ne
Ibid. XXI. 29. se rebute pas même de nos mépris : *Venez, apprenez de moi combien je suis humble de cœur.* Venez reconnoître le Consolateur qui s'empresse de relever ses serviteurs après qu'ils étoient tombés. Au lieu de châtier le pécheur, et de l'exterminer, quand sa majesté semble lui en faire un devoir, il n'a pour lui qu'un langage de commisération. Contraste frappant! Un Dieu qui s'humilie, et l'homme qui s'abandonne à la révolte! Le Créateur souverain qui descend au dernier degré d'abaissement, et cette misérable boue qui veut traiter avec Dieu d'égal à égal! Oh! qui n'aimeroit un maître qui se laisse si facilement désarmer? Qui ne seroit pénétré de reconnoissance d'entendre un juge supplier un coupable traduit devant lui? C'est moi qui suis ton Créateur, et j'ai pitié de l'œuvre de mes mains. Ah! si je n'écoutois que l'impression de ma justice, je me garderois bien d'épargner ces âmes ingrates. Que je vienne à laisser tomber mes foudres sur elles, elles périssent sans retour. Le seul souffle de ma colère

les extermineroit : voilà ce qui a déterminé mes arrêts de grâce. Dans l'état de dégradation où elles sont, je consens à m'abaisser jusqu'à elles, pour les relever. Ce ne sont point là, mes frères, des promesses vaines ; vous en avez fait déjà l'expérience.

Enumération des bienfaits de la divine Incarnation (*).

Les idolâtres et les païens reconnoissent des dieux auxquels ils rapportent les bienfaits dont ils jouissent. De quelle main les reçoivent-ils, sinon de celle de Dieu? C'est donc la Providence qui les fait vivre, elle qui leur donne la santé, des enfants, leurs prospérités terrestres. Entendez les disciples de Marcion, les sectateurs de Manès, ils ne parlent de Dieu que pour le blasphémer. Dieu ne leur prodigue pas moins ses bienfaits, sans qu'ils s'en doutent. S'il est si libéral envers ceux qui l'outragent, combien plus encore envers ceux qui le servent ! Car, à quoi Dieu s'occupe-t-il, qu'à faire du bien aux hommes, soit par des faveurs signalées, soit par les châtiments mêmes dont il les afflige ? Rendons-lui donc de perpétuelles actions de grâce ; mais que notre reconnoissance ne se borne pas à le remercier des biens qu'il nous donne. Où est là le mérite? Le

T. XI. Bened. Pag. 136.

(*) *De S. Basso, martyre*, Morel, *Opusc.*, t. x, p, 373 ; *Bibliothèque chois.*, t. XIV, p. 496 ; Le Chapelain, *Serm. sur l'amour de Jésus-Christ*, tom. IV, pag. 56; Saurin, *Serm.*, tom. VI, pag. 99; t. VII, pag. 125.

Job I. 9. Démon savoit bien le dire de Job : *S'il sert Dieu, est-ce sans intérêt? N'avez-vous pas, Seigneur, remparé de toutes parts sa personne, sa maison et tous ses biens? Mais étendez un peu votre main, et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face.* Le
Job. I. 9. Démon n'y gagne rien. Veillons à ce qu'il n'obtienne pas plus de succès auprès de nous. Nous sommes affligés par la pauvreté, par la maladie, par le chagrin: redoublons d'actions de grâces. Faisons éclater notre reconnoissance, non en paroles, mais en œuvres, mais par toutes les affections et toutes les puissances de notre âme. Ce qui touche le plus vivement le cœur de Dieu, c'est la reconnoissance de ses enfants. Remercions-le de tout, même de l'enfer; car c'est en nous menaçant de ses affreux supplices qu'il nous apprend à les éviter.

Preuves par les textes de l'Ecriture (*).

Tout ce que nous vous demandons, c'est de donner à l'amour de Dieu l'ardeur de sentiment que nous portons dans nos affections humaines. Vous rougissez, mes frères, d'une semblable comparaison. Ah! c'est à moi bien plutôt à rougir de voir que vous n'accordiez pas à votre Dieu ce que vous prodiguez si libéralement aux plus viles des créatures. Pour elles, vous vous dévouez à la honte, à l'infa-

(*) Hom. XIX *in Epist. ad Ephes.*, pag. 136—138.

mie; pour elles, vous vous condamnez à servir la plus insupportable tyrannie. Esclaves misérables de leurs caprices, nul sacrifice ne vous coûte; et pour servir Dieu, pour gagner le ciel, vous êtes insensibles (*)!

Un roi veut être servi en roi: pourquoi Dieu ne sera-t-il pas aimé en Dieu? Or, il ne peut être aimé en Dieu s'il n'est aimé préférablement à toutes les créatures (**).

Un cœur qui aime est un cœur tout plein de sa passion, qui y pense incessamment, qui ne parle d'autre chose, qui ne se lasse point d'en parler (***).

Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon votre grande miséricorde. Ainsi prie David après son péché. Ainsi s'exprime la Chananéenne: *Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que ma fille est cruellement tourmentée par le Démon.* Là où il y a miséricorde, il n'étoit plus question de châtiment. Là où il y a miséricorde, plus de doute sur le salut. Plus d'excuses à alléguer, c'est la miséricorde que je sollicite. Pourquoi?

T. v Bened. Pag. 685. (Supplém.)

Matth xv.22.

(*) Hom. LXXXVII *in Joann.*, tom VIII Bened, pag. 523—525; Cambacérès, *Serm.*, t. III, p. 180; La Rue, *sur l'amour de Dieu, Carême*, t. I, p. 127, citant saint Jean Chrysostôme; Massillon, *Carême*, t. II, p. 394.

(**) *Expos. in ps.* XLI, tom. V Bened., pag. 136 et seq., Hom. LXI *in Matth.*, tom. VII, pag. 610; Bourdaloue, *Amour de Dieu*, *Carême*, tom. III, pag. 48.

(***) *Epist.* CXXX, tom. III Bened., pag. 675, traduit par Molinier, *Serm. chois.*, tom. II, 2e part., pag. 119; *Bibliothèque choisie*, tom. XV, pag. 255.

Point de pourquoi. C'est à la miséricorde que je
Ps. L. 1. m'adresse, et à la *grande miséricorde* de mon Dieu. Je n'en puis comprendre toute l'étendue, elle échappe à mon intelligence; elle excède tout langage humain; tout ce que je sais, c'est qu'elle est sans bornes. Eh! si elle ne l'étoit pas, combien peu d'hommes seroient sauvés! Cette miséricorde, le fils de Dieu est venu lui-même m'apprendre ce qu'elle est, puisqu'il est venu pour sauver tous les hommes. Il s'est fait homme par miséricorde, enfermé dans le sein d'une femme par miséricorde. Il a consenti à se faire ce que vous étiez, pour vous élever là où il vous étoit impossible d'arriver: tout cela par miséricorde. Et quand il s'est montré sur la terre, qui a-t-il appelé près de lui? des mages d'abord, des idolâtres, puis un publicain, puis la pécheresse, puis le larron, à sa suite Saul, blasphémateur. Voilà les premiers fruits de son avènement; il les a choisis au sein de la corruption du paganisme, dans les ombres du judaïsme, dans les chaînes du péché, pour vous empêcher de désespérer de votre salut. Vous êtes dans les liens de l'impiété? Pensez aux mages. Ravisseur? Souvenez-vous que Mathieu fut publicain. Débauché? La pécheresse avoit scandalisé Jérusalem par ses désordres. Vos mains se sont trempées dans le sang? Rappelez-vous le voleur mourant à ses côtés. Vous avez outragé toutes les lois? Pensez à Paul, blasphémateur,

persécuteur de l'Eglise de Dieu, loup dévorant, arrachant de ses mains impies la vigne et le temple du Seigneur, appelé à l'apostolat, prédicateur de l'Evangile, pasteur de tout l'univers, fécondant cette Pag. 586.
même vigne, édifiant le même temple dont il devint l'une des plus brillantes colonnes. Ne me parlez plus de vos crimes; tous ceux-là en avoient commis autant que vous, plus que vous. Je vous opposerai David, dans l'ancien Testament, Paul dans le nouveau. Plus de doute, plus d'hésitation ni de défiance. Vous avez péché? Faites pénitence. Voilà le remède à toutes vos blessures. Je sais trop combien ceux qui ont péché, poursuivis qu'ils sont par les remords de leur conscience, tombent facilement dans le désespoir. L'ennemi du salut vient les obséder par ces artificieuses paroles : Tout le temps de votre jeunesse fut donné à de honteuses passions; votre vie entière s'est perdue dans le crime. Comptez vos débauches : vos adultères, vos parjures, vos blasphèmes : voilà la chaîne dont vous êtes garotté; quel espoir de salut peut-il vous rester? Votre sort est prononcé. Vous n'avez rien de mieux à faire que de vous donner au moins les jouissances de la vie présente. — Tel est le langage que tient le Démon. J'en ai moi, un tout autre à vous faire entendre. Vous êtes mort? Non, puisque vous pouvez encore vous sauver. Vous vous êtes livré à l'intempérance, à la débauche? Vous pouvez devenir continent.

Adultère? Renoncez à votre criminelle passion. Vous êtes tombé? Relevez-vous. Il ne vous reste que peu de jours pour faire pénitence; mais la miséricorde de Dieu est grande. Tant qu'il vous reste un souffle de vie, fussiez-vous au moment où vous l'allez voir vous échapper, jusque dans les bras de la mort, faites pénitence. — Quoi! reculé aux bornes de la vie, dans un moment la proie de la mort? Oui, mais la miséricorde de Dieu est grande. — Est-il possible? Je suis tout blessure, tout péché : Est-ce bien à l'extrémité de la vie que je puis faire pénitence? — Je vous répondrai : Oui, vous le pouvez; oui certes vous le pouvez. Priez; faites aux pauvres de pieuses largesses; soulagez leur misère du moins après votre mort. Quand vous ne serez plus, votre bienfait vous survivra. Ne me dites donc plus : Comment pourrai-je être sauvé? Quand Dieu agit, ne me demandez pas le comment; quand c'est lui qui se charge de vous guider, ne perdez pas espérance. Le comment, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est
Luc. XXIII. 42. que le larron lui a dit en mourant : *Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume*, et que Jésus-Christ lui a répondu : *Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis*. Un roi de la terre peut, d'un seul mot, faire grâce à des
Pag. 587. criminels détenus dans les fers, et sa clémence ne trouve nulle opposition, malgré tous le poids de l'accusation dont ils sont chargés; le Roi des rois,

monarque du ciel, n'auroit pas droit de faire grâce sans qu'on lui en demandât raison? La raison, c'est qu'il est le Tout-Puissant et le miséricordieux. Il remet les péchés, quand les monarques de la terre ne peuvent que délivrer la personne. Il peut changer le cœur et renouveler l'homme tout entier. La même parole qui a dit au commencement: Que la terre et le ciel paroissent, et du néant sortirent le ciel et terre, ne peut-elle pas dire : Que cet adultère, que ce fornicateur cessent de l'être? Qu'est-ce donc que le péché comparé à la miséricorde du Seigneur? Un atome que le vent emporte. Non pas, à Dieu ne plaise! que je veuille vous inspirer une funeste sécurité. Tout ce que je veux, c'est que vous ne désespériez jamais de la bonté du Seigneur, c'est que vous ne perdiez pas de vue ce mot du prophète roi : *Ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre grande miséricorde* (*).

La charité est le diadème du chrétien; c'est là le royal ornement qui nous fait reconnoître pour être les vrais disciples de Jésus-Christ. Nous ferions des miracles : si l'esprit de dissension règne parmi nous, nous ne sommes qu'un objet de risée, même pour les infidèles; ils nous respecteront, s'ils nous voient unis par les liens d'une mutuelle charité (**).

(*) *In ps.* L, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 866—869. Voyez au vol. XV de cette *Bibliothèque*, les articles *Espérance*, *Confiance en Dieu*, pag. 193 et suiv.; *Manque d'Espérance*, *ibid.*, pag. 274 et suiv.

(**) Hom. XXXII *in* I *ad Cor.*, t. X Bened., p. 297, 298.

Jésus-Christ a tellement lié l'un à l'autre les deux préceptes de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, qu'ils ne sont qu'un seul et même commandement. Qui n'obéit qu'à l'un des deux et manque à l'autre, les viole tous les deux. Quand vous parlez de l'homme en général, vous ne détachez point l'idée de son âme de celle de son corps, et réciproquement; ce mot est un tout qui se compose de ces deux substances. Il en est de même du précepte de l'amour de Dieu; séparez-en l'amour du prochain, ce n'est plus l'amour de Dieu; comme aussi l'on ne peut pas dire que l'on aime son prochain, quand on n'a pas l'amour de Dieu. Voilà pourquoi rien de plus rare que la parfaite charité (*).

La vraie charité consiste à aimer Dieu et son prochain; mais à aimer Dieu comme il veut l'être, à se régler en toutes choses par la volonté de Dieu, non par la chaleur de son affection propre. Pour nous, qui n'aimons véritablement ni Dieu ni nos frères, nous renversons cet ordre; car, ou nous n'aimons point, ou, si nous aimons, c'est sans aucun rapport avec la volonté de Dieu, et nous blessons sa loi autant par nos amitiés tout humaines, que par nos inimitiés mêmes (**).

T. VIII Bened. Pag. 451.

L'amour de Dieu est intimement lié à l'amour du prochain; ce sont deux commandements qui n'en

(*) *De Fide, Spe et Caritate*, t. IX Bened., pag. 861. (Supplément.)

(**) Hom. II *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 439.

font qu'un. Le second n'est que l'extension et la conséquence du premier. Jésus-Christ tantôt les sépare, tantôt il les confond. Ils sont inséparables l'un de l'autre, et non-seulement il a établi le précepte, mais il en détermine la mesure. Il nous ordonne d'aimer le prochain de la manière dont il nous a aimés lui-même. Or, comment nous a-t-il aimés? Il n'est pas un chrétien à qui il faille l'apprendre. C'est à cette marque qu'il veut que l'on reconnoisse ses disciples. *Tous reconnoîtront que vous êtes à moi, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* Aussi l'Apôtre saint Paul a-t-il raison de dire que *la charité est l'accomplissement de la loi;* et encore : *Acquittez-vous envers tous de ce que vous leur devez, ne demeurant redevables que de l'amour qu'on se doit les uns aux autres.* Ce n'est pas une simple bienséance, mais une dette, non un conseil, mais un précepte. Vous devez la subsistance à votre corps, et vous la lui donnez; c'est une obligation qui s'étend à la vie entière : de même du devoir de la charité; elle s'étend à tous, sans nulle exception, puisque nous sommes tous les membres d'un même corps. Et il ne suffit pas de le dire, il faut le prouver (*).

Matth. XXII. 39.

Joan. XV. 12.

Rom. XIII. 10.

Ibid. 8.

La charité vous fait voir dans votre prochain un autre vous-même. Elle vous apprend à vous réjouir

(*) Hom. LXXVI *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam*, tom. II, pag. 487.

de ce qui lui arrive de bien, à vous affliger du mal qu'il éprouve, comme s'ils arrivoient à vous-même. Voyez nos premiers chrétiens : la charité qui les unissoit faisoit de toute la multitude des fidèles un seul cœur, une même âme. Concert admirable, qui déjouoit toutes les entreprises de l'ennemi du salut (*).

T. x Bened. Pag. 294.

Jésus-Christ, après avoir dit : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur; c'est là le premier et le plus grand commandement*, ne s'en tient pas là ; il ajoute : *Voici le second, qui est semblable à celui-là : Vous aimerez le prochain comme vous-même*. Il semble placer ces deux préceptes au même rang. En parlant de l'amour qui est dû à Dieu : *Vous l'aimerez*, dit-il, *de tout votre cœur;* expression qui se confond avec celle qui indique l'amour dû au prochain : Vous l'aimerez *comme vous-même*. Si la charité régnoit parmi les hommes, plus d'esclaves, plus de personnes libres, ni princes ni sujets ; plus de serviteurs ni de maîtres, de riches ni de pauvres, de grands et de petits. Jamais il ne nous eût été parlé de Démons ; et toutes les puissances des enfers eussent-elles été en nombre plus considérable mille fois qu'elles le sont, n'auroient eu jamais le moindre triomphe sur nous.

Matth. XXII. 38.

La charité, quand elle est bien établie dans les

(*) *De perfect. carit.*, t. VI Bened., pag. 289; *Bibliothèque choisie*, tom. XV, pag 172 ; tom. XVI, pag. 462.

cœurs, est plus forte que les plus épaisses murailles ; elle ne cède ni à la pauvreté ni à la richesse : que dis-je ? Si la charité régnoit sur la terre, on ne connoîtroit plus les noms ni de richesse ni de pauvreté ; Pag. 295. ou du moins l'on n'en connoîtroit plusque les avantages dont elles sont susceptibles. On jouiroit, et de l'heureuse abondance que donne la première, et de l'innocente sécurité qui vient de l'autre (*).

Rien de si contraire à la charité que le péché ; à la charité, non-seulement envers Dieu, mais à celle qui a le prochain pour objet. (**)

Comment la charité s'acquiert-elle ? C'est, avant tout, en renonçant à tout vice qui la détruit. Elle ne s'établit que dans une âme dégagée de criminelles affections. La charité ne sauroit s'allier avec l'envie, avec les ressentiments, avec aucun penchant secret au mal (***).

La charité exclut l'amour-propre. Qui s'aime soi-même, ne s'aime pas ; pour s'aimer véritablement,

(*) Hom. XXXIII *in* I *ad Cor.*, cap. XIII, Morel, *Nov. Testam*, . tom V, pag. 353 ; Mouchon, *Serm.*, tom. I, pag. 368 ; Bourdaloue, *sur la charité du prochain*, *Carême*, tom. III, pag. 254 ; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. I, pag. 35, 113.

(**) Hom. IX *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag. 72 ; Saurin : « En général, l'amour du prochain prévient tous les crimes, et porte à toutes les vertus, parce que tous les crimes sont des pièges que l'on tend à l'innocence du prochain, et des mauvais exemples qui peuvent lui être funestes. » (*Serm.*, tom. VI, p. 506.)

(***) Hom. XI. *in Act. apost.*, tom. IX Bened., pag. 305.

il faut aimer ses frères. Il est impossible que la charité siége dans un même cœur avec l'amour de soi-même. La charité est trop expansive pour se concentrer dans une aussi étroite affection. Qui s'emporte contre ses frères, ne tardera pas à s'emporter contre Dieu lui-même. Jamais un péché ne vient seul : c'est une chaîne qui monte de bas en haut. Celui qui a de la charité pour son prochain, en a plus encore pour Dieu ; qui n'a que du mépris pour son frère, ira de manquement en manquement, jusqu'à mépriser Dieu lui-même (*).

La charité, incompatible avec le faste et l'arrogance. Le royaume du ciel ne s'ouvre qu'à ceux qui se rappetissent (**).

Il n'y a dans la charité rien d'humain ni de charnel ; c'est une affection toute spirituelle (***).

La charité ne connoît point de distinction ni de rang ; tous ces mots de prééminence, de supériorité, lui deviennent étrangers. Saint Paul, le plus élevé de tous par sa vertu, s'abaisse au-dessous de tous par son humilité (****).

(*) Hom. VII *in* II *Epist. ad Timoth.*, tom. XI Bened., pag. 700 ; Joli, *Dominic.*, tom. IV, pag. 94 et suiv.

(**) Hom. LIX *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 600 ; Mouchon, *Serm.*, tom. I, pag. 364 ; Bourdaloue, *Amour du prochain*, *Dominic.*, t. III, p. 251—275, par saint Jean Chrysostôme.

(***) Hom. XLIV *in Epist.* I *ad Cor.*, tom. X, pag. 410.

(****) *De profect. evang.*, tom. III Bened, pag. 305.

Travaillons avec soin à conserver l'unité d'un même esprit, par le lien de la paix. Liez donc, mes frères, liez vos mains par la charité, par un support mutuel. Le doux lien que celui de la paix! Liez-vous étroitement avec votre frère. Tout devient facile à supporter entre des cœurs unis par cette douce chaîne. Liez-vous à lui, et lui à vous. En engageant votre cœur, vous devenez maître du sien. Il est difficile qu'on ne soit pas aimé quand on aime. *Travaillez, mais avec soin*, choisissant et ne vous livrant pas à la légère, *à conserver l'unité d'un même esprit.* L'Esprit Saint est au corps de l'Eglise ce que l'esprit particulier est à chaque individu. Il unit ensemble les hommes des conditions et des caractères les plus opposés, comme dans le corps l'esprit qui l'anime en réunit les membres divers. Elle ne se maintient cette unité *que par le lien de la paix.* Elle ne sauroit donc subsister au milieu des discordes et des inimitiés. Le même lien qui nous unit entre nous est celui qui nous attache à Dieu : le même donc qui repousse l'avarice, l'ambition, l'amour de la vaine gloire, en un mot tous les vices et les passions incompatibles avec cet esprit d'amour et de paix (*). Ephes. IV. 3.

La charité et la vertu s'alimentent réciproque-

(*) Hom IX *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag. 71. Développé par La Boissière, *Carême*, tom. I, pag. 48. Voyez plus bas l'article *Société humaine.*

ment. Comment cela? Un cœur vertueux n'est point intéressé, avide d'argent, vindicatif; il ne cherche point à blesser le prochain par des paroles offensantes, ni d'aucune manière; il souffre et endure tout avec courage: c'est là la charité. Qu'est-ce donc que la charité, sinon la vertu elle-même? Elles sont indivisibles (*)

La charité ne connoît point les querelles ni les contestations. Pour elle il n'est point d'ennemi. Etrangère au monde, elle réside dans les cœurs humbles. Elle regarde comme siens les intérêts du prochain, et ce qui lui appartient en propre devient le bien de tous. La charité adoucit les maux, calme les souffrances, change les amertumes en délices. Les paroles d'inimitié sont bannies de ses lèvres; sa bouche est pleine de bénédictions. Elle entretient la paix des unions domestiques, unit les époux, rend les pères respectables aux enfants, les enfants chers à leurs parents, les maîtres compatissants envers leurs serviteurs, les serviteurs soumis de cœur à leurs maîtres (**).

La charité est une flamme qui va toujours croissant. On est aimé : on veut l'être encore davantage. La mesure de la charité c'est de ne pas connoître

(*) Hom. IX *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag. 73.

(**) *De Fide, Spe et Caritate*, tom. IX Bened., pag. 862 (Supplément); *Instr. pastor.* de M. l'évêque de M. Langres, pag. 37, 39, édit. in-4°.

de mesure. Pourtant la charité doit avoir ses degrés. Elle ne se prodigue pas à tous indifféremment et de la même manière. Elle veut être réglée par une sage discrétion. Il est des cœurs qui se prennent et s'abandonnent au premier venu : feu aussi prompt à s'éteindre qu'il le fut à s'enflammer. Ce n'est point là la charité. Elle aime tous les hommes ; mais elle a ses prédilections, et ne s'abandonne qu'avec discernement (*).

C'est un grand mal, nous dit l'Apôtre, qu'il y ait des procès entre chrétiens. Tout procès suppose un agresseur et un plaignant. Par cela seul les deux parties sont suspectes : l'une n'est pas meilleure ni plus sainte que l'autre. N'importe de quel côté soit le droit. Vous plaidez, c'en est assez pour que l'Apôtre vous condamne. Celui que vous traduisez devant le juge, c'est votre frère; en l'attaquant parce qu'il vous a fait tort, vous me montrez deux coupables, celui qui a commis une injustice envers vous, et vous aussi, qui n'avez pas la force de la supporter (**). II.Tim.II.13. Jac. IV. I.

Nous voyons tous les jours que les plus grands troubles dans les familles et les plus criminels emportements n'ont point eu d'autre origine que le

(*) Hom. II *in Epist. ad Philipp.*, tom. XI, pag. 203 ; l'ancien évêque de Senez, *Serm. sur les vertus sociales*, t. III, p. 35.

(**) Hom XVI *in I ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 167, 168.

défaut de charité. Si vous aviez étouffé à sa naissance ce mouvement de colère qui s'élevoit dans votre cœur, il ne vous eût pas porté à ces injures que vous vous êtes permises contre votre frère. Jésus-Christ et son Apôtre, en nous défendant la colère, obvient donc à ses funestes suites. Ils coupent à sa racine la plante venimeuse qui produiroit des fruits de mort. — Mais si l'on me fait tort dans ma personne ou dans mes biens. —Jésus-Christ prévient l'objection, et la réfute en vous ordonnant de n'en concevoir aucune animosité. Dussiez-vous être la victime de l'injustice, la charité doit passer avant tout. Vous serez sacrifié : votre ennemi en souffrira plus encore que vous-même; car vous aurez sauvé votre
Matth. v. 11. âme, et il perdra la sienne. A qui Jésus-Christ promet-il ses béatitudes? A ceux qui souffrent l'injustice et ne la commettent pas (*).

Homélie lx *sur l'Evangile de saint Jean.*

T. VIII. Bened. Pag. 350. Jésus-Christ nous recommande d'être à son exemple, doux et miséricordieux. Comment y parvenir? Comment l'imiter? En repassant habituellement dans notre mémoire nos infidélités, en les pleurant, et gémissant de les avoir commises. L'âme

(*) Hom. XVI *in Matth.*, t. VI Bened., pag. 217—217. Bourdaloue étend cette pensée aux procès que le chrétien peut avoir à soutenir. Voyez *Serm. sur la charité du prochain*, *Dominic.*, tom. III, pag. 261—264.

fortement pénétrée du sentiment de ses foiblesses, n'est plus guères tentée de s'abandonner à l'emportement, à la colère. Courbée sous le poids de sa douleur, elle s'y concentre; elle en fait son aliment et son occupation. Vous riez en m'entendant parler ce langage : n'importe; je pleure, moi, et je pleurerai long-temps sur ceux qui rient. Malheur à ceux qui rient de la sorte. Riront-ils dans l'enfer, au milieu de ses flammes bouillantes, bannis à jamais du royaume céleste, ce qui est, de toutes les calamités, la plus déplorable. Quand on vous en menace, dites-moi, vous riez, vous vivez dans la mollesse, et, sous les foudres de la justice divine qui gronde, vous marchez avec assurance sur les bords de l'abîme, sans craindre qu'il s'entr'ouvre pour vous engloutir! Vous fermez l'oreille à ce cri qui, chaque jour, se fait entendre : *Vous m'avez vu avoir faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; avoir soif, et vous ne m'avez pas donné à boire. Retirez-vous de moi; allez-vous en au feu qui a été préparé pour le Démon et pour ses anges.* Pas un jour où ne retentissent autour de vous ces terribles oracles. — Vous m'arrêtez pour me dire : mais je lui ai donné à manger. Répondez : Quand et combien de fois? Dix, vingt fois peut-être. Ce n'est pas assez. L'avez-vous fait tant que vous avez vécu? Les vierges dont parle l'Evangile avoient de l'huile dans leurs lampes, mais pas autant qu'il en falloit pour les empêcher

Matth. xxv. 41. 42.

Ibid. 8.

de s'éteindre. Quand elles s'en furent procuré de nouvelle, il n'étoit plus temps. La porte de la salle étoit fermée, plus d'accès au banquet de l'époux: elles l'avoient bien mérité. Le prophète s'écrie :
Ps. L. 1. *Seigneur, ayez pitié de moi, selon votre infinie miséricorde.* Voilà la mesure de la compassion que nous devons au prochain. Dieu sera pour nous ce que nous aurons été pour nos frères. Qu'est-ce qu'une infinie miséricorde? C'est, non pas seule-
Pag. 257. ment donner de son superflu, mais retrancher de son propre nécessaire. Ce n'est point là pourtant ce qu'on vous demande; mais le simple superflu, le donnez-vous? Quel espoir de salut vous reste-t-il après cela? Quel asile implorer? Quels défenseurs, au moment où sera prononcé le fatal arrêt?— Comment donc faire? comment obéir? Le commandement est si difficile.—Détrompez-vous; le souverain juge ne dit point : J'étois malade et vous ne m'avez point guéri; cela ne dépendoit pas de vous. Il dit : *J'étois malade, et vous ne m'avez pas visité.* Il ne dit pas : J'étois en prison, et vous ne m'avez pas délivré; vous ne le pouviez pas. Il dit : *J'étois en prison, et vous n'êtes pas venu me consoler.* Moins il vous en coûte pour le faire, plus vous devez vous attendre à être puni pour ne l'avoir pas fait. Car enfin, étoit-ce là quelque chose de si pénible? Que dis-je? Quel charme vous vous seriez procuré à vous-même! Verriez-vous d'un œil indifférent des

infortunés, chargés de chaînes, les cheveux en désordre, à peine couverts de quelques haillons misérables, pâles et livides, exténués de besoin, se traînant à vos pieds, qu'ils embrassent, condamnés durant le jour à des travaux accablants, le soir, ils n'auront pas même un morceau de pain pour apaiser la faim qui les dévore, et il leur faut obéir à l'ordre de leurs gardiens qui les ramènent dans leurs cachots? Non, votre âme fût-elle aussi dure que le rocher, non, elle ne tiendroit pas à cet aspect; non, quelqu'accoutumé que vous puissiez être à la mollesse, vous ne soutiendriez pas d'aussi lugubres images sans vous attendrir, sans faire quelque retour sur vous-même; et dans les calamités étrangères, déplorer toute la condition humaine. De là, une considération plus importante encore: la pensée de ce jour terrible où se prononcera l'arrêt de tout le genre humain et le vôtre, des châtiments divers réservés au méchant. Réflexions salutaires, qui ne sauroient manquer d'amortir en vous le feu des criminelles passions, de la colère, de la volupté, de l'attachement aux choses de la terre; qui vous arracheront à vos dissipations accoutumées, pour vous faire entrer au port du salut. A la vue de cette justice sévère que les tribunaux humains exercent contre des hommes, vous penserez combien doit être encore plus formidable la justice de Dieu. Alors vous serez plus disposé à accomplir le précepte de l'au-

mône : et quelle douce satisfaction vous goûterez à l'accomplir! Oui, mes frères, une satisfaction bien préférable à toutes celles que vous allez chercher
Pag. 358. dans vos théâtres. En pouvez-vous sortir sans être embrasés de tous les feux de l'impureté? Ces femmes que vous y voyez dans tout l'éclat d'une parure affectée, les avez-vous pu regarder de sang-froid sur la scène où elles étalent leurs charmes séducteurs? Mille traits à la fois ont percé vos cœurs. Ils bouillonnent, semblables à une mer agitée, poursuivis, assiégés incessamment par l'image de tout ce que vous avez vu, par le souvenir de ce que vous avez entendu. Cette parure, ces paroles, ces mouvements, tout a laissé au fond de votre âme la plus vive impression. Ce n'est point là ce que vous avez rapporté de l'autre spectacle que je viens de mettre sous vos yeux (1). Non, rien de pareil n'est venu assaillir votre cœur. Au contraire, il est calme, il jouit d'un sentiment paisible et délicieux. Point là de langage suborneur, point d'artifices ni de mensonge qui porte à votre âme de dangereuses blessures. Aussi le Sage, revenu de l'ivresse où l'avoient jeté toutes
Eccli. VII. 3. les autres voluptés, disoit-il : *Il vaut mieux aller à la maison du deuil qu'à celle du rire.* Qui fréquente cette école y recueillera les leçons du plus vérita-

(1) Tout ce pathétique mouvement se trouve imité par l'abbé Clément, dans son *Homélie sur le mauvais riche*, tom. I, pag. 501, et il ne manque pas d'en faire honneur à saint Jean Chrysostôme.

ble bonheur. Pourquoi dédaignerions-nous d'en faire aussi l'expérience? Il n'est pas en votre pouvoir de porter à ces malheureux l'aliment dont ils manquent, d'y laisser de riches aumônes; vous pouvez du moins y laisser des consolations, par d'affectueuses paroles portées, soit à ces captifs infortunés, soit à leurs geôliers. — Quoi, me dites-vous, à des hommes sans probité, sans honneur, à des malfaiteurs couverts de sang et de crimes? — Tant que vous voudrez. Cela même est pour vous une raison de plus de vous intéresser à leur sort. Il ne nous est pas commandé de n'être miséricordieux qu'envers ceux qui le méritent, et de sévir contre les méchants; mais de l'être à l'égard de tous. Ecoutez : *Soyez semblables à votre Père qui est dans le ciel, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, pleuvoir sur les justes et les injustes.* Gardons-nous donc d'une justice aussi implacable; ne soyons pas des juges sans pitié; soyons miséricordieux. Nous-mêmes, ne nous sommes-nous pas rendus coupables aux yeux de la justice divine, et coupables de crimes qui nous auroient mérité d'aussi sévères châtiments? Mais encore, n'y a-t-il dans les prisons que des malfaiteurs? Joseph l'étoit-il? Jésus-Christ ne visitoit-il que des justes? La Chananéenne l'étoit-elle? Magdeleine n'étoit-elle pas pécheresse publique? Et pourtant le Sauveur, sans s'effrayer des murmures des pharisiens, lui

Matth. v. 45.

Pag. 359.

Luc. VII. 39.

permit de répandre des parfums sur ses pieds, pour nous apprendre par son exemple à être miséricor-
Joan. XIII. 12. dieux. Lui-même ne s'est-il pas abaissé jusqu'à laver les pieds de ses Apôtres? La miséricorde se doit, non pas au crime, mais au malheureux. Bien que dénué de tout, il lui reste une âme à sauver. En l'assistant dans ses besoins, ne seroit-ce que par des consolations, vous relèverez son courage, vous lui apprendrez à souffrir, vous sauverez son âme (*).

T. IV. Bened. Pag. 29. Le Seigneur avertissoit les Juifs, par la bouche de l'un de ses prophètes, que leurs jeûnes ne les sauveroient pas, s'ils n'exerçoient la miséricorde, s'ils ne bannissoient de leurs cœurs tout sentiment de
Zach. VII. 5. haine et de vengeance. Ce qui ne suffisoit pas à des Juifs asservis à une loi purement figurative et passagère, pourroit-il suffire à des chrétiens obligés à bien plus de perfection, tenus par le commandement
Matth. V. 45. qui nous en est fait, non-seulement à ne point haïr nos ennemis, mais à les aimer, à prier pour eux, à nous intéresser pour leur salut auprès de Dieu. Ce n'est qu'avec ces dispositions que nous pourrons nous-mêmes trouver grâce auprès du redoutable tribunal du Dieu qui nous jugera tous. Il en coûte, je le sais, pour obéir à ce précepte; mais si nous envisageons la récompense qui doit en suivre le fidèle

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 382. Voyez au volume suivant l'article *Charité envers les pauvres.*

accomplissement, combien le sacrifice en devient facile! Pensons à la gloire qui nous en revient; et, bien loin de nous plaindre des difficultés, nous remercierons bien plutôt le Seigneur de nous avoir ménagé, par l'amour de nos ennemis, le moyen de racheter nos propres péchés et de mériter les immortelles béatitudes. Pensons aux terribles châtiments qui en puniront l'infraction. Quoi! si un roi de la terre nous proposoit l'alternative ou de pardonner ou de mourir, hésiterions-nous dans le choix? Ici il ne s'agit pas d'une mort d'un moment qui n'intéresse que le corps; mais d'une mort éternelle dont l'âme sera frappée. Mais que parlé-je de l'amour des ennemis à des hommes qui ne savent pas même aimer ceux qui leur font du bien? Infidèles à ce commandement, ils n'ont pas même la vertu du publicain (*).

La charité ne consiste pas dans les paroles, dans un vain commerce de civilités extérieures; mais dans les services, dans le support mutuel, dans des actes accompagnés d'une bienveillance réelle. Vous témoignez à un pauvre votre charité, par les largesses que vous lui faites; à ce malade, par les secours que vous lui portez, à cet affligé, par vos consolations, en pleurant avec lui; à tous vos frères, en vous associant à leur joie dans ce qui leur arrive T. IX Bened. Pag. 489.

(*) Hom. IV *in Gen.* Voy. l'article *Pardon des injures.*

d'heureux. C'est plus particulièrement peut-être à ce dernier caractère que se reconnoît la charité. Vous êtes sur pris de cette proposition? Vous allez l'être davantage quand je vous dirai que pour se réjouir bien sincèrement avec ceux qui sont dans la joie, bien que la chose paroisse ne pas coûter beaucoup, il faut de la vertu, et une vertu peu commune. On rencontre plus communément des personnes qui mêlent leurs larmes à celles des affligés, qui s'attristent avec eux, que l'on n'en voit qui se réjouissent franchement avec ceux qui sont dans la joie. Ce n'est point la tristesse des autres qui nous effarouche, c'est bien plutôt leur prospérité: et si l'on est disposé à pleurer, on pleure bien mieux sur leurs disgrâces que sur leurs succès. Pourquoi? Parce qu'il y a au fond de tous les cœurs un secret sentiment de jalousie qui repousse la charité (*).

T. IX. Bened. Pag. 508. Quand je vous propose d'imiter l'Apôtre saint Paul, est-ce pour que vous fassiez ses miracles? Non, mais pour que vous lui ressembliez par la charité. Avec la charité, vous avez sa puissance; vous avez Jésus-Christ qui le faisoit agir et parler. Vous avez le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Là où*

Matth. XVIII. 20. *se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom,* nous dit le Sauveur lui-même, *je suis au*

(*) Hom. VII *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 81.

milieu d'elles. Vous m'allez dire : Qui seroit assez malheureux pour ne vouloir point avoir Jésus-Christ dans sa compagnie? Qui, mes frères? vous-mêmes. Oui, nous tous, qui le chassons continuellement du milieu de nous par nos dissensions. A vous voir réunis comme vous l'êtes dans ce temple, aux pieds de ces autels, écoutant en silence la voix de votre pasteur, ne faisant par la prière qu'un seul chœur, on croiroit qu'un même esprit, qu'un même sentiment de paix et de charité anime tous les cœurs : à peine sortis de l'église, quel contraste! On se disperse, on se sépare pour s'accuser, s'injurier les uns les autres. Dans celui-ci, jalousie secrète du bien qui ne lui appartient pas; dans celui-là, projets de vengeance, machinations artificieuses, désirs impudiques sur la femme d'autrui. Si les cœurs se montroient à nu, quelles humiliantes révélations n'aurai-je pas à vous faire? Notre société chrétienne, dans ses temples et hors de ses temples, que présente-elle? Pas autre chose que l'image d'un camp, où des soldats de deux armées ennemies viennent durant les moments de trève se réunir sans armes, les uns près des autres : à peine la trève a-t-elle expiré, que l'on se quitte pour s'égorger. N'est-ce point là être en guerre plutôt qu'en paix? Il faut être continuellement sur ses gardes, ne se parler qu'à l'oreille, vivre dans une défiance réciproque les uns des autres, se condamner au silence, pour

peu qu'il arrive un visage étranger, Où est la confiance qui devroit régner entre des amis? — Ce n'est point, me dites-vous, envie de nuire à personne, mais pure précaution. —Et voilà le mal, que, vivant au milieu de frères, nous en soyons réduits à l'obligation d'être ombrageux malgré soi. Que prouve ce besoin de précautions? sinon que nous sommes au milieu des piéges, toujours sur un champ de bataille, et qu'il n'y a plus de charité parmi les chrétiens?

Mais est-ce ma faute, à moi, si cet homme est d'un commerce difficile, d'une humeur qui ne per-
Pag. 509. met pas que l'on vive avec lui? — Mais vous-même, où avez-vous appris à raisonner de la sorte? Ce n'est pas apparemment dans les écrits des Apôtres, qui ne cessent de nous recommander un support mutuel. Si vous ne savez pas vivre avec votre frère, comment vivrez-vous avec un étranger? Si celui qui fait partie du corps dont vous êtes membre vous est insupportable, que sera-ce de celui qui vous tient par des liens moins étroits? Le prophète, découvrant dans
Jer. Thren. 1. 20. l'avenir une irruption de Barbares, s'écrioit : *Je me sens déchiré dans mes entrailles.* De quelles expressions me servirai-je pour déplorer la guerre intestine que je vois au sein de la famille chrétienne? Combattant sous les mêmes étendards, assis à la même table, mangeant le même pain eucharistique, sans respect pour le sang de Jésus-Christ qui

coule dans nos veines, nous nous déchirons, nous nous entre-dévorons les uns les autres; nous prêtons, par nos divisions, des armes à notre commun ennemi, au lieu de nous réunir contre lui; nous le fortifions par nos discordes, par les traits empoisonnés de la médisance et de la calomnie lancés contre nos frères, contre les membres de Jésus-Christ que nous déshonorons, contre nous-mêmes, sur qui ils retombent de tout leur poids (*).

Ne croyez pas pouvoir vous suffire à vous-mêmes. Pag. 681. *Malheur*, dit l'Écriture, *à ceux qui se croient prudents eux-mêmes, et qui sont sages à leurs propres* Isa. v. 22. *yeux!* Ne présumez pas de vos propres forces, au point de croire que vous puissiez vous passer de tout le monde. Rien qui tende plus à aliéner les autres que cette ridicule prétention; elle vous laisse sans appui, appelle sur vous la colère de Dieu, et vous livre à votre propre foiblesse. Telle est la sage disposition établie par la Providence: que nous avons besoin les uns des autres. Quelque force, quelque prudence que vous ayez, il vous faut des auxiliaires. On ne voit pas toujours ce qu'il y avoit de mieux à faire; et tel que l'on dédaigne l'auroit mieux vu. Témoins, Moïse et Jéthro, Saül, Isaac et Rebecca. Ne croyez pas que l'on veuille vous rabaisser en vous

(*) Hom. VIII *in Epist. ad Rom.*, Morel *Nov. Testam.*, t. IV, p. 104 — 106; Segaud, *sur l'amour du prochain*, *Carême*, tom. II, pag. 190.

mettant sous une dépendance réciproque ; c'est au contraire ce qui fait votre force et votre gloire (*).

Pag. 690. Tous les préceptes de la loi viennent se réduire à cette simple parole : *Vous aimerez le prochain*
Matth. v. 43. *comme vous-même.* Dans la charité est le principe et le terme de la loi. C'est là le fond, l'objet, la perfection de tous les commandements. Ce n'est donc pas un simple attachement que veut le législateur, mais un amour réel, un amour vif et tendre. Il n'est pas dit : Vous aimerez le prochain; il est dit : *Vous l'aimerez comme vous-même.* Jésus-Christ ne renferme-t-il pas dans ce seul commandement la loi
Ibid. et les prophètes ? Et remarquez combien, en parlant de la double charité de Dieu et du prochain, il relève cette dernière ; car, après avoir déclaré que le premier et le plus grand de tous les commande-
Pag. 691. ments est celui d'aimer Dieu, il ajoute : *et le second, qui est semblable à ce premier,* est celui-ci : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même.* Malgré l'infinie distance qui sépare l'homme d'avec Dieu, il ne fait pas difficulté de rapprocher l'amour que nous nous devons les uns aux autres, de celui qui lui est dû à lui-même, de les mettre au même rang, de proposer pour mesure du sentiment qui nous doit attacher au prochain, celui que réclament tous ses

(*) Hom. XXII *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV pag. 310.

droits auprès de nous. Et s'il veut que nous l'aimions de tout notre cœur et de toute notre âme, il n'exige pas moins en faveur de nos frères, puisqu'il nous ordonne de les aimer comme nous-mêmes. Dans la pensée de saint Paul : vous auriez beau aimer Dieu ; si vous manquez à la charité envers le prochain, l'autre ne vous serviroit de rien. Eh ! peut-on concevoir l'une sans l'autre ? Quand nous aimons, ne sommes-nous pas dans l'habitude de dire à tous ceux que nous rencontrons : Aimer telle personne, c'est me témoigner de l'affection à moi-même. C'est en ce sens que Jésus-Christ dit du commandement d'aimer le prochain, qu'il est semblable au commandement d'aimer Dieu. *Si vous m'aimez*, disoit le Sauveur à saint Pierre, *paissez mes brebis*. Joan. XXI. 15. L'homme n'aime qu'avec jalousie ; il ne permet pas qu'on aime l'objet auquel on donne ses préférences. Il n'en est pas ainsi de Dieu ; il entre avec vous en communauté dans l'amour que vous avez pour vos frères. Bien loin de le voir avec une secrète envie, il vous en sait gré ; il ne vous pardonneroit pas de ne point aimer ce qu'il aime ; et plus vous aimerez ceux qui lui sont chers, plus vous lui témoignerez votre amour à lui-même (*).

Non, qui ne sait pas aimer n'est pas capable de T. XI Bened. Pag. 703.

(*) Hom. XXIII *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 321, 322.

rien produire de grand et de généreux. De même que le feu qui embrase une forêt la purge tout entière, ainsi la charité, quand elle vient à embraser une âme, consume tout ce qui pourroit nuire à la semence divine; elle la féconde et y fait germer les plus heureux fruits. Où se trouve la charité, tous les maux disparoissent. Plus de ces cupidités, de ces saillies d'orgueil, de vanité, qui engendrent tous les désordres. On ne voit plus partout que des amis; et qui peut se soulever contre son ami! Avec la charité, l'humilité ne coûte rien. On ne rougit pas de rendre à ceux que l'on aime les services les plus bas; on va jusqu'à leur savoir gré de les recevoir : pour eux, on n'épargne ni dépense, ni sa vie même. Où il y a une amitié sincère, il n'y a ni envie, ni méfiance. Loin de parler mal de nos amis, nous fermons la bouche à ceux qui voudroient les décrier. Dans l'amitié, tout est doux, tout est calme, tout respire la paix; on n'y voit aucune trace de contention ni de dispute. Vous le savez, ô vous qui avez eu de véritables amis, de ceux-là qui ne le sont pas de nom seulement, mais en effet! Jonathas et David furent liés par une amitié tendre; après que la mort les
II. Reg. 1. 26. eut séparés, écoutez dans quels termes David déplore le trépas de Jonathas : *Votre mort*, s'écrie-t-il, *me perce de douleur. L'affection que vous aviez pour moi surpassoit celle de l'épouse la plus tendre;*

moi, à mon tour, je vous aimois comme une mère aime son fils unique (*).

La charité s'enflamme et se fortifie par les mêmes mouvements qui rompent entre les hommes les nœuds les plus doux et les plus forts (**).

HOMÉLIE XXI *sur l'épître aux Romains.* (Chap. XII).

(Analyse et extraits.)

Comme le corps humain est un tout composé de plusieurs membres, qui n'ont pas tous la même fonction, nous formons tous avec Jésus-Christ un corps, dont nous sommes chacun les membres destinés à nous servir mutuellement. T. XI Bened. Pag. 663.

L'Apôtre, voulant guérir la maladie de l'amour-propre, ramène ici une comparaison dont il s'étoit déjà servi dans son Epître aux Corinthiens : Pourquoi dans les uns cette estime exagérée d'eux-mêmes ; dans les autres le mépris qu'ils se témoignent réciproquement? Qui que nous soyons, grands et petits, ne formons-nous pas tous ensemble un même corps, qui a Jésus-Christ pour chef? A quoi bon cette orgueilleuse complaisance de vous-même, qui vous fait croire que vous valez mieux que les autres, et vous porte à rougir dédaigneusement de votre I.Cor. XII.12.

(*) Hom. VII *in* II *Epist. ad Timoth.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. VI, pag. 588.

(**) Hom. LX *in Matth*, tom. VII Bened., p. 610. Traduit par La Rue, *sur l'amour du prochain*, *Serm.*, tom. II, pag 90.

frère? Il est votre membre, vous êtes le sien. Tout est donc égal entre vous. Si vous avez quelque don, vous l'avez reçu. Votre frère a le sien, vous avez le vôtre.

Tous n'ont pas la même fonction, mais chacun celle que la grâce lui a départie.

Pag. 664

Qu'importe que les dons soient divers? vous tenez au même corps. Il en est de plus éminents, accordés à d'autres, comme le don de prophétie. Malheur à eux s'ils en abusent pour s'enorgueillir! toujours vous reste-t-il de quoi vous consoler par la pensée de ce qui vous a été donné. En faisant de bonnes œuvres, vous mériterez bien davantage, et vous aurez droit à de plus grandes récompenses en exerçant la miséricorde, qu'en prédisant l'avenir.

Vous vous plaignez qu'il vous a été moins donné qu'à d'autres. Ne vous en prenez qu'à vous-mêmes de cette inégalité. Ce sont des grâces que Dieu répand dans la mesure qu'il lui plaît, mais aussi les proportionne-t-il à la capacité du vase qu'il en gratifie. Méritez par la ferveur de votre foi d'en recevoir une plus grande abondance (1)....

Que celui qui exerce les œuvres de miséricorde le fasse avec simplicité, avec joie.

Pag. 665.

(1) Voy. le serm. du P. de La Rue, *sur l'amour du prochain*, tom. II, pag. 83—87; l'abbé Clément, *sur l'emploi des talents*, *Serm.*, tom. II, pag. 357; Bourdaloue, *sur la prière*, *Dominic.*, tom. II, pag. 164; et dans le volume suivant, l'article *Société humaine*.

Il ne suffit donc pas de donner; l'aumône chrétienne a ses règles.... Il faut donner, non pas seulement sans humeur, mais avec empressement, avec joie. Vous donnez, mais avec un serrement de cœur : vous regrettez votre aumône. Est-ce là de la miséricorde? N'est-ce pas plutôt dureté, barbarie? Quel fruit vous reviendra-t-il de votre aumône? Quel soulagement apportez-vous à la souffrance de ce pauvre qui vous voit souffrir vous-même du bien que vous lui faites? Comment voulez-vous qu'il en soit reconnoissant? N'est-il pas assez humilié déjà de la nécessité de recevoir votre offrande, sans aggraver encore sa peine par le ton insultant qui l'accompagne?

Vous vous chagrinez que l'on vous prêche le devoir de l'aumône, vous la faites à contre-cœur. Où est l'homme de bon sens qui s'attriste du présent qu'on lui fait d'un royaume? On vous parle de la rémission de vos péchés, comme étant la récompense de l'aumône; et vous montrez un visage chagrin! Pensez donc, non au sacrifice de votre argent, mais à l'intérêt qui vous en reviendra. Voyez-vous celui qui sème regretter la semence qu'il jette au hasard : votre champ, à vous, c'est le ciel; vous y semez pour l'éternité. Donnez avec joie; par là, quelque modique que soit votre aumône, vous donnez beaucoup; au lieu que beaucoup d'or, donné avec peine, ne fait qu'une bien foible aumône. La pauvre veuve de l'Evangile ne donne que deux Marc. XII. 43.

oboles; son aumône est plus riche que plusieurs talents.

Vous me demanderez comment, n'ayant rien, on peut se dépouiller avec joie de ce que l'on a. Demandez-le à cette veuve dont je vous parlois tout à l'heure; elle vous apprendra le comment. Non, ce n'est pas l'indigence qui dessèche le cœur, mais l'égoïsme, mais le manque de charité. On peut être pauvre et aimer à donner, comme on peut répandre des largesses et ne donner que peu. L'on peut être magnifique en ne possédant rien, et avare en pos-
II.Cor. IX. 7. sédant tout. Voilà pourquoi saint Paul veut que celui qui donne le fasse avec simplicité, c'est-à-dire avec
Pag. 666. abondance; que celui qui exerce les œuvres de miséricorde, le fasse avec joie, et sans se faire attendre.

Mais ce n'est pas seulement par des aumônes que l'on assiste ses frères; on se rend utile par ses paroles, par ses procédés, par ses services, en toutes sortes de manières. La plus excellente est l'instruction; après celle-là, vient l'exhortation, aliment de l'âme non moins nécessaire que celui du corps. Tout cela remonte à un principe commun, qui est la charité. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : *Que votre cha-*
Rom. XII. 9 *rité soit sincère et sans déguisement.* Avec cette disposition, vous n'éprouverez ni gêne dans les sacrifices de l'aumône, ni les fatigues et les dégoûts qui peuvent accompagner l'exercice des œuvres de miséricorde, ni les pénibles travaux qui s'attachent au

ministère. Ce que l'on fait avec affection perd ce qu'il a de laborieux. C'est là le caractère de la vraie charité ; elle ne connoît pas la dissimulation ; elle répand sur tous les devoirs un charme qui les adoucit. D'où il résulte qu'en faisant du bien aux autres on en fait à soi-même.

Mais parce qu'une semblable affection ne peut avoir son principe que dans la vertu, saint Paul dit immédiatement après : *Ayez le mal en horreur et attachez-vous fortement au bien.* Il ne dit pas simplement : Fuyez le mal ; mais *ayez-le en horreur*, le mal sans aucune restriction ; le mal jusque dans la pensée. Par là même, il nous recommande, non pas seulement de faire le bien ; mais de nous y attacher fortement, avec l'affection tendre qui suppose la plus intime union.

Et pourquoi cette charité qui doit être l'âme de toutes nos actions ? Parce que, dans la doctrine de l'Apôtre, nous sommes tous frères, tous nés d'une même mère. Si, en parlant de ceux qui sont hors de l'Eglise, il dit aux fidèles : *Autant que la chose est possible, ayez la paix avec tout le monde*, ne les offensez point ; à ceux de la famille, il dit : Que chacun ait pour son prochain une tendresse et une affection toute fraternelle. Aimez-vous, non pas seulement avec franchise, mais avec zèle, mais avec dévoûment. Ne vous bornez pas à rendre, mais donnez ; faites les avances. Pag. 667.

Prévenez-vous les uns les autres par des témoignages d'honneur et de déférence.

Ce sont ces mutuels égards qui font naître l'amitié et qui l'entretiennent. Rien ne gagne les cœurs comme cette émulation à qui montrera le plus d'empressement à resserrer les nœuds de la charité. Nous y gagnons tout à la fois, et que l'on nous en aime davantage, et que l'on nous rende plus d'honneur. L'un devient la conséquence naturelle de l'autre. Ce n'est plus alors un sentiment oiseux et stérile; mais qui se manifeste par les œuvres. Il n'y a point de cœur, quelque dur qu'il puisse être, qui résiste à cet attrait.

Vous le voyez : l'Apôtre ne permet pas de sentiment médiocre. S'il recommande l'aumône, il la veut abondante; la miséricorde : qu'elle soit affectueuse; la charité envers nos frères : franche, désintéressée. S'il nous exhorte à nous abstenir du mal, c'est pour nous en inspirer de l'horreur; s'il nous excite au bien, c'est en nous invitant à nous y attacher fortement. Il ne se contentera pas de nous dire: Ayez le Saint-Esprit dans vous; il dira : Ayez-en le zèle; et, pour ranimer votre ferveur, songez au maître que vous servez. Tout le bien que vous ferez à autrui remonte à Dieu; c'est lui-même qui se tient pour votre obligé, et qui se charge de la récompense. Cette flamme une fois allumée dans

votre cœur, rien ne vous coûte plus à exécuter. Une onction céleste anime toutes vos œuvres; le charme des divines espérances vient se répandre sur les épreuves et les tribulations de la vie présente pour en corriger l'amertume; elle vous donne l'avant-goût des biens futurs.

L'Apôtre revient encore sur le précepte de l'aumône, non plus sur le précepte en général, mais sur celle qui doit s'exercer envers les saints, c'est-à-dire sur les fidèles, pour les assister dans leurs besoins. Suffit-il de les soulager dans leurs souffrances? non. Il faut plus encore : s'y associer, y prendre part. Les uns n'ont besoin que de pain, donnez-leur à manger; les autres cherchent un asile, ouvrez-leur vos maisons. Prévenez-les, leur épargnant la pudeur de vous le demander : ainsi en agissoient Loth et Abraham. Celui-ci alloit en quelque sorte à la découverte des étrangers; et quand il avoit eu le bonheur d'en rencontrer, il se jetoit à leurs pieds en les conjurant de s'arrêter dans sa maison. Nous, au contraire, nous n'avons pour les pauvres que des rebuts. Pag. 668.

Le reste de cette Homélie traite du devoir de l'hospitalité. Renvoyé à cet article (*).

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 298 et suiv. Voyez l'article *Charité envers les pauvres*, et les deux sermons de Bourdaloue, *sur la sévérité évangélique*, *Avent*, pag. 354, 379 et suiv., et *sur la vraie et fausse piété*, *Carême*, tom. II, pag. 304.

La charité qui a Jésus-Christ pour principe et pour objet, compte pour rien les vains jugements des hommes. Ingratitude, calomnies, dangers, persécutions, rien ne l'arrête. Elle s'en enflamme encore davantage; d'abord, parce qu'elle y voit une source plus abondante de mérites; en second lieu, parce que l'ennemi qui l'outrage en est d'autant plus digne de sa compassion. Elle en ressemble mieux au Dieu clément et miséricordieux, qui ne répondoit que par des bienfaits aux outrages, aux blasphèmes, aux persécutions (*).

Ce qui vous excite à aimer, c'est la beauté. Que nos âmes soient belles; et un penchant réciproque les portera à s'aimer. Car, il ne suffit pas d'aimer, il faut être payé de retour. Commencez par vous rendre aimable, et vous êtes sûr d'être aimés (**).

En matière de charité, mais encore plus de charité chrétienne, il n'y a rien de léger; et, par rapport à cette vertu, si nous raisonnons bien, tout doit être censé important; parce qu'en effet ce qui est petit en soi, est presque toujours, par rapport à la charité, important dans ses conséquences, et ne doit plus être mesuré selon les bornes étroites de l'injustice particulière qu'il renferme; mais selon l'étendue presque infinie des maux qu'il peut produire. Ainsi, par exemple, cette raillerie que vous

(*) Hom. XL *in Matth.*, t. VII Bened., p. 609, 610.

(**) Hom. XL *in Acta*, tom. IV Bened. pag. 306.

avez faite, qui a paru fine et spirituelle, mais aux dépens de votre prochain, du moment qu'elle reviendra à la personne dont vous avez parlé, quels mouvements de dépit et d'indignation n'excitera-t-elle pas dans son cœur? Cette parole brusque et hautaine qui vous est échappée en traitant avec lui, ce défaut de complaisance dans une occasion où vous deviez en avoir, ce refus peu honnête et désobligeant d'un service qu'il attendoit de vous, ne sont-ce pas là les principes de l'aversion qu'il vous témoigne en toutes rencontres? Si vous aviez respecté la charité, si vous aviez été à l'égard de cet homme aussi réservé et aussi prudent que vous voulez qu'on soit avec vous; la paix, qui est le fruit de la charité, seroit encore parfaite entre vous et lui; on n'auroit pas vu ces dissensions, ces emportements, ces vengeances qui ont éclaté. Cet incendie n'est venu que d'une étincelle, je l'avoue; mais c'est pour cela même que vous deviez l'éteindre dès sa naissance, et que vous êtes coupable de l'embrasement quo cette étincelle a causée dans ses progrès (*).

Extraits des Homélies sur la première Epître aux Corinthiens. (Chap. XII.)

Si la charité régnoit sur la terre, quelle source féconde de bienfaits s'y répandroit avec elle! Plus T. x Bened. Pag. 293.

(*) Hom. XVI *in Matth.*, tom. VII Bened., p. 216, traduit par Bourdaloue, *Serm. sur la charité*, *Dominic.*, tom. III, pag. 275—277.

de tribunaux, plus de jugements ni d'arrêts, puisque tous étant unis par un mutuel amour, il n'y auroit plus personne qui fît tort à un autre. Plus de meurtres, ni de guerres, ni de séditions; plus de rapines, ni d'avarice; plus de calamités parmi les hommes, puisque le nom même de crime y deviendroit étranger (1).

Les autres vertus touchent de près à des vices qui
Pag. 254. en deviennent les écueils. Par exemple, tel homme s'est dépouillé de son bien pour embrasser la pauvreté; il veut ressaisir par sa propre estime ce qui lui a fait perdre aux yeux des hommes son renoncement volontaire aux richesses, et il tombe dans l'orgueil. Ce prédicateur est éloquent; il le sait bien; et il perd le mérite de son zèle. L'humilité elle-même ne sait pas toujours se défendre d'un poison secret qui la corrompt. Elle veut paroître humble aux yeux des autres, et cesse de l'être. La charité ne connoît aucune de ces dangereuses illusions. Supposons l'empire de la charité établi universellement dans le monde; jugez de ses effets par ceux qu'elle produit entre deux amis qui s'aiment véritablement. Le charme de leur union n'est altéré ni par l'orgueil, ni par l'envie, ni par la haine, en un mot, par aucune de nos misérables

(1) Développé dans tous les sermons *sur la charité*. Bossuet, *Devoirs de la charité fraternelle*, *Serm.*, tom. IV, pag. 130; Bourdaloue, *Carême*, t. III, pag. 265; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. I, pag. 104.

passions humaines. D'après cet exemple, l'homme dans qui la charité auroit pris de profondes racines aimera son prochain comme lui-même, aussi loin de faire aux autres aucun mal qu'on l'est de vouloir s'en faire à soi-même. Ce seroit sur la terre la vie des Anges dans le ciel.

Ce n'est point par les miracles, mais par la charité, que Jésus-Christ veut que l'on reconnoisse ses disciples. Il est impossible d'aimer Dieu, si l'on ne s'aime point les uns les autres. Si un père avoit un fils qu'il aimât tendrement, jusqu'à sacrifier sa vie pour lui, se contenteroit-il de l'amour qu'on lui porteroit à lui-même, quand on ne témoigneroit pour ce fils si chéri que de l'indifférence ? Non, sans doute ; au contraire, il s'en irriteroit davantage. Mais, je vous le demande, quels fils ont été jamais plus chers au cœur de leurs pères, que vos frères ne le sont à Jésus-Christ....

Ce que j'admire le plus dans saint Paul, c'est moins de le voir guérir les malades, ressusciter les morts, que de l'entendre s'écrier : *Qui est foible sans que je sois foible ? qui est scandalisé sans que je brûle ?* De semblables paroles valent mieux que tous les miracles. Ce qu'il appelle sa joie et sa gloire, ce qui lui donne droit aux plus magnifiques récompenses, ce n'est point d'avoir fait des miracles, c'est sa charité, c'est son zèle désintéressé à prêcher l'Évangile, c'est d'avoir plus qu'aucun autre tra-

Pag. 297.

II. Cor. XI. 30.

vaillé au salut de ses frères. Osons nous comparer à ce grand homme, nous, à qui il en coûte tant pour donner au pauvre quelque peu de notre superflu, tandis que lui, rien ne lui coûtoit, ni fatigues, ni dangers, ni le sacrifice de sa propre vie, pour acquérir le royaume du ciel à ses implacables persécuteurs. Voilà, nous dira-t-il, comme Jésus-Christ, mon maître, m'a appris à aimer le prochain; voilà le commandement *nouveau* qu'il nous a donné; voilà ce grand précepte de la charité qu'il a si bien justifié lui-même par son propre exemple. Tout roi qu'il étoit de sa nature, et roi souverain de l'univers, roi souverainement heureux, il n'a pas dédaigné des sujets ingrats, qui avoient payé de cent mépris et des plus cruels outrages les bienfaits sans nombre qu'il leur avoit prodigués. A-t-il attendu que nous vinssions le chercher, quand au contraire nous le repoussions, lui qui faisoit auprès de nous toutes les avances (*)?

Pag. 299. Quels sont les caractères que saint Paul assigne à la charité? *Elle est*, dit-il, *patiente, elle est douce; la charité n'est point envieuse, elle n'est point téméraire ni précipitée, elle ne s'enfle point d'orgueil.* I.Cor. XIII. 4. Premièrement, patiente et douce. C'est là la source de tous les biens. La patience est l'abregé de tout le

(*) Hom. XXXII *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 351 et suiv.; Bourdaloue, *Carême*, tom. III, pag. 257; La Rue, *Carême*, tom. II, pag. 77. Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. XVI, pag. 508.

christianisme ; c'est une émanation de la charité. Avec la patience marche la sagesse, comme l'emportement est toujours accompagné de foiblesse et de folie. Salomon nous peint cette vertu sous l'image d'une ville fortifiée, d'une tour imprenable, contre lesquelles viennent se briser les traits de l'ennemi. L'âme élevée par la patience au-dessus de toutes les disgrâces, trouve en elle-même une paix profonde. Ne me parlez point de ces cœurs pusillanimes qui, toujours occupés de mal faire, et ne pouvant supporter le mal, ne font que s'enfoncer davantage dans leur corruption ; ni d'une froide apathie, qui n'a rien de commun avec la douceur et la patience, mais ne vient que du défaut d'occasion. Ce n'est là qu'insensibilité; ce n'est pas vertu. Hypocrite philosophie, feinte modération, qui n'est qu'un raffinement de vengeance, et couve les ressentiments pour les mieux assurer. La patience consiste à être doux au milieu de ceux qui ne le sont pas ; et tel est son empire, qu'elle force à l'admirer ceux qui l'ont mise à l'épreuve. Celle-là est jointe à la bonté bienfaisante qui, non-seulement ne cherche point la vengeance, mais supporte l'injure, calme les ressentiments, et, par la délicatesse de ses attentions, s'applique à guérir les plaies intérieures de ceux de qui elle auroit à se plaindre.

Prov. XIV. 31.

Pag. 300.

La charité n'est point envieuse. On voit des personnes d'un caractère doux et patient, se laisser

surprendre par la jalousie, poison secret qui corrompt ces qualités : ce n'est point là la charité.

Elle n'est point téméraire ni précipitée. La charité est grave, circonspecte, toujours égale; elle laisse aux passions brutales le délire de leurs emportements, et, telle qu'un vigilant agriculteur, soigneux d'arracher de son champ les mauvaises herbes, elle ne permet pas aux germes impurs du vice de croître dans les cœurs, au risque d'y étouffer la bonne semence.

Elle ne s'enfle point d'orgueil. On est trop souvent tenté de s'applaudir et de se glorifier soi-même de n'être ni envieux, ni dur, ni manquant de courage, ni téméraire et emporté; orgueil secret, qui n'est pas seulement l'apanage ordinaire de la richesse et de la pauvreté : il attaque la vertu elle-même. La charité, qui l'épure et la perfectionne, en écarte tout alliage étranger.

Remarquez comme l'Apôtre relève excellemment l'éloge de la charité. Non-seulement elle amène à sa suite toutes les vertus; de plus, elle éloigne toute espèce de vice, elle le coupe à sa racine. Loin de s'abandonner à l'orgueil, elle prévient tous les mouvements capables de le produire dans l'âme. Elle n'a pas même à combattre ni l'orgueil, ni l'envie, parce qu'elle en a triomphé à l'avance, en ne leur permettant aucun accès. Tel est donc le privilége de la charité, que, sans combat, elle remporte des vic-

toires ; sans travail, elle opère le bien. Pourquoi? Parce que, dans une âme où la charité domine, elle a fait taire toutes les orageuses affections.

Elle n'est point ambitieuse, ni vindicative; elle l'est si peu, que les mépris, les outrages, les insultes, même les plus humiliantes, ne sauroient l'atteindre. Ah! quand le vice ne rougit point de se montrer au grand jour, malgré les reproches qu'il excite, quand l'avarice brave insolemment les murmures et les mépris publics : comment la charité rechercheroit-elle les vains applaudissements des hommes? Jésus-Christ son admirable modèle, étoit bafoué par la plus infâme populace; on lui crachoit au visage. En rougissoit-il? Non; il en faisoit et sa gloire et sa joie (*). Pag. 301.

Ecoutez ce que saint Paul dit de la charité. Après en avoir fait un magnifique éloge, il a bien soin d'observer que le précepte est le même pour tous les chrétiens. La mesure de l'amour qu'ils se doivent les uns aux autres, est celle de la charité que Jésus-Christ recommandoit à ses disciples; et parce que, comme Jésus-Christ a prouvé, par l'autorité de son exemple, que le comble de la charité étoit de mourir pour ceux qu'on aime, saint Paul, entrant dans la pensée de son divin maître, donne à la charité ce

(*) Hom. XXXIII *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. V, pag. 358—360. Voyez Montargon, *Dictionn. apostol.*, t. I, p. 117; Bourdaloue, *Avent*, p. 379 et suiv.; Cambacérès, *Serm.*, t. III, p. 181; l'abbé Clément, *Carême*, t. III, p. 414.

caractère : *qu'elle ne cherche point ses propres intérêts.* Il n'en faut pas davantage pour montrer que le précepte s'étend à tous, aux gens du monde comme à ceux qui exercent la vie religieuse (*).

Je sais trop bien que la plupart du ceux devant qui je parle n'entendent rien à mon langage. Je parle d'une vertu qui ne se trouve plus aujourd'hui que dans le ciel. J'en parle comme d'une plante étrangère, croissant dans des terres reculées, bien loin de celle que vous habitez. Que pourrois-je vous en dire? A peine le nom seul en est-il aujourd'hui connu (**).

T. II Bened. pag. 473. Gal. v. 12.

Les fruits de l'Esprit Saint, nous dit l'Apôtre, *sont la charité, la joie, la paix.* Remarquez l'exactitude du langage et la suite naturelle des idées. Il met la charité à la tête; et après cela il parle des biens qui doivent suivre. C'est après avoir planté la racine, qu'il montre les fruits qui en proviennent; après avoir posé le fondement, qu'il montre l'harmonie de tout l'édifice; après être remonté à la source, qu'il descend aux ruisseaux qui en dérivent. Car la joie ne sauroit entrer dans nos âmes, à moins que nous ne regardions le bien qui arrive à notre prochain comme fait à nous-mêmes. Or, nous n'atteindrons jamais à cette perfection que par la charité. Si l'Apôtre appelle ici la charité la racine des

(*) *Advers. oppugnat. vit. monast.*, tom. I Bened., p. 102.

(**) Hom. II *in Epist. ad Thessal.*, t. XI Bened., pag. 439.

vertus que donne l'Esprit Saint, ailleurs il la qualifie *l'accomplissement de la loi*. Avant lui, son divin maître et le nôtre en avoit fait le caractère distinctif de ses disciples. *Tous les hommes*, avoit-il dit, *connoîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de la charité les uns pour les autres*. Là où se montre la charité, toute imperfection disparoît; où est la charité, tous les mouvements orageux du cœur et des passions se calment et s'évanouissent. La charité ne sait point faire de mal au prochain. Avec la charité, point de Caïn qui attente aux jours de son frère. Plus d'envie, et conséquemment vous avez tari pour jamais la source de ces maux qui ont inondé la terre. En parlant de cette passion, j'ai moins en vue l'intérêt de ceux qui en sont les victimes, que de ceux qui en sont les esclaves. Hélas! ils sont à eux-mêmes leurs plus mortels ennemis. Ceux qu'opprime cette détestable passion, peuvent en recueillir, s'ils le veulent, les plus solides avantages; témoin l'innocent Abel, à qui les persécutions de son frère ont valu l'immortelle gloire dont il jouit dans le ciel et parmi les hommes (*).

Rom. XIII. 18.

Joan. XIII. 35.

Nous sommes tous membres d'un même corps. Il ne nous est donc pas permis de nous regarder comme étrangers les uns aux autres. Que personne ne dise : Celui-là n'est point mon ami, mon parent,

T. VIII Bened. Pag. 88.

(*) *De S. Pentec.*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 486.

mon voisin, je n'ai rien de commun avec lui; sous quel prétexte irai-je chez lui? Qu'aurai-je à lui dire? —Il ne vous est ni parent, ni ami; mais il est homme comme vous, il a le même maître que vous, il est votre compagnon, il loge sous la même tente, il habite le même monde. Que s'il a la même foi, voilà qu'il est votre membre. Quelle amitié peut former une plus grande union que la parenté qui vient de l'unité de foi? S'il y a étroite affinité entre l'ami et l'ami, combien y en a-t-il plus de membre à membre. Parmi tous les rapports qui peuvent lier les hommes entre eux, il n'en est point de plus immédiat. On ne pense pas même à se demander d'où vient que l'on se trouve lié avec un parent, avec un ami; à plus forte raison avec son frère, avec son prochain. *Nous avons tous été baptisés dans un même Esprit, pour n'être tous ensemble qu'un même corps.* Pourquoi, *pour n'être tous qu'un même corps?* Afin que nous ne nous isolions pas, et que, par cette parenté et cette amitié spirituelles, nous fassions tous ensemble les fonctions d'un seul corps, Mépriser son prochain, c'est se mépriser soi-même (*).

T. x Bened. Pag. 295. Les autres vertus ne vont pas sans quelque peine qui les accompagne. Il en coûte pour jeûner, pour être tempérant, pour veiller. Ceux qui s'y livrent,

(*) Hom. XXIII *in Joann.*, XXIV, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 95.

on leur porte une secrète envie, ou bien, on les méprise hautement. La charité seule, indépendamment de tant d'autres avantages, n'offre que du plaisir, et un plaisir qui n'est mêlé d'aucune peine. Elle adoucit les fers de l'esclave, et lui rend sa servitude plus douce que la liberté. Qui aime, jouit plus à obéir qu'à commander. La charité ne se présente que les mains pleines des biens qu'elle répand. Elle est plus tendre que la meilleure des mères, plus riche que le plus opulent des souverains. Ce qu'il y a de plus pénible, elle le rend facile. Elle ôte à la vertu les épines qui en rendent l'exercice laborieux; elle ne présente le vice que sous les couleurs les plus repoussantes. En voici la preuve : Il semble qu'il y ait quelque peine à répandre son argent. La charité y fait trouver de la satisfaction. On aime communément à recevoir; la charité préfère de donner. On s'abandonne presque naturellement au plaisir de médire; la charité rend la médisance insupportable, et fait trouver de la joie à dire du bien des autres : car est-il rien de plus doux que de louer ceux que l'on aime? On se laisse facilement emporter par la colère. La charité la désarme. La charité pleure et gémit sur les fautes qui se commettent; mais il n'est point dans le monde de joie qui égale le plaisir causé par les larmes, que la charité répand (*).

(*) Hom. XXXII *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. V, pag. 356.

Il ne suffit pas de se défendre de la haine. Que votre cœur s'ouvre à l'amitié. Jésus-Christ nous en fait un devoir ; c'en est assez (*).

Agissez envers les autres comme vous voulez que l'on agisse avec vous. Maxime simple, qui n'a pas besoin de longs commentaires ; pour y être fidèle, il suffit de le vouloir. Vous voulez que l'on vous fasse du bien : faites-en aux autres ; que l'on soit pour vous compatissant : exercez la miséricorde ; que l'on vous loue : aimez à louer ; que l'on vous aime : commencez par aimer. Vous désirez que l'on vous mette à la première place : cédez-la à d'autres. Vous pouvez être ici vous-même votre juge, votre législateur. De même, ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait à vous-même. Vous n'aimez pas que l'on vous injurie, ne vous permettez pas d'injurier personne. Vous souffrez de voir que l'on vous porte envie : n'ouvrez pas votre cœur à cette odieuse passion. Vous n'aimez pas que l'on vous mente : ne mentez pas (**).

La charité ne se borne pas à aimer ses proches : elle s'étend à tous les hommes. C'est là la vraie charité, celle qui est selon Dieu. Aimer l'un et ne pas aimer l'autre, amitié purement humaine. Ce n'est point là la charité chrétienne (***).

(*) Hom. XL *in Act. Apost.*, tom. IX Bened., pag. 305.

(**) Hom. XIII *ad popul. Antioch*, tom. I Bened., pag. 137.

(***) Hom. IV *in* I *ad Thessal.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, p. 297.

« Il y a du plaisir à aimer, me dira quelqu'un, mais ce plaisir est peu honnête. — Loin de nous des pensées indignes de l'amour dont nous parlons; amour pur et sincère, qui purifie nos âmes de toute volupté profane. Car ne me parlez pas ici de cet amour humain et charnel qui est plutôt une maladie qu'un amour véritable, tel que le demandoit saint Paul, amour qui n'a en vue que l'intérêt de la personne qu'il chérit. Ceux qu'il anime sont plus tendres que les pères; et comme un avare aimeroit mieux vivre dans la détresse que de dépenser son argent et de voir diminuer son trésor; de même, celui qui en aime un autre aimeroit mieux endurer les plus grands maux que de voir souffrir l'objet de son amour (*) (1). »

On va me dire : Est-ce que nous ne nous aimons pas les uns les autres? Chacun n'a-t-il pas ses amis, les uns plus, les autres moins. Ce n'est pas là ce que j'appelle aimer en Dieu et pour Dieu. C'est là aimer pour être aimé. Celui qui aime pour Dieu, ne fonde point sa charité sur un principe aussi ruineux. Il regarde tous les hommes comme ses frères; ceux qui professent la même foi comme ses frères en Jésus-Christ, les hérétiques, les Juifs et les gentils comme ses frères par la nature. Il les plaint à cause

(*) Hom. XXXII *in Epist. I ad Cor.*, tom. X Bened., pag. 295.

(1) Traduct. de l'abbé Auger, tom. III, pag. 590.

de leurs erreurs et de leurs désordres ; il ne cesse de pleurer sur leur aveuglement. Nous serons semblables à Dieu, si nous aimons tous les hommes, même nos ennemis, et non si nous faisons des miracles. C'est moins pour les prodiges de son bras tout-puissant, que nous admirons Dieu lui-même, que pour les effets de son infinie miséricorde et de sa longue patience. Que si l'on peut dire de Dieu que sa bonté pour nous est ce qu'il y a en lui de plus admirable, à plus forte raison le pourra-t-on dire des hommes (*).

Matth. v. 45. *Si vous ne saluez et n'embrassez que vos frères, que ferez-vous en cela de particulier? Les payens ne le font-ils pas aussi?* Il est des hommes qui sont dans l'usage et se font un système d'attendre qu'on leur donne le salut pour le rendre ; ils se garderoient bien de commencer. Ridicule manie! Pourquoi ne prévenez-vous pas? — J'attends qu'on me prévienne. — Mais s'il y a une récompense attachée à ce témoignage de déférence et d'une charité fraternelle, vous êtes bien bon de la laisser à un autre. —C'est à lui à commencer.—Pourquoi pas à vous? Si c'est lui qui commence, vous n'avez plus de mérite à le faire ; au lieu qu'en le prévenant vous mettez sa morgue à profit, et son orgueil même devient votre couronne. Ce que vous lui reprochez est votre

(*) Hom. III *in Epist. ad Hebr.*, t. XII Bened., p. 37.

histoire. Il est, dites-vous, un insolent de ne pas vous saluer le premier : il en dit autant de vous. Il fait mal, selon vous. Pourquoi donc l'imitez-vous? Pourquoi affecter de faire à son égard ce qui de sa part vous paroît être une insulte criminelle (*)?

Le moyen d'aimer tant de personnes à la fois? Voyez les premiers disciples : ils étoient au nombre de plusieurs mille; et ils ne formoient tous qu'un seul cœur, qu'une seule âme. Aujourd'hui, à peine Act. IV. 32. l'on aime son propre frère : comment le cœur embrasseroit-il une si vaste multitude?

Oh! s'il existoit une ville où tous ceux qui l'habiteroient s'aimassent de la sorte; quel touchant spectacle s'offriroit à vos yeux! quel doux concert de volonté et d'affection! Ce qui produit cette harmonie qui vous enchante dans la musique, c'est la justesse des accords. Un immense orchestre, composé de tant de voix et d'instruments, obéit à une seule impulsion. Quel silence tout à l'entour! Nulle agitation, nul désordre; il sembleroit qu'il n'y ait là qu'un seul homme. Voilà l'image d'une cité où la charité règneroit (**).

La charité des premiers chrétiens s'étendoit à tous les membres de l'Eglise. Ils n'aimoient pas

(*) Hom. XVIII *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 233, 234; l'abbé Clément, *Carême*, tom. III, pag. 406.

(**) Hom. XV. *in Act. Apost.*, l. IX Bened., p. 306, 307; Mouchon, *Serm.*, tom. I, pag. 352.

celui-ci, celui-là. Point de ces prédilections, de ces affections particulières qui établissent autant de schismes et de divisions. Qu'une partie du corps, l'œil, par exemple, concentre sur un membre particulier l'action qu'il doit à tous, n'en compromettroit-elle pas l'intégrité? Ainsi, que l'on réserve exclusivement à quelques personnes en particulier le témoignage d'une charité qui doit être universelle, ce n'est plus qu'affection humaine ; ce n'est plus la charité. Dieu nous commande d'aimer nos ennemis, à plus forte raison ceux de qui nous n'avons pas à nous plaindre. J'aime mes frères, dites-vous ; mais pas autant que vous le dites. Vous les aimez? J'en doute. Car, lorsque vous les accusez, lorsque vous en êtes envieux, que vous en dites du mal, est-ce là les aimer? — Moi ? répondez-vous, à Dieu ne plaise! — Mais qu'on en dise en votre présence, fermez-vous la bouche au médisant? Non. Vous ne les aimez donc pas (*).

T. VII Bened. Pag. 602. Cet homme est insupportable. — Prenez garde à l'oracle de Jésus-Christ, par lequel il condamne quiconque appellera son frère *raca*. — Insupportable,

Matth. v. 22.

(*) Hom. II *in* II *ad Thessal.*, tom. XI Bened., pag. 516. Bourdaloue, *Serm. sur la charité du prochain*, *Dominic.*, tom. III, pag. 274; Pacaud, *Disc. sur la paix*, *Serm.*, tom. II, pag. 337; Segaud, *Amour du prochain*, *Carême*, tom. II, pag. 182; l'abbé Poulle, *Serm.*, t. I, p. 105; Bossuet, *Serm.*, tom. V, p. 177; l'abbé Clément, *Carême*, tom. III, pag. 408 et suiv.

dites-vous, on ne résiste pas à son humeur. — Liez-vous avec lui pour cela même, donnez-lui des marques d'amitié pour l'en guérir et l'amener à un caractère plus social. — Il ne voudra pas m'écouter. —Qu'en savez-vous? L'avez-vous déjà essayé? — Oui, souvent. Plus de précision dans vos paroles; combien de fois? une ou deux peut-être. Quelle merveille que vous ayez si peu réussi? Dieu vous commande de le faire sans discontinuité. Il ne se lasse pas lui de vous avertir par la voix de ses prophètes, de ses Apôtres, de ses évangélistes. Avez-vous toujours cédé à ses pressantes sollicitations? Néanmoins, il n'a point cessé; tous les jours sa voix vous crie : *Vous ne pouvez servir à la fois Dieu et l'argent;* en êtes-vous moins avide et insatiable de richesses? Il ne se lasse pas de vous le dire : *Pardonnez et il vous sera pardonné;* en êtes-vous moins emporté, moins vindicatif? De vous exhorter à la régularité des mœurs; en êtes-vous moins abandonné à vos criminelles sensualités? Etonnez-vous encore de cette sentence terrible : *Qu'il y en aura bien peu de sauvés*. Car si pour l'être il ne suffit pas d'être vertueux, mais qu'il faille encore avoir du zèle pour le salut de nos frères, que devons-nous attendre un jour, nous qui ne pensons aux autres ni à nous-mêmes (*)?

Matth. VI. 24.

Luc. VII. 40.

Matth. XXII. 14.

(*) Hom. LX *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 652, 653.

T. VII Bened. Pag. 214.

On s'étonne d'entendre Jésus-Christ prononcer dans l'Evangile ces paroles : *Celui qui dira à son frère vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer.* Une simple parole être punie par un si rigoureux châtiment ! C'est là, dit-on, de l'exagération, de l'hyperbole. Je crains fort que nous soyons dupes de nos vains raisonnements, et que nous ne fassions un jour la triste expérience de la vérité des paroles de Jésus-Christ. Que trouvez-vous donc de si onéreux à ce commandement ? Vous ignorez peut-être que les péchés et les peines qui les suivent proviennent la plupart d'une simple parole. Il ne faut souvent qu'une simple parole pour blasphémer contre Dieu, pour le renier ; qu'une simple parole pour calomnier son frère, pour l'injurier, pour rendre contre lui de faux témoignages, pour se parjurer soi-même. Ce n'est qu'une simple parole ; considérez-en les suites.

Matth. v 22.

Vous en voulez à quelqu'un : dans la chaleur de votre emportement, ce qu'il y a de plus indifférent en soi prend à vos yeux un caractère grave qui vous met hors de vous-même. Un mot lâché inconsidérément vous semble un sanglant outrage, d'où il a résulté plus d'une fois des meurtres et la ruine de cités entières. De même que quand vous aimez, un mot injurieux vous paroît une bagatelle, ainsi, quand vous n'aimez pas, une bagatelle se transforme dans une injure impardonnable. Quoi-

que ce mot ait été dit innocemment, vous n'en croyez pas moins qu'il l'a été avec intention de nuire. Une étincelle perdue dans une grande quantité de bois n'y met point le feu. Qu'elle vienne à Pag. 215. s'enflammer : et le bois qui l'entoure, et toutes les matières qui l'avoisinent en seront bientôt la proie; Il n'y a plus moyen de l'éteindre : vous l'irritez même par les résistances que vous opposez à sa dévorante activité. Voilà l'image de la colère ; le cœur qu'elle passionne est sourd à tout autre langage ; et tout ce qu'on peut lui dire ne fait qu'en attiser la flamme. C'est là le désordre que Jésus-Christ veut arrêter à ses commencements. Déjà, pour en prévenir les conséquences, il avoit déclaré que *quiconque dira à son frère raca*, méritera d'être *condamné* Ibid. *par le conseil*. Mais, parce que cette peine est moins considérable, comme ne regardant que la vie présente, il ajoute : *Celui qui dit à son frère vous êtes un fou, sera condamné au feu de l'enfer*. Ici, pour la première fois, il menace de l'enfer. Jusque là, il avoit beaucoup parlé du royaume du ciel ; il n'avoit fait entendre que le langage de l'amour et de sa bienveillance pour les hommes ; si à présent il lui substitue l'expression de la menace, c'est pour nous faire voir que notre lâcheté seule l'y contraint. D'abord le jugement du conseil, puis la peine de l'enfer. Le châtiment est gradué ; il semble que le législateur prenne à tâche d'excuser sa sévérité en

la motivant sur notre obstination, qui le force malgré lui à la rendre de plus en plus rigoureuse. Comme s'il disoit : Je vous avertis de ne vous mettre pas en colère sans sujet, parce que dans ce cas vous mériterez d'être condamné par le jugement; vous n'avez point eu égard à ma première ordonnance, voyez ce que votre colère a produit : elle vous a excité à des paroles injurieuses; vous avez dit à votre frère *raca*. Nouvelle menace de ma part, la peine du conseil. Vous ne vous êtes point encore corrigé, et votre emportement vous expose au risque de s'accroître par de nouveaux excès; je ne m'en tiendrai plus à ces premières menaces, puisqu'elles ont fait sur vous si peu d'impression : oserez-vous braver les rigueurs d'un supplice immortel? Et la menace de l'enfer sera-t-elle une barrière assez puissante, pour vous empêcher de devenir l'assassin de votre frère? Ces paroles injurieuses auxquelles vous vous emportez contre lui sont de toutes les blessures celles qui entrent le plus profondément dans son âme; et pour peu que cet outrage lui ait fait une plaie sanglante, vous avez allumé deux incendies à la fois.

Ne venez donc pas me dire que ce n'est rien d'appeler votre frère *un fou*. Par ce mot, vous le dégradez de sa qualité d'homme, vous le ravalez au rang des animaux sans raison et sans intelligence; vous lui faites perdre son plus beau titre de gloire. Ce

n'est pas au mot qu'il faut s'arrêter, mais à la chose. Le mot n'est qu'un son qui se perd dans l'air; la chose est un trait perçant qui pénètre, qui déchire, qui amène des plaies vives. Ceux que l'Apôtre exclut du royaume des cieux, ce ne sont pas seulement les fornicateurs, les adultères, les impudiques, ce sont encore ceux qui profèrent des paroles injurieuses. Et certes avec grande raison. Ils anéantissent tous les bienfaits de la charité, ils abreuvent le prochain d'amertumes, ils allument souvent d'interminables inimitiés, mettent en lambeaux le corps de Jésus-Christ, en mutilant ses membres, éloignent la paix, celui de tous les biens qui est le plus cher au cœur de notre Dieu, ouvrent au Démon un libre chemin pour s'insinuer dans les âmes, lui fournissent des armes dont il sait bien se prévaloir. C'est afin de prévenir la funeste puissance de cet ennemi de notre salut, que Jésus-Christ nous fait Pag. 216. de la charité un précepte si rigoureux. La charité est la mère de tous biens, la marque la plus sûre que nous sommes à lui, l'âme de toutes les vertus, la chaîne qui les embrasse toutes. C'est donc avec bien de la sagesse que, pour l'entretenir parmi ses disciples, notre souverain législateur coupe à leur racine les inimitiés qui la blessent, tarit à sa source tout ce qui pourroit la corrompre. Bien loin d'accuser ses paroles d'une excessive rigueur, reconnoissez plutôt la sagesse et la bonté qui les ont

dictées, en réfléchissant sur les heureux résultats qu'elles amènent. Dieu ne désire rien avec tant d'ardeur que de nous voir tous unis par les liens d'une mutuelle charité. Tel est l'esprit de tous les commandements qu'il nous fait à cet égard, tant par lui-même que par ses disciples, dans l'ancien comme dans le nouveau Testament; et quiconque viole la loi de charité doit s'attendre de sa part aux plus rigoureux châtiments (*).

T XII Bened. Pag. 326.

Ne me parlez pas d'un homme esclave de son argent ou de son ventre, dégradant la noblesse de sa nature par de criminelles affections; mais de ceux qui, comme le prophète dont je parlois tout à l'heure, ont conservé pure et sans alliage l'empreinte de leur auguste ressemblance avec le divin Créateur; et vous apprendrez par là à connoître quelle est la dignité de l'homme. Elie n'étoit qu'un homme, qu'un fils d'Adam, jeté sur la même terre, respirant le même air, assujetti aux mêmes nécessités que nous dans l'ordre de la nature; mais, parce que sa manière de vivre n'avoit rien de commun avec la nôtre, quels trésors de grâce n'a-t-il pas reçus! Il ne se fait remarquer ni par son opulence, ni par la noblesse de l'extraction, ni par la pompe de l'éloquence ou par la subtilité du langage, ni par le nombre de ses esclaves et des troupeaux d'a-

(*) Hom. XVI *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 199—201. *Serm. contre la médisance.* Voyez cet article au volume suivant.

dulateurs. Point d'habitations où brillent des lambris dorés, point d'étoffe de soie, ni de tables couvertes de mets délicieux; rien en un mot de ces superfluités auxquelles on attache le bonheur. Tout ce qui fait l'extrême indigence, pas même le nécessaire; il est réduit à aller mendier son pain chez III.Reg. XVII. 13.
une pauvre veuve, au sein d'une terre étrangère et infidèle. Pour demeure, l'antre d'un rocher; pour habits, une peau grossière; pour table, la terre; une vie sauvage. Pourtant, que lui a-t-il manqué Pag. 327.
pour acquérir une célébrité immortelle? Rien. Les monarques lui cèdent en magnificence, les philosophes et les orateurs en sagesse. L'éclat du diadème pâlit devant cette héroïque vertu, qui n'avoit pas d'autre patrie que le monde, qui même se trouve trop resserrée dans l'enceinte du monde entier. Vous les voyez, tous ces hommes de qui le monde n'étoit pas digne, errants, fugitifs, à peine revêtus de Hebr. XI. 37.
haillons misérables; ils habitent déjà la cité d'en haut, qui a Dieu lui-même pour fondateur. J'ai produit sous vos yeux, à dessein, un de ces pauvres abandonnés de toute la nature, pour vous prouver que la plus éclatante gloire peut se trouver au sein de toutes les privations. Si j'avois pris pour exemple quelque riche ou quelque sage, vous auriez pu m'alléguer que cet exemple ne vous concernoit pas Pouvez-vous être plus pauvre qu'Elie? Et vous voyez si le temps a affoibli la gloire qui s'attache à

son nom. C'est que la vertu seule rend vraiment immortel.

Mais peut-être étoit-il à craindre que cette haute vertu où il étoit parvenu, ne le rendît inflexible sur les fautes d'autrui, en lui laissant oublier les foiblesses de l'humanité. Dieu permet qu'il en soit atteint. Ce prophète avoit fermé le ciel et livré la terre à une sécheresse qui, bientôt, appela la famine dans la contrée; la famine, de tous les fléaux le plus déchirant. Les eaux des fontaines et des rivières étoient taries, la terre présentoit l'aspect le plus menaçant, la famine s'avançoit à grands pas, escortée de la mort avec toutes les tortures. Le prophète s'étoit d'abord retiré sur le sommet de la montagne, après qu'il eut livré le peuple juif aux ravages de cette horrible plaie. Il alloit même jusqu'à refuser de vouloir prier pour les coupables. Mais la bonté divine ne pouvoit s'accommoder d'une aussi excessive sévérité. Elle daigne entrer en quelque sorte en composition avec lui, en faisant tomber du ciel une pluie rafraîchissante. C'étoit lui qu'elle avoit choisi pour annoncer le châtiment, c'est lui encore qu'elle choisit pour prédire à ce même peuple que le ciel va se rouvrir, et que l'abondance succèdera à la plus effroyable misère.

Elie étoit parvenu à ce haut degré de puissance et de gloire, lorsque la plus détestable des femmes, l'impie Jézabel, lui envoya faire cette menace, ac-

compagnée d'imprécations : *Que les dieux me traitent dans toute leur sévérité, si demain à la même heure je ne vous fais perdre la vie.* Elie eut peur, ajoute le texte sacré, et s'enfuit dans le désert, marchant durant quarante jours. Ce grand homme, qui commandoit aux éléments, qui s'étoit montré supérieur au monde tout entier, à qui la protection déclarée du ciel devoit donner une confiance si assurée, le voilà tout à coup saisi de frayeur. Sur une simple menace, il s'exile, il prend la fuite, s'enfonçant dans le désert, et disparoît durant quarante jours. Pourquoi tant de différence avec lui-même? La grâce de Dieu lui a manqué; Elie se trouve réduit à sa propre foiblesse naturelle. Dieu avoit fait éclater sa force dans le prophète; il nous montre ce qu'est l'homme pour nous apprendre par cette suite d'événements, combien nous avons toujours besoin d'être soutenus par sa grâce. Il vouloit de plus amener son prophète à concevoir de l'indulgence pour les foiblesses d'autrui, à ne pas s'enorgueillir des grandes actions qu'il avoit faites. Voilà pourquoi il l'interroge lui-même : *Que faites-vous là Elie?* Elie répond : *Je brûle de zèle pour vous, Seigneur, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par le fer, et qu'étant demeuré seul, ils cherchent encore à m'ôter la vie.*

III. Reg. XIX. 2.

Pag. 328.

III. Reg. XIX. 13. 14.

Vous l'entendez : il s'imagine que tout a péri,

qu'il n'y a plus au monde de prophète que lui ; opinion orgueilleuse que Dieu veut prévenir en lui disant : *Je me suis réservé dans Israël sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal.* Dieu permet donc qu'un si grand prophète soit tenté, qu'il fasse l'épreuve de sa foiblesse, pour lui apprendre tout à la fois et à se défier de lui-même et à tempérer son zèle, par l'indulgence envers les autres.

Ibid. 18.

Nous en avons un autre exemple non moins remarquable dans l'Apôtre saint Pierre. Lui, ce n'est point à la voix d'une reine qu'il cède. Ce chef de l'apostolat, le fondement et la colonne de l'Eglise, c'est à la simple menace d'une servante que vous l'allez voir succomber. Dieu le permet ainsi parce que, le destinant à être le docteur de tout l'univers, l'ineffable souvenir de sa défection lui commandoit le devoir d'être indulgent pour les fautes d'autrui. C'est ce que nous apprennent les paroles que Jésus-Christ lui adresse : *Simon, Simon, Satan vous a demandé pour vous cribler comme on crible le froment; mais j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne vienne point à défaillir. Lors donc que vous serez revenu de votre égarement, affermissez vos frères.* Voilà ce que je vous demande en échange du secours que je vous promets; car sans l'aide de ma Providence, vous n'auriez pu tenir contre les efforts de votre ennemi. N'oubliez donc pas ce que vous êtes, et

Pag. 329

Luc. XXII. 31.

rendez-vous secourable à vos frères, les *affermissant* dans leur foi, soutenant ceux qui chancellent, leur prêtant la main, leur témoignant un intérêt affectueux. Voyez encore l'Apôtre saint Paul, ce cœur de lion, cet intrépide courage : comme il est empressé à déclarer le besoin qu'il a d'être humble ! Ecrivant aux Corinthiens : *Nous ne voulons pas*, dit-il, *vous laisser ignorer ce que nous avons eu à souffrir en Asie ; les maux dont nous avons été accablés ayant été excessifs, et tellement au-dessus de nos forces, que la vie même nous étoit devenue ennuyeuse ; mais si nous avons entendu prononcer en nous-même l'arrêt de notre mort, c'est afin que nous ne mettions point notre confiance en nous, mais en Dieu qui ressuscite les morts, qui nous a délivrés de si grands périls, et nous en délivrera encore à l'avenir, comme nous l'espérons de sa bonté.* Nous étions découragés, abattus jusqu'au désespoir ; nous n'avions sous les yeux que l'image de la mort : Dieu avoit ses desseins ; lesquels ? De nous apprendre à ne pas nous reposer sur nos propres forces, mais à fonder notre unique espérance sur celui qui, seul, dispose à son gré de la vie et de la mort ; et, par là, de nous préserver de toute pensée présomptueuse, de toute complaisance secrète sur les bonnes œuvres que nous avons pu faire. Il s'en exprime encore avec plus de précision en un autre endroit, où il dit : *De peur que je ne m'élève de la grandeur de mes révé-*

II. Cor. I. 8.

Ibid. XII. 7.

lations, Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon qui est l'ange et le ministre de Satan, pour me donner des soufflets. Ces épreuves lui étoient ménagées pour servir de correctif aux impressions de l'orgueil, et pour le ramener à une sage indulgence envers les autres. Ce qu'il confirme par cet avis donné aux Galates : Mes frères, si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché, vous autres qui êtes spirituels, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur, chacun de vous devant faire réflexion sur soi-même, et devant craindre d'être tenté aussi-bien que lui (*) (1).

Gal. VI. 1.

T. VII Bened. Pag. 500.

Dans quels termes les évangélistes parlent-ils des meurtriers de saint Jean-Baptiste? Dans les termes les plus simples; pas la moindre aigreur. L'apologiste d'Hérode n'en parleroit pas avec plus de réserve. Le prince a donné l'ordre, et il s'en repent : il en est attristé; il cède au respect qu'il croit être dû à son serment, aux égards que méritent ceux qui l'ont entendu. On lui parle de la fille d'Hérodiade, celle-là qui avoit demandé la tête du saint précurseur, et qui en repaît ses regards, comme n'ayant fait qu'obéir au commandement maternel. C'est le caractère des justes, de plaindre ceux qui commet-

(*) Hom. I *inter ineditas.*

(1) Voy. le sermon de Bourdaloue, *sur le zèle*, *Carême*, tom. II, pag. 146, et la seconde partie du sermon de Bossuet, *sur la charité fraternelle*, tom. V, pag. 186.

tent le mal, plutôt que celui qui en est la victime, car ils y perdent bien davantage. Voilà quelle devroit être notre conduite à nous-mêmes. Ne nous emportons point contre les pécheurs; tâchons, autant qu'il est en nous, de ne point éterniser leurs crimes. C'est là la philosophie évangélique. Pénétrons-nous bien de son esprit; imitons nos historiens sacrés, qui, rendant compte de la mort de Jean-Baptiste, n'ajoutent point au nom de ses assassins ceux de prostitués, d'homicides, et nous donnent les faits sans charger les accusations. Que vous ayez, vous, à vous plaindre de quelqu'un, vous oubliez qu'il est votre prochain, votre frère, vous vous déchaînez contre lui; les termes les plus injurieux, de méchant, de fourbe, de furieux, échappent, sans nulle retenue, de ce cœur gonflé de colère et de vengeance. Il s'en faut bien que les saints agissent de la sorte; ils pleurent sur les pécheurs, ils ne les injurient pas. Je vous en conjure, mes frères, prenons modèle sur eux; pleurons Hérodiade et ceux qui lui ressemblent (*).

La charité ne rejette personne. Le méchant même est l'objet de sa sollicitude et de toutes les déférences qui peuvent le corriger. Elle croit tout; car il ne lui suffit pas d'espérer. Son amour pour le prochain T. x Bened. Pag. 304.

(*) Hom. VIII *in Matth.*, XLIX, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 534.

fixe son attention sur tout ce qui peut le toucher et le convertir. Elle ne le croit jamais incorrigible; elle a, par conséquent, toujours un motif pour le
Pag. 305. supporter, quelque fâcheux qu'il soit. Il faut donc aimer tous les hommes, quand ils seroient nos ennemis, quand ils seroient infidèles. Il faut haïr, non les hommes, mais leurs erreurs; non des hommes qui sont l'ouvrage de Dieu, mais leur vie dissolue, et leurs opinions erronées, qui sont l'ouvrage du Démon son ennemi. Ne confondez donc pas l'un avec l'autre. Les Juifs étoient des blasphémateurs, des persécuteurs, des impies. Pour cela, saint Paul les haïssoit-il, lui qui aimoit tant Jésus-Christ? Non, sans doute, mais il les aimoit aussi, et faisoit tout pour leur salut. Il va jusqu'à désirer d'être, s'il
Rom. IX. 3. le falloit, anathème pour eux. Ainsi, quand les disciples demandoient au Sauveur qu'il fît descendre le feu du ciel sur des hommes qui refusoient de
Luc. IX. 55. les recevoir : *Vous ne savez pas*, leur répondit-il, *à quel esprit vous appartenez*. Il nous ordonne, ce même Dieu, de recevoir parmi nous les infidèles, et de les traiter avec bonté, parce que leur commerce ne peut pas nous nuire, et que le nôtre peut leur être profitable. Ne les haïssons pas, nous dit Jésus-Christ, plaignons-les. En les haïssant, comment les pourriez-vous ramener de leurs erreurs? comment prierez-vous pour eux? car on doit prier
I. Tim. II. 1. pour eux, d'après ce que dit saint Paul : *Je vous*

exhorte, avant toutes choses, écrivoit cet Apôtre à Timothée, *à faire des prières et des supplications, à rendre des actions de grâces pour tous les hommes.* Or, il est constant que tous les hommes d'alors n'avoient pas embrassé la foi. L'Apôtre ajoute : *Pour les princes, et pour tous ceux qui sont constitués en autorité ;* quoiqu'ils fussent évidemment idolâtres et infidèles. Ensuite il donne la raison du précepte qu'il établit : *Car cela*, dit-il, *est bon et agréable devant Dieu, Notre Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils viennent à la connoissance de la vérité.* Que si nous haïssons tous les idolâtres et tous les infidèles, nous pourrons aussi insensiblement haïr tous les pécheurs, et par là nous nous trouverons comme engagés à nous séparer d'avec plusieurs de nos frères, ou même d'avec tous, puisqu'il n'y a personne qui ne pèche (*).

Ibid. 2.

Ibid. 3.

Prenez exemple sur Dieu. S'il veut que tous les hommes soient sauvés, vous devez prier pour le salut de tous. S'il veut que pas un ne périsse, veuillez-le de même. Si vous le désirez, priez pour eux ; car qui veut une chose la demande. L'Apôtre nous en fait un commandement auquel il promet pour récompense le bonheur de *mener une vie paisible et tranquille ;* et un autre prix encore plus considé-

Ibid. II. 2.

(*) Hom. XXXIII *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 364, 365 ; Bourdaloue, *sur la société des justes avec les pécheurs*, *Dominic.*, tom. I, pag. 251 ; Segaud., *Carême*, tom. II, pag. 152.

rable : le bonheur de plaire au Seigneur, et de lui ressembler. Une semblable considération peut-elle trouver un cœur insensible? Ne craignez donc pas de prier pour les païens; c'est Dieu lui-même qui nous ordonne de lui adresser en leur faveur nos prières. La seule chose qu'il nous défende à leur égard, c'est de faire contre eux des imprécations. Que s'il nous est ordonné de prier pour les païens, il est clair que nous devons prier aussi pour les hérétiques, puisque nous sommes tenus de prier pour tous les hommes, et qu'il n'est permis jamais de les persécuter. Ne sont-ils pas comme vous les enfants de Dieu, créés à son image? Cette conduite sera également profitable et pour eux et pour vous. Elle les portera à vous aimer; elle adoucira l'aigreur de leurs ressentiments; elle pourra même les ramener à la foi. Combien de fois on ne s'est éloigné de Dieu que parce que les réciproques emportements en ont repoussé (*)!

Ps. v. 9. 10. *Jugez-les, Seigneur; faites-les déchoir de leurs pensées*, dit le prophète, parlant de ses ennemis, c'est-à-dire des pécheurs qui sont les ennemis de Dieu. Reconnoissez ici le caractère de la prière : elle est douce et miséricordieuse. David ne dit point : Châtiez-les, mais jugez-les, en les détournant du vice; faites que leurs projets soient vains. C'est

(*) Hom. VII *in* I *Epist. ad Timoth.*, t. XI Bened., p. 585.

prier pour eux, que de demander au Seigneur qu'il ne permette pas le succès de leurs criminels desseins. Il ajoute : *Repoussez-les à cause de la multitude de leurs iniquités, parce qu'ils vous ont irrité, Seigneur.* Comme s'il disoit : Ce qui m'afflige, ce ne sont pas les outrages qui m'ont été faits à moi-même, mais ceux qu'ils ont osés contre vous. La charité ne connoît d'injures que celles que l'on fait à Dieu ; ce qui lui est personnel, elle l'oublie. Combien, parmi nous, agissent tout différemment! indifférents sur ce qui offense Dieu, pleins de feu sur la moindre offense qui les touche (*) !

Votre frère est engagé dans une liaison criminelle. La charité vous fait un devoir de le reprendre ; mais de ne le faire qu'avec ménagement. Abordez-le en vous insinuant dans son esprit par quelque louange adroite sur ses bonnes qualités. La louange est un baume répandu sur une plaie. Une fomentation douce prépare à recevoir le fer qui va se plonger dans la tumeur. Accusez vos propres foiblesses ; arguez du malheureux héritage que tous nous apportons en naissant : que personne n'est exempt de péché. Reconnoissez votre insuffisance, excusez-vous en comme d'une témérité dont vous avez à demander pardon ; et rejetez sur la charité, sur l'intérêt que vous lui portez, la confiance avec laquelle vous

T. x Bened. Pag. 413.

(*) *Expos. in ps.* v, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 45.

venez lui parler. Expliquez-vous ensuite, non pas comme un maître qui veut être obéi, mais comme un frère qui s'épanche dans le sein d'un frère, toujours en reconnoissant votre infériorité. A l'aide de ces précautions, vous pourrez déclarer nettement à quoi vous en voulez venir; découvrir le mal, y enfoncer le fer, non pas à sa surface, le malade ne sentiroit pas l'incision, ni trop avant, il s'en irriteroit. Mêlez encore l'éloge à la censure; non, à Dieu ne plaise! avec l'air de justifier la faute, mais de l'excuser par les intentions. Vous aviez de bons motifs, pourrez-vous lui dire, je n'en doute nullement; mais peut-être en est-il résulté de graves inconvénients; voilà ce qu'il faut examiner entre nous. Si cela est, la conscience est engagée; vous devez vous abstenir.

N'allez pas le désespérer par la menace des supplices dont la justice divine châtiera le pécheur scandaleux : préparez-le au tribunal de Dieu par celui de sa propre conscience. Qu'il soit lui-même son juge.

S'il entreprend de se défendre, ne repoussez pas ses raisons, ni les vains prétextes qu'il allègue; répondez à tout, mais sans beaucoup de discours; ce n'est pas l'instruction qui lui manque, et sans prétendre jamais le violenter, remettez-vous-en à son libre arbitre.

Il est impossible qu'avec de semblables ménage-

ments, vous ne réussissiez pas. Ce qui fait échouer la plupart du temps, c'est la dureté des expressions; ce sont les reproches, non les conseils, des accusations, non des avertissements. On aigrit le mal, on ne le guérit pas. Que l'on vienne à être informé qu'un tel vit dans un commerce suspect, scandaleux si l'on veut, ce n'est pas à lui-même qu'on s'en plaint; on court le dénoncer aux autres. On trouve mille prétextes pour se dispenser de lui en parler. On craindroit de se brouiller avec lui. Pourvu qu'on l'accuse, on s'embarrasse peu de provoquer son ressentiment; il n'y a que quand il s'agit du salut de son âme, que l'on est indifférent (*).

§ II.

Comment témoigner à Dieu notre amour et notre reconnoissance.

Vie chrétienne. Le chrétien envisage tous les objets d'un autre œil que le mondain (**).

Il ne se regarde ici-bas que comme un étranger loin de sa patrie, que comme un voyageur uniquement empressé d'arriver au terme de sa route (***);

(*) Hom. xliv *in* 1 *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. v, pag. 413—416. (Resserré.)

(**) *In illud : De dormientibus*, etc., tom. 1 Bened., p. 766.

(***) Hom. xvii *ad popul. Antioch.*, tom. 1 Bened., pag. 177. Voyez *Biblioth. chois.*, tom. xv, pag. 302—304.

le seul intérêt qui l'occupe est de plaire à Dieu, la seule peine qui l'affecte, de lui déplaire (*).

Qui vit de la sorte est vraiment citoyen du ciel. Exilé sur la terre, il soupire continuellement après sa délivrance; bien loin de redouter la mort, il hâte par ses vœux le moment qui va le réunir à l'unique objet de son amour.

Exemple des saints patriarches, en particulier, d'Abraham, se qualifiant étranger et voyageur. « Etranger partout, il lui prit envie d'avoir quelque terre en propre et de s'acheter un champ. Il assemble pour cela les notables du pays, il les prie, il se jette à leurs pieds; il met le prix à leur discrétion. Quel étoit donc le champ si important, si digne de la convoitise d'un homme qui faisoit gloire de ne posséder aucun fonds? C'étoit un champ pour y faire son tombeau et celui de sa famille. Rare détachement! s'écrie saint Jean Chrysostôme. Un riche, comblé de biens, qui ne veut posséder rien sur la terre que dans la vue de la mort! Il est rempli de cette idée que, de toute l'étendue de la terre, rien n'est proprement à lui que l'espace de son tombeau (**).

Qui dit chrétien, dit un aspirant à la Jérusalem céleste; ce seul mot déclare et la patrie et la profession, et la famille à laquelle on tient (***).

(*) *Ad Demetr.*, t. I Bened., pag. 125; *ad Theodor.*, *ibid.*, p. 41.

(**) Hom. XLVIII *in Genes.*, t. IV Bened., p. 481. Traduit par le P. de La Rue, *sur la pensée de la mort*, tom. I, pag. 15.

(***) *In S. Lucian. martyr.*, tom. II Bened., pag. 528.

Le chrétien est au-dessus de la crainte. Que risque-t-il ? Il a placé son cœur et ses espérances dans un lieu où les vicissitudes humaines ne sauroient atteindre (*).

Rien ne l'émeut, ni l'adversité, ni la prospérité; patient, résigné, intrépide dans l'une; humble, modeste, toujours égal à lui-même dans l'autre (**).

Non qu'il soit insensible; non, assurément. Le vrai chrétien s'occupe des autres biens plus que de lui-même; il met au rang de ses premiers devoirs, d'être humain, charitable et bienfaisant envers tous (***), de servir les intérêts du prochain préférablement aux siens propres (****).

Le chrétien ne se contente pas de croire, il agit (*****).

Il fait de continuels efforts pour avancer dans la vertu. Pénétré de son néant, il veille sans cesse sur lui-même, et se tient en garde contre les mouvements orageux de l'orgueil, de la colère et des

(*) *De capto Eutrop.*, l. III Bened., p. 387 ; *In Inscript. Actor.*, *ibid.*, p. 66 ; *De gloria in tribulat.*, *ibid.*, pag. 141.

(**) Hom. XLIII et LI *in Acta*, t. IX Bened., p. 328—385. Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. XVI, pag. 522.

(***) Hom. XXIX *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 266.

(****) Hom. XVIII *ad popul. Antioch.*, tom. II, p. 183; Hom. XXVIII *in Matth.*, t. VII, p. 237; LII *in Joann.*, tom. VIII, pag. 309; XV *in* I *ad Corinth*, tom. X, pag. 223.

(*****) Hom. II et XIII *in Genes.*, tom. IV Bened., p. 13—105. Voyez le tom. XII de cette *Bibliothèque choisie*, pag. 518.

sens. Toujours en paix avec lui-même, il est dans un port tranquille, tandis que l'âme tiède, accablée sous le poids des passions qui l'agitent, trouve en elle-même un théâtre de guerre toujours renaissant (*) ?

Le chrétien fidèle à la loi de Dieu jouit ici-bas du bonheur que les Anges goûtent dans le ciel : que sera-ce dans le séjour des récompenses immortelles promises à la fidélité (**)?

Beaucoup de chrétiens de nom, très peu d'effet (***).

Les anciens avoient plusieurs noms; aujourd'hui, il n'y en a qu'un seul pour les chrétiens; c'est celui qu'ils ont l'honneur de porter; celui qui les fait enfants de Dieu, les amis de Dieu, un même corps avec lui. En est-il de plus propre à enflammer notre vertu? Gardons-nous donc de rien faire qui soit indigne d'un nom si grand et si auguste. Si celui qui s'entend appeler le fils d'un grand capitaine ou de quelque illustre personnage s'en tient honoré, et ne doit se permettre rien qui en dégrade la dignité; nous, qui tirons notre nom, non d'un capitaine ou d'un prince de la terre, mais du roi des Anges, ne devons-nous pas être déterminés à tout

(*) Hom. IX et XI *in Genes.*, t. IV Bened., pag. 70, 71, 86, 87.

(**) Homi XLIV *in Matth.*, t. VII Bened., p. 466.

(***) *Sermo de pseudoproph.*, tom. VIII Bened. pag. 80. (Supplément.)

souffrir, à tout sacrifier, plutôt que de déroger à la dignité de ce saint nom (*)?

Le chrétien est tout à la fois prophète, prêtre et roi par le baptême; et comme ces trois sortes de personnes recevoient dans l'ancien Testament, une onction qui les consacroit, de même le chrétien, dans le nouveau, acquiert ces trois qualités par la grâce et le sacrement de la régénération, mais d'une manière plus précieuse et plus excellente. Dieu lui destine un grand royaume, et il est fait prêtre pour offrir son corps comme une victime, selon cette parole de l'Apôtre : *Offrez vos corps comme une hostie sainte, vivante et agréable au Seigneur.* Nous sommes encore établis prophètes par ce sacrement, puisque, par la lumière de la foi, nous découvrons ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que l'esprit et le cœur de l'homme n'a pu comprendre. Nous y sommes enfin établis rois par l'empire que la grâce nous fait exercer sur les mouvements de notre âme. Car il est bien évident qu'un homme qui maîtrise ses passions, mérite mieux le nom de roi que ceux qui portent la couronne sur la tête. Les rois ont plusieurs armées, et nos passions sont en si grand nombre qu'il est impossible de les compter. Et combien il est glorieux de les gouverner! Y a-t-il d'ailleurs quelque chose de remarquable dans la majesté d'un roi, que la grandeur du nom chrétien n'efface? Est-ce l'éclat de ses habits? Mais la robe du chrétien qui a été revêtu de Jésus-Christ même, selon l'expression de l'Apôtre, dans le baptême, est bien plus riche et plus précieuse; elle ne peut être ni

(*) Hom. XIX *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 113.

mangée par les vers, ni usée par la longueur du temps. Est-ce le poids et le prix du diadème d'un roi qui le rend illustre? Mais le chrétien est orné des titres et des grandeurs de Jésus-Christ même, qui est son chef; et il a la tête chargée d'autant de couronnes que la grâce et la miséricorde de Dieu lui fait remporter de victoires et pratiquer de vertus....

Le chrétien est si élevé par cette auguste qualité, qu'il ne peut plus être touché d'aucun sentiment d'admiration et d'estime pour rien de ce qui se passe dans ce monde. Mais comme les villes et les plus hautes murailles paroissent petites à ceux qui sont sur le sommet des montagnes, et qu'ils regardent comme des fourmis les hommes qu'ils voient marcher sur la terre; ainsi un chrétien élevé à la plus haute sagesse, ne voit plus rien ici-bas qui soit capable de le toucher. Quand il considère le ciel, tout paroît petit à ses yeux. Les richesses, la gloire, la puissance, les honneurs, et tous les autres avantages semblables, lui sont vils et méprisables. C'est ainsi que saint Paul ne voyoit rien que de petit dans le monde, et que ce qu'il y a de plus éclatant dans cette vie, lui sembloit de l'ordure, et plus inutile que des cadavres. Enfin, un chrétien s'estime plus honoré d'avoir Jésus-Christ pour chef, que de porter lui-même la couronne sur la tête....

Le chrétien imite un homme illustre qui, choisi par le prince pour venir de bien loin exercer la plus haute magistrature dans la ville royale où siége l'empereur, s'empresse de vendre tout ce qu'il a de bien et en fait une grande somme d'argent qu'il y envoie, dans l'espérance d'y passer le reste de ses jours dans l'opulence et dans la splendeur. C'est ainsi que le chrétien se prépare pour

passer après cette vie dans la cité du grand Roi, dans l'empire céleste, pour y vivre heureux et pour y régner. Il y envoie son bien par ses aumônes, pour l'y trouver en arrivant. Et comme les laboureurs sèment dans la terre pour recueillir les fruits de la terre, le chrétien sème dans le champ du ciel, pour recueillir le fruit de ses charités dans le ciel (*).

PSAUME CXXVII. *Beati omnes qui timent Dominum. Heureux sont tous ceux qui craignent le Seigneur.* (Vers. 1.)

Personne n'est donc exclu de la félicité dont il est ici parlé; libre ou esclave, riche ou pauvre, n'importe, dans quelque circonstance de la vie que l'on soit, tous peuvent y prétendre, moyennant la crainte du Seigneur. Ne parlez point de félicité à d'autre condition. Ce n'est que le masque du bonheur. Tel homme a la réputation d'être heureux: combien de choses lui manquent pour l'être en effet! Il est riche, mais il n'a pas la santé : il est plus à T. v Bened. Pag. 358.

(*) Traduit dans l'ouvrage intitulé : *Tableau d'un vrai chrétien*, Paris, 1768, pag. 3, 4; Bourdaloue, *Dominic.*, tom. IV, pag. 65 et suiv.; La Rue, *Carême*, tom. III, pag. 285; Molinier, *Serm. chois.*, tom. VIII, pag. 56; Bossuet, *Serm.*, t. II, p. 154; le P. Lenfaut, *Serm.*, tom. V, pag. 442—459; l'abbé de Latour, *Serm.*, t. III, p. 60, etc.; l'abbé Poulle, *Serm. sur la foi*, tom. I, pag. 28, par saint Jean Chrysostôme. Parmi les protestants, voyez Saurin, *Serm.*, tom. IX, pag. 307; Drelincour, dans *Morc. chois. des protest.*, pag. 140; La Treille, *ibid.*, p. 318; Raym. Gaches, *ibid*, pag. 206.

plaindre que le pauvre bien portant. Il n'a pas les dignités qu'il désire : son ambition en fait le plus misérable des esclaves. Il parvient enfin au sommet des honneurs : il n'en est pas plus heureux ; des ennemis publics ou secrets, des querelles domestiques, que sai-je ? Les seuls désirs de son cœur insatiable empoisonnent son bonheur. La vie humaine n'est qu'un chemin bordé de précipices (1). Il n'en est pas ainsi de celui qui craint le Seigneur. Tranquille au milieu des agitations d'un monde toujours orageux, il est dans le port, jouissant d'un bonheur calme et assuré. Placez-le dans quelque situation que vous voudrez supposer : rien de ce qui renverse le prétendu bonheur des heureux du siècle n'influe sur le sien ; il en a placé le fondement dans un lieu où les vicissitudes humaines ne sauroient atteindre. Voyez Josephe dans la servitude, loin de sa famille et de sa patrie, vendu à des Barbares, prisonnier en Egypte, poursuivi par la calomnie ; il est libre jusque dans les fers. Il y est heureux. Ses disgrâces, loin de troubler son bonheur, n'ont servi qu'à le rendre plus éclatant. Voyez le larron sur la croix, Magdeleine aux pieds du Sauveur. Au moment où la pénitence est entrée dans leur âme avec la crainte du Seigneur, ils sont devenus heureux. Point de mal, de quelque sorte qu'il

(1) Voyez *Biblioth. chois.*, tom. xv, pag. 304 ; xvi, pag. 171 et suiv.

puisse être, dont la crainte du Seigneur ne triomphe? c'est un feu qui, en épurant les métaux les plus bruts, leur donne un éclat qu'ils n'avoient pas...

Combien donc le prophète n'a-t-il pas raison de dire : *Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans ses voies!* L'un suit de l'autre : la crainte ne suffiroit pas sans les œuvres. Tel, avec de la foi, mène une conduite perverse. Ce n'est pas de ceux-là que parle le prophète. Il veut que *l'on marche dans les voies du Seigneur*, dans les seules voies qui mènent au ciel et à la possession de Dieu. Il ne dit pas la voie, mais *les voies*, parce qu'elles sont diverses. Les uns y arrivent par la virginité, d'autres par l'état du mariage; ceux-ci par l'innocence de toute la vie, ceux-là par la pénitence. Vous êtes riche? vous y pouvez arriver par le bon usage des biens de ce monde, par vos aumônes envers les pauvres. Vous êtes pauvre? toujours pouvez-vous exercer les œuvres de miséricorde, à défaut des œuvres de la bienfaisance, en visitant les malades, en allant consoler les prisonniers, ne donnant que l'obole de la veuve, si vous ne pouvez plus, gémissant du moins avec ceux qui gémissent, moins encore, si vous êtes réduit à l'impuissance de Lazare, enchaîné comme lui sur le lit de la souffrance, manquant pour vous-même du nécessaire. Comme lui, soyez résigné, vous abstenant de tout murmure, soit contre la Providence, soit contre le mauvais

Pag. 360.

Marc. XII. 41.

riche qui insulte à votre misère, et vous aurez droit
Luc. XVI. 23. à la même récompense que Lazare porté dans le sein d'Abraham. C'est là une sorte de martyre non moins généreux que l'héroïque confession du chrétien bravant les chevalets et les feux des bûchers plutôt que de trahir sa foi. Le mérite de Job ne fut point de ne pas sacrifier aux idoles, mais de braver les tortures et les disgrâces...

Votre femme sera, dans le secret de votre maison, comme une vigne qui porte beaucoup de fruit; vos enfants seront autour de votre table comme de jeunes oliviers. C'est ainsi que sera béni l'homme qui craint le Seigneur. (Vers, 3. 4.)

C'étoient là les biens promis à un peuple charnel qu'il falloit élever à la crainte du Seigneur par des récompenses sensibles. La révélation évangélique
Ibid. XI. 31. nous promet des biens plus réels : *Cherchez avant tout le royaume du ciel, et le reste vous sera donné par surcroît* (*).

PSAUME CXXXIII. *Ecce nunc benedicite Dominum : Maintenant donc bénissez le Seigneur, vous tous qui craignez le Seigneur, vous qui demeurez dans la maison du Seigneur.* (Vers. 1.)

Pag. 381. Ce qui caractérise les serviteurs de Dieu, ce n'est pas seulement la vraie foi, mais la pratique des œu-

(*) Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 395 et suiv.

vres qu'il commande, mais la parfaite régularité de la conduite. C'est là le sens des paroles qui suivent : *Vous qui demeurez dans la maison du Seigneur.* Loin de ses sanctuaires tout ce qui est impur et profane. A ceux-là seuls appartient de le bénir qui sont dignes d'entrer dans sa maison. Il en est de la maison de Dieu comme du ciel : l'accès en est fermé pour toujours aux ennemis de son nom. Considère, ô homme, à quelle dignité tu dois prétendre. Devenu toi-même *le temple du Dieu vivant*, à quelle pureté ne dois-tu pas aspirer? Et par quel moyen? En repoussant loin de ton cœur toute iniquité; si rien de ce qui marque les œuvres de Satan n'y trouve accès; si tu as soin de l'orner comme on fait les temples. II. Cor. VI. 15.

Élevez vos mains durant les nuits vers le sanctuaire, et bénissez le Seigneur; que le Seigneur vous bénisse de Sion. (Vers. 3.) Pag. 382.

La nuit n'appartient pas tout entière au sommeil; la prière en réclame une partie. Elle n'est jamais plus pure que dans ces moments où l'intelligence est plus libre, affranchie des embarras de la journée. *Et bénissez le Seigneur :* qu'il y ait un parfait accord entre vos prières et vos œuvres, conformément à ce précepte de l'Evangile : *Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils soient témoins de vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père céleste.* C'est en bénissant Dieu de cette Matth. V. 16.

manière que vous attirerez sur vous-même les bénédictions du Dieu de la véritable Sion (*).

T. VII Bened. Pag. 756. Jésus-Christ est notre modèle. Toute notre étude doit être de travailler à lui ressembler. Une fois que nous y serons parvenus, l'ennemi n'aura sur nous nulle prise. Il n'osera pas même nous attaquer en face. Il ne se méprend pas au signalement de Jésus-Christ, et reconnoîtra le disciple à l'armure avec laquelle le maître en a triomphé. Cette armure qu'est-elle? L'humilité et la douceur. Le jour où il Matth. IV. 1. osa s'approcher de Jésus-Christ dans le désert pour s'assurer s'il étoit en effet le Christ, ce fut par ce simple moyen qu'il fut confondu et forcé à la retraite. C'est aussi par là qu'il vous est donné de ressembler au Fils de Dieu. Que le Démon, soit en personne, soit par le ministère des hommes, vienne vous attaquer, vous pouvez obtenir sur lui la même victoire. Ce que nous vous déclarons ici ne doit point vous paroître au-dessus de vos forces ni exciter votre frayeur. Si vous craignez, que ce soit uniquement de ne lui ressembler pas, efforcez-vous seulement, conformez votre langage au sien, et votre bouche sera la bouche de Jésus-Christ, et vous ressemblerez à Jésus-Christ. Le Démon a aussi ses copies, il a trop de fidèles imitateurs qui savent bien reproduire son langage : les malédictions, les

(*) Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 422.

calomnies, les injures, les blasphèmes, les parjures; et celui qui parle en démon a la bouche du Démon. Si vous ne parlez le langage de Jésus-Christ, au jour de son jugement vous ne pourrez vous faire entendre de lui. Apprenons donc, mes frères, ce langage divin de l'humilité, de la douceur, si nous voulons être entendus de Jésus-Christ. Laissons le monde parler la langue qui lui est propre. Sujets de Jésus-Christ, parlons la langue de Jésus-Christ; que tous nos discours se modèlent sur les siens. Vous êtes dans l'affliction : ne déshonorez pas votre bouche par des expressions indignes d'un chrétien. Jésus-Christ, en donnant des regrets à la mort de Lazare, nous a appris comment nous devons regretter ceux qui nous furent chers. Vous êtes menacé d'une épreuve vraiment alarmante : dites avec Jésus-Christ : *Que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* Vous êtes dans les angoisses de la douleur, prenez exemple sur Jésus-Christ, lorsqu'au moment d'être la victime de la perfidie, il s'écrioit : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* Il a bien voulu nous laisser dans sa personne un modèle applicable à toutes les situations de la vie, afin que nous nous tenions toujours dans les bornes qu'il nous a marquées, et que nous suivions les règles qu'il nous a prescrites (*).

Joan. XI 35.

Pag. 757.

Luc. XXII. 42.

Matth. XXIV. 38.

(*) Hom. LXXIX *in Matth*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I pag. 832,

II. *Prière. Homélies sur la prière.*

T. II Bened. Pag. 778.

HOMÉLIE I. Ce qui distingue particulièrement les anciens serviteurs de Dieu; ce qui leur mérite et notre admiration et notre reconnoissance, c'est qu'ils mettoient dans la prière l'espérance du salut, et qu'ils nous ont communiqué le précieux trésor des saints cantiques et des formules de prières que la piété leur avoit dictés, afin que ceux qui viendroient après eux pussent profiter du double bienfait de leur exemple et de leur génie. S'il est beau de la part des maîtres de transmettre à leurs disciples leurs institutions, c'est également un devoir dans les disciples d'imiter la vertu de leurs maîtres;
Pag. 779. de donner comme eux tout notre temps au service de Dieu, à l'exercice de la prière, de faire dépendre de cette sainte pratique tous les biens que nous désirons, tant pour la vie présente que pour la vie à venir; en un mot, de prier avec un cœur pur et sincère. La prière est à l'âme ce que le soleil est au corps. Le malheur de l'aveugle est de ne pouvoir jouir de la lumière qui nous éclaire; le malheur bien plus déplorable encore du chrétien est de se

833. Voyez Bourdaloue, *sur la sainteté*, *Avent*, pag. 260; le sermon de Laur. Chesnard, *de l'Imitation de N. S. J.-C.*, tom. IV, pag. 256 et seq.; Pascal, *Pensées*, pag. 272; Bossuet, *Serm.*, tom. VII, pag. 181; Massillon, *Carême*, tom. II, pag. 176; *Bibliothèque choisie*, t. XIV, p. 140; article *Noms divers donnés à Jésus-Christ.*

priver, en ne priant point, de la lumière qui s'attache à la prière. Eh ! quel est l'homme assez ingrat pour ne pas reconnoître une bonté toute miséricordieuse de la part de Notre Seigneur, d'avoir bien voulu nous donner dans la prière le moyen de converser familièrement avec lui ? Privilége ineffable, qui nous élève si fort au-dessus des animaux, nous unit aux substances célestes, nous rapproche de Dieu lui-même. Les Anges prient dans le ciel, comme les hommes sur la terre. Ils prient avec de profondes adorations ; et par là nous apprennent que nous devons apporter dans nos communications avec Dieu, un double sentiment de crainte et de joie : de crainte, pour ne point risquer de prier sans les dispositions nécessaires ; de joie, pour l'honneur qui nous est accordé à nous, mortels misérables, enfermés dans le cercle étroit de cette vie d'un moment, de pouvoir, par la prière, acquérir une vie immortelle qui nous mettra en possession de nous entretenir immédiatement à jamais avec Dieu. Non, il n'y a plus, à proprement parler, de mort pour celui que la prière établit déjà dans un commerce intime avec Dieu, comme il n'y a plus d'obscurité pour celui qui jouit de la lumière du soleil, comme il n'y a plus de misère à redouter pour celui qui est admis dans la faveur du prince. La mort de l'âme, c'est l'absence de la piété, comme la vie de l'âme consiste dans la pratique des

vertus chrétiennes. Or, c'est la prière qui conduit à cette pratique constante des vertus chrétiennes. Que vous embrassiez le célibat, ou que vous soyez engagé dans les liens du mariage, que vous vous appliquiez à combattre les mouvements de quelque passion désordonnnée, c'est la prière qui vous assure et vous facilite l'accomplissement de vos obligations. Car il n'est pas possible de n'être pas exaucé quand on demande à Dieu d'être chaste, tempérant, doux et miséricordieux. *Demandez,* nous dit-il, *et il vous sera donné. Quiconque demande recevra; quiconque cherche trouvera; frappez à la porte et l'on vous ouvrira.* Il ajoute : *Y a-t-il entre vous un père qui donne une pierre à son fils, lorsqu'il lui demande du pain? S'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent au lieu d'un poisson? S donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent?* Telles sont les invitations et les motifs de confiance par lesquels Notre Seigneur nous sollicite à la prière. Conformons-nous donc à sa volonté, par notre persévérance dans la prière; tenons à son service plus étroitement encore qu'à la vie. Refuser à Dieu ce tribut, lui témoigner peu d'empressement à jouir de ses entretiens, c'est être mort spirituellement, c'est renoncer à la vie et au sentiment, et se ranger

Luc. XI. 9 et suiv.

Pag. 780.

soi-même parmi les animaux sans raison. Eh! n'est-ce pas en effet le comble de la démence, de méconnoître l'honneur que Dieu nous fait, de n'apporter dans cet exercice que de l'insensibilité? Oui, je le répète : négliger la prière, état de mort. Car, de même que le corps privé de la vie n'est plus qu'une matière inerte, abandonnée à la corruption, de même, l'âme dénuée de ce secours n'est plus qu'un cadavre. Daniel eût préféré d'être mort au malheur d'être trois jours sans prier. Nous sommes incapables de tout bien sans le concours de l'assistance divine; or, c'est elle qui agit avec nous, et fait fructifier nos efforts, quand nous aimons à prier, quand nous attendons de la prière les biens dont elle seule est le canal. Lors donc que je vois un chrétien indifférent ou tiède dans la prière, c'en est assez pour me convaincre qu'il n'en faut rien attendre de grand, rien d'héroïque. Mais que je le voie assidu à la prière, s'affligeant comme du plus grand des malheurs de ne pouvoir se livrer à une prière continuelle, j'en conclus que c'est là une âme pleine de vertus, le digne sanctuaire du Très-Haut. S'il est vrai, comme le dit Salomon, que *le vêtement du corps, la démarche de l'homme, et le seul ris des dents, fassent connoître ce qu'il est;* à plus forte raison la ferveur dans la prière, et le service de Dieu dénotent-ils le chrétien, parce que c'est là le caractère auquel se manifeste la parure

Eccli. XIX. 27.

intérieure de l'âme; la belle harmonie de tous ses mouvements, son éloignement pour tout ce qui pourroit en souiller la pureté, le respect dont elle est pénétrée pour l'image de Dieu, qui a mis en elle l'empreinte de sa ressemblance; l'attention délicate avec laquelle elle se tient en garde contre les artifices et les piéges de l'ennemi. S'il est un orgueil permis au serviteur de Jésus-Christ, c'est de se
Pag. 781. maintenir dans une sainte indépendance contre toutes les passions, et de vivre sans avoir à craindre nul reproche. Or, comment y parvenir sans le secours de la prière? Comment s'élever à cette perfection, à moins d'être soutenu par les mains du Dieu seul capable de nous y porter? Comment prétendre à être tempérant et juste, à moins d'en recevoir la grâce de celui qui nous commande de l'être, et plus encore? Mais en fussions-nous bien loin, jusqu'à être couverts de crimes, si nous prions, la prière en sera le remède le plus prompt et le
Jon. III. 8. plus efficace. J'en ai pour preuve les Ninivites, qui durent à la prière le pardon de leurs iniquités. Leur ville, auparavant réceptacle impur de tous les crimes, changée tout à coup par la prière, s'ouvrit à la tempérance, à la miséricorde envers les pauvres. Ces vertus viennent toujours à la suite de la prière; la prière ne va jamais sans elle; et du moment où elle vient s'établir dans une âme, elle y apporte avec elle la haine du vice, l'amour et la

pratique de la vertu. Que l'on fût entré dans Ninive devenue en si peu de temps si différente d'elle-même, il eût été impossible de la reconnoître. Comment les haillons de sa misère ont-ils disparu pour faire place à la plus riche parure? C'est là le miracle de la prière. Ainsi la pécheresse de l'Evangile, après avoir été l'opprobre de son sexe, et le scandale de Jérusalem par ses honteux déportements, à peine est-elle venue s'humilier aux pieds du Sauveur, qu'elle obtient la grâce du salut. David, grand roi, grand prophète, vint à bout de dissiper plusieurs guerres des plus formidables. Par quelles armes? Par la prière. La prière fait toute la force de son armée : à l'abri de ce rempart, ses troupes combattent et triomphent sans coup férir. Les autres Pag. 782.
monarques, quand ils font la guerre, ont besoin d'être soutenus par l'habileté et l'expérience de leurs officiers, par un pesant attirail de légions bien équipées, par de ruineuses dépenses : ressources encore bien souvent infidèles. L'ennemi peut en opposer autant et avec plus d'avantage. La prière tient lieu à David de soldats, de généraux, d'escadrons et de trésors. C'est le ciel qui fournit à toute son armure, armure invincible, qui abat un peuple entier d'ennemis comme s'il n'étoit qu'un seul homme. Par elle, il triomphe du géant Goliath. Par elle, le pieux Ezéchias défait toute l'armée des Perses; par elle, il échappe à la mort, et recouvre

la santé. Le publicain prie, il est justifié. Le lépreux de l'Evangile prie, il est guéri à l'instant. Si la prière a tant d'efficacité contre des maladies corporelles, quelle vertu n'aura-t-elle pas contre les infirmités spirituelles, dont la guérison doit bien plus encore nous intéresser, à raison de la supériorité de l'âme sur le corps! L'ancien et le nouveau Testaments sont pleins d'exemples qui justifient cette proposition. Vainement, pour autoriser votre langueur dans la prière, vous m'objecteriez ces paroles de Jésus-Christ : *Tous ceux qui me disent Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux, mais seulement celui qui aura fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel.* Oui, vous auriez raison, si je ne parlois que de la prière dénuée des œuvres. Mais je suppose le concours des bonnes œuvres avec la prière, comme en étant l'indispensable fondement. Autrement, il n'y a plus d'édifice. C'est dans ce sens que l'Apôtre nous dit : *Persévérez et veillez dans la prière, en l'accompagnant d'actions de grâces, invoquant le Seigneur en esprit, en tout temps, et par toutes sortes de supplications et de prières.* Que chacune de nos actions, que chaque heure de la journée soit consacrée par la prière. C'est là la rosée céleste qui abreuve et féconde l'arbre de la vie spirituelle. Au moment du lever, prions; osez-vous bien jeter les yeux sur le soleil sans avoir rendu votre hommage à celui qui vous en a donné

Matth. VII. 21.

Col. IV. 2.

Pag. 783.

la bienfaisante lumière? En nous mettant à table, prions. Pouvez-vous bien vous y asseoir, sans avoir remercié le Dieu qui pourvoit à vos besoins avec tant de libéralité? Durant la nuit, prions, afin de nous défendre contre les illusions de l'ennemi, qui assiège notre sommeil, mais qui reculera s'il nous voit protégés par la prière, comme le voleur fuit à l'aspect du glaive qu'il voit suspendu sur la tête du soldat (*).

Homélie II. Quoique tout le monde convienne que la prière est une source féconde de biens, que c'est elle qui nous ouvre les voies du salut et de la vie éternelle, ce n'est pas moins pour nous un devoir de vous en parler, tant pour ranimer la ferveur de ceux qui se sont fait une sainte habitude de vivre fidèles à la prière et au service du Seigneur, que pour arracher à leur tiédeur ceux qui s'en éloignent, afin qu'ils puissent reconnoître le tort qu'ils se sont fait, et le réparer à l'avenir. La première vérité à établir ici, c'est que la prière est un entretien avec Dieu. Il est également impossible et de nier ce principe, et d'exprimer ce qu'il a d'honorable pour l'homme. C'est là un privilége que les Anges ne Pag. 784.
partagent point avec lui. L'Ecriture nous les fait voir prosternés, tremblants aux pieds de la majesté Isa. VI.
Divine, se cachant le visage de leurs ailes, marquant

(*) Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 632.

par le mouvement continuel de leurs personnes, la frayeur dont ils sont pénétrés en sa présence; par où ils nous avertissent qu'en priant, nous devons nous oublier nous-mêmes, nous anéantir dans un sentiment de crainte et de vénération profonde, nous détacher de tout ce qui nous entoure, pour nous occuper de la seule pensée que nous sommes au milieu des chœurs des Anges, et que nous l'adorons avec eux. Celui dont la vie est consacrée à la prière, s'élève jusqu'à la nature de ces Esprits supérieurs; il devient membre de cette république céleste, il s'associe à leur sublime institution, il participe à leur intelligence, à leur sagesse, à leur excellence; il s'approche de la majesté divine, sans nul intermédiaire. Quoi de plus éminent en sainteté que ceux qui jouissent d'un commerce habituel avec le Seigneur? Où peut-on puiser mieux la sagesse, la justice et toutes les vertus?

Un commerce habituel avec des personnes d'une sagesse éprouvée nous identifie avec elles sans beaucoup d'effort, que sera-ce de l'intime communication que la prière habituelle nous donne avec Dieu? Quels précieux trésors de sagesse, de prudence, de modestie, de parfaite régularité n'en recueillerons-nous pas (1)? C'est donc avec raison qu'on peut

(1) Imité par Fromentières, *Panégyr. de saint Thomas d'Aquin*, *Serm.*, tom. 1, pag. 231.

appeler la prière la source de toute vertu et de toute justice ; et que sans la prière il n'y a rien à prétendre de tout ce qui contribue à la piété. L'âme dénuée du secours de la prière est une place démantelée, ouverte de toutes parts aux attaques de l'ennemi du salut. Celle au contraire qui s'en nourrit, ne donne accès à rien qui soit indigne de la prière. Toute pénétrée de la présence et de la majesté de Dieu, avec qui elle vient de s'entretenir, elle se garde bien de se souiller de quelques unes de ces passions impures qui sont le partage des Démons. L'Esprit Saint, à la conduite de qui elle s'abandonne, veille lui-même à sa défense. Echauffée, Pag. 785.
fortifiée par son influence vivifiante, l'âme chrétienne conçoit naturellement l'honneur que lui procurent ces intimes communications. Plus de prise aux attaques de l'ennemi du salut, dans cette âme purifiée par la présence de l'Esprit Saint. Qui peut approcher de la personne du monarque, et jouir de ses entretiens familiers, rougiroit de se mêler à la conversation d'hommes de la lie du peuple. Appelez donc la prière les nerfs de notre âme, car, « de même que notre corps s'entretient, agit, marche, se tient debout, et que toutes ses parties et ses membres sont joints et unis ensemble par les nerfs, de sorte que si vous coupez un nerf, toute cette belle harmonie se détruit, il en est de même de notre âme qui se soutient par la prière, agit et fait

facilement tous les exercices d'un véritable chrétien. Mais si vous venez à couper le nerf de la prière, tout tombe en ruine (1). »

Luc. XVIII. 1. Jésus-Christ emprunte *cette parabole pour montrer qu'il faut toujours prier, et ne se lasser point de le faire. Il y avoit,* dit-il, *dans une certaine ville, un juge qui ne craignoit point Dieu*, etc. A ce
Pag. 786. juge inique et pervers, sans crainte de Dieu, sans pitié pour les hommes, il auroit pu substituer un autre magistrat de mœurs contraires, et faire ressortir également la vertu de la prière, du tableau de sa justice, comparée avec la miséricorde divine. Car si un juge vertueux et compatissant accueille avec bonté ceux qui viennent le solliciter, à plus forte raison le Dieu dont la clémence sans bornes excède l'intelligence des Anges eux-mêmes! Pourquoi donc faire intervenir de préférence un juge sans respect, ni pour la religion, ni pour l'humanité, qui finit néanmoins par se laisser attendrir à la prière? Pour nous faire mieux comprendre, par cette opposition, la force de la prière, puisqu'elle triomphe du naturel le plus farouche. Que si la veuve, si long-temps rebutée, obtient à la fin de cet
Pag. 787. homme sans entrailles ce qu'elle désiroit, que sera-ce si nous nous adressons au Père le plus miséricordieux, le plus tendre, qui ne demande qu'à

(1) Traduit par Laur. Chesnard, *Disc.*, t. III, p. 269, 270; Fromentières, *sur la prière*, *Carême*, tom. I, pag. 212.

pardonner, qui oublie si facilement les offenses journalières qu'il reçoit, les sacriléges préférences données sur lui aux Démons, les outrages et les iniquités sans nombre dont nous nous rendons coupables envers lui? Que nous nous approchions enfin de lui avec une crainte filiale, avec quel empressement il est toujours disposé à nous accueillir! *Voyez*, ajoute le Seigneur, *ce que dit ce méchant juge: Quoique je ne craigne point Dieu, et que je n'aie point de considération pour les hommes, néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice.* La prière obtient ce que la crainte n'a pu gagner. Ni les remords de sa conscience, ni l'appréhension du châtiment, n'avoient pu ramener au sentiment du devoir ce cœur dur et inflexible; une pauvre veuve, la prière à la bouche, l'emporte sur son inhumanité. Que n'avons-nous donc pas à attendre de la bonté inépuisable de notre Dieu! Et si la prière opère un aussi heureux changement dans un homme, jusque là insensible à tous les motifs d'honneur, de crainte et d'intérêt personnel, que de grâces la prière ne fera-t-elle pas descendre du ciel sur le chrétien qui l'implore! Quand sa bonté se prodigue indifféremment et avec tant de magnificence aux bons et aux méchants; quand elle prévient de tant de dons ceux-là mêmes qui ne songent pas à l'implorer, que ne donnera-t-elle pas à ceux qui ne cessent de le faire?

Combien de fois les prières des justes n'ont-elles pas sauvé des villes, des empires, l'univers tout entier! Commençons par saint Paul, le premier, le père commun des serviteurs de Jésus-Christ. Il étend à l'entour de tous les peuples du monde sa prière, comme un rempart où il les enferme pour que Jésus Christ habite au milieu d'eux, habitant dans les âmes, y établissant ses sanctuaires. Les prières qui, de toutes les églises du monde, s'élèvent en faveur de Pierre dans les liens, conservent à l'univers cette colonne du monde. Ce sont les prières de Moïse qui sauvent Israël dans le combat livré aux Amalécites, et lui donnent la victoire sur son ennemi. La prière arrache Daniel à la fureur des flammes, et les trois jeunes hommes à la fournaise de Babylone. Ce fut à la prière que la mère de Samuel dut la naissance de son fils, et Ninive sa délivrance (*).

Act. XII. 5.
Exod. XVII. 11.
Dan. III.
I. Reg. I. 13.
Jon. III. 9.

L'exemple des saints patriarches nous apprend avec quelle persévérance nous devons prier. L'Ecriture nous marque qu'Isaac fut vingt ans à prier le Seigneur au sujet de sa femme, parce qu'elle étoit stérile; le Seigneur se laissa fléchir à ses prières, et Rébecca conçut. Quelle honte pour nous qui, dès

Gen. XXV. 21.

(*) Morel, *Opusc*, tom. I, pag. 751—758. Tous les sermons et traités sur la prière. Nicolle, *Essais*, tom. I, pag. 170; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. V, pag. 203, 208, 210; Neuville, *Carême*, tom. II, pag. 222.

la première prière que nous adressons au Seigneur, voudrions être exaucés, et nous emportons en indécents murmures, pour peu que Dieu diffère de nous accorder ce que nous voulons, et finissons bientôt par tout abandonner (*) !

Si nous étions bien pénétrés de la majesté de celui à qui nous adressons nos prières, nous n'aurions pas même besoin d'être exaucés pour comprendre quels fruits nous commençons à en recueillir. Qui prie le Seigneur avec ce profond sentiment, mène sur la terre la vie d'un Ange dans le ciel. Son âme prend un essor sublime qui l'élève au-dessus de cette prison du corps, au-dessus des sens et des affections terrestres, et la transporte jusque dans le ciel, sur le trône de Dieu lui-même. Fût-on indigent, sans culture d'esprit, sans science, n'importe; ce que Dieu demande, ce n'est pas l'élégance du langage, ni l'ordonnance du discours ; c'est la beauté de l'âme, c'est que nous lui demandions ce qui lui est agréable ; avec cela on est toujours sûr d'être exaucé. Les grands du monde ne se laissent aborder que par des paroles étudiées, et par tous les manéges de la flatterie. Dieu est loin de se montrer aussi exigeant. Rien n'empêche que nous n'arrivions jusqu'à lui ; il

T. v. Bened. Pag. 8.

(*) *Peccata fratrum non evulganda*, tom. III Bened., pag. 351, 352; Segaud, *sur la prière*, *Carême*, tom. I, pag. 448 ; La Boissière, même sujet, *Carême*, tom. I, pag. 250.

n'est jamais loin de nous ; l'on n'a pas même besoin de remuer les lèvres ; il entend la prière qui l'implore du fond du cœur. Pour pénétrer jusqu'à lui, vous n'avez pas à craindre de garde qui vous repousse, d'huissier qui refuse de vous admettre à son audience. Partout, en toute circonstance, il est
Pag 9. disposé à vous écouter. Point d'intermédiaire, ni de protecteur, ni d'ami dont il vous faille solliciter l'assistance pour être introduit. Vous seriez seul au monde : toujours aurez-vous accès auprès de lui ; jamais plus sûr d'en être accueilli que quand vous vous présenterez de vous-même. Il est jaloux de votre amitié ; il réclame, il veut votre confiance, et que n'a-t-il pas fait pour l'obtenir ? Plus il vous voit confiant avec lui, plus il s'empresse de se montrer libéral envers vous (*).

Prions, prions sans cesse, et dans l'affliction et dans la prospérité. Dans la prospérité, pour que Dieu nous y maintienne, et qu'il en écarte les dangers ; dans l'affliction, afin qu'il nous y envoie quelque favorable changement. Si vous voyez une tempête qui vous menace, demandez à Dieu qu'il la détourne de dessus vous, et qu'il vous envoie la tranquillité. S'il vous exauce, rendez-lui en grâces ; s'il ne vous exauce pas, continuez à le prier ; et s'il

(*) *Expos. in ps.* IV, Morel, *Opusc.*, t. III, pag. 10 ; Massillon, *sur la prière*, *Carême*, tom. I, pag. 344.

diffère quelque temps à vous exaucer, ne croyez pas pour cela qu'il veuille s'éloigner de vous, mais soyez plutôt persuadé qu'il vous veut retenir plus long-temps auprès de lui ; semblable à ces pères qui, aimant fort leurs enfants, diffèrent davantage de donner à ceux qu'ils voient un peu négligents, afin de les retenir plus long-temps auprès d'eux pour les corriger (*).

Quand nous prions, c'est avec tant de négligence que nous avons l'air de craindre d'obtenir ce que nous demandons. Nulle foi, nulle ferveur ; nous sommes là comme des oisifs qui n'ont rien à demander ni à désirer. Il faut à la prière ces deux conditions : demander avec ardeur, et ne demander que ce qui doit l'être. — Vous me dites : J'ai demandé à Dieu les grâces spirituelles, et ne les ai pas obtenues. Je vous répondrai que vous ne les avez pas demandées avec ferveur, que vous ne les aviez pas méritées, que vous avez cessé trop tôt de les demander. Nous sommes exaucés pour diverses causes : premièrement, quand Dieu nous en a jugés dignes ; secondement, quand nos prières sont conformes à sa volonté et à sa loi ; troisièmement, quand elles sont assidues et persévérantes ; quatrièmement, quand nous ne demandons rien dans l'intérêt de

(*) *De profectu Evangelii et Exposit. in ps.* CXLV, tom. V Bened., p. 531. Traduct. de Tricalet, *Biblioth. portative*, tom. VIII, pag. 207.

cette vie présente; cinquièmement, que nous ne désirons rien que par rapport au salut; sixièmement, que nous faisons de notre part tout ce qui dépend de nous. L'Ecriture nous cite divers exemples de prières exaucées de la sorte : Le centenier
Act. x. 4. Corneille, à cause de sa bonne vie; la Chananéenne,
Matth. xv. 28. à cause de la persévérance de sa prière; Salomon,
Sap. vii. 7. pour l'objet même de sa demande; le publicain,
Luc. xviii. 13. par égard pour son humilité (*).

La tiédeur dans la prière est plus faite pour irriter Dieu que pour le calmer. Etes-vous si froid quand vous vous trouvez en présence d'un prince, d'un magistrat, soit pour réclamer justice, soit pour lui demander une grâce, ou pour vous justifier de quelque prévention conçue contre vous? Tout parle alors dans votre personne, tout est action. Et vous avez raison; car, pour peu qu'on vous voie languissant, bien loin d'obtenir ce que vous demandiez, on vous repousse avec une sorte de dédain. Mais quelle proportion, dites-moi, peut-il y avoir entre un prince de la terre et le Dieu Souverain de l'univers; entre ce que vous pouvez attendre des hommes et ce que vous avez à craindre de la justice sévère de Dieu (**)?

(*) Hom. xiii, xix, lv *in Matth.*, tom. vii Bened., pag. 201, 222, 248, *et alibi passim.* Fonds de tous les sermons sur ce sujet.

(**) *De virginitate*, tom. i Bened, pag. 290, 291.

Développé dans tous les sermons sur la prière. Plan de la seconde partie

Gardez-vous bien de désespérer jamais de votre salut... Ne me dites pas : Je suis mort, quelle espérance de vie peut-il me rester : j'ai tant péché, comment puis-je espérer grâce? Nous avons un médecin plus puissant que toutes les maladies ; un médecin qui sait toutes les guérir, à qui il suffit d'une parole, qui peut et veut vous rendre la santé. Vous n'existiez pas ; c'est lui qui vous a fait naître ; aujourd'hui que vous existez, à plus forte raison peut-il vous imprimer une vie nouvelle. Pour faire l'homme, il lui a suffi d'un peu de limon ; et de ce peu de limon est sorti l'admirable mécanisme du corps de l'homme. Comment? Il vous est impossible de l'expliquer. De même vous ne pourriez expliquer l'opération de la grâce dans l'absolution du péché. Seulement, comme la flamme dévore la paille, de même, et encore avec plus de facilité, la miséricorde divine consume le péché, le détruit jusqu'à la racine, et rend celui qui a péché semblable à celui qui est sans reproche. — Je suis chargé d'iniquités, me dites-vous. — Eh! qui est sans péché? — Personne n'en a commis jamais de semblables. — C'en est assez de cet aveu pour en obtenir le pardon. Confessez le premier vos péchés pour être justifié ; confessez-les, ce sera pour vous un commencement de conversion.

Mor., *Opusc.*, t. VI, p. 297. — 298.

du sermon de Segaud et de La Boissière. Massillon, *Carême*, tom. I, pag. 317—336.

Abîmez-vous dans la douleur, laissez couler vos lar-
Luc. VII. 39. mes. La pécheresse de l'Evangile n'eut que par ses
larmes accès auprès de celui qui est la source de la
Matth. XV. 22. vie. Une autre femme des confins de la Palestine
se rend près de Jésus en lui disant : *Ayez pitié de*
Pag. 299. *moi, Seigneur, fils de David.* La nation juive s'éloi-
gnoit de Jésus ; une étrangère s'en approche. *Seigneur, fils de David.* L'admirable confession ! Vous croyez entendre un évangéliste. Elle reconnoît et sa divinité et le secret de sa venue. *Seigneur :* elle rend hommage au souverain de l'univers. *Fils de David :* elle publie son incarnation. *Ayez pitié de moi.* Elle ne dit point : Ce qui m'enhardit à me présenter, ce n'est pas que je me repose sur mes bonnes actions ; je viens implorer sa miséricorde, m'y réfugier comme dans un port après l'orage ; sa miséricorde, comme dans un asile contre sa justice ; sa miséricorde, où je puis avec assurance trouver mon salut. Mais d'où vous vient, pécheresse que vous êtes, cette confiance d'oser approcher de lui ? Ce que je fais, je le fais en connoissance de cause. Admirez sa conduite : elle ne s'adresse ni à Jacques, ni à Jean, ni à Pierre, ni à aucun des Apôtres. Il ne me faut point d'intermédiaire ; le seul que j'emploie auprès de lui, celui qui me tient lieu de tous les introducteurs, c'est la pénitence qui m'amène vers celui qui est essentiellement le principe de la grâce. C'est pour cela qu'il est descendu sur la terre,

pour cela qu'il s'est revêtu de notre chair, qu'il s'est fait homme, pour nous donner le moyen et la confiance de lui parler. Dans le ciel, les Chérubins et les Séraphins ne paroissent en sa présence qu'en tremblant; sur la terre, la pécheresse ne craint pas de l'aborder pour lui dire : *Ayez pitié de moi.* Parole simple, mais qui ouvre une immense carrière de salut. *Ayez pitié de moi.* Quel est donc le sujet de votre affliction? *Ma fille est cruellement tourmentée par le Démon.* Son cœur maternel est en proie à la douleur. Elle vient en solliciter la guérison. Elle ne met point la malade sous les yeux de Jésus-Christ; sa foi toute seule l'accompagne. Celui auquel j'ai recours, c'est Dieu lui-même. Celui-là qui voit ce qui n'est pas sous ses yeux, qui pénètre les choses les plus cachées, et à qui rien n'échappe : *Ayez pitié de moi, ma fille est cruellement tourmentée.* Elle ne dit pas : Ayez pitié d'elle, mais *de moi*(1). Pour elle, l'excès de la douleur en a éteint le sentiment. Peut-être elle ignore le mal dont elle est assiégée; l'esprit de ténèbres qui l'enveloppe l'empêche d'en connoître la profondeur. Ayez pitié d'une infortunée qui sans cesse a sous les yeux les plus déchirantes images. Où aller? où porter mes

(1) Massillon connoissoit cette homélie, et en cite plusieurs traits (*Serm. sur la prière*, *Carême*, tom. 1, pag 262—366); mais il ne l'avoit point sous les yeux, et sa mémoire a laissé échapper des mouvements dont sa belle imagination n'auroit pas manqué de profiter.

pas? Au désert? pour laisser ma fille sans secours? Rester dans ma maison? pour y rencontrer éternellement l'ennemi qui s'en est emparé? *Ayez pitié de moi.* Je l'aurois perdue ; sa mort seroit une moins grande calamité. Le temps finit par calmer les douleurs dont l'objet n'est plus sous les yeux; mais avoir toujours présent l'aspect d'un cadavre encore animé, d'un corps qui respire et ne sent plus, c'est là un spectacle insupportable, une plaie toujours vive, une mort de tous les moments. Comment soutenir l'image de ces yeux hagards et teints de sang, de ces mains qui ne s'agitent que par de convulsifs mouvements, de cette chevelure en désordre, de cette tête qui se renverse, de cette bouche qui se couvre d'écume, de cet ennemi qui l'obsède sans se faire voir, de ce bourreau intérieur qui frappe sa victime sans que l'on aperçoive la main qui porte les coups? *Ayez pitié de moi.* Elle n'a point été consulter les devins, implorer les secours de la magie, ni d'une vaine et mensongère superstition, ni l'assistance de ces femmes qui se prétendent en commerce avec les Démons: remèdes coupables, qui ne font qu'envenimer la blessure. Elle ne connoît, elle ne veut voir que le vrai médecin des âmes. *Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David; ma fille est cruellement tourmentée par le Démon.* Pères, mères, ici présents, suppléez par vos propres méditations à tout ce que je ne saurois

vous dire sur d'aussi vives douleurs. Et que lui répond le Sauveur? Il garde le silence. Quoi! cette femme à ses pieds supplie et conjure sa miséricorde; elle lui raconte les maux qu'elle endure, et ce cœur si sensible, si généreux, ne s'ouvre pas à d'aussi amères douleurs! Qu'y a-t-il donc ici d'extraordinaire? Il est le premier à courir au-devant des infortunés; et celle-ci, qui est venue se rendre auprès de lui, va-t-il la repousser? Pourquoi donc ce silence? Jesus-Christ s'arrêtoit moins à écouter ses paroles qu'à considérer les secrètes pensées de son cœur. Pag. 301. Les disciples s'approchent de lui pour lui dire: *Renvoyez cette femme, parce qu'elle crie derrière nous;* elle fait scène et attroupe le peuple par ses clameurs. La seule chose qui les frappe, c'est la douleur humaine: l'œil de Jésus-Christ perce bien plus avant. Il répond enfin: *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui sont perdues.* Quelle plaie nouvelle pour l'infortunée! Le médecin portoit le fer dans la blessure, non pour l'aigrir, mais pour la fermer. Entrons, mes frères, dans le sens profond de ces paroles. *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis égarées de la maison d'Israël.* Quoi, Seigneur, est-ce là toute votre mission? Vous n'êtes venu dans le monde, vous n'y avez pris un corps, vous n'auriez fait tant de sacrifices qu'en faveur de ce petit coin de la terre, qui périt tout entière? Quoi! tous les autres peuples de l'univers

vous seroient indifférents, et le Juif seroit tout seul l'objet de votre avènement parmi les hommes? Quoi! l'impiété de l'idolâtrie seroit répandue par tout le monde; partout votre divin père est méconnu; partout le Démon reçoit des adorations sacriléges, où la nature elle-même est outragée; vous fermez les yeux, et vous nous laisseriez vainement appeler le Sauveur que nous promettoient les oracles des
Pag. 302. prophètes? Mais que le centurion vienne vous demander la guérison de son fils, vous lui dites:
Matth. VIII. 7. *J'irai, et je le guérirai.* Au paralytique: *Lève-toi,*
Ibid. IX 6. *emporte ton lit, et retourne en ta maison.* A Lazare, mort depuis quatre jours: *Lazare, sors de*
Joan. XI. 43. *ton tombeau*; et ce mort de quatre jours obéit à votre voix! Et cette malheureuse mère, qui vous invoque pour sa fille, vous la laissez sans réponse! Jésus-Christ vouloit nous apprendre qu'en différant ses grâces, il sait aussi les rendre plus abondantes;
Pag. 303. il vouloit nous apprendre que quand nous prions, et que nous n'obtenons pas aussitôt ce que nous demandons; ce n'est pas une raison pour cesser de prier... Jésus-Christ avoit lu au fond du cœur de la Chananéenne, il savoit qu'elle ne se rebuteroit pas: *Après avoir entendu ces paroles, elle s'en approche encore de plus près, et, l'adorant, elle lui dit: Seigneur, secourez-moi.* Jésus répondit: *Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens.* Il semble la vouloir pousser à bout, pour

l'exciter à prier encore avec plus de ferveur, et à redoubler de foi. *Il est vrai, Seigneur*, répliqua-t-elle. Le Seigneur la repousse; elle persiste, non par une opiniâtreté coupable; mais par un saint désir d'obtenir la grâce qu'elle espère. *Il est vrai, Seigneur, les petits chiens ne mangent que les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.* Vous avez raison Pag. 307.
de m'appeler du nom qui me convient; traitez-moi du moins comme ceux avec qui vous me comparez; on leur donne les miettes tombées de la table du maître. Seigneur, vos propres paroles me donnent droit à vos dons; et c'est vous-même qui plaidez ma cause auprès de vous. *O femme, votre foi est grande*, reprend Jésus-Christ. Cette même bouche qui, tout à l'heure, refusoit de s'ouvrir à sa demande, ou ne s'ouvroit que pour la repousser, que pour lui dire: *Je n'ai été envoyé que vers les brebis égarées de la maison d'Israël*, c'est la même qui fait hautement l'éloge de cette femme: *O femme, votre foi est grande*, d'avoir persévéré, de n'avoir pas cédé aux refus que je semblois opposer à vos désirs. Si je les avois exaucés à l'instant, sa foi ne se seroit point manifestée avec cet éclat. Je n'ai donc suspendu l'effet de ma puissance que pour mettre sa foi dans un plus beau jour. Ecoutez, ô vous tous Pag. 308.
qui priez, mais pour en être bientôt fatigués. Quand nous vous disons: priez le Seigneur, invoquez-le, insistez. — Je l'ai fait, nous répondez-vous, non pas

une et deux fois, mais dix, mais jusqu'à vingt, et je n'ai pas été exaucé. — Ne cessez pas, repliquerai-je, jusqu'à ce que vous ayez obtenu. Ne mettez fin à la prière qu'après que vous aurez reçu; ne cessez pas même après avoir obtenu; priez encore, tant pour remercier Dieu de vous avoir exaucé, que pour ne perdre pas ce qu'il a bien voulu vous accorder (1). Vous entrez dans une église en retournant une prière en cent paroles diverses, comme s'il en falloit beaucoup pour être entendu de Dieu; comme s'il ne savoit pas ce que vous avez à lui dire, lui qui le savoit avant que vous ne vinssiez le lui demander. Souvent même, vous ne comprenez pas bien ce que vous lui demandez. On remue les lèvres, voilà tout; le cœur est muet. Vous ne vous entendez pas vous-même; et vous voulez que le Seigneur vous entende! J'ai fléchi les genoux; oui, mais vos pensées alloient errant çà et là. Votre cœur étoit là; mais votre esprit étoit bien loin du temple. Votre bouche parloit, mais au fond du cœur vous étiez tout occupé de vos trafics usuraires, vous supputiez les revenus de vos terres, les loyers de vos maisons; vous vous rappeliez telle partie de plaisir avec vos amis. Le Démon, qui sait bien quelles sont les ressources et les bienfaits de la prière, s'est jeté

(1) Bourdalone, *sur la prière*, *Carême*, tom. II, pag. 153; Segaud, tom. I, pag. 465; Neuville, *Carême*, tom. I, pag. 251.

à la traverse; il vous laisseroit plus volontiers tranquille dans votre maison, dans le silence de la nuit. Mais dans l'église, au moment de la prière, il lâche sur vous des essaims de distractions pour vous en faire perdre le fruit (1). Prenez donc, ô mon frère, leçon sur la Chananéenne; ne rougissez pas d'imiter cette femme, cette étrangère, dans la ferveur et la persévérance de sa prière, ne se rebutant pas, bien que repoussée et dédaignée en apparence. Vous m'allez dire : je n'ai point à demander la guérison de ma fille possédée du Démon. Mais vous avez une âme en proie au péché. Avec la Chananéenne, dites donc à Jésus-Christ : Seigneur, ayez pitié de moi, parce que mon âme est misérablement tourmentée par le Démon, et le pire de tous, le péché. Priez, non pas dans l'église seulement, mais hors de l'église; priez, non pas seulement des lèvres, mais du cœur, non par des paroles, mais avec des gémissements : Dieu entend, même sans que Pag. 309.
l'on parle. Peu importe le lieu; c'est le cœur que Dieu demande. Jérémie prie du fond de la citerne où il est plongé, Jérémie est exaucé. Daniel reçoit les effets de la miséricorde du Seigneur dans la fosse aux lions, d'où sa voix s'élève jusqu'à lui. Le

(1) Massillon, *sur la prière*, *Carême*, tom. I, pag. 329 et suiv.; Bourdaloue, *Carême*, tom. II, pag. 156—158; le P. Lenfant, *sur le sacrifice de la messe*, tom. I, pag. 372 et suiv.; l'abbé Clément, *Carême*, tom. I, pag. 246, citant presque à chaque page saint Jean Chrysostôme.

larron prie sur la croix, et le royaume du ciel lui est ouvert. Job prie sur son fumier, Jonas dans le ventre de la baleine; leurs voix montent jusqu'au Seigneur. Dans le bain, en voyage, dans votre maison, partout, priez. Vous portez avec vous
I.Cor. III. 16. votre temple : *Ne savez-vous pas,* dit l'Apôtre, *que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous?* Dieu est partout; son immensité n'est bornée par aucun lieu. Il suffit qu'on l'invoque, il répond : Me voici.

Pag. 310. *O femme, votre foi est grande!* Pourtant elle n'a point vu les morts ressuscités, les lépreux guéris par la parole du Sauveur; elle n'avoit point entendu les oracles des prophètes, médité les préceptes de la loi; ce qui ne l'a point empêchée de demander avec persévérance. Recevez donc, ô femme, de la bouche de Jésus-Christ, le titre d'une immortelle gloire. Oui, depuis si long-temps que cette femme n'est plus, son éloge est toujours subsistant. Quelque part que vous alliez, vous entendez la voix de Jésus-Christ lui dire : *O femme, votre foi est grande!* Pénétrez chez les peuples les plus reculés; allez jusqu'aux extrémités du monde; dans tous les lieux que le soleil éclaire de ses rayons, retentit la parole de Jésus-Christ : *O femme, votre foi est grande! qu'il vous soit fait comme vous le désirez; et sa fille fut guérie à l'heure même.* Jésus ne dit pas : Que votre fille soit guérie, mais *qu'il*

soit fait comme vous le désirez. Que sa mère ait l'honneur de sa guérison. C'est à vous-même, à vous seule que j'en abandonne le soin. Je me repose sur votre affection pour elle. Jésus-Christ communique à la tendresse maternelle sa propre toute-puissance. Et l'hérétique vient nous dire : Qu'il n'y a point dans Jésus-Christ une puissance intrinsèque personnelle; que c'est à la puissance de la prière qu'il doit les miracles qu'il a faits. Mais ici, l'avez-vous entendu dire : Je prierai mon Père, je lui demanderai cette guérison? Nullement. Ni cette mère non plus ne commande point au Démon de sortir du corps de sa fille; c'est la puissance de Jésus-Christ qui opère seule. Avec la même autorité que Dieu son père, au jour où, créant le monde, il disoit : Que le ciel paroisse, et le ciel parut; que la terre se montre, et la terre naquit; qu'il y ait un soleil et des astres, et tout obéit; Jésus-Christ a commandé, et la guérison s'est exécutée. A l'identité de langage et de puissance, reconnoissez l'identité de nature. *Et sa fille fut guérie à l'heure même.* Pag. 311. Non pas du moment où sa mère rentra dans sa maison, mais au moment où la parole de la guérison sortit de la bouche de Jésus-Christ. De retour chez elle, elle trouva sa fille rendue à la plus parfaite santé, grâce à la foi de sa prière (*).

(*) *De Chananæa*, t. III Bened., p. 434—435; Massillon, développant saint Jean Chrysostôme, Homélie *de la Chananéenne*, *Carême*,

T. VII Bened. Pag. 530.

La Chananéenne a beau supplier, Jésus ne répond point. Voilà dans Jésus-Christ une conduite bien nouvelle, et contraire à toutes ses maximes. Il ne dédaignoit pas ceux de qui il n'étoit pas connu : Juifs et autres, il les attire à lui; il accueille même des blasphémateurs, et ne repousse pas ces Pharisiens qui ne s'approchoient de lui que pour le tenter; et cette femme, venue de son seul mouvement le prier, le conjurer avec instances; à qui ni les livres de la loi, ni les oracles de la prophétie n'avoient point appris avec quelle humilité profonde on devoit s'approcher de sa personne, Jésus-Christ n'a pas un mot à lui dire! Quel contraste entre cette apparente froideur et tout ce que la renommée aimoit à publier de sa bienfaisance empressée à parcourir les villes et les campagnes de son pays, pour y guérir les malades; et aujourd'hui qu'une mère infortunée vient à lui, l'implorant pour sa fille, elle en est rebutée! Peut-être que ceux qui étoient présents s'en formalisent; les Apôtres eux-mêmes en témoignent à leur maître quelque surprise. Rien n'altère la constance de la Chananéenne, ni la ferveur de sa prière (*).

tom. I, pag 362, 366, 385; et *Confér.*, tom. II, pag. 295. Voyez un très bon discours de La Boissière, *sur la prière*, *Carême*, tom. I, p. 232; *Bibliothèque choisie*, t. XV, p. 274 et suiv., article *Manque d'espérance*.

(*) Hom. LIII *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 570; *Non esse desperandum*, Morel, *Opusc.*, tom. V, p. 660, 661; Massillon, *Carême*, tom. I, pag. 376 et suiv.

C'est un trait bien perçant que la prière; c'est un trésor inépuisable, une source de richesses, un port qui met à l'abri des tempêtes, une garantie assurée de paix et de bonheur. La prière est plus puissante que toutes les couronnes de l'univers. Voyez ce monarque sur le lit de la souffrance, aux prises avec les ardeurs de la fièvre, au milieu des médecins, des gardes, des officiers, des serviteurs qui l'entourent; ni les ressources de l'art, ni la présence de ses amis, ni la multitude des remèdes, ni la magnificence de ses ameublements, rien ne peut l'arracher au mal qui le dévore. La prière seule fait plus que toute la science humaine, plus que ce pompeux cortège qui l'environne. Combien de fois un pauvre serviteur de Dieu, par une fervente prière adressée au Seigneur, par un simple attouchement de ces membres expirants, les a rappelés à la vie! C'est que la prière monte jusqu'au ciel; et c'est pour lui donner plus d'essor que le Seigneur nous envoie la souffrance. Nos prières languissent tant que nous sommes heureux. Sommes-nous malheureux? le sentiment de l'adversité excite en nous la prière, et lui imprime une énergie qu'elle n'avoit pas. Ainsi les eaux répandues dans la plaine ne s'élèvent pas : resserrez-les dans un canal étroit, elles jaillissent, elles s'élancent dans les airs (*).

(*) Orat. v *De incomprehens. Dei*, tom. I Bened., pag. 483. Fromen-

PSAUME CXL. *Domine clamavi ad te, exaudi me : Seigneur, j'ai crié vers vous, exaucez-moi.*

(Analyse et extraits.)

T. v Bened. Pag. 427. Est-ce donc une raison pour être exaucé, d'avoir crié au Seigneur? Il seroit absurde de le croire; il s'ensuivroit qu'à moins de crier, on ne seroit pas exaucé. Ce qu'entend ici le prophète, c'est le cri du cœur. Vous auriez beau remuer les lèvres et prier à haute voix; si votre cœur est muet, ce n'est Pag. 428. point là prier. Moïse, Anne la prophétesse n'avoient pas besoin de crier pour être exaucés. Le publicain n'osoit élever la voix, et il sortit du temple justifié (1).

Toute prière, même venue du cœur, n'est agréable à Dieu qu'autant qu'elle est digne de lui être présentée, et qu'elle peut soutenir les sévères regards du Dieu qui voit tout. C'est quand elle a pour Matth. VI. 33. objet les seuls biens immortels. *Cherchez avant tout le royaume de Dieu, et tout le reste vous viendra par surcroît*, nous dit Jésus-Christ. A ces con- Pag. 429. ditions, fussiez-vous pécheur et le plus criminel de tous, vous êtes sûr d'être exaucé, même avant

mentières, *sur la prière*, *Carême*, tom. I, pag. 216, d'après les passages ci-dessus de saint Chrysostôme.

(1) « La prière est le cri du cœur. » (Massillon, *Carême*, t. I, p. 371 ; La Boissière, *Carême*, tom. I, pag. 281, etc.

la fin de votre prière. Dieu lui-même s'y est engagé en nous disant par son prophète : *Dans le temps que tu me parleras, je répondrai : Me voici.* Isa. LVIII. 9.

Que ma prière s'élève vers vous comme la fumée de l'encens ; que l'élévation de mes mains vous soit agréable comme le sacrifice du soir. (V. 2.) Ces similitudes font allusion aux cérémonies usitées dans le temple de Jérusalem d'après les réglements que Dieu lui-même en avoit donnés. L'encens offert sur l'autel d'or, devoit être choisi, pur, exempt de tout alliage. Le matin et le soir, on sacrifioit sur l'autel d'airain ; le sacrifice du soir avoit quelque chose de plus mystérieux, parce qu'il terminoit la journée. Le prophète demande que sa prière s'élève comme l'encens ; c'est-à-dire que le parfum n'en soit mêlé Pag. 431. d'aucune des vapeurs du péché. De même que l'encens a besoin d'être jeté au feu pour développer la bonne odeur qui s'en exhale, qu'ainsi le feu de la charité consume tout ce qu'il y a dans le cœur d'impur et de terrestre, pour ne répandre que la bonne odeur de la vertu; que comme l'encensoir, dans les mains du prêtre, ne devoit recevoir que les charbons et l'encens, de même, de la bouche qui prie, ne doivent sortir que des paroles de piété et de louanges, jamais des paroles de médisance ou de raillerie, des paroles d'immodestie et d'impureté. *L'élévation des mains* n'étoit pas moins figurative. De quel front élèveriez-vous les mains vers le Sei-

gueur, vous qui les chargez de rapines ou de vengeances? Vous ne vous permettriez pas de les étendre sans vous les être lavées; et vous ne craignez pas de les souiller par vos iniquités! Vous osez les élever sans les avoir purifiées!

Pag. 432. *Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche et une porte à mes lèvres, qui les ferme exactement.* (V. 3.) Avant de rien demander au Seigneur, il faut savoir ce qu'il faut lui demander. Le succès de nos prières dépend toujours de ce qui en fait l'objet. La bouche peut tout dire: ce qu'elle doit dire ou taire, doit donc être réglé, mesuré avec circonspection;
Pag. 433. et c'est là le premier bienfait que nous devons demander au Seigneur. Que ce soit lui *qui mette une garde à ma bouche et une porte à mes lèvres*, pour les ouvrir ou les fermer selon les circonstances;
Eccle. III.7. car *il y a*, dit le Sage, *le temps de parler et le temps de se taire;* d'ouvrir *la porte*, ou de la tenir fermée.
Pag. 434. Cette langue est l'instrument par lequel vous communiquez avec Dieu; c'est la partie de votre corps sur laquelle le Saint des saints vient d'abord se reposer; conviendroit-il d'en faire l'organe de la médisance, de la calomnie, de la colère, de l'impureté? Avec quel soin ne faut-il donc pas placer à ses côtés, *une garde*, sentinelle sévère, qui en écarte tout ce qui
Pag. 436. la souilleroit! Jésus-Christ condamne jusqu'aux paroles oiseuses, à plus forte raison les paroles obscènes, les paroles orgueilleuses, celles qui sont proférées

dans le murmure ou la colère, dans une joie lascive et désordonnée; toutes paroles de mort qui offensent Dieu, détournent de la vertu entretiennent le vice.

Ne souffrez point que mon cœur se laisse aller à des paroles de malice pour chercher des excuses à mes péchés. C'est là un artifice trop commun et des plus funestes dans la conduite de la vie. Au lieu de chercher dans l'humble confession de ses fautes le remède qui les guériroit, on ne manque jamais d'excuses et de prétextes divers pour les pallier. Si je suis tombé dans tel désordre, ce n'est pas ma faute, c'est la passion qui m'a emporté. Ainsi Adam rejette sur Ève le crime de sa désobéissance, celle-ci à son tour sur le Démon. N'étoit-il pas plus simple de dire : Nous avons péché; nous avons commis l'iniquité. Par cet aveu, vous fléchissiez la colère du Seigneur, vous éloigniez les rechutes. Mais l'orgueil ne veut pas céder. On assassine son frère, parce qu'on n'a pas été maître de son premier mouvement; on vole le prochain, parce qu'on manquoit du nécessaire; on fait outrage à l'honneur d'un époux, parce que l'on a des sens. David pouvoit dire également : Pourquoi cette femme s'exposoit-elle nue à mes regards ? Lui, au contraire : *J'ai péché contre le Seigneur.* Et il est pardonné; tandis que Saul répond au reproche d'avoir consulté la pythonisse : *Je suis dans une étrange extrémité; car les Philis-*

Pag. 437.

Pag. 438.

II. Reg. XII. 13.

I. Reg. XXVIII. 15.

tins me font la guerre, et Dieu s'est retiré de moi, et Saul est condamné.

PSEAUME VI. *Domine ne in furore.*

(Analyse et extraits.)

T. v Bened. Pag. 39. Quand nous vous parlons de fureur, de colère dans Dieu, ne vous arrêtez pas à des idées humaines, ce ne sont là que des expressions empruntées au langage vulgaire pour s'accommoder à l'intelligence des auditeurs (1). La nature de Dieu ne connoît pas les passions qu'elles supposent. Nous les employons, comme quand nous nous trouvons avec des barbares, nous sommes obligés de nous servir de leur langue. Nous balbutions avec les enfants. Pag. 40. Dieu lui-même ne dédaigne pas de descendre à ces expressions, bien qu'elles semblent déroger à sa majesté. Sa sainte Ecriture lui prête des organes corporels, comme des yeux pour voir, des oreilles pour entendre. Un langage plus spirituel n'eût pas été entendu ; il eût donné lieu de croire que Dieu ne voyoit pas, qu'il n'entendoit pas, ce qui rendoit problématique sa Providence, et son existence elle-même; erreur bien plus capitale que celle de lui croire en effet des yeux et des oreilles, puisqu'avec

(1) Dans quel sens il faut entendre ces termes *de fureur et de colère* appliqués à Dieu. Voyez Saurin, *Serm.*, tom. VI, pag. 134 et suiv.

la plus légère réflexion sur l'essence divine, on en sera bientôt désabusé; tandis que si l'on doute de sa Providence jusqu'à s'imaginer que la conduite des choses d'ici bas lui soit indifférente, il n'y a plus moyen de faire comprendre que sa nature toute spirituelle le rend inaccessible à toutes nos passions humaines. Que veut donc dire le prophète par ces paroles : *Ne me reprenez pas dans votre fureur, ne me punissez pas dans votre colère?* C'est comme s'il disoit : Ne me châtiez point de mes iniquités; ne poursuivez pas mes égarements. *Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis foible.* (V. 3.) Quel est celui d'entre nous, même le plus juste, qui n'ait à en dire autant? Tous nous avons besoin de miséricorde; mais Pag. 41. nous ne sommes pas tous dignes de l'obtenir. Car si tous la méritoient, il n'y auroit personne de puni. Tous nous avons besoin de la compassion du Seigneur, parce que tous foibles, nous sommes tous pécheurs; mais avec une différence bien remarquable dans les conséquences. Les uns pèchent, mais se repentent; les autres persévèrent. David reconnoît sa foiblesse; il est homme; blessé par le péché, il a recours au médecin : *Guérissez-moi, parce que mes os sont tout étonnés, et que mon âme est toute troublée.* Dans le traitement de toute maladie, il faut le concours du médecin, de la science, du malade, du caractère de sa maladie, du spécifique, du remède. Tout cela peut triompher du mal; autrement c'est

celui-ci qui l'emporte, et le malade succombe. De même pour les maladies spirituelles ; et encore avec moins de complication : car ici la volonté du malade et l'art du médecin suffisent à la guérison de toutes les blessures. Dans le médecin, point de science coujecturale à la manière des hommes. Dans le malade, voyez comme il sent vivement et la profon-
Pag. 43. deur du mal et le besoin du remède : *Mes os sont dans le tremblement, mon âme est dans le trouble.*
Pag. 44. Ainsi que des vents impétueux venant à se déchaîner sur la mer, la bouleversent tout entière, soulèvent l'arène au plus profond de ses abîmes, et mettent le navigateur dans le plus grand danger. Telle est l'image du désordre excité dans les âmes par les passions ; l'impression s'en fait sentir jusque dans les sens ; rien n'échappe à la tempête ; notre frêle barque ne vogue désormais que sur une onde agitée, poussée par tous les vents, le jouet des orages, et sans lumière qui la guide à travers une nuit épaisse. Rien n'est à sa place, et la confusion est partout.

Ne nous en prenons qu'à nous-mêmes de cette calamité. C'est notre seule négligence qui l'amène. C'étoit au commencement qu'il falloit arrêter l'incendie ; la flamme n'auroit pas gagné cette dévorante activité, si nous ne lui avions fourni des aliments. La fuite des occasions eût suffi pour cela ; surtout en nous aidant de la prière et de la fréquentation des gens de bien, de l'abstinence et de

la frugalité, des saintes pratiques de la religion, avant tout, de la crainte de Dieu, de la méditation du dernier jugement, de l'éternité des peines ou des récompenses qui nous attendent après la mort.

Mais vous, Seigneur, jusqu'à quand me laisserez-vous en cet état? (V. 4.) Ce n'est point là l'expression du murmure et de l'impatience, mais le gémissement d'une âme qu'accable le poids de ses tribulations.

Tournez-vous vers moi, et délivrez mon âme, en la sauvant. Ce n'est point là non plus le langage de tant d'hommes esclaves de leurs sens, et de qui tous les vœux sont pour la vie présente. Pag. 45.

Car il n'y a personne qui se souvienne de vous dans la mort; et qui est celui qui vous louera dans l'enfer? (V. 6.) Veut-il dire qu'il n'y a plus pour nous de vie à prétendre après la mort? Loin de lui cette pensée. Le prophète sait bien qu'un jour nous devons ressusciter. C'est qu'après cette vie il devient trop tard de se repentir. Le mauvais riche de l'Evangile le reconnoît bien; il voudroit bien faire pénitence; il n'est plus temps. Les vierges folles souhaitoient bien rallumer leur lampe; mais l'huile leur est refusée. Ce n'est donc qu'ici-bas que la pénitence peut expier les péchés, et nous donner le droit de paroître avec assurance par-devant le redoutable tribunal.

Je me suis épuisé à force de soupirer: je laverai

toutes les nuits mon lit de mes pleurs ; j'arroserai de mes larmes le lieu où je suis couché. (V. 7.) Entendez, ô vous qui êtes dans l'abjection, et comparez votre pénitence avec celle d'un roi qui s'humilie sous la pourpre. A son exemple, soyez pénétrés de componction. Il soupire, il gémit, il pleure, il arrose son lit de ses larmes, sans relâche, jour et nuit ; ce qu'il a fait déjà, c'est ce qu'il est résolu de faire encore tous les jours de sa vie, bien différent de la plupart de ces chrétiens qui, après s'être livrés tout au plus un jour aux exercices de la pénitence, se croient quittes de tout le reste, et consument le temps en dissipations, en divertissements. De deux choses l'une : ou il faut pleurer dans cette vie, mais à grand intérêt, ou pleurer et se désespérer dans l'autre, mais en pure perte. Les pleurs de la pénitence, voilà ceux qui éteignent les feux dévorants.

Combien les larmes de la componction sont salutaires. Exemple de saint Paul. Ecueils qui menacent le salut (1).

Prévenons le mal à sa naissance. N'attendons pas que la passion éclate pour la combattre ; étouffons l'étincelle, de peur de l'incendie. Telle faute nous paroît légère ; considérons l'avenir. Plus tard elle
Pag. 47— 49. sera plus difficile à corriger. Le sage pilote n'attend

(1) Massillon, *sur la prière*, *Carême*, tom. 1, pag. 327.

pas pour appareiller que la mer se soulève, et que l'orage gronde. Il le prévoit, et se tient sur ses gardes (*).

Cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. Le Seigneur nous apprend par ces parales qu'il faut prier, mais prier avec persévérance; non en passant, mais avec perquisition, comme nous agissons quand nous nous mettons à la recherche d'un bien que nous avons perdu. *Frappez*, tenez-vous à la porte jusqu'à ce qu'elle s'ouvre; on ne la ferme que pour vous donner lieu d'attendre qu'elle s'ouvre quand vous frapperez pour entrer. Si l'on diffère, ce n'est pas pour vous défendre l'entrée: on finira par ouvrir, n'en doutez pas. *Qui est l'homme d'entre vous qui donne une pierre à son fils, lorsqu'il lui demande du pain?* Vous n'obtenez pas à l'instant: n'est-ce point parce que vous demanderiez une pierre au lieu de pain. Quoique vous soyez le fils de la maison, ce titre ne suffit pas pour obtenir tout ce que vous demanderez; c'est pour cela même que l'on ne vous donne pas aussitôt ce que vous voudriez. On sait mieux que vous ce qui vous est le plus utile (**).

Matth. VII 7.

Ibid. 9.

(*) Morel, *Opus.*, tom. III, pag. 46 et suiv. Voyez la *Paraphrase* de Massillon sur ce psaume, pag. 29 et suiv.

(**) Hom. XXIII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 289; Bossuet, *Serm.*, tom. VIII, pag. 172; Bourdaloue, *Dominic.*, tom. II, pag. 145; *Carême*, tom. II, pag. 151.

Quelle est la prière que le prophète adresse au
Ps. v. 9. Seigneur? *Dirigez-moi*, lui dit-il, *dans les voies de votre justice*. Il avoit commencé par offrir à Dieu le tribut de la louange et de sa reconnoissance pour les biens qu'il en avoit reçus; par où il nous apprend ce que nous devons faire nous-mêmes avant de lui demander des grâces, et encore après les avoir obtenues. Ce qu'il demande à Dieu, sont-ce les biens de ce monde, ces biens fugitifs et passagers, ces biens qui ne durent qu'un moment? Des richesses, de la gloire, de la puissance, l'humiliation de ses ennemis? Rien de tout cela. *Seigneur, dirigez-moi dans les voies de votre justice*. Il n'y a rien là qui soit caduc et périssable. Mais aussi, pour l'obtenir, il faut le secours d'en haut, et le prophète ne manque pas de l'implorer; autrement il seroit impossible de marcher dans ces voies. Ce qu'il appelle *justice*, c'est l'exercice de toutes les vertus. *Votre justice*. La justice de Dieu, ne la comparez pas avec celle des hommes. Celle-ci veut l'appui des lois humaines, foibles dans leur source, incomplètes dans leur action; les législations des hommes ressemblent à leurs auteurs. La justice que j'implore, c'est la vôtre, celle dont vous êtes le principe et le terme; et avec elle le secours qui m'est nécessaire pour y arriver. *Dirigez-moi*, vous-même, de votre main. Pour y bien marcher dans le chemin glissant de cette vie présente, nous ne saurions nous passer de

cette main tutélaire. Qui se dirige vers une cité qu'il ne connoît pas, a besoin de quelqu'un qui lui indique le chemin. Nous qui aspirons à la cité céleste, combien n'avons-nous pas besoin que l'assistance divine nous dirige, nous soutienne et nous fortifie! Il est tant de sentiers détournés qui nous en écartent! Tenons-nous donc étroitement attachés à cette divine main, *à cause de nos ennemis*. Nous en sommes entourés, de ces ennemis qui conspirent contre nous, cherchant à nous égarer de la voie droite, à nous engager dans une voie étrangère. Piéges secrets, agressions ouvertes : *Seigneur, dirigez-moi vous-même*, de votre main. Il n'y a que lui seul qui sache bien nous diriger; mais c'est à nous à mériter, par notre vigilance, de l'avoir pour guide (*).

Dans les prières que vous adressez à Dieu, qu'il n'y ait rien pour les biens de la terre, tout pour les biens du ciel (**).

La prière doit avoir ces deux conditions : demander avec ardeur; ne demander que ce qui doit l'être (***).

Approchons-nous de Dieu *à temps et à contre-temps*. Que dis-je, *à contre-temps?* Jamais nous ne II. Tim. IV. 2.

(*) *Expos. in ps.* V, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 41.

(**) Hom. XLIII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 257.

(***) Hom. XXIV *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 289—291.

lui pouvons être importuns. Nous ne le serions qu'autant que nous ne le prierions pas. On ne peut jamais s'adresser à contre-temps à celui qui est toujours prêt à donner (*).

« Quiconque demande, reçoit, dit Jésus-Christ; soit juste, soit pécheur, dit saint Chrysostôme. Notre droit, c'est notre indigence; et dès là que nous sommes misérables et déterminés à prier, nous avons le mérite qu'il faut pour être écoutés (1). »

Matth. VI. 5. *Lorsque vous priez, ne faites point comme les hypocrites, qui affectent de prier en se tenant debout dans les synagogues, pour être vus des hommes. Je vous dis, en vérité, que dès là ils ont reçu leur récompense.* Hypocrisie réelle qui fait semblant de prier Dieu, et ne veut que se faire remarquer des hommes. Ce n'est point là prier, mais jouer la comédie. Prier Dieu véritablement, c'est s'occuper exclusivement de celui qui peut accorder ce qu'on lui demande. Ne point s'en occuper, chercher des regards étrangers, livrer à des distractions ses yeux et sa pensée; vous auriez beau consumer un long temps à prier, vous vous en retournerez les mains vides. C'est vous-même qui l'avez voulu. Vous ne

(*) Hom. XXIV *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 291; Hom. XXIV *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag. 183.

(1) Le P. de La Rue, *sur le respect dans les églises*, *Serm.*, tom. II, pag. 219. Chrysost., *passim*.

vouliez qu'être remarqué des hommes, vous l'avez été; vous ne demandiez pas d'autre récompense, vous l'avez. Dieu est quitte avec vous, puisque vous ne lui demandiez rien.

Quand vous priez, entrez en un lieu secret de votre maison, et fermez-en la porte. Vous m'allez dire : N'est-ce pas dans l'église qu'il faut prier? Oui, sans doute; et partout, avec les dispositions convenables. Dieu considère, dans toutes nos œuvres, l'intention qui les détermine. L'orgueil, la vanité secrète que l'on sache que vous vous renfermez dans la retraite, peuvent y entrer avec vous, et y rendroient vos prières stériles. Dieu veut que votre prière soit dépouillée de tout sentiment d'amour-propre, dans la solitude comme dans l'église. Si vous y apportez vos distractions, votre vanité; n'attendez aucun fruit de la prière. Si votre âme est préoccupée, si vous ne vous entendez pas même, comment voulez-vous que Dieu vous entende (*)? *Ibid.* 6.

Je n'ose prier le Seigneur; la honte de mes péchés me ferme la bouche. — Discours glacé, faux respect, piége de l'ennemi du salut. Le Démon qui ne veut pas perdre sa proie, essaie de vous fermer tout accès auprès du Seigneur. Vous ne priez pas : est-ce manque de confiance? Oui, vous avez raison,

(*) Hom. XIX *in Matth*, Morel, *Nov. Test.*, tom. I, pag. 238, 239; l. VII Bened., p. 247; Massillon, *Carême*, tom. I, pag. 374—386.

si vous ne consultez que votre défaut de mérite. Car, avec l'idée que vous n'auriez rien à craindre, malheur à vous; votre perte seroit inévitable, tellement que quand vous auriez fait une foule de bonnes œuvres, quand votre conscience vous laisseroit sans reproches, si vous alliez vous croire pleinement rassuré, une telle présomption gâteroit tout le fruit de votre prière. Tandis qu'au contraire, votre âme fût-elle souillée de crimes: si vous avez de modestes sentiments de vous-même, si vous reconnoissez votre néant, vous êtes sûr de trouver grâce auprès du Seigneur; bien qu'il n'y ait pas beaucoup d'humilité à s'avouer pécheur, lorsqu'il est impossible de le nier. La vraie humilité consiste à valoir beaucoup, et à ne s'estimer guères. Mais telle est la bonté du Seigneur, qu'il agrée, non-seulement ceux qui ont cette perfection; mais les pécheurs mêmes qui avouent leurs fautes ingénuement (*).

(*) Orat. v *de incomprehens. Dei*, tom. I Bened., pag. 489; Massillon, *sur la prière*, *Carême*, tom. I, pag. 365. Exemple du publicain, allégué par saint Chrysostôme en mille endroits, et par tous nos prédicateurs sur la nécessité de l'humilité qui doit accompagner nos prières. Un moderne écrivain, qui nous retrace la belle âme et la riche imagination de saint François-de-Sales, a étendu la pensée : « Ne me dites pas qu'il vous faut des miracles pour opérer votre conversion. En effet, vous ne pouvez même changer un cheveu de votre tête. Que pourriez-vous faire contre des passions, fortifiées par une longue habitude? Mais Dieu ne vous a-t-il pas promis d'exaucer vos prières, lorsqu'elles seront faites au nom de Jésus-Christ? Il vous faut des miracles. Eh bien! ces miracles seront l'effet de la prière. L'humble prière, dit saint Augustin,

Vous m'allez dire : Engagé comme je le suis dans les affaires, absorbé durant des heures entières par des intérêts domestiques, où est la possibilité de prier avec l'assiduité que l'Evangile demande? De quitter tout pour courir à l'église? — Rien de plus facile : il n'est pas nécessaire, pour cela, que vous alliez à l'église ; on peut prier dans sa maison, dans la place publique, au milieu des affaires, partout. La prière veut moins l'organe de la voix que l'affection du cœur ; elle demande qu'on élève l'âme au ciel plutôt que les mains. Qu'importe où soit le corps, quand l'esprit est avec Dieu (*)?

Que veut dire cette expression familière dans l'Ecriture : *Prier en présence du Seigneur?* Nous prions tous. Prions-nous toujours en présence du Seigneur? Non. Nous aurions beau être prosternés jusqu'à terre, et répandre un flux de paroles, si l'esprit évaporé s'égare dans une foule de distractions; est-ce là prier en présence du Seigneur? Prier en présence du Seigneur, c'est recueillir ses pensées, c'est élever son esprit par-delà toutes les

s'élève du fond de notre misère : elle a des ailes; elle perce les murs, elle traverse le cœur des Anges ; elle arrive jusqu'au trône de Dieu ; elle a la clé de ses trésors ; elle les enlève, et redescend au milieu de nous les mains pleines de miracles. » (M. l'abbé Méraulı, *Introduct.*, pag. 45). Ces gracieuses images semblent avoir été fournies à l'auteur par saint Jean Chrysostôme. *Expos.*, *in ps.* v, t. v Bened., p. 11.

(*) *De Anna*, serm. iv, tom. iv Bened., p. 737 ; Massillon, *supr.*, pag. 219 et suiv.

choses de la terre, pour se concentrer uniquement dans les affections célestes (*).

Ne prétendez pas justifier le défaut de prière par l'éloignement où vous êtes de l'église. Avec une conscience pure, vous portez en vous même le temple de l'Esprit Saint; et vous y pouvez prier aussi librement que dans l'église. Le culte du Seigneur ne consiste plus, comme autrefois à Jérusalem, dans des rits extérieurs, embarrassés de détails à préparer à grands frais. Il falloit un temple pour prier; c'étoient des tourterelles à acheter, du bois, du feu, les instruments du sacrifice, un cérémonial sans fin. Nous n'avons plus ces entraves. Vous avez partout à votre disposition et l'autel, et le prêtre, et la victime. Cet autel, ce prêtre, cette victime, c'est vous-même. La femme, au milieu de ses occupations domestiques, l'homme de palais, le voyageur, le simple artisan, enchaîné à son travail, peuvent, loin de l'église, diriger vers Dieu leurs pensées. Dieu n'est jamais loin d'eux; il ne rougit pas d'habiter sous le toit le plus obscur. Tout ce qu'il veut, c'est un cœur pur et une âme enflammée d'amour. Voyez un saint Paul dans sa prison, courbé sous le poids de ses chaînes; le pieux roi Ezéchias, sur le lit de la souffrance. N'allez même pas chercher vos exemples parmi les saints : le larron sur

(*) *De Anna*, serm. II, , tom. IV Bened., pag. 713.

la croix, Jonas dans le ventre de la baleine, prient et sont exaucés (*).

Le divin psalmiste, après s'être écrié : *Que le Seigneur vous bénisse de Sion*, ajoute : *Qui a fait le ciel et la terre*. Pourquoi *de Sion?* Parce que ce nom, si cher à son peuple, rappelle à sa mémoire le temple où le Seigneur est adoré, où les sacrifices lui sont offerts. Embrassant dans la pensée les événements futurs, il demande que l'ancienne gloire de son temple lui soit rendue, que de là ses bénédictions se répandent comme autrefois sur Israël. Bientôt ses vues ne se bornant plus à un temple matériel, il élève les esprits vers une doctrine plus sublime, et leur apprend que le Seigneur n'est point renfermé dans l'enceinte d'un édifice, mais qu'il est partout, et qu'il faut l'adorer en tous lieux; d'où vient qu'il ajoute : *Qui a fait le ciel et la terre* (**). Ps. CXXV. I.

S'il y a tant de grâces attachées à la prière qui se fait en particulier, à plus forte raison à celles qui se font en commun. Une mutuelle émulation imprime à celles-ci une ferveur et une confiance que l'autre n'a pas (***).

(*) *De Anna*, serm. IV, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 830; tom. IV Bened., p. 738; *Bibliothèque chois.*, tom. XV, pag. 388, 393, 402, 414.

(**) *Expos. in ps* CXXXIII, t. V Bened., pag. 382.

(***) Orat. III *de incomprehens. Dei*, tom. I, pag. 469; *Bibliothèque chois.*, tom. XVI, pag. 66, 67. Développé dans la seconde partie du ser-

Quel moyen opposer au sentiment des misères de la vie? Ecoutez : C'est de repasser dans notre esprit les miséricordes du Seigneur. La mémoire, remplie de ses bienfaits, ne donne plus d'accès au souvenir de nos maux. Telle étoit la méthode du prophète-
Ps. cxxxi 3. roi : *Si je me souviens de vous dans mon lit, si je médite durant la nuit les faveurs dont vous m'avez comblé.* Non qu'il ne faille se souvenir continuellement de Dieu. Mais c'est durant la nuit surtout que nous y sommes plus particulièrement obligés, quand le repos et le silence de l'esprit ramènent à notre mémoire ce qui fera la matière de notre jugement et de notre condamnation. Que la pensée vienne à s'en retracer durant le jour, mille distractions étrangères la détournent et la repoussent. La nuit, plus de dissipations. Le calme dont on est environné recueille l'âme comme dans un port
Ps. iv. 5. tranquille. *Soyez touchés de componction*, nous dit David, *dans le repos de vos lits;* le jour suivant vous trouvera bien plus disposé à reprendre le cours de vos affaires domestiques. La prière vous assurera bien mieux les secours et les bénédictions du Seigneur (*).

T. ix Bened. Pag. 212. La nuit n'est pas faite pour être donnée tout entière au sommeil. La preuve, c'est que les artisans,

mon de Segaud, *sur le respect dû aux temples*, *Carême*, tom. i, p. 239 et suiv. Voyez ci-après l'article *Assistance à l'église.*

(*) Hom. xiv *in Epist. ad Hebr.*, t. xii Bened., p. 146, 147.

les nautoniers, les commerçants, passent bien souvent des nuits sans dormir. L'Eglise de Dieu se lève chaque jour à minuit; levez-vous avec elle. L'âme, à cet instant, acquiert une lumière plus pure, plus pénétrante, et qui s'élève bien mieux vers le ciel. Les ténèbres et le silence de la nuit impriment dans l'âme une componction plus vive. Quand vous ferez la réflexion qu'alors tant d'hommes pour qui la journée viendra se consumer dans les bruyantes dissipations, dans la débauche, dans les spéculations de l'avarice et les manœuvres de la violence ou de la perfidie, sont engourdis par le sommeil comme par la mort, il vous sera impos- Pag. 213.
sible de ne pas condamner les vanités de l'orgueil humain. Pour tous les hommes, qu'est-ce que le sommeil? Un apprentissage de la mort, la condamnation de notre nature, l'annonce et l'image de notre dernière fin. Toute agitation a cessé; partout silence profond, comme dans les sépulcres. De là, que d'utiles considérations, et bien capables d'arracher nos âmes à leur assoupissement, en leur présentant la fin et la consommation générale de tout l'univers! C'est aux hommes et aux femmes indifféremment que s'adressent ces paroles. Prosternez-vous, gémissez, implorez les miséricordes du Seigneur. Il se laisse particulièrement fléchir aux prières de la nuit. Le moyen le plus efficace de désarmer sa colère, c'est de profiter du temps destiné

au repos, comme étant celui des gémissements et de la prière. Gravez dans votre mémoire ces paroles
Ps. VI. 7. d'un grand roi : *Je me suis épuisé à force de gémir, de soupirer; je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs ; j'arroserai ma couche de mes larmes.* Quelque délicat, quelque opulent que vous soyez ; l'êtes-vous plus que David ? C'est lui encore qui nous dit :
Ps. CXVIII, 62. *Je me levais au milieu de la nuit pour vous louer sur les jugements de votre loi pleine de justice.* Alors, point de tentations du côté de la vaine gloire : ses pompes ne viennent point éblouir les yeux ; ni de surprises du côté de notre foiblesse : rien qui les provoque au milieu des salutaires considérations dont la pensée se nourrit. Le sommeil qui survient après, ne peut être que calme et heureux ; point de songes pénibles qui l'agitent. Hommes, faites de votre maison une église domestique. Vous seriez seul, on ne l'est pas avec Jésus-Christ, dans la compagnie de ses Anges et de toute l'armée céleste. Cet oratoire où vous réunissez vos enfants pour prier ensemble durant la nuit, devient le plus riche appartement de votre maison. Vous m'objecterez qu'après avoir durement travaillé tout le jour, vous ne sauriez endurer ce surcroît de fatigue. Détrompez-vous : combien ne connoissez-vous pas de professions dévouées à un travail continuel, à peine interrompu par quelques instants d'un sommeil pris à la hâte, pour reprendre aussitôt, mal-

gré l'intempérie des saisons, et pour le seul intérêt de quelque gain à faire! Vous, n'avez-vous pas et votre âme à sauver et le ciel à gagner? Qu'est-ce que Jésus-Christ se proposoit en passant des nuits entières sur une montagne, sinon de nous instruire par son exemple? C'est durant la nuit que toutes les plantes respirent; c'est alors que les âmes se pénètrent plus encore que les plantes de la rosée du ciel, et que tout ce qui a éprouvé durant le jour les brûlantes ardeurs du soleil, se rafraîchit durant la nuit. Les larmes que l'on y verse éteignent le feu des passions, amortissent les désirs coupables; elles guérissent les blessures de l'âme, et calment nos douleurs. Que vous passiez un jour sans recevoir cette rosée bienfaisante, attendez-vous à brûler le jour d'après (*). Pag. 214.

Quand vous êtes à table, n'oubliez pas qu'en la quittant vous devez prier Dieu. Mangez donc de manière à ce que l'estomac soit assez libre pour que vous puissiez ployer les genoux, et dans cette posture, adresser votre prière au Seigneur. Le moment qui suit le repas, appartient à l'action de grâces (**).

(*) Hom. XXVI *in Act. Apost.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, p. 245.
(**) *De Lazar. conc.* I, Morel *Opusc.*, tom. V, pag. 32.

Oraison Dominicale.

Jésus-Christ voulant nous unir tous ensemble par la concorde et la charité, nous ordonne de faire notre prière en commun, et fait dire au nom de toute l'Eglise, dans la personne de chaque particulier : *Notre Père*, etc. Toutes les demandes de l'oraison dominicale sont conçues ainsi au plurier ; et le Seigneur entend que chaque particulier, en priant pour lui, prie en même temps pour tous ses frères (*).

T. III Bened. Pag. 28.

Notre père qui êtes aux cieux. O comble de bonté de la part de Dieu! Auguste et sublime adoption qui nous donne droit de prétendre à tous les biens! Comparez, ô mon frère, ce que nous sommes par notre nature, avec ce que la bonté de notre Dieu nous a faits. Notre famille naturelle, c'est la terre, un peu de boue, pétrie du limon de la terre. Nous ne quittons cette terre que pour y retomber et redevenir terre. Quel sujet donc pour vous d'admiration et de reconnoissance, qu'il vous soit ordonné d'appeler du nom de votre père un Dieu si grand, le maître souverain, l'immortel, l'immuable : vous, sorti du néant de la terre, vous, condamné à la mort, vous, la proie du temps; qui

(*) *De angusta port.*, tom III Bened., pag. 29 ; oral. III *de incomprehens. Dei*, tom. I, pag. 187, etc.

n'étiez pas hier, avoir pour père le Dieu qui est avant tous les siècles!

Mais s'il nous commande de l'appeler notre père, c'est pour nous porter à imiter sa bonté. Autrement ce n'est plus qu'un titre illusoire, un motif de confusion pour nous, si notre conduite vient à démentir notre langage. *Ressemblez*, nous dit-il, *à votre père céleste, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants*. Celui dont le cœur est sans humanité pourroit-il appeler son père le Dieu de qui la bonté fait l'essence? Bien loin de lui ressembler, comparez plutôt, avec le prophète, comparez un tel homme avec les animaux sans raison. Vous ressemblez à celui-ci par la fureur, à celui-là par l'artifice, par la brutalité de vos passions; et vous prétendriez être enfant de Dieu et lui donner le nom de votre père? dites plutôt que vous avez pour famille les animaux les plus féroces. A celui-là seul il est permis d'appeler Dieu son père, qui est doux et charitable, qui pardonne et fait du bien à son ennemi. Vous ne lui dites pas, mon Père, mais *notre Père*, pour témoigner qu'ayant tous le même père, nous nous devons les uns aux autres la mutuelle affection qui doit régner entre les membres d'une même famille. Matth. v. 45.

Parce que nous ne sommes point faits pour la terre, mais que nous devons emprunter les ailes de la foi pour nous élever jusque dans le ciel, afin de

Ibid. 16. nous y réunir à celui que nous appelons notre Père, nous ajoutons : *Qui êtes dans le ciel.* Ce qui ne veut pas dire qu'il réside exclusivement dans le ciel, mais que nous aspirons nous-mêmes à l'habiter un jour avec lui, et que la magnificence des biens qui nous y sont promis doit exciter dans nos âmes un vif désir de les posséder, avec le détachement de cette terre d'exil où nous rampons.

Que votre nom soit sanctifié. Non pas que la sainteté de Dieu puisse recevoir quelque ampliation de la part des hommes; il est la sainteté même, le principe de toute sainteté. Les Séraphins dans le ciel y font retentir sans cesse ce cantique de gloire : Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées. Nous l'appelons saint, comme dans les acclamations faites en l'honneur des princes, on les appelle rois, empereurs, non pour leur en conférer le titre, puisqu'ils l'ont déjà, mais pour manifester par une expresse approbation qu'il tient à la dignité de leur rang. C'est encore pour demander que la sainteté de Dieu soit glorifiée par nos œuvres, que nos bons exemples excitent ceux qui en sont les témoins à rendre gloire à notre Père céleste, conformément
Matth. v 16. à cette maxime de l'Evangile : *Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.*

Que votre règne arrive. Parce que, gémissant

sous la chaîne des sens et des passions qui nous troublent et nous tiennent exposés à de continuelles tentations, nous ne pouvons nous passer du gouvernement de Dieu, *pour empêcher le péché de régner dans notre corps mortel, en obéissant à ses désirs déréglés, lui abandonnant les membres de notre corps comme autant d'instruments d'iniquité* (comme parle saint Paul); *mais les faisant servir d'armes de justice, consacrées au service du roi immortel des siècles.* Ces mêmes paroles nous engagent à ne point borner nos affections aux choses caduques et périssables de cette vie, mais à les estimer ce qu'elles valent; à ne compter parmi les biens que ceux qui ne meurent pas.

Pag. 30.

Rom. VI. 12

Que votre volonté soit faite au ciel et sur la terre. C'est-à-dire, accordez-nous, Seigneur, de conformer tellement notre vie à celle des saints qui sont dans le ciel, que nous ne fassions jamais que ce que vous voulez vous-même. Soutenez les vertueuses résolutions qui naissent au fond de nos âmes. Elles voudroient être à vous, mais elles vous sont disputées par la foiblesse de nos corps. Elles s'efforcent de courir et d'aller s'unir à vous dans les régions célestes; mais le poids de cette chair arrête leur essor, et les fait retomber sur la terre. Seulement, soyez notre aide; et ce qui paroît excéder les forces de notre nature, nous deviendra facile. Parce que nous avons reçu un corps formé de la terre, assujetti aux

besoins de la terre, il ajoute : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain*, nécessaire à la subsistance de ce même corps. Du pain, vous l'entendez, non pas les délices de la table; la nourriture indispensable à l'entretien de ce corps, qui mourroit s'il en étoit privé. Le pain de chaque jour, non pour plusieurs années; car il nous défend de nous inquiéter du
Matth. VI. 34. lendemain; sa Providence saura bien y pourvoir. Celui de qui vous tenez votre corps, et cette âme,
Pag. 31. douée de l'intelligence, celui qui n'avoit pas attendu que vous vinssiez au monde pour vous approvisionner de tous les biens, pourroit-il vous délaisser après qu'il vous a fait naître, lui qui verse les
Ibid. 45. rayons de son soleil, et répand les rosées célestes sur les bons et sur les méchants?

Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Parce que nous avons besoin que Dieu soit miséricordieux envers nous, il veut que nous exercions nous-mêmes la miséricorde envers les autres.

Remettez-nous nos dettes comme nous remettons à ceux qui nous doivent. Il y a dans ces paroles un sens bien profond et bien redoutable; c'est comme si celui qui fait cette prière disoit à Dieu : Seigneur, j'ai remis ce que l'on me devoit, remettez-moi ce que je dois. J'ai donné, donnez-moi; j'ai pardonné, pardonnez-moi. Que si je n'ai pas donné à mon prochain, je ne vous demande pas que vous me don-

niez ; si je ne lui ai pas remis sa dette, ne me remettez pas les miennes ; si j'ai maltraité mon frère, ne m'épargnez pas moi-même ; si je me suis montré envers lui dur, impitoyable, traitez-moi sans pitié ; en un mot, usez envers moi de la même mesure dont j'ai usé envers mon prochain.

Ne nous induisez pas en tentation ; mais délivrez-nous du mal. Attaqués continuellement, soit par le Démon, soit par nos semblables, soit par nos propres sens, nous sommes à tout moment en danger de succomber, si nous ne recourons à la grâce du Dieu tout-puissant (*).

Réfléchissez quelle est la première parole que vous proférez chaque jour : *Notre père qui êtes aux cieux*, dites-vous. Votre bouche peut-elle exprimer rien de plus honorable à votre nature? Vous le dites, et vous allez après cela outrager votre frère! Vous donnez à Dieu le nom de votre père ; qui vous en donne le droit? est-ce la nature? Vous n'oseriez le penser. Est-ce votre mérite ? Pas davantage. Il n'y a que sa bonté, que son infinie miséricorde qui vous y puissent autoriser. Puisqu'il en est ainsi, ne dégradez donc point cette noble descendance, en méconnoissant dans vos frères les enfants du même Dieu. Est-ce, dites-vous, un si grand mal d'offenser T. XI Bened. Pag. 108.

(*) *De instituenda secundum Deum vita*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 141—146 ; *De angusta port.*, etc. ; tom. VIII Bened., pag. 2 2—32. (Abrégé dans ses derniers articles.)

son prochain? De deux choses l'une : ou vous le regardez comme votre frère, et alors, comment pouvez-vous l'outrager? ou vous ne le regardez que comme un étranger, et comment osez-vous dire à Dieu : *Notre Père*, car ce mot *notre* suppose que vous n'êtes pas seul (*).

T. XI Bened. Pag. 582.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Dans le ciel, point d'infidèle, point de pécheur. Qu'il en soit de même sur la terre. S'il n'y avoit ici-bas que des cœurs soumis à sa volonté, il n'y auroit plus de rebelles. Nous disons donc : Engagez, ô mon Dieu, tous les hommes dans votre crainte; faites qu'ils deviennent des Anges, fussent-ils nos ennemis et nos persécuteurs. Hélas! n'entendez-vous pas tous les jours, mes frères, blasphémer son saint nom? Que d'outrages n'essuie-t-il pas de la part des chrétiens eux-mêmes, comme des infidèles, soit dans leurs paroles, soit dans leurs œuvres? Dieu cesse-t-il de faire luire pour eux son soleil? Arrête-t-il le cours de la lune? Ebranle-t-il les fondements de la terre? Dessèche-t-il et les réservoirs de la mer, et les sources des fontaines? Bouleverse-t-il les éléments? Non; ses bienfaits ne s'en prodiguent pas moins à l'impie, qui ne cesse de le méconnoître ou de lui insulter. Imitez cette bonté; formez-vous sur ce modèle. Vous ne pouvez faire

(*) Hom XIV *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. V, pag 984.

luire un soleil sur le méchant qui vous calomnie : ne lui rendez point le mal pour le mal. Vous n'avez pas à votre ordre les pluies du ciel, pour les verser sur le champ de votre ennemi : souhaitez-lui du bien. Vous ne pouvez pas agir : priez du moins pour cet ennemi ; par là vous imiterez votre Père qui est dans le ciel (*).

Que votre volonté soit faite, non pas seulement dans moi, ni dans nous, mais *par toute la terre*, afin que l'erreur soit bannie de tous les lieux qu'elle enferme, que la vérité y fructifie, que tous les vices en soient exclus, que la vertu règne à leur place, que la terre devienne partout l'image du ciel. Oh ! s'il en étoit ainsi, le ciel se trouveroit véritablement sur la terre. T. VIII Bened. Pag. 233.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Comme il nous a dit ailleurs : *Ne soyez pas inquiets du lendemain.* Ce lendemain, savez-vous s'il vous sera donné. Bornez donc vos sollicitudes au jour présent. Soyez tous les jours prêts au départ, dans l'attitude de voyageurs qui ne s'arrêtent un moment que pour donner aux nécessités de la nature, ce qu'elle demande. Matth. VI. 34.

Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Il en coûte, je le sais, pour faire taire le ressentiment

(*) Hom.. VI *in* I *ad Timoth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, p. 443, 444. Voyez au volume suivant l'article *Pardon des injures.*

des injures que l'on a reçues ; mais si nous nous pénétrons bien de cette pensée, qu'en les supportant avec courage, nous agissons bien moins dans l'intérêt de celui qui nous a offensé que dans le nôtre même, il ne nous sera plus difficile de comprimer le poison de la colère. Vous en faut-il un exemple? Le méchant serviteur de l'Evangile, qui refusa de remettre à son débiteur les cent deniers dont celui-ci lui étoit redevable, nuisit bien moins à son compagnon qu'à lui-même, puisque sa dureté contraignit son maître à lui redemander les dix milletalents qu'il devoit : Ne disons pas seulement à Dieu : Seigneur, ne vous souvenez pas de nos offenses ; disons-nous à nous-mêmes, tous tant que nous sommes : Ne nous souvenons pas des offenses de nos compagnons. Que chacun de nous soit son premier juge. Dieu ne viendra qu'après. Vous établissez vous-même la loi d'après laquelle vous serez condamné ou absous. Vous dictez votre propre sentence. C'est de vous qu'il dépend que Dieu oublie vos offenses ou qu'il s'en souvienne (*).

Matth. XVIII.

Pardonnez-nous nos offenses, etc. Tout n'est donc pas désespéré pour celui qui pèche après le baptême, puisqu'il nous est ordonné d'en demander le pardon (**).

(*) Hom. XXXVIII *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 251.
(**) Hom. XIX *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 251, 252. Voyez Bour-

Prière des solitaires de l'Égypte, après leur repas.

Soyez béni, ô Dieu qui me donnez la nourriture dès ma jeunesse, vous qui pourvoyez aux besoins de toute chair. Remplissez nos cœurs de joie et d'allégresse, afin que, possédant toujours ce qu'ils peuvent désirer, nous puissions abonder en toutes sorte de bonnes œuvres, dans Jésus-Christ Notre Seigneur, à qui appartiennent, avec vous et avec votre Esprit Saint, gloire, honneur, empire dans tous les siècles. Amen. Gloire à vous, Seigneur, gloire au Très Saint, gloire au Souverain monarque, qui nous avez donné l'aliment du corps pour ranimer nos forces; pénétrez-nous de votre Esprit Saint, afin que nous soyons trouvés purs et agréables à vos yeux, et que nous ne soyons pas livrés à la confusion, dans le jour où vous rendrez à chacun selon ses œuvres (*).

dalone, *sur la prière*, *Dominic.*, tom. II, pag. 172; Molinier, *Serm. chois.*, tom. VIII, pag. 141 et suiv.; paraphrase *du Pater*.

(*) Hom. LV *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 651.

ASSISTANCE A L'ÉGLISE.

Psaumes et Chants sacrés. — Parole de Dieu.

L'église est à Dieu seul. Le païen nous dit : Moi aussi, j'ai mon temple. Ce qu'il appelle son temple, n'est qu'un repaire habité par le Démon. L'église est un sanctuaire de paix et de charité (*).

On nous demande : Comment est-il possible de se sauver dans le monde et dans le commerce des hommes ? Que dites-vous, ô mon frère ? Ce n'est pas le lieu où l'on est qui nous sauve, mais la vie chrétienne que l'on y mène. Adam, pour être dans le paradis, n'en fit pas moins un déplorable naufrage ; Loth, au milieu des habitants de Sodôme comme sur une mer agitée, trouva un port de salut ; Job, sur un fumier, fut justifié ; Saul, sur le trône, perdit et son royaume et son éternité. N'accusez pas le monde, ni les affaires qui vous y retiennent ; c'est vous qui vous perdez vous-même, c'est votre négligence, votre peu de zèle à prier, à vous rendre à nos saintes assemblées. Voyez ceux qui ont quelque grâce à demander au souverain : comme ils sont assidus à faire leur cour, empressés à se chercher des protecteurs !

T. II Bened. Pag. 348.

(*) *In illud : Ascendit Dominus*, tom. x Bened., pag. 793. (Supplément.)

Admis en sa présence, quelle réserve dans leur maintien, quel silence. On ne les voit pas distraits, portant leurs regards de côté et d'autre; ils s'y tiennent dans une contenance modeste, pénétrés de respect et de frayeur. Voilà le modèle que je propose à ces hommes qui négligent de se réunir à l'assemblée des fidèles, comme à ceux-là qui, au moment même où se célèbre l'auguste et redoutable sacrifice, s'occupent de frivoles entretiens. Quoi! lorsque le prêtre vous disoit : *Elevez vos pensées et vos cœurs*, vous répondiez : *Nous les avons élevés vers le Seigneur;* ce n'étoit là que mensonge, qu'hypocrisie! Et vous n'en rougissez point! Juste ciel! l'autel est dressé, les mystères s'apprêtent : l'agneau de Dieu vient s'immoler pour vous; pour vous, le prêtre est en travail; le feu sacré, allumé sur l'autel, répand à l'entour sa lumière; les Chérubins sont là présents, les Séraphins accourent, les Esprits célestes couvrent leurs fronts de leurs ailes tremblantes, des légions d'Anges s'unissent au prêtre pour intercéder en votre faveur; le ciel s'est ouvert pour laisser tomber sur l'autel la flamme qui vient consumer l'holocauste; le côté de Jésus-Christ épanche encore le sang qui vient inonder la coupe pour vous purifier; et vous, insensible, vous ne rougissez pas de honte et de confusion! vous ne pensez pas à calmer le courroux du ciel, à fléchir sa justice! La se-

maine se compose de cent soixante-huit heures, parmi lesquelles Dieu consent à ne s'en réserver
Pag. 349. qu'une seule ; et vous l'allez consumer à des œuvres mondaines, à de frivoles passe-temps! De quel front viendrez-vous après vous présenter à nos mystères saints? Quoi! avec une conscience souillée?.... Je vous en conjure, ne vous absentez pas de l'église, n'y assistez pas pour y tenir de profanes entretiens. Soyez en présence du Seigneur, au moins comme vous êtes en présence d'un roi terrestre et mortel comme vous, homme d'un jour, condamné aux mêmes infirmités que vous (*).

Le chrétien qui déserte l'église, se montre bien
T. III Bened. Pag. 53. plus coupable que le Juif, opiniâtrement rebelle à l'inspiration de l'Esprit Saint. Celui-ci, que ses prêtres lui commandent de s'abstenir de tout travail durant plusieurs jours de suite, il obéit sans nulle opposition, et quoi qu'il puisse lui en coûter. Il se tient renfermé chez lui, comme enchaîné dans un repos dont il ne se plaint pas. Moi, tout ce que je

(*) *De pœnit.*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 488, 489. Voyez le volume XIV de cette *Bibliothèque*, pag. 219. Imité par Bourdaloue, *Sacrifice de la messe*, *Carême*, t. II, p. 291, 306; l'abbé Clément, *sur les églises*, *Carême*, t. II, p. 294, 321; le P. de La Rue, *Serm.*, tom. II, pag. 226; Neuville, tom. III, pag. 129; Segaud, tom. I, pag. 233; Joli, dans *OEuvres mêlées*, pag. 180; Cambacérès, tom. II, pag. 352, avec plus de développements.

vous demande, c'est un sacrifice de quelques heures : tout le reste de votre temps, je vous l'abandonne, et ce misérable partage, vous me le refusez. Ce n'est pas pour moi que je vous le demande, mais pour vous-même, pour vos propres intérêts, pour que vous veniez recueillir ici, et les consolations de la prière, et les bénédictions qui vous mettent à couvert des piéges du Démon. Où trouverez-vous ailleurs un plaisir plus vrai, plus noble, plus solide que dans la compagnie de vos frères, de l'Esprit Saint, de Jésus-Christ et de Dieu son Père? Quelle autre société plus désirable? quel sénat, quelle assemblée plus auguste (*)?

L'église est la maison commune des chrétiens. Vous vous y rendez d'abord, nous après; et nous y pratiquons ce que Jésus-Christ a commandé à ses Apôtres; nous vous y donnons la paix. Que personne ne soit donc négligent à s'y rendre; qu'aucun de ceux qui y assistent n'abandonne son esprit à des pensées étrangères. Au moment où le prêtre se présente, on parle dans l'église; par là l'on s'attireroit infailliblement le courroux du ciel. Traitez-moi dans T. VII Bened. Pag. 373.

(*) *In inscript. altar.*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 559, 560; Bourdaloue, *sur la prière*, *Dominic.*, tom. II, p. 155, 156, par saint Jean Chrysostôme. La Rue, *sur le respect dans les églises*, *Serm.*, tom. II, pag. 214; l'abbé Clément, *Carême*, tom. II, pag. 309, et tout ce discours, où l'éloquence de saint Jean Chrysostôme fournit a ces prédicateurs les mouvements et les pensées les plus pathétiques.

vos maisons avec peu de respect, j'y consens; pourvu qu'ici je sois écouté quand je vous annonce la parole sainte. Eh! quelle est celle de vos maisons qui vaille celle-ci? Les plus précieux trésors, les plus magnifiques espérances, c'est l'église qui en est la dépositaire. Quelles richesses pourrez-vous vanter chez vous que nous ne possédions ici, et avec beaucoup plus d'excellence? Votre table vaut-elle cette table sacrée qui vous présente un aliment céleste? Ce tabernacle ne renferme pas de riches étoffes, mais il contient la miséricorde elle-même. Avez-vous rien de comparable à cette huile sainte qui sert à nos onctions, et dont la vertu, aidée par la foi, a plus d'une fois guéri les malades? Goûtez-vous sur vos lits somptueux un plus doux repos que celui qui s'offre à vous dans la lecture et la méditation de nos divines Ecritures? Les premiers chrétiens ne connoissoient qu'une table, qu'une maison,
Act. IV. 32. comme ils *n'avoient qu'une âme et qu'un seul cœur*. Puisque nous ne sommes plus à ces heureux temps,
Pag. 374. où des milliers d'hommes venoient s'asseoir au même banquet, du moins lorsque, des points divers où nous sommes dispersés, nous nous réunissons dans cette enceinte, que ce soit pour y retracer l'union de ces premiers chrétiens. Quand nous vous disons: *Que la paix soit avec vous*, que vos cœurs, bien plus encore que votre bouche, nous répondent: *Et qu'elle soit avec votre esprit*. Que si, après avoir répondu

ces paroles, vous allez, de retour dans vos maisons, vous répandre en invectives, en médisances, en calomnies, quelle est cette étrange paix que vous m'aurez donnée dans le temple? Toutefois, quelque envenimés que puissent être vos rapports, je ne vous en donne pas moins la paix; je vous la donne de tout mon cœur, et sans retour. Eh! n'ai-je pas pour chacun de vous des entrailles paternelles? Je vous adresse, il est vrai, des reproches sévères. Mais ce n'est que par zèle pour votre salut. Après cela, déchirez ma réputation; loin de moi; refusez de m'écouter dans la maison du Seigneur, vous faites, je l'appréhende fort, une plaie bien vive à mon cœur, moins assurément pour l'outrage fait à ma personne et à mon ministère, que pour le danger terrible où vous vous mettez en rejetant la paix que je venois vous apporter. Vous ne me verrez point secouer contre vous la poussière de mes pieds, ni me retirer du milieu de mon peuple; je n'en persévèrerai pas moins à vous donner la paix; mais la parole de Jésus-Christ ne sauroit manquer, et l'effet de ses menaces reste toujours inévitable. J'ai tort peut-être de m'appliquer les paroles de Jésus-Christ à ses Apôtres, moi qui n'ai pas eu l'honneur de souffrir Luc. x. 5.
pour vous, moi qui ne suis pas venu vous chercher de loin pour vous annoncer l'Evangile, et ne me suis point offert à vous dans l'extérieur pauvre que Jésus-Christ commandoit à ses Apôtres. Je suis le pre- Matth. x. 10.

mier à m'en accuser; et c'est peut-être là la cause de l'indifférence que vous me témoignez. Mais cela ne vous justifiera pas devant Dieu. J'en serai plus sévèrement condamné; mais vous ne serez pas excusés....

« Lorsque les chrétiens, remarque saint Chrysostôme, n'avoient qu'un temple pour toute une ville, toute une contrée, pour église, que les souterrains et les catacombes des martyrs; on les voyoit s'y rendre en foule malgré l'éloignement; et là, sans autre autel que les ossements des martyrs, à la triste lueur d'un flambeau funèbre, le sabre des tyrans levé sur leurs têtes, Jésus-Christ présent à leurs yeux, partagés entre l'autel et l'échafaud, entre la crainte de leur Dieu et les menaces des hommes, osant à peine faire retentir ces sombres cavernes du chant des cantiques, ils offroient le redoutable sacrifice dans l'ombre et le silence. On avoit beau les menacer, leur en défendre l'approche, rien n'étoit capable de les arrêter. Et nous, avec le libre exercice de la religion, nos sanctuaires sont déserts, etc (1). »

Autrefois l'église étoit le ciel même : aujourd'hui qu'elle différence! l'église est devenue semblable à une femme qui, riche autrefois, maintenant tombée dans l'indigence, dépouillée de ses joyaux précieux, ne peut plus montrer que les armoires

(1) Cambacérès, *Respect pour les temples*, tom. II, pag. 364; et Joli, sermon sur le même sujet. *OEuvres mêlées*, pag. 177. Paris, 1702.

nues et les coffres où jadis elle déposoit ses trésors (*).

Il n'étoit pas permis à tous d'entrer indifféremment dans le temple que le Seigneur s'étoit consacré à Jérusalem. Une police sévère en avoit distribué les différentes parties à diverses classes d'assistants. Les prosélytes n'y étoient pas confondus avec les Juifs naturels; les prêtres y avoient leurs places distinctes; le sanctuaire ne s'ouvroit qu'au grand-prêtre seul, et encore une seule fois l'année. Chrétiens, pensez à quelle plus haute perfection vous êtes obligé, vous, qui avez reçu bien davantage. Ici résident, non pas seulement les Anges, mais le Roi des Anges. Ces tabernacles ne contiennent pas une manne figurative et des tables de pierre, mais le corps et le sang de Jésus-Christ; ici, ce n'est plus l'ombre, mais la réalité. Si le Juif étoit menacé de châtiments si rigoureux pour violer un temple qui n'étoit qu'une ébauche, quelle ne doit pas être la punition du chrétien profanateur du lieu saint (**)!

Pourquoi ce petit nombre d'assistants? Quand mes yeux devroient, dans un jour tel que celui-ci, T. XII Bened. Pag. 323.

(*) Hom. XXXVI *in* I *ad Cor.*, tom. IX Bened., pag. 337. Voyez l'abbé Clément, *Carême*, tom. II, pag. 311.

(**) *Expos. in ps.* CXXXIII, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 423; Bourdaloue, *Sacrifice de la messe*, *Carême*, tom. II, pag. 296; La Rue, t. II, pag. 228; l'abbé Clément, tom. II, p. 306; Segaud, tom. I, pag. 219 et suiv.

voir notre ville tout entière réunie dans cette enceinte, ils y cherchent vainement la plus grande partie de ses habitants. S'en prendra-t-on à l'intempérie de la saison? Accusez plutôt la tiédeur et l'insouciance. Des chrétiens avoir peur de se rendre à l'église, quand les martyrs dont nous y célébrons la mémoire, n'ont pas craint de mépriser la mort! Un peu de pluie les arrête! Où est leur courage? Où est leur excuse? Dans quels termes féliciterai-je ceux que j'aperçois ici? De quels termes aussi me servirai-je pour déplorer l'absence de ceux qui nous manquent, et surtout leurs motifs? Accusons hautement la passion qui les enchaîne aux vanités mondaines, l'amour des richesses qui fait oublier tous les devoirs. Toutefois, malgré leur éloignement, ce n'en est pas moins pour nous une indispensable obligation de leur adresser la parole. Vous, du moins ici présents, vous entendrez notre voix. Quand donc enfin s'arrêtera cette soif d'argent, cette fureur insatiable d'accumuler, qui, comme un incendie dévorant, étend partout ses ravages? Malheureux! vous ignorez que cette flamme allume d'autres feux qui ne s'éteindront jamais; qu'il naît de cet or un ver qui distille dans les cœurs son poison mortel? Que si vous entendez sans effroi de pareilles menaces parce que l'accomplissement vous en paroît éloigné, ouvrez du moins les yeux sur ce qui se passe autour de vous : pouvez-vous ignorer quels ont été à une époque toute

récente, les effets de cette soif de l'or? n'en avez-vous point encore les déplorables témoignages et la preuve encore subsistante des calamités quelle engendre? Pag. 324. Cette immense capitale est toute pleine des débris du naufrage que nous venons d'essuyer. Nous ressemblons à des voyageurs traînant chacun après soi les lambeaux du navire fracassé par la tempête. Le nouveau tremblement de terre dont cette ville a été le théâtre, a dépouillé celui-ci de sa maison, celui-là de ses terres, un autre de ses esclaves, de son or et de son argent; et, à la place de tant de richesses, n'a laissé qu'une vaste scène de ruines et de deuil. Nous les voyons ces infortunés, naguères si riches, aujourd'hui errants, fugitifs, repoussés loin de leurs habitations, loin de ces murs, chargés du seul fardeau des péchés qu'ils ont amassés avec leur or, consumant leurs tristes nuits dans l'insomnie, manquer des choses les plus nécessaires, et réduits à la plus désolante extrémité, traîner une vie pire que la plus affreuse mort. D'autres ont succédé à leurs opulentes possessions; et ceux-là mêmes qui rampoient à leurs pieds tant qu'ils furent riches, sont les premiers à leur tendre des piéges. De semblables expériences ne devroient-elles pas suffire pour ramener tout homme de bon sens à des pensées plus saines sur le néant des vanités terrestres? Mais qu'après tant de fléaux et de désastres qui viennent de les frapper, il n'y a pas encore trente

jours; qu'après d'aussi fâcheuses vicissitudes, le prestige dure encore, voilà ce qui n'admet nulle grâce. Non content de s'y abandonner, on fuit le remède. on s'éloigne de ces temples où l'on apprendroit à se détromper, également indifférent et à la leçon du présent, et à la crainte de l'avenir. Uniquement occupé du souvenir de ses anciennes rapines, on reste enfoncé dans cette fange d'affections terrestres, on n'a pas le temps de paroître un seul jour de la semaine dans nos saintes assemblées, pour apprendre à se reconnoître soi-même; malades frénétiques, qui ne soupçonnent pas le mal dont ils sont atteints (1). Mais pour eux, tout n'est pas désespéré; qu'ils viennent seulement, je les en conjure, qu'ils consentent à se laisser guérir. Nos mains ne sont point armées d'un fer tranchant; nous n'avons d'autre glaive que le glaive de la parole, mais glaive plus pénétrant que l'acier, qui guérit et ne blesse pas.

Pourquoi donc me fuyez-vous, ô mon frère? Pourquoi, répondez, ne donnez-vous pas à votre âme autant d'intérêt que vous en prodiguez à votre corps? Que vous souffriez dans votre corps, rien ne vous coûte; votre fortune, votre personne, tout est à la discrétion du médecin; qu'il coupe, qu'il brûle: vous êtes prêt à subir les plus douloureuses opérations. Votre âme, ô mon frère! votre âme est un

(1) Imité par l'abbé Clément, dans son sermon *sur le respect dû aux églises*, *Carême*, tom. II, pag. 323—325.

repaire de crimes qui la rongent, qui la dévorent; vous êtes insensible. Vous ne songez pas même à venir entendre dans ce lieu la parole de salut qui cicatriseroit ses plaies profondes, sans qu'il vous en coûtât ni argent, ni souffrance? Vous allez tête baissée vous jeter dans l'abîme! Si je vous disois : Loin de ce temple tout ce qui est avare, fornicateur, adultère, ravisseur du bien d'autrui! si je les repoussois du lieu saint, si j'en chassois tous ceux qui sont dans les liens du péché, toujours ne leur seroit-il pas défendu d'y venir solliciter l'expiation de leurs péchés. Bien loin de là, nous vous disons : Qui que vous soyez, avare, fornicateur, chargé des dépouilles de la veuve et de l'orphelin, venez apprendre dans l'église à vous corriger. Nous ne repoussons personne; nous tendons au loin nos filets, pour enlacer dans les liens de la parole sainte, non ceux qui se portent bien, mais ceux qui sont malades, dans l'espérance de les rendre à la santé. Venez, et guérissons-nous ensemble de nos communes infirmités; car je suis homme aussi-bien que vous, tributaire des mêmes passions, n'ayant pas moins que vous besoin de ce joug salutaire de la divine parole, qui courbe sous le frein mes convoitises déréglées, m'arrache à un honteux esclavage; je ne suis pas plus que vous tranquille et calme, pas plus exempt des saillies impétueuses d'une concupiscence qui trouble et bouleverse mes sens. Eh! pourquoi

Pag. 325.

voudrois-je être d'une autre nature que le saint Apôtre qui, ravi jusqu'au troisième ciel, avoit besoin de se combattre sans relâche, continuellement aux prises avec l'ennemi qu'il portoit dans sa chair; témoin la déclaration que lui-même en a faite par
I. Cor. IX. 27. ces paroles : *Je traite rudement mon propre corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois moi-même rejeté.* Eh! pourquoi cette guerre continuelle? Parce qu'il avoit affaire à un sujet rebelle, toujours impatient du frein. Il ne faisoit que s'appliquer à lui-même ce
Ibid. X. 12. qu'il recommandoit à tous : *Que celui qui est debout prenne garde de ne pas tomber.* Paul n'étoit donc pasoisif; mais, tel que le voyageur engagé sur une haute mer, il voyoit partout les flots amoncelés autour de lui. Eh! quel est l'homme qui osât se vanter de n'avoir pas besoin de veiller sur soi-même, et de se maintenir dans une défiance continuelle? Venez donc; laissez-vous diriger, laissez-vous guérir. Vous êtes sans blessure; venez contracter une nouvelle vigueur. Telle est l'efficacité de la divine parole, de profiter également et à ceux qui se portent bien, et à ceux qui sont malades : aux premiers, pour accroître leurs forces, aux autres, pour relever leur foiblesse. Vous n'avez pas telle maladie, vous en avez une autre. Car, demande le sage, *qui est-ce*
Prov. XX. 9. *qui peut dire : J'ai purifié mon cœur, je suis net de tout péché.* Vous êtes malade; raison de plus pour

recourir au remède. Vous trouverez auprès de nous d'autant plus de miséricorde, que nous savons combien nous en avons besoin pour nous-mêmes. Ce ne sont pas des Anges que Dieu nous a donnés pour conducteurs, mais des hommes qui, par considération pour leurs propres foiblesses, n'en sont que plus disposés à l'indulgence. Rien d'arbitraire dans ce que j'avance ; ce n'est là que l'expression littérale de l'Apôtre, dans son Epître aux Hébreux : *Tout pontife*, leur dit-il, *étant pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes, en ce qui regarde le culte de Dieu, afin qu'il offre des dons et des sacrifices pour les péchés, et qu'il puisse être touché d'une compassion bien réglée pour ceux qui sont dans l'ignorance et dans l'égarement, parce qu'il est aussi lui-même environné de foiblesse ; et c'est cette foiblesse qui l'oblige à offrir le sacrifice de l'expiation des péchés, aussi-bien pour lui-même que pour le peuple.* C'est là ce que nous faisons. Nous paroissons en présence de ce saint autel ; nous y célébrons le redoutable sacrifice, en demandant grâce, non-seulement pour les péchés du peuple, mais pour les nôtres (*). Hebr. v. 1-3.

Le christianisme, mes frères, n'est point un jeu, ni la religion un hors d'œuvre. Nous ne cessons de vous le dire ; et nous n'en avançons pas davantage. T. III Bened. Pag. 158.

(*) Hom. I *inter hactenus ineditas.*

Pensez-vous que mon âme puisse n'être pas percée de douleur, quand je viens à comparer l'affluence dont l'église est inondée dans nos jours de fête, avec le petit nombre qui s'y rencontre le reste du temps? Où sont tous ces flots d'auditeurs empressés, et bruyants comme les vagues d'une mer agitée? Mes yeux les cherchent vainement; mon cœur en est déchiré; et quand je pense combien il en est parmi ce peuple qui renoncent à leur salut, combien échappent à nos paternelles sollicitudes, à quel petit nombre viennent se réduire ceux qui seront sauvés, je pleure comme l'on pleure sur des morts. Hélas! il est trop vrai; notre Eglise ressemble à un corps qui survit à la moitié de ses membres sans vie et sans mouvement.

Eh! que nous importe? me dira quelqu'un. Que
Pag. 159. vous importe? Mais beaucoup à vous-mêmes; à vous surtout, qui le voyez avec indifférence, négligeant d'exhorter vos frères, de les aider de vos conseils, de les presser par tous les moyens de l'autorité, de les arracher à leur criminelle insouciance. Nous ne sommes pas au monde pour nous seuls, mais pour les autres. Jésus-Christ nous le fait bien entendre
Matth. v. 13. quand il nous compare à la lumière, au sel, au levain. Une lampe ne luit pas pour elle-même, mais pour ceux qui sont dans les ténèbres. Le sel est fait pour empêcher les corps de se corrompre. Sel mystique, répandez-vous sur ces membres que la corruption

menace ; recueillez, ramenez vos frères qui s'isolent et s'égarent ; prévenez le ravage de cette nonchalance qui, comme un ulcère rongeur, dévore et consume les chairs. Le levain n'agit point sur lui-même ; mais quelque petite qu'en soit la quantité, elle suffit pour faire lever la pâte, même la plus considérable. Ainsi, bien que vous soyez en petit nombre, l'ardeur de votre foi et de votre zèle ranimera le plus grand nombre, et le rendra à ses devoirs. Matth. XIII. 33.

Parmi les prétextes dont on voudroit pallier ses manquements, on allégue la saison. Nous sommes, me dit-on, dans des chaleurs insupportables : il est impossible d'aller à l'église sous peine d'y étouffer dans la foule ; on y est trempé de sueur. Excuse pitoyable. Des hommes tenir un pareil langage ! On ne le pardonneroit pas même au sexe le plus foible. J'ai honte de répondre à de semblables prétextes : et pourtant, il le faut bien. Le chaud leur fait peur ! Fait-il plus chaud dans l'église que dans cette fournaise ardente de Babylone, où les trois jeunes Hébreux, entourés de flammes de toutes parts, humant pour ainsi dire les vapeurs brûlantes qui les inondent, ne cessent pas un moment de faire retentir le cantique sacré, où ils invitent toute la nature à s'unir à eux pour bénir le Seigneur, aussi calmes au milieu du brasier que s'ils eussent été sur un lit de fleurs. La saison, quelle qu'elle soit, est-elle Dan. VI. 24.

plus incommode que ne l'étoit pour Daniel la fosse aux lions; pour Jérémie, la prison fangeuse où il
Pag. 160. fut jeté; pour saint Paul et Silas, celle où ils sont chargés de chaînes, déchirés par les fouets et tout baignés du sang qui coule de leurs plaies, sans interrompre pour cela leurs prières et leurs saints cantiques? Vous nous parlez des chaleurs de l'été : n'avez-vous point, pour les rafraîchir, les douces
Joan. IV. 14. rosées qui distillent de la parole sainte? *L'eau que je lui donnerai à boire, deviendra dans lui une fontaine qui rejaillira jusque dans la vie éternelle*, dit
Ibid. VII. 38. Jésus-Christ. Et encore : *Celui qui croit en moi, il sortira de son cœur des fleuves d'eau vive.* Vous vous plaignez de la chaleur qui vous incommode dans l'église. Vous ne vous plaignez pas de celle qui règne dans la place publique, où vous ne pouvez faire un pas sans y être écrasé par la foule, étourdi par les clameurs. Ici, du moins, sous les voûtes de cette basilique, vous n'avez à craindre ni les rayons d'un soleil brûlant qui plonge sur les têtes, ni les épais tourbillons de poussière, ni tant d'autres inconvénients qui en rendent le passage bien plus insupportable. Accusez donc plutôt et votre lâcheté et votre tiédeur. Epargnez-nous ces ridicules défaites, et surtout appliquez-vous ces graves leçons, vous, qui voyez d'un œil indifférent la désertion de vos frères, et ne faites rien pour les ramener à la table du salut. Ils s'y refuseront; redoublez d'instances,

pressez, sollicitez; il faudra bien qu'ils se rendent. Pères et mères que j'aperçois ici sans vos enfants, pourquoi n'y sont-ils pas avec vous? N'avez-vous pas sur eux l'autorité nécessaire pour les contraindre, s'il le faut, de vous accompagner à l'église? Ce que vous n'avez point fait jusqu'ici, faites-le désormais. Que personne ne vienne à l'église sans y amener son second. Que le père s'y rende escorté de son fils, le fils de son père; que l'époux et l'épouse, le maître et le serviteur, s'y accompagnent mutuellement; Pag. 161. que le frère y appelle son frère, que l'ennemi lui-même invite son ennemi à venir puiser ensemble à cette source commune de tous les biens. [illegible] chacun : n'êtes-vous pas honteux du contraste que vo[illegible] conduite présente avec celle des infidèles? Voyez les Juifs : Quelle scrupuleuse fidélité à observer le jour du sabbat! Les verriez-vous travailler un seul moment de cette journée jusqu'au soir? Point d'affaire, point de négoce qui les occupe; fallût-il gagner un trésor, ils n'en voudroient point, s'il le falloit recevoir le jour où la loi leur défend toute œuvre servile. Et vous, quand on ne vous demande qu'une si foible portion de la journée pour entendre la parole sainte, vous n'en sauriez faire le sacrifice? Vous avez des affaires qui vous retiennent? Mais le moyen d'y vaquer d'une manière et plus facile et plus sûre, c'est de commencer par venir à l'église les mettre sous la protection du Seigneur. Assurez le succès de

vos entreprises, en fortifiant vos prières de toute l'efficacité des prières communes; en vous mettant sous l'abri des armes spirituelles, qui vous garantiront bien mieux que tout le reste, et des attaques du Démon, et des piéges que pourroient vous tendre des hommes toujours jaloux et persécuteurs. Pourquoi voyons-nous tant d'affaires échouer, tant d'intérêts publics et particuliers compromis, tant de fortunes renversées, c'est que nous commençons par nous occuper des choses de la terre, avant de penser aux choses spirituelles (*).

T. II Bened. Pag. 525.

Fréquentez assidûment l'église. Êtes-vous travaillé de quelque peine de cœur ou d'esprit? venez à l'église, c'est-là que vous en trouverez le remède. Là s'évanouissent les soins importuns de la vie. Là s'éteignent les passions désordonnées. Lorsque nous fréquentons les places publiques, les théâtres, les autres assemblées du siècle, nous revenons dans nos maisons, traînant après nous bien des inquiétudes et des chagrins; nous y rapportons une âme pleine d'infirmités. Mais si vous êtes assidus à vous rendre à l'église, vous perdrez jusqu'au sentiment des maux que vous a causés le commerce du monde; tandis qu'en vous en éloignant, vous risquez de perdre les biens mêmes dont vous êtes enrichis dans les saintes Ecritures; et les trésors que vous avez pu amasser se dissiperont bientôt dans les assemblées

(*) *In illud : Si esurierit.*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 201—204

et dans les conversations profanes. Si vous voulez avoir la preuve de ce que j'avance, allez, au sortir de ce saint lieu, trouver quelqu'un de ceux qui ont négligé de s'y rendre; et comparez sa situation avec la vôtre. La jeune épouse, parée de la guirlande nuptiale, a moins d'attraits que l'âme fidèle, quand elle vient ici se pénétrer de la bonne odeur des vertus chrétiennes, pour la répandre autour d'elle dans le monde; elle en parfume en quelque sorte tous ses entretiens. Quand les adversités viendroient à fondre sur elle, elle en supportera le poids avec fermeté, parce qu'elle s'est accoutumée à puiser dans la divine parole d'abondantes leçons de patience et de sagesse. Il en est de cette âme fidèle comme de celui qui resté long-temps sur un rocher d'où il contemploit les vagues de la mer, finit par les voir sans en être effrayé. Affermie dans le jugement sain qu'elle porte des choses humaines, elle ne se laisse ébranler par aucun événement, ni atteindre par aucun des accidents de la vie.

Les avantages que vous recueillez de l'assistance à l'église, ne se bornent pas à l'instruction qui vous y est donnée : vous y recevez les secours des prières communes, de la bénédiction paternelle, de l'édification publique, de la charité fraternelle, mille autres biens dont vous reportez dans vos maisons les fruits salutaires (*).

(*) *In S. Lucian., martyr.*, Morel, *Opusc.*, tom. 1, pag. 531.

T. VII. Bened. Pag. 711. Avec le prophète, vous venez dire à Dieu, dans son temple : *Seigneur, que ma prière monte vers vous,*
Ps. CXL. 2. *comme l'encens s'élève en votre présence.* Au lieu d'encens, vous n'avez à produire que les infectes vapeurs qui s'exhalent de vos iniquités. Qu'entends-je par là, mes frères? Je veux dire les criminelles pensées qu'excitent dans vos âmes ces regards impudiques, portés sur les personnes du sexe avec la plus scandaleuse curiosité : c'est là pourquoi l'on vient à l'église. Et vous n'êtes point étonnés que le ciel se venge de vos profanations, en faisant tomber ses foudres sur vos têtes, ou en entr'ouvrant sous vos
Pag. 712. pieds les gouffres des enfers? Du moins, sachez-en gré à la miséricorde du Seigneur, qui suspend ses vengeances pour vous ménager encore le temps du repentir. Quoi! vous rendre à l'église pour y promener d'indécents regards! Vous ne frémissez pas de faire de la maison de Dieu le théâtre de vos irrévérences! L'église est-elle donc un spectacle? Lui accordez-vous moins qu'à la place publique? Là, du moins, vous rougiriez de vous faire voir, arrêtant sur les femmes qui s'y rencontrent, des yeux indiscrets. Et dans l'église, sous l'œil du Seigneur, quand sa voix se fait entendre, quand ses oracles vous parlent du crime où vous expose cette indécente curiosité, quand ils vous dénoncent les châtiments terribles dont il punit l'adultère et l'impureté; insensible et rebelle, vous vous nourrissez de ces coupables pen-

sées! Je reconnois bien là l'école où vous êtes allé prendre ces funestes leçons. Vous êtes dans nos églises ce que vous êtes dans vos théâtres. C'est là que vous prenez ces mœurs empoisonnées, cette brutale indifférence pour les choses sérieuses, et qui vous suit jusque dans le lieu saint; là vous apprenez à vous damner (*).

Vous nous dites : Je n'entends rien à ce qui se chante, ni à ce qui se dit à l'église. Vous ne le comprenez pas; mais c'est pour cela même que vous y devriez faire plus d'attention. Si vous vous appliquez si peu à entendre ce qui est moins à votre portée, que seroit-ce si tout étoit tellement simple, qu'il n'exigeât nulle application? Nous avons des obscurités, pour vous exciter à l'étude; des côtés lumineux, pour que vous ne vous découragiez pas. Vous ne nous entendez pas : ni l'eunuque dont il est parlé au livre des Actes, n'entendoit pas mieux que vous les saintes Ecritures, qu'il n'en lisoit pas moins, même en voyage, et dans un cours d'occupations sans relâche, quoiqu'élevé au sein de l'erreur et de l'idolatrie; et vous, à qui il est si facile de trouver ailleurs les lumières qui vous manquent, vous venez

T. x Bened. Pag. 342.

Act. VIII. 30.

(*) Hom. LXXIII *in Matth.*, LXXIV, Morel, *Nov. Test.*, t. I, pag. 782. Les mêmes désordres ont, de tout temps, excité le zèle des prédicateurs. « Si saint Chrysostôme vivoit, il vous demanderoit, comme aux femmes de son temps, etc. » (La Rue, *sur le respect dû aux églises*, tom. II, pag. 222; Cambacérès, tom. II, pag. 368—372.

nous alléguer ces pitoyables prétextes! Vous ne savez pas ce qui s'y dit. Priez Dieu de vous donner sa lumière. S'il y a des parties que vous n'entendiez pas, il en est d'autres aussi que vous entendrez sans aucune difficulté. Je suppose même qu'il n'y en eût pas, est-ce par votre ignorance que vous justifierez vos distractions, si souvent importunes à ceux qui écoutent? Ou plutôt votre ignorance même n'est-elle pas un motif de plus pour vous engager à mériter, par une conduite plus respectueuse, que Dieu veuille bien vous éclairer (*)?

T XII Bened. Pag. 348.

Combien sont à plaindre ceux qui négligent de venir dans l'église entendre l'explication qui s'y donne de nos livres saints! Combien heureux au contraire ceux qui sont assidus à en recueillir les oracles! Ils en rapportent dans leurs maisons un vif sentiment de joie, la plus douce de toutes les jouissances, le calme de la conscience, qui vient s'y purifier de ses péchés, et prendre de meilleures résolutions pour l'avenir. Je vous invite, je vous supplie d'en converser souvent avec ceux de nos frères qui n'ont pas le même empressement que vous à se rendre à nos églises. Vous les ramènerez au sein de nôtre commune mère; vous les ferez entrer en possession avec vous de ces biens spirituels qui se partagent sans que la part de l'un diminue

(*) Hom. XXXVI *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam*, tom. V, pag. 408.

celle de l'autre. Il n'en est pas ainsi des autres biens, de ces richesses dont la soif insatiable détourne un grand nombre de nos enfants de ce bercail spirituel. Passion tyrannique qui les domine avec empire, exerce plus de ravages que les animaux féroces, que les Démons eux-mêmes ; elle traîne ses captifs loin de nous, dans la place publique, les enchaîne dans un cercle de laborieux embarras, où ils ne peuvent plus se reconnoître. Mais je les attends à ce terrible jour où s'exercera l'incorruptible jugement qui sera présidé par celui auquel rien n'échappe. Voilà les cieux qui s'ouvrent, et les légions d'Anges en descendent, environnant le souverain Juge. Toutes les consciences sont à nu. Plus de rhéteurs dont la perfide éloquence puisse surprendre la justice du tribunal; plus de trésors ni de manœuvres capables de suborner le Juge. Ses yeux perçants ont pénétré tous les cœurs; il les manifeste, il en expose aux yeux toutes les pensées coupables, aux yeux de l'univers qui les contemple, ramassées comme dans un miroir fidèle. Alors, plus de roi, plus de sujet, plus de riche ni de pauvre, plus de savant ni d'ignorant : le masque est tombé; l'homme reste seul, dépouillé du brillant diadème qui orna son front, de sa riche pourpre et de ce cortége formidable de licteurs qui précédèrent sa marche. Il n'y a plus pour chacun que les bonnes ou mauvaises œuvres, que la matière du jugement de grâce ou de condam-

nation qui va être prononcé. Dieu veuille que les sentiments que vous manifestez à ce moment vous profitent, et à grand intérêt! Les larmes que je vois couler sur vos visages, m'annoncent que je n'ai pas en vain jeté la semence. Je le répèterai donc encore : Combien sont à plaindre ceux-là qui s'absentent de nos saintes assemblées, insensibles aux maux secrets qui les dévorent et les consument! Quels moyens de guérison peuvent-ils espérer? Qui leur apprendra ces importantes vérités? Leurs épouses? Asservies elles-mêmes au soin de leur parure, de leur luxe, de leurs affaires domestiques, elles n'ont que du dédain pour tout ce qui ne vit pas comme elles. Leurs domestiques? On s'offenseroit de la liberté de leur langage; et leur service les occupe trop pour leur permettre d'autres soins. Les magistrats? Ils ne s'intéressent qu'à la politique. Les rois et les princes de la terre? Ils ne songent qu'à étendre leur domaine et leur puissance; qu'à grossir leurs trésors. Qui donc, enfin? En sentiront-ils d'eux-mêmes le besoin? Mais, absorbés tout entiers par ce qu'ils appellent leurs affaires, ils n'ont pas un instant de jour ni de nuit pour respirer. Malades, criblés de blessures, ils en trouveroient ici le remède; ils ne pensent pas même à l'y venir chercher!

Pag. 349.

Psalmodie sacrée. Tous y prennent part. Dans l'église, nulle distinction entre l'esclave et l'homme libre.

Eloge de la mère des Machabées. Pag. 351.

Eloge de Phœbé, dont parle saint Paul à la fin de son Epître aux Romains : *Je vous recommande,* dit-il, *notre sœur Phœbé, diaconesse de l'église de Cenchrée, qui a assisté plusieurs de nos frères, et qui m'a assisté moi-même.* Pag. 352.

Que dites-vous, ô grand Apôtre! une femme vous avoir assisté! Mais quel service pouvoit-elle rendre à ce Paul, qui fouloit aux pieds toutes les nécessités de la nature, qui exerçoit en tous lieux un souverain empire, qui étoit mort au monde? Il ne se contente pas de le dire, il l'écrit; et à qui? — A ces fiers Romains si enflés de leur puissance; il l'écrit, non pour eux seuls, mais pour tous les siècles à venir. — Comment donc l'a-t-elle assisté? — Sans doute en le dérobant à des dangers qui le menaçoient, en le visitant dans ses chaînes, s'exposant à la mort pour lui procurer quelque soulagement dans ses plus pressants besoins? Que les femmes apprennent par cet exemple que la délicatesse du sexe ne met point obstable à la plus sublime perfection. En voici une qui s'expose aux plus grands périls pour assister l'Apôtre. Nos riches d'aujourd'hui n'ont pas même une obole à donner aux saints (*).

Vous faites bien, sans doute, de venir assidûment dans le temple y entendre la divine parole; T. III. Bened. Pag. 163.

(*) Hom. v *inter hactenus ineditas.*

mais vous en perdez le bienfait, si vous n'y associez l'avantage qui doit en être inséparable, celui d'y conformer vos mœurs. Pour empêcher donc que votre assistance ne reste stérile, suivez le conseil que je vous ai déjà donné tant de fois avec de si vives instances, et que je ne cesserai jamais de vous donner ; c'est d'employer tous vos efforts à vous y faire accompagner de ceux qui s'en éloignent ; de les
Pag. 164. presser, de les exhorter à s'y rendre, non-seulement par vos paroles, mais par vos exemples ; car c'est là une prédication plus éloquente que les discours. Vous n'auriez rien à leur dire : Que l'on vous voie, au sortir du temple, recueilli, manifestant par l'air de votre visage, par votre langage, par votre démarche, par votre seul extérieur modeste et composé, les fruits de vie que vous en remportez, c'en est assez pour recommander puissamment à ceux qui ne s'y étoient pas rendus, le devoir de vous imiter. Le chrétien doit sortir du temple comme du sanctuaire où il se seroit entretenu avec Dieu lui-même ; comme s'il descendoit du ciel, avec une ferveur nouvelle, plein d'une philosophie céleste, qui se répande sur chacune de ses paroles et de ses actions. Qu'on vous reconnoisse à un nouvel esprit de douceur, de patience et de piété, que vous en aurez rapporté dans vos maisons. Là, rappelez-vous les mystères augustes auxquels vous venez de participer, dans quelle compagnie vous venez d'adresser au

Seigneur les chants sacrés, et faire retentir en son honneur l'hymne du Dieu trois fois saint. Que les profanes apprennent que vous étiez mêlé aux chœurs des Séraphins, que vous faites partie d'un peuple qui n'a rien de commun avec la terre, que c'est avec le Seigneur lui-même que vous venez de converser, à Jésus-Christ lui-même que vous vous trouviez uni. Edifiés par un aussi touchant spectacle, ceux mêmes qui avoient déserté le lieu saint ne manqueront pas de s'apercevoir du préjudice qu'ils se font, et s'empresseront d'y venir prendre leur part des mêmes avantages, enflammés par une généreuse émulation (*).

Ma joie augmente, mes bien-aimés, à proportion de ce que je m'aperçois que les dons spirituels enrichissent vos âmes; et par là je reconnois que ce n'est point en vain que j'ai répandu la semence de la divine parole, et que mes travaux n'ont point été infructueux. Quel est le motif de cette confiance? Je la fonde sur ce nombreux concours que j'aperçois dans l'église, sur votre empressement et cette assiduité dont la nuit même ne ralentit pas la ferveur, sur ce qu'à l'exemple des Esprits célestes, vous ne cessez d'offrir au Créateur le tribut de louanges et d'actions de grâces qui lui est dû. O dons inestimables de mon Sauveur! Pendant que toute la milice

T. VI Bened. Pag. 95.

(*) *In illud : Si esurierit*, etc.

sainte rend gloire à Dieu dans le ciel. les hommes, sur la terre, forment, dans nos églises, un chœur de louanges qui répond à celui de ces sublimes intelligences. Dans le ciel, les Séraphins ne cessent de publier la sainteté du Très-Haut, et les hommes, sur la terre, s'unissant à eux, ne forment plus qu'un même concert auquel le ciel et la terre prennent part également par leurs sublimes cantiques.

Pag. 96. C'est dans l'église que s'alimente la joie spirituelle que goûtent les âmes saintes; c'est là que ceux qui sont abattus reprennent un nouveau courage; que les âmes affligées trouvent une consolation; que ceux qui sont accablés de lassitude ou de travail,
Matth. xi. 28. peuvent respirer et prendre quelque repos. *Venez à moi, ô vous tous qui êtes dans la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* Est-il rien de plus doux que ces paroles, de plus consolant que cette invitation? C'est vous appeler au plus délicieux festin, que de vous inviter à venir à l'église (*).

T. xi Bened. Pag. 590. Vous venez à l'église pour y prier, dites-vous, et vous y apportez une mise toute mondaine, le faste des parures, et les recherches d'une toilette éclatante de magnificence. L'église est-elle un théâtre où l'on vienne se donner en spectacle? est-elle un

(*) *In verb. Isaiæ : Vidi Domin.*, Morel, *Opusc.*, tom. III, p. 723.

rendez-vous de noces et de fêtes licencieuses? Gardez pour vos salons ces riches ornements de tête, ces perles et ces diamants, ces robes flottantes. L'église ne vous permet pas ces orgueilleuses décorations. Vous n'y êtes que pour demander à Dieu pardon de vos péchés, que pour vous humilier et gémir sur vos fautes passées, que pour y fléchir la colère du Seigneur, et non pour l'irriter par l'irrévérence et l'immodestie de votre extérieur. Ce n'est point là la mise qui convient à des suppliantes. On vous y verroit verser des larmes de componction, l'on n'y croiroit pas. Ce n'est point avec un semblable costume qu'une véritable pénitente pleure et s'humilie. Que des courtisannes et des comédiennes Pag. 591.
aient recours à ces artificieux manéges, à la bonne heure; mais vous, femmes chrétiennes, le seul ornement que saint Paul vous permet, c'est *la mo-* II. Cor. x. 2.
destie et la charité. En supposant que vos intentions ne fussent point criminelles, pouvez-vous du moins empêcher qu'on ne vous en soupçonne? et combien le simple soupçon ne vous expose-t-il pas? De même que la femme impudique, mais qui veut paroître chaste, ne gagnera rien à se contrefaire devant le Juge terrible qui manifestera à tous les yeux les turpitudes secrètes; de même la femme honnête, mais qui, par l'immodestie de ses ajustements, se sera attiré le soupçon de ne l'être pas, ne profitera pas beaucoup d'une réputation de vertu qui n'aura fait

qu'entraîner plus de séductions. — Mais, est-ce ma faute, à moi, si l'on me soupçonne à tort? — Oui, c'est la vôtre, puisque c'est vous qui avez autorisé ce faux jugement, par l'indécence de votre parure, de vos regards, de vos démarches, de tout votre extérieur (*).

T. XII Bened. Pag. 155. Quoi! rire dans l'église, imiter les folles dissipations des femmes de théâtre! Quel renversement de tout ordre! Toutes les mœurs d'à présent se réduisent à rire, à plaisanter; c'est là la politesse et le bon ton. Plus d'ombre de gravité. Je ne m'adresse pas seulement aux rieurs de profession; et je sais trop bien quels sont ceux qui méritent ce reproche; mais à des hommes qui fréquentent nos églises. Qu'ils aient recueilli quelque part un mot plaisant : voilà aussitôt des éclats de rire qui se poursuivent jusque dans les prières. Ainsi le Démon traîne partout à sa suite tous ces rieurs; il prend tous les masques, il se fait jour partout, et vient établir en tous lieux son empire. Pour Jésus-Christ, on le méprise, on le chasse de ses temples. On ne compte pour rien la sainteté de nos églises. Vous êtes sourds
Ephes. v. 4. à la voix de Paul qui vous crie : *Qu'on n'entende pas même parler parmi vous de rien de ce qui blesse*

(*) Hom. VIII *in* I *ad Timoth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 453 454; Cambacérès, tom. II, pag. 352; La Rue, *Respect pour les églises*, tom. II, pag. 228, et *Serm. sur le luxe des habits*, t. I, p. 251; l'ancien évêque de Senez, *Serm. sur la pudeur*, t. III, pag. 84.

la pudeur, ni de discours impertinents et bouffons; il confond dans une même défense les uns et les autres. Vous riez, vous? Vous vous permettez de ces discours impertinents et bouffons? Savez-vous ce que c'est? Toute parole oiseuse et inutile. Vous, un religieux, un disciple du Dieu crucifié, qui ne devroit connoître que les larmes, vous riez; dites-moi dans quel endroit de l'Evangile voyez-vous rire Jésus-Christ? Nulle part; mais il y en a plus d'un où il est parlé qu'il ait versé des larmes. Par exemple, à la vue de Jérusalem, à la pensée qu'un de ses Apôtres alloit le trahir, au moment de ressusciter Lazare. Si l'on n'est pas innocent de ne point s'attrister des fautes de ses frères, seroit-on pardonnable de rester insensible, et de rire sur ses propres fautes? La vie présente est dévouée aux pleurs, aux austérités de la pénitence, elle appartient aux combats et aux épreuves. Vous riez et vous oubliez à quel sévère reproche Sara fut exposée pour avoir ri? Gen. XVIII. 10. Vous ignorez donc les paroles de Jésus-Christ: *Malheur à ceux qui rient, parce qu'ils pleureront.* Luc. V. 25. Pourtant, cette sentence vient chaque jour frapper vos oreilles. Qu'avez-vous à lui répondre? Dites-vous: J'ai ri? Non, assurément; mais avec le prophète: *Je me suis épuisé à force de gémir.* Ps. VI. 7. Mais peut-être en est-il à ce moment même qui, en m'entendant parler de la sorte, se permettent de rire, tant ils sont possédés de cette brutale frénésie! Pag. 156.

Insensés, qui ne sentent pas l'aiguillon du reproche. Voilà sous leurs yeux le prêtre du Seigneur occupé à présenter à sa majesté sainte les communes prières, et vous riez sans nulle pudeur! C'est pour vous qu'il fléchit la colère céleste, et vous vous en moquez! Malheur à vous! car c'est à vous que l'Ecriture ap-
Prov. xxii. 10. plique ces foudroyantes paroles : *Chassez les rieurs de ma présence*. Quoi! vous n'êtes pas saisi d'épouvante, pénétré d'une sainte horreur? Vous n'apportez ici que des airs évaporés! Mais que vous veniez à vous rencontrer dans le palais d'un roi, vous êtes recueilli, composé dans votre extérieur, dans vos regards, dans votre marche; et ici, dans ce temple où réside véritablement le Roi des rois, et le maître des cieux, vous osez rire (1).

Dans les palais des rois, vous composez avec grand soin et vos démarches et vos vêtements, et jusqu'à l'air de votre visage. N'est-ce pas ici le palais du Roi des rois, l'image du ciel? Vous m'allez répondre que vous ne le voyez pas; mais apprenez que si les Anges dont son trône est environné, sont partout, c'est bien plus particulièrement encore dans la maison de Dieu (*).

On veut justifier son absence par ses affaires,

(1) Imité éloquemment par Segaud, *sur le sacrifice de la messe, Carême*, tom. III, pag. 219, 220.

(*) Hom. XV *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. VI, p. 844, et Hom. XXII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 711.

par le soin que l'on doit à une administration civile ou domestique. D'abord, je répondrai que c'est un étrange mécompte de se laisser tellement absorber par les intérêts temporels, qu'il ne reste plus de temps pour les intérêts spirituels. Après quoi, je demanderai s'il est bien vrai que l'on soit occupé au point de n'avoir pas encore plus de temps qu'il n'en faudroit pour d'oiseuses conversations, pour les spectacles, et pour des dissipations journalières. Prétextez-vous alors vos affaires? Et quand il s'agit du service de Dieu, il semble que ce soit du temps perdu (*).

Bien que l'assemblée soit nombreuse, je suis loin encore d'être satisfait; je voudrois, non pas seulement voir beaucoup de fidèles, mais que pas un n'y manquât. L'absence de ceux qui s'en éloignent est pour mon cœur un supplice, une torture déchirante. Ce pasteur de l'Evangile à qui il manque une brebis, laisse là les quatre-vingt dix-neuf autres pour courir après celle qui s'est égarée; il ne se donne nulle relâche qu'il ne l'ait ramenée au bercail. Il n'avoit pas son nombre de cent tant que la fugitive étoit loin de ses compagnes. Il lui faut son nombre complet. Ne me dites pas : Il n'y a qu'un seul de nos frères qui ait péri. Songez donc que c'est votre

T. XII Bened. Pag. 388.

(*) Hom. XI *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 71, 72; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. IV, pag. 406, et tom. VIII, pag. 433 et 460, où il cite saint Jean Chrysostôme.

frère, que c'est là cette brebis pour qui le pasteur souverain témoigne tant de sollicitude, en faveur de qui il a fait tant de miracles et de sacrifices; pour qui la création étale tant de merveilles; disons tout en un mot, pour qui le Fils unique de Dieu a bien voulu naître et mourir (*).

T. 1 Bened. Pag. 469.

Cette immense assemblée qui, tout à l'heure, se pressoit aux pieds de la tribune évangélique, je la cherche vainement; au moment où commençoient nos redoutables mystères, elle s'est dissipée. A la voix d'un mortel misérable, on accouroit, on se recueilloit en silence pour l'écouter; c'étoit une émulation générale à qui seroit plus près de lui pour l'entendre; on n'eût pas quitté le lieu saint avant qu'il n'eût fini. A présent que Jésus-Christ en personne vient célébrer l'auguste mystère, je le dis en gémissant : l'église n'est plus qu'une solitude. Une indifférence aussi coupable, à quoi vous expose-t-elle? A perdre tout le fruit de ce que vous veniez d'entendre. Qui d'entre vous oseroit accuser le zèle que je puis mettre à vous adresser des reproches, quand on voit la semence de la divine parole sitôt avortée? Car enfin, si vous y aviez apporté l'attention convenable, vous le prouveriez par les faits. La preuve qu'elle s'est perdue pour vous, c'est que, à peine reçue, elle s'est dissipée. Si vous

(*) Hom. x *inter hactenus inedit.*,

lui aviez donné le temps de germer dans vos âmes, elle vous eût retenus dans cette enceinte, et vous eût disposés à une nouvelle ferveur, en présence de nos sacrés mystères. Vous êtes sortis du temple comme d'une assemblée profane où l'on est venu perdre quelques moments à entendre un concert de musique.

On nous dit : Ne pouvons-nous pas prier aussi bien dans nos maisons que dans l'église? Nous irons, quand il le faudra, y entendre le sermon et les instructions qui s'y donnent. Vous vous trompez, ô mon frère; et votre erreur là-dessus est des plus graves. Car, encore que vous ayez la liberté de prier dans vos maisons, il est impossible que vous y priez aussi bien que dans l'église, où les voix des fidèles réunies dans une sainte association de prières, forment toutes ensemble un concert qui monte bien plus sûrement aux pieds du trône immortel. Non, ce n'est pas la même chose de prier dans son particulier ou en communauté. En priant dans l'église, vous y gagnez les avantages de la commune édification, de la réunion avec tous les frères, du concours mutuel de la charité et de l'affection, de l'assistance des prières que les prêtres adressent au Seigneur. Foibles quand elles sont isolées, les prières du peuple acquièrent de celles du prêtre une force qui les double et les fait parvenir à la majesté suprême. Ajoutez que les instructions que

vous allez chercher à l'église, demeurent sans fruit, quand elles ne sont pas accompagnées de la prière (*).

Qu'on lise au théâtre une ordonnance de l'empereur : tout est debout, consuls, magistrats, sénateurs, tout écoute dans le plus profond silence. Si quelqu'un osoit à ce moment élever la voix, commettre le plus léger désordre, il seroit puni du dernier supplice, comme violateur du respect dû à la majesté du prince. Ici que nous vous lisons les ordonnances émanées du ciel, ce n'est que trouble et que désordre. Est-ce que le Dieu au nom de qui je parle ne vaut pas mieux que tous les rois de la terre? est-ce que le théâtre est plus auguste que le temple du Seigneur (**)?

T. VI Bened. Pag. 188. Quand nous prions seuls, nos prières sont foibles, elles se fortifient par l'union des fidèles. C'est alors qu'elles font une sainte violence au Seigneur. Le prince qui refuse à un particulier la grâce d'un condamné, l'accorde souvent aux prières de toute
II. Cor. I. 10. une cité. Saint Paul reconnoît devoir sa délivrance aux prières des Corinthiens. Saint Pierre est dans
Act. XII. 5. les chaînes : *L'Eglise ne cessoit point de faire des prières à Dieu pour lui.* Il fut sauvé. Reconnoissez l'effet des prières communes. Que l'on allât vous

(*) Hom. III *de incomprehens.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 324.

(**) Hom. XX *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 250, 251.

demander à chacun de vous en particulier de prier pour votre évêque, on n'y penseroit pas; on a d'autres affaires. Que la voix des diacres se fasse entendre au milieu de vous; qu'ils vous disent : Prions pour notre pasteur, que Dieu garde sa vieillesse, qu'il le couvre de sa protection, qu'il mette sur ses lèvres les paroles de la vérité, qu'il l'assiste dans les instructions qu'il vous donne; qu'il conserve et tous ceux qui sont ici présents, et tous les fidèles répandus par toute la terre; vous les écoutez, vous obéissez à leurs demandes, vous priez avec ferveur: vous reconnoissez donc quelle est la force du concours des prières faites par toute l'assemblée des fidèles (*).

Vous êtes respectueux dans le temple, vous paroissez avoir laissé à sa porte toutes vos mauvaises habitudes. Cela ne suffit pas. Ce que nous voulons, c'est que les instructions que vous y venez recueillir vous servent au-dehors, qu'elles dirigent vos mœurs, surtout dans vos maisons. Ceux qui puisent de l'eau à une fontaine, ne se contentent point d'en avoir rempli leurs vases, ils ont soin de ne les pas répandre sur la route. De même, reportez et gardez fidèlement dans vos maisons ce que vous venez entendre dans nos églises. Ce n'est pas sous la tente, mais sur le champ de bataille que le soldat se montre. Faites-

(*) *De prophetiar. obscur.*, Morel, *Opusc*, tom. III, pag. 708.

moi voir votre piété, non au sermon, mais dans votre conduite (*).

Priez dans l'église, non avec des gestes affectés, ni par des cris bruyants, mais avec un recueillement qui vienne du cœur; non pour faire montre de votre piété, non en fatiguant vos voisins par les éclats de votre voix, mais avec modestie, une componction intérieure, avec des larmes qui n'aient que Dieu pour témoin. *Déchirez votre cœur, non vos vêtements;* criez comme David, dans le fond de votre cœur, enveloppez votre oraison des ombres du mystère. A la cour des rois, quel silence profond autour de leur personne! Vous êtes à l'église dans un palais bien plus formidable que tous ceux de la terre: vous y êtes dans la compagnie des Anges, vous joignez vos chants à ceux des Chérubins et des Séraphins, chantant à la gloire du Seigneur l'hymne sacrée, avec crainte et tremblement; unissez-vous à eux au moment de la prière, et prenez-les pour modèle dans la participation à nos redoutables mystères (**).

Joël. II. 13.

T. VII Bened. Pag 71.

C'est une plainte assez ordinaire que tant qu'on est dans l'église, attentif à la parole du salut, on se sent recueilli, pénétré d'une componction secrète; mais hors du lieu saint, les dispositions changent

(*) Hom. XVI *ad popul. Antioch*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 182.
(**) Hom. XIX *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 239, 240.

avec le lieu ; la ferveur s'éteint. Comment prévenir un aussi grand mal? — Premièrement, remonter à la cause. — Quelle est-elle? — L'habitude de dissipation où l'on vit, le commerce toujours si dangereux des hommes vicieux. On ne sort de l'église que pour se retrouver dans leur compagnie ; et leurs conversations ont bientôt fait perdre de vue les salutaires instructions que l'on venoit de recueillir. On éviteroit cet écueil si, de retour chez soi, réuni à sa famille, le livre des saintes Ecritures à la main, on revenoit sur ce qui vient d'être entendu, pour le méditer ensemble, et après cela reprendre le soin de ses affaires domestiques. Est-ce là exiger rien de trop? Au sortir du bain, vous ne manquez pas de prendre les précautions que vous savez nécessaires pour n'en pas contrarier l'effet; la parole sainte ne vaut-elle donc pas une attention aussi sérieuse? Mais non, c'est un torrent d'affaires qui vient vous assaillir, et emporte les foibles semences déposées dans votre cœur. Un seul jour de la semaine donné tout entier à ce pieux exercice, est-il regrettable, quand d'ailleurs vous consumez tant d'autres jours à la recherche des sciences ou à des trésors périssables? L'étude personnelle que vous aurez faite de nos saintes Ecritures, vous rendra bien plus facile l'intelligence de ce que nous vous en apprenons dans ces courts moments donnés à leur application, et les fixera plus avant dans votre mémoire. Que

Pag. 72.

l'on vous fasse un présent de quelque valeur, vous le déposez soigneusement parmi ce que vous avez de plus précieux ; et ce trésor, plus inestimable que toutes les pierreries, dont l'Esprit Saint lui-même vous a mis en possession, non seulement vous le négligez, mais vous n'en faites aucun cas, mais vous l'abandonnez (*) !

« Ce n'est pas sans mystère, remarque saint Chrysostôme, que le Seigneur allègue pour raison de son extrême facilité à pardonner, le nombre et l'union de ceux qui le prient : *Non abs re amplum populi numerum proponit.* C'est pour nous marquer, dit ce père, que de toutes les prières la plus sûre, et la plus punissante auprès de lui, est celle qui se fait en commun ; où le fort porte le foible, où le souverain se joint au peuple, ou le laïque gémit avec le prêtre, et où le juste absout pour ainsi dire le coupable : *Ut intelligas plurimum pollere orationem quæ cum consensu agitur.* Quand nous prions Dieu en particulier hors de nos églises, etc. (**) »

T. VII Bened. Pag. 712.

Il seroit à souhaiter que durant nos saints offices, les deux sexes fussent séparés de manière à ce qu'il n'y eût nulle communication possible de l'un à l'autre : la chose est devenue aujourd'hui impraticable.

(*) Hom. V *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 54, 55. Voyez Bourdaloue, *Carême*, tom. II, pag. 181.

(**) Segaud, *sur le respect et la fréquentation des temples*, *Carême* tom. I, pag. 242. Voyez aussi Cambacérès, même sujet, *Serm.*, tom. II, pag. 362 et suiv.

Du temps des Apôtres, les hommes et les femmes prioient ensemble indifféremment. C'est que tous avoient les vertus propres à leur sexe. Dans les femmes, la réserve sévère; dans les hommes, une chasteté exemplaire. Nous lisons au livre des Actes, qu'une femme, marchande de pourpre, vint trouver saint Paul et son disciple, pour lui dire : *Si vous me jugez digne du Seigneur, je vous prie de venir chez moi, et d'y demeurer.* D'autres, telles que Priscille et Persis, s'attachèrent à la personne des saints Apôtres, pour les accompagner dans leur mission; c'étoient des femmes autant supérieures à leur sexe, que les Apôtres l'étoient au commun des hommes. Jamais une seule ne fut soupçonnée. Aujourd'hui, celles-là mêmes qui ne sortent pas, chez elles ne sont pas à l'abri du soupçon, à cause de la recherche qu'on leur voit mettre à leurs ajustements et aux commodités de la vie. Les premières n'avoient qu'une seule affaire, la propagation de l'Evangile; les femmes de nos jours n'en connoissent d'autres que leur parure, que le désir de plaire; tout le reste est pour elles un vain songe.

Act. XVI. 15.

Rom. XVI. 12.

Où voyons-nous les femmes s'occuper du soin de réformer les mœurs de leurs maris, et les maris régler la conduite de leurs femmes? On ne s'unit que pour s'enrichir et s'abandonner ensemble à toutes les dissipations du siècle. Avant de s'établir, pense-t-on à s'informer si telle personne a reçu une éduca-

tion chrétienne, si elle en a profité? Nullement. Qu'apporte-t-elle en mariage? On ne s'embarrasse de rien de plus; et ce que l'on appelle aujourd'hui mariage, n'est qu'un trafic honteux où l'on se vend et s'achette, où chacune des parties met à se surprendre plus d'astuce que l'on n'en apporte même dans le commerce. Dans l'innocence des patriarches, on ne procédoit point de la sorte. Point de spéculations, point de formalités, point d'autres assurance que la vertu et la piété (*).

T. I. Bened. Pag. 737.

Que l'on cesse donc de faire retentir à nos oreilles ces frivoles et coupables excuses : Je suis enchaîné aux fonctions du barreau, engagé dans la gestion des affaires publiques, dans les détails d'un commerce, du ménage, des enfants à élever, des domestiques à surveiller, en un mot, je suis un homme du monde ; je n'ai point le loisir de lire les saintes Ecritures; j'en laisse le soin à ceux qui ont renoncé au monde, qui vivent retirés dans la solitude, et dont la vie n'est traversée par aucun embarras. Que dites-vous, ô mon frère? ce n'est point votre affaire, à vous, de lire nos saints livres, vous avez mille difficultés qui vous en détournent? Mais c'est à vous, à vous bien plus particulièrement, à en faire votre lecture. Ces solitaires à qui vous en abandon-

(*) Hom. LXXIII *in Matth.*, LXXIV, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 731, 782.

nez le soin, ils pourroient s'en passer bien plus impunément que vous qui êtes battu sans cesse par les vagues de ce monde. Tranquilles dans le port ou sous la tente, ces heureux solitaires n'ont point à lutter comme vous contre les distractions orageuses que donnent la fréquentation du barreau, le maniement des affaires, les soucis du commerce. Mais vous, traînant toujours après vous la chaîne de vos péchés, vous, exposé à de continuels naufrages, vous avez à tout moment besoin du secours qui se puise au sein des divines Écritures. Pour vous, combats éternels, chutes fréquentes : c'est une épouse qui met votre patience à l'épreuve, ce sont des enfants qui vous irritent par leurs déréglements, ce sont des piéges cachés, des perfidies et des trahisons secrètes dont il faut vous défendre, des procès à soutenir, des disgrâces de fortune à réparer, des chagrins domestiques à dévorer, des pertes amères à déplorer; c'est tout à la fois la prospérité et l'adversité qui vous assiègent; c'est votre propre cœur avec ses passions, ses humeurs, ses vices, qui vous livre de continuelles attaques. Tantôt une occasion soudaine, tantôt d'importunes nécessités; pas un instant où vous ne soyez sur le champ de bataille : et cette armure céleste qui jamais ne devroit quitter vos mains, vous la repoussez! Non, point d'espérance de salut pour celui qui néglige la lecture des saints livres. Par eux, vous repoussez les traits en-

flammés de l'ennemi ; par eux, vous apprenez à réformer vos mœurs, vous vous relevez de vos chutes, vous en prévenez de nouvelles ; par eux, vous vous entretenez avec Dieu lui-même, dont vous entendez les oracles sortir de son sanctuaire. S'ils ont des obscurités qui les mettent parfois au-dessus de votre intelligence, ils ont aussi des clartés qui se font voir à tous les yeux. Car, pourquoi l'Esprit Saint a-t-il choisi pour écrivains des hommes du peuple, sans doctrine et sans lettres, si ce n'est afin que leur langage les mît à la portée des plus simples et des ignorants eux-mêmes? Où sont, dans l'Evangile, les obscurités qui puissent vous arrêter?... C'est là donc un vain prétexte, une excuse mensongère dont on veut couvrir sa paresse. Vous n'entendez pas son langage ; comment l'entendriez-vous? vous ne le lisez pas. Lisez, relisez encore, revenez sur vos lectures, allez jusqu'au bout; les endroits difficiles s'éclairciront par ceux qui sont sans obscurité. Que s'il vous en reste encore, qui vous empêche de consulter? Témoignez un vif désir d'être instruit, et vous le serez. Dieu, qui lira au fond de votre cœur la sincérité de vos dispositions, ne vous laissera pas sans lumière ; lui-même, à défaut de tous secours humains, viendroit à votre aide (*).

(*) *Conc. III de Lazaro*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 55—60 ; *Bibliothèque chois.*, tom. XIII, pag. 93.

La bonté et la sagesse du Seigneur se font sentir également dans la manifestation de la sainte Ecriture. Il remplit Moïse de son esprit, lui donne les tables de la loi, le retient près de lui durant quarante jours sur la montagne, pour lui communiquer ses commandements. Après Moïse, il envoya ses prophètes, dont on sait combien de maux ils eurent à souffrir. La guerre dévore le peuple de Dieu, et les livres sacrés périssent dans les incendies. Le même Esprit divin qui les avoit dictés, les reproduit sous la plume d'Esdras, qui les rédige de nouveau, et les ramasse en un seul corps. Elles trouvent dans les Septante de savants interprètes. Jésus Christ vient, qui les consacre de nouveau par sa divine sanction. Les Apôtres les répandent partout l'univers. Le nouveau Testament accroît les richesses du premier. Les miracles de Jésus-Christ nous sont fidèlement transmis par les saints évangélistes. Les Apôtres publient leurs admirables épîtres. Nous sommes à tout moment renvoyés à l'Ecriture : *Tout ce qui a été écrit l'a été*, dit saint Paul, *pour notre instruction, afin que nous concevions une espérance ferme par la patience et par les consolations que les Ecritures nous donnent*. Jésus-Christ disoit aux Juifs : *Vous êtes dans l'erreur, parce que vous ne connoissez pas les Ecritures*. Les prophètes avoient dit auparavant : *Que tous vos entretiens et vos méditations de nuit et de jour aient pour objet la loi du Très-*

T. XII Bened. Pag. 89.

Pag. 90.

I. Tim. III. 16. Rom. XV. 4.

Matth. XXII. 29.

Ps. I. 2. Eccli. IX. 23.

Ps. xxx. 14. I. Petr. III. 10. *Haut. Que vos paroles, ô mon Dieu, sont douces et agréables à mon palais*, s'écrioit David; il ne dit pas : Qu'elles sont douces à mes oreilles mais à mon palais! il les savoure comme on fait un rayon de miel, ainsi qu'il s'exprime lui-même. Aujourd'hui, hélas! l'on sait à peine qu'il existe un livre des saintes Ecritures. De là ce déréglement habituel de nos mœurs. Pour les autres professions, que d'études, quel long et laborieux apprentissage! Pour apprendre l'art de craindre le Seigneur, la science de bien vivre, on ne s'en met pas en peine. La preuve; que je vous dise : *Défendez à votre langue de dire le mal; que vos lèvres ne prononcent aucun mensonge; détournez-vous du mal; faites le bien, cherchez la paix et la poursuivez;* ou la même chose en d'autres termes : Répondez-moi, quel est l'écrivain sacré, prophète, évangéliste, Apôtre, n'importe, qui vous donne ces préceptes; dans quel livre de l'Ecriture se trouvent-ils? Vous n'avez rien à me répondre. Vous ne seriez pas si muets, s'il étoit question d'affaires purement temporelles (*).

Ps. cxviii. 103.

Ps. xxx. 14.

T. VII Bened. Pag. 15. *Gardez-vous bien de donner les choses saintes aux chiens, et ne jetez point vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent sous leurs pieds.* Ces perles précieuses, ce sont nos saintes Ecritures. Et ceux qui les foulent sous leurs pieds,

Matth. VII. 6.

(*) Hom. VIII *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Test.*, pag. 785, 786.

quels sont-ils. Ceux qui ne savent point les apprécier, qui ne leur accordent point une estime de préférence sur tout le reste. Ce sont tous ceux qui mettent à les connoître moins d'empressement qu'ils n'en apportent à leurs infâmes spectacles où ils vont perdre des journées entières au préjudice même de leurs intérêts domestiques; exacts à retenir bien fidèlement tout ce qu'ils y ont entendu, et à se nourrir du poison qu'ils ont été y chercher. Mais ces églises où nous vous faisons entendre la parole de Dieu, à peine ils consentent à leur accorder un quart d'heure. D'où vient cette indifférence? C'est que nous n'avons plus rien de commun avec le ciel, et qu'il ne nous reste de christianisme que le nom.

Le mépris de sa parole sainte, Dieu le menace des plus rigoureux châtiments; non pas qu'il soit si jaloux de nous y précipiter, mais pour nous inspirer une salutaire frayeur qui nous détourne d'une aussi funeste habitude. Toujours indociles à sa voix, nous courons en aveugles dans le chemin qui se termine par l'abîme des enfers. Le moyen d'exécuter ce qu'il nous commande; quand nous ne voulons pas même l'entendre, quand ces pieux exercices, quelque courts qu'ils soient, n'obtiennent de notre part qu'humeur, impatience et dégoûts? Vous exigez bien de ceux avec qui vous vous entretenez d'objets frivoles pour la plupart, la plus sérieuse attention; vous vous croiriez personnelle- Pag. 16.

ment offensés si on ne vous l'accordoit pas. Vous même, que l'on fasse en votre présence le récit d'un voyage de long cours sur terre ou sur mer, où l'on vous détaille et la distance et les pays avec leurs villes, leurs édifices et leurs monuments ; vous êtes tout yeux et tout oreilles. Et quand c'est Dieu qui vous parle, quand il vous entretient d'aussi magnifiques intérêts que ceux du ciel, vous ne voulez pas qu'il s'offense de vos insultantes froideurs, et d'une dissipation qui égare aussitôt votre esprit et vos pensées? Vous ne vous mettez seulement pas en peine de connoître s'il y a bien loin d'ici à cette cité céleste dont nous vous parlons. Avec cette coupable indifférence, vous en êtes plus loin que le ciel ne l'est de la terre; tandis qu'avec plus d'empressement à nous écouter, vous vous trouveriez bientôt à ses portes; car son éloignement tient moins à la distance des lieux qu'à la longueur de notre marche.

Vous êtes bien savant dans la connoissance de l'histoire ancienne et moderne; vous rendriez un compte fidèle des règnes précédents, des événements militaires auxquels vous avez pris part, des jeux publics qui ont été donnés ; vous citeriez et ceux qui y combattirent, et ceux qui y furent couronnés ; et quel intérêt réel y pouvez-vous prendre? Mais pour ce royaume du ciel, dont nous vous parlons, quel en est le prince, quelle en est la hiérar-

Pag. 17.

chie, quels sont ceux qui ont combattu vaillamment sous ses drapeaux, vous n'y songez même pas. Vous ne vous donnez pas même la patience d'entendre ceux qui vous en feroient connoître la législation. Comment, après cela, vous flatteriez-vous de participer aux biens ineffables qu'il vous promet (*)?

C'est l'ennemi du salut qui vous détourne de l'étude des livres saints; il vous enlève à ce trésor pour vous dérober les richesses que vous en recueilleriez....

Que sert, dites-vous, d'entendre la parole de Dieu, lorsqu'on ne la pratique pas? Je réponds qu'on ne laisse pas d'en recueillir un grand avantage. Il suffit de l'entendre pour se sentir disposé à s'accuser soi-même; on se fera de secrets reproches; on gémira intérieurement; et l'on finira par exécuter ce que l'on entend (**).

Repos du dimanche.

Les Juifs se faisoient du sabbat un jour de repos, qu'ils consacroient à l'inaction. Ils étoient dans l'erreur. L'intention du Seigneur, en leur défendant tout travail pour ce jour-là, étoit de les éloigner de toute occupation temporelle, pour les seuls intérêts de la vie future. Cela est si vrai, que le

(*) Hom. I *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I pag. 11—13.
(**) Hom. II *in Matth.*, t. VII Bened., p. 31.

prêtre, ce jour-là, travailloit plus que les autres jours, où il se contentoit d'offrir une victime, tandis qu'il en offroit deux le jour du sabbat. Or, si le sabbat eût été destiné au repos, le prêtre auroit dû jouir du même privilége que les autres. En faire un jour de réjouissance, de plaisir, de bonne chère, étoit un abus non moins criminel. Dieu l'a institué pour les œuvres de religion, non pour les excès de la débauche (*).

Nous devons observer religieusement le jour du dimanche, que l'on peut appeler le jour de la naissance de la nature humaine, parce que c'est celui où, de morts que nous étions, nous avons été ranimés à la vie; nous étions perdus, et nous avons été retrouvés: d'ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés à lui. Mais c'est par des hommages tout spirituels que nous devons solenniser ce saint jour, non par une joie dissolue et de profanes divertissements. Il appartient tout entier aux œuvres de la piété chrétienne. C'est celui où l'enfer a été détruit, l'arrêt de notre condamnation révoqué, le péché renversé; où les portes de l'enfer ont été brisées, où le Démon a été enchaîné, où l'antique guerre qui séparoit le ciel d'avec la terre a cessé, où

(*) *De Lazaro et divite*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 570. Voyez Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. II, pag. 225, 241, 251 et suiv., citant saint Jean Chrysostôme; Molinier, *Serm. chois.*, tom. IV, et Terrasson, l. IV, p. 12—32, ont traité ce sujet d'une manière satisfaisante.

l'homme a été réconcilié avec Dieu, la race humaine réhabilitée, ennoblie, où le soleil a éclairé le plus manifique spectacle, l'homme appelé à l'immortalité. Réfléchissez, ô mon frère, de combien de grâces vous avez été comblé dans ce jour, de quels maux vous avez été sauvé. Pensez à ce que vous étiez, à ce que vous êtes devenu. Si le jour de votre naissance est pour vous un jour de fête; si les affranchis célèbrent celui où ils ont été appelés à la liberté, s'ils le solennisent par des réunions et des largesses, devons-nous faire moins pour celui qui a fait notre émancipation ? Saint Paul demande pour ce jour-là de plus abondantes aumônes en faveur des pauvres. Faites-vous une loi et une sainte habitude de marquer le dimanche par de pieuses largesses, contre lesquelles nulle dispense ne puisse prescrire (*).

PSAUMES ET CHANTS SACRÉS.

L'amour du chant est naturel à l'homme. C'est par le chant que les nourrices apaisent les cris de leurs enfants, et calment leurs douleurs, en les provoquant au sommeil; que le voyageur charme les ennuis d'une longue route; que le laboureur se délasse de ses travaux. Pour empêcher que le Démon n'abusât de cette disposition pour introduire des chants lascifs, efféminés, Dieu nous a donné les T. v Bened. Pag. 131.

(*) *De Eleemos. et collat.*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 288, 289; La Boissière, *Carême*, tom. II, pag. 367.

saints cantiques, source tout à la fois de plaisir et d'instruction. Autant les premiers causent de dom-
Pag. 132. mage à l'âme qu'ils énervent, autant ceux-ci lui deviennent profitables, par le goût de la piété qu'ils inspirent, par les salutaires leçons qu'ils présentent, par les grâces de l'Esprit Saint qu'ils appellent. C'est
Ephes. v. 18. ce que saint Paul nous déclare dans ces paroles : *Ne vous laissez point aller aux excès du vin, d'où viennent les dissolutions, mais remplissez-vous du Saint Esprit, vous entretenant de psaumes, d'hymnes, de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant du fond de vos cœurs, à la gloire du Seigneur.* Du fond de vos cœurs, c'est-à-dire non des lèvres seulement, avec distraction, mais unissant l'intention aux paroles. Laissons aux animaux immondes la fange de leurs chansons déshonnêtes; laissons aux Démons ces hymnes impurs qu'ils ont inventés pour ceux qui les servent. Nous, tels que les abeilles à qui il ne faut que le parfum des fleurs les plus suaves, n'aimons que ces chants spirituels qui attirent la grâce de l'Esprit Saint, et qui purifient à la fois l'âme et les lèvres. Ne vous contentez pas de les louer, engagez vos femmes, vos enfants, à en mêler le chant à leurs occupations domestiques. Parce que le Démon est aux aguets pour nous surprendre dans nos repas, par l'intempérance, par une joie désordonnée et des rires immodérés, faisons-les précéder et suivre par de saints cantiques

répétés en famille. Dans l'étroite prison qu'il habitoit, l'Apôtre interrompoit le sommeil de la nuit, pour chanter avec Silas des cantiques de louanges en l'honneur du Seigneur. Ni la sombre obscurité de son cachot, ni le besoin de donner quelque repos à ses membres fatigués sous le poids de ses chaînes, ni le sentiment de tant de sollicitudes, ni la tyrannie du sommeil, ni le vif aiguillon de ses souffrances, rien n'étoit capable de lui faire oublier un moment ce pieux exercice. A plus forte raison, ne devons-nous pas, nous qui vivons sans inquiétude du lendemain, nous, dans l'abondance des biens, ne devons-nous pas, dis-je, faire retentir sans cesse les chants de la reconnoissance, pour les opposer aux criminelles impressions que la bonne chère et les plaisirs de la table sont dans l'usage de produire. Imitons les riches qui parfument leurs tables d'essences précieuses, pour corriger l'odeur des viandes; à leur exemple, portons-y les douces vapeurs d'une harmonie spirituelle, afin de tempérer par son charme l'excès de l'abondance, et de purifier nos âmes, en nous réunissant pour chanter ensemble au Seigneur : *Vous nous avez rempli de joie dans la vue de vos créatures, c'est pourquoi nous la ferons éclater en louant les ouvrages de vos mains.* Si les mondains appellent à leurs banquets les Démons, avec leurs comédiens, leurs courtisanes, leurs hommes de plaisir, et avec eux, les adultères,

Act. XVI. 25.

Ps. XII. 5.

les débauches, les criminels désirs et tout ce qui en compose la nombreuse escorte, appeler à notre table David et sa lyre céleste, c'est y appeler Jésus-Christ lui-même, et avec lui, la paix, la chasteté et tous les biens dont il est la source. Prenons-en la sainte habitude; et les cantiques sacrés viendront d'eux-mêmes se placer sur nos lèvres. En tout temps, en tout lieu, votre voix, toujours sûre de plaire au Seigneur, pourra suivre l'élan de votre cœur (*).

T. III Bened. Pag. 153.

Paul et Silas, jetés dans une étroite prison, interrompent le sommeil de la nuit pour chanter les louanges du Seigneur. Le texte sacré indique avec précision le moment où le saint Apôtre se livre à ce pieux exercice. *Sur le minuit, s'étant mis en prière, ils chantoient des hymnes, et les prisonniers les entendoient.* Sur le minuit, à l'heure où le sommeil vient le plus fortement s'appesantir sur tous les yeux pour endormir les douleurs et calmer les peines de l'âme, c'est là l'instant même qu'ils ont choisi pour payer à Dieu le tribut de leur amour. Lorsque nous souffrons, nous recherchons la société de nos amis, pour charmer, par la douceur de leur entretien, le sentiment de nos souffrances; ainsi nos saints Apôtres, dans le transport de la charité qui

Act. XVI. 25.

(*) *In ps.* XLI, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 147—149. Voyez la belle dissertation de Bossuet, en tête des psaumes, pag. 35 de la traduction française que nous en avons publiée, Paris, 1822, 1 vol. in-8°; et tom. VII de cette *Bibliothèque choisie*, pag. 148, où notre saint évêque s'est rencontré avec saint Basile de Césarée.

les anime, adressent au Seigneur leurs pieux cantiques. Ils deviennent insensibles aux douleurs qu'ils éprouvoient; leur être tout entier est absorbé, anéanti. Leur prison s'est changée dans un temple que consacrent leurs hymnes religieux; le poids de leurs chaînes ne sauroit retenir leurs âmes, qui s'élancent vers le ciel pour aller s'y entretenir avec l'unique objet de leurs affections. Telle est la vertu des chants sacrés qu'ils font retentir au milieu de leurs fers. Non-seulement les Apôtres ont oublié leurs propres souffrances, mais on diroit qu'ils ont répandu autour d'eux les rayons de la joie céleste dont ils sont pénétrés. Elle passe dans tous les cœurs, elle les change, elle a fait de chacun des prisonniers, du geôlier lui-même, un nouvel homme. Act. XVI. 26.
« Tout à coup, poursuit l'historien, il se fit un si » grand tremblement de terre, que les fondements » de la prison en furent ébranlés; toutes les portes » s'ouvrirent en même temps, et les liens de tous » les prisonniers furent rompus. Le geôlier s'étant » éveillé, et voyant toutes les portes de la prison » ouvertes, vouloit se tuer, s'imaginant que les pri- » sonniers s'étoient sauvés, quand saint Paul le ras- » sura en lui criant: Ne vous faites point de mal, » car nous voici encore tous. Se confondant, par » excès d'humilité, avec les malfaiteurs dont il par- » tageoit la captivité (*). »

(*) *In illud: Diligentibus Deum*, etc.. Morel, *Opusc.*, t. IV, p. 195, 196; et *in ps.* CXLV, tom. V Bened., pag. 529.

T. VII Bened. Pag. 257. Qui que vous soyez, Anges, Archanges, chœurs célestes, peuples de la terre, le Seigneur vous ap-
Dan. III. 30. pelle à chanter ses louanges : *Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes l'œuvre de ses mains.* Car tous ses ouvrages sont admirables ; tous surpassent et l'intelligence et l'imagination et tout le langage des hommes. Les prophètes en chantent chaque jour la grandeur sur des tons divers ; chacun d'eux fait retentir des hymnes à sa gloire. Ecoutez-les qui
Ps. LXVII. 19. nous disent ; celui-ci : *Vous êtes monté en haut ; vous avez emmené un grand nombre de captifs, vous avez distribué des présents aux hommes.* Ail-
Ps. XVIII. 8. Isa. XIII. 12. leurs : *Le Seigneur est puissant ; c'est le Dieu fort dans les combats ; il divisera les dépouilles des forts.*
Osée XIII. 14 Un autre, chantant sa victoire sur la mort : *Où est ta victoire, ô mort ? ô enfer, où est ton aiguillon ?*
Zach. IX. 9. Un autre s'adressant à Jérusalem : *Tressaillez de joie, ô fille de Sion ! annoncez en tout lieu que votre Roi vient à vous plein de douceur.* Un autre, prédisant son futur avènement à la fin des siècles :
Joël. II. 11. *Le Seigneur que vous cherchez viendra, et qui pourra soutenir le jour de son avènement ? Tressaillez de joie, et bondissez comme de jeunes veaux*
Deut. IV. 35. *qu'on a déliés.* Un autre : *C'est là notre Dieu, et il n'y en a point d'autre qui lui soit comparable.* Eh ! que faisons-nous dans ses temples, tandis que le récit de ces merveilles retentit autour de nous ? Au lieu de nous confondre, de nous anéantir dans un saint respect, au lieu de nous transporter dans

le ciel, nous sommes ici comme dans un marché public, allant, venant ; nous permettant un indécent tumulte, perdant à de frivoles entretiens le temps destiné à la prière (*).

Que devons-nous faire dans nos églises, et qu'est-ce que la religion exige de nous ? Accompagner le chant des hymnes sacrés du plus profond recueillement et de la plus fervente piété. Il est parmi les fidèles ici présents, des hommes, et vous les connoissez bien, qui, sans respect pour la présence du Seigneur, ne mettent nulle différence entre les paroles que l'Esprit Saint a dictées et leurs chants profanes, en troublent l'harmonie par d'indécentes clameurs, s'agitent comme des insensés, circulent çà et là, et témoignent par leur dissipation, combien ils sont étrangers à l'Esprit de ces saintes assemblées. Téméraires et misérables que vous êtes! ces hymnes de gloire que les Anges font retentir dans le ciel, ces hommages de votre dépendance que vous rendez au Dieu de qui vous tenez l'être, ces accents de la pénitence, par lesquels vous lui demandez pardon de vos péchés, ils ne devroient sortir de votre bouche qu'avec un tremblement religieux, qu'avec le sentiment profond de la componction. Mais vous, n'êtes-vous donc qu'un vil histrion, pour remuer comme vous faites et des

T. VI Bened. Pag. 97.

(*) Hom. XIX *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 251.

mains et des pieds, et ne pouvoir tenir en place. Quoi ! vous osez, sans honte et sans frayeur, vous attaquer à ces chants sacrés ! Vous ne pensez donc pas que Dieu est aussi réellement présent dans ce temple que si vous le voyiez des yeux du corps, que ses regards suivent chacun de nos mouvements, et tiennent un compte fidèle de toutes nos actions. Vous ne pensez pas que les Anges environnent nos autels, prosternés, tremblants aux pieds de cette table où se célèbre le terrible sacrifice. Non, vous n'y pensez point. Pourquoi? Parce que votre esprit, plein des récits et des spectacles de vos théâtres mondains, qui l'enveloppent comme d'un nuage, en transporte les souvenirs et les images au milieu de nos augustes cérémonies. De là ces clameurs confuses dans lesquelles votre esprit s'évapore au hasard. Est-ce bien là la manière dont vous demanderez à Dieu grâce pour vos péchés; la manière dont vous obtiendrez sa miséricorde, quand vous ne lui adressez vos prières qu'avec le ton de l'insulte et du mépris? Vous lui dites : Seigneur, *sauvez-moi*, et tout cet extérieur témoigne que vous n'avez pas le moindre désir d'être sauvé (*).

A toutes les tentations qui nous porteroient au péché, opposons le chant des cantiques sacrés; aux

T. IX Bened. Pag. 727.

(*) *De verbis Isaiæ : Vidi Dominum*, Morel, *Opusc.*, tom. III, p. 725, 726.

péché, opposons le chant des cantiques sacrés; aux agressions de l'ennemi de nos âmes, opposons le charme qui résulte de la harpe de David. Que nos voix se mêlent à ses accords, et que nos âmes s'en pénètrent; qu'il y ait une constante harmonie entre les uns et les autres. Autrement, nous aurions trop à rougir d'exprimer des paroles que nos actions démentiroient. Les psaumes du saint prophète sont, pour le chrétien qui les médite, une source féconde d'instruction. Ils mettent sous nos yeux l'œuvre tout entière de la création. Êtes-vous curieux d'apprendre si cet admirable ciel qui se développe sur vos têtes, subsistera toujours, ou s'il subira quelque changement? David va vous répondre : *Les cieux périront; ils périront tous comme des vêtements; vous les replierez, Seigneur, comme un manteau, et ils seront changés.* Voulez-vous en connoître la forme et les dimensions? Allez à l'école de David : *Il a étendu le ciel comme une tente; il a suspendu les eaux à sa voûte.* Si vous voulez pénétrer jusqu'aux fondements de la terre; David vous y conduit : *Ils sont affermis sur les mers.* Connoître la cause des tremblements qui l'agitent : *Dieu regarde la terre et elle tremble.* A quelle fin il a créé la nuit : *C'est alors que toutes les bêtes des forêts cherchent leur pâture.* Pourquoi les montagnes : *Afin que leurs retraites servent d'asiles aux chamois.* Les arbres sauvages : *Pour offrir des nids à l'autruche, un abri*

Ps. CI. 29.
Ps. CIII. 1. 2.
Ps. XXII. 6.
Ps. CIII. 32.
Ibid. 20.
Ibid. 18.
Ibid. 17.

au hérisson. Les sources des eaux perdues dans les
Ibid. 11. solitudes : *Pour étancher la soif des animaux sauvages*. Pourquoi les présents de la vigne : Non-seulement pour servir à vos besoins, mais pour contribuer à vos plaisirs. Providence libérale envers tout
Ps. CXLIV. 15. ce qui respire : *Toutes les créatures attendent de vous que vous leur donniez leur nourriture en leur temps*. Vous y apprenez que c'est Dieu qui a fait toutes les
Ps. CIII. 27. choses visibles et invisibles, et comment? *Il a parlé, et toutes choses ont été faites ; il a commandé, et tout a été créé* (1). Quelle est la matière dont notre corps a
Ps. CIII. 14. été fait : *Dieu s'est souvenu que nous ne sommes que poussière, et que nous retournerons en poussière*.
Pag. 728. Quel est le privilége et l'excellence de notre na-
Ps. VIII. 6. ture : *Vous avez environné l'homme d'honneur et de gloire, et vous l'avez établi sur les ouvrages de vos mains*. Comment, dès maintenant et avec des corps mortels, nous avons quelque chose de commun
Ps. LXXXVIII. 46. avec les célestes intelligences : *Vous ne l'avez rendu que de peu inférieur aux Anges*. Jusqu'où va l'a-

(1) L'abbé Batteux (tom. III, chap. IX, pag. 296) a enrichi son *Cours de littérature* d'une magnifique paraphrase du Psaume 103, que M. le cardinal Maury ne manque pas de recommander aux méditations du prédicateur. (*Essai sur l'éloquence de la chaire*, tom. II, pag. 199.) Toutes les beautés lyriques de ce chef-d'œuvre s'y trouvent parfaitement divisées, et présentées en neuf tableaux de la plus grande magnificence. C'est le commentaire le plus instructif et le plus lumineux que je puisse indiquer aux candidats de la chaire, pour leur apprendre à discerner et à sentir les richesses oratoires et poétiques des livres saints.

mour de Dieu pour nous ? *Il a compassion de ceux qui le craignent comme un père tendre a compassion de ses enfants.* Quel est le bonheur qui nous attend au sortir de la vie : *O mon âme, entrez dans votre repos !* Tout, en un mot, y respire la gloire du Seigneur : *Les cieux racontent sa gloire, le jour l'annonce à la nuit, la nuit la révèle au jour.* Et cette admirable succession de la lumière et des ténèbres, est un hymne éloquent, jamais interrompu, que chante la nature en l'honneur de son divin auteur.

Ps. CII. 13.

Ps. CXV. 7.

Ps. XVIII. 1.

Ce ne sont pas là les seules considérations que les psaumes nous présentent. Nous y découvrons encore l'histoire de Jésus-Christ, la vérité de la résurrection des corps, d'une vie future, le bonheur promis à l'âme juste, les supplices réservés aux méchants, les règles de conduite, les objets principaux de notre croyance, tout ce qu'il y a de plus important dans la science du salut. Avec ce divin livre, nous sommes fortifiés contre les tentations, relevés après nos chûtes, consolés dans les épreuves de la vie. Justes, il assure votre confiance ; pécheurs, il vous guérit en vous amenant à la pénitence. Dans la plus haute fortune, il vous forme à la modestie, à l'humilité, en vous faisant connoître la vanité des richesses, de la puissance, le néant de la gloire humaine, le terme fatal où viennent aboutir toutes nos grandeurs, la différence que la mort établit entre le juste et le pécheur. Ce n'est là qu'une bien

légère ébauche. La méditation assidue de ce saint livre en fera ressortir une foule de richesses nouvelles (*).

Livre des prophètes.

T. v Bened. Pag. 572. Les écrits des prophètes sont des tableaux qui nous montrent le vice et la vertu dans leurs couleurs naturelles. Vous y voyez retracés avec énergie les portraits du juste et du pécheur, avec les nuances diverses qui les caractérisent. De même que la peinture nous représente des combats et des meurtres, ainsi la plume des prophètes rend sensibles à nos yeux le péché et ses brusques irruptions, puis ses défaites et sa ruine; les Démons tantôt commençant la guerre, tantôt vaincus et mis en déroute. Avec quel empressement ne devons-nous pas étudier leurs savantes compositions! Comparez-les avec les ouvrages d'un art profane : quand vous considérez ceux-ci, quel fruit vous en revient-il? quel avantage, dites-moi, recueillez-vous de l'aspect de ce roi, de ce
Pag. 573. consul que vous voyez sur la toile? Je ne puis être roi, et ne m'en soucie guère. Que me sert de contempler ce riche au milieu de ses trésors? Pauvre, à cette vue, je ressentirai l'envie; riche, je l'inspirerai; de même

(*) Hom. XXVIII *in Epist. ad Rom.*, Morel *Nov. Testam.*, t. IV, p. 356—368; Bossuet, *Dissertat. prélimin. des Psaumes*, dans notre traduction, pag. 47, 168, et suiv.; Saurin, dans *Morc. chois. des protestants*, pag. 53.

si je suis dans la souffrance et dans les larmes. Laissez, laissez donc là ces futiles images, et tournez vos regards sur les tableaux que vous présentent nos livres saints. Ce portrait du pécheur qui tombe et qui se relève est pour moi une leçon éloquente dont je me fais à moi-même l'application. Ce juste qui marche d'un pas ferme dans le chemin de la vertu, il me tend la main pour m'y conduire avec lui; il m'offre et ses combats et ses victoires, en m'invitant à les partager avec lui (*).

Faisons monter dans cette chaire ce sublime Isaïe, à qui il fut donné de contempler les Séraphins face à face, d'entendre leurs harmonieux concerts, et de révéler au monde les oracles ineffables qui lui annonçoient l'avènement de Jésus-Christ. *Vision prophétique d'Isaïe, qu'il a eue contre Juda et Jérusalem.* Quelle est cette vision? apprenez-le moi, ô grand prophète! *Cieux, écoutez; et toi, terre, prête l'oreille, car le Seigneur parle.* Mais pourquoi ce changement de langage? vous promettiez une vision contre Juda et contre Jérusalem; et tout à coup vous interpellez le ciel et la terre, des êtres irrationnels, au lieu de nous entretenir d'êtres raisonnables. Le prophète s'est retracé à la pensée les paroles par lesquelles Moïse, au moment d'introduire son peuple dans la terre promise, lui dénonce

T. II Bened. Pag. 344.

Isa. I, 1 et seq.

Pag. 345.

Deuter. XXXII.

(1) *In ps.* I., Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 847.

dans les mêmes termes les maux dont ses infidélités étoient menacées; et pour confirmer la vérité de ces menaces trop bien justifiées par l'événement, ne pouvant point faire parler en personne Moïse ni Aaron, ni aucun de leurs contemporains morts depuis tant de siècles; il s'adresse à ces mêmes éléments, témoins toujours subsistants, de qui le saint législateur avoit invoqué le témoignage. *Ecoutez donc, ô cieux!* vous qui fîtes tomber la manne pour nourrir Israël; *prête l'oreille, ô terre!* qui servites à ce même peuple un banquet miraculeux, dans le désert où il n'avoit point d'animaux pour la cultiver. Israël, au mépris de tant de bienfaits, ne cesse pas d'outrager le Seigneur. A qui adresserai-je la parole? A ce peuple? il est sourd à ma voix. A des êtres sans raison, puisqu'aussi-bien ce peuple s'est dégradé au-dessous d'eux, par l'oubli qu'il a fait de la sienne? Ainsi un autre prophète, à l'aspect des abominations dont l'impie Jéroboam souilloit la maison du Seigneur, s'étoit écrié : *Autel, autel, écoute; voici ce que dit le Seigneur.* Il s'adresse à l'autel, à un amas de pierres insensibles, parce que le cœur de ce prince l'est davantage encore. *Autel, écoute;* et l'autel s'est rompu au commandement du prophète; et cet amas de pierres insensibles l'a entendu. Avec lui, la cendre du sacrifice impie s'est dispersée. *Cieux, écoutez; et toi, terre, prête l'oreille, car le Seigneur parle.* — Et que dit le Sei-

III. Reg. XIII. 2 et seq.

Pag. 346.

gneur? — *J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils se sont révoltés contre moi. Le bœuf connoît celui à qui il est.* O hommes moins reconnoissants que la brute des campagnes! *et l'âne, l'étable de son maître.* O peuple, plus stupide que le plus stupide des animaux! *Mais Israël est sans intelligence, et mon peuple sans entendement. Malheur à toi, nation pécheresse!* — Pourquoi *malheur?* — Parce que ses iniquités opiniâtres ont forcé le Seigneur à s'éloigner d'elle. Malade que dévore une plaie sans cesse renaissante, plus de remède, plus de médecin. Vigne rebelle à la culture, je ne l'arroserai plus de mes sueurs. *Malheur!* comme dans les cris des funérailles. Hélas! ils ne rappelleront point le mort à la vie. Ainsi Jésus-Christ pleure sur Jérusalem abandonnée à la vengeance céleste. *Malheur à toi, peuple chargé d'iniquités!* Il n'y a pas, dans tout ce corps, une partie saine. *Race corrompue, malheur à toi! Ces enfants scélérats ont abandonné le Seigneur,* et l'ont forcé, lui, le saint d'Israël, de se venger. *Quelle nouvelle blessure pourriez-vous recevoir?* de quelles plaies pourrai-je vous frapper encore. La famine, la peste? vous en avez épuisé tous les fléaux, sans que votre malice en ait été corrigée. Sans cesse iniquités sur iniquités. *Toute tête est malade, et tout cœur est languissant,* tant la corruption est universelle. Ce corps tout entier n'est qu'une vaste blessure. *Depuis la plante des pieds*

Pag. 347.

jusqu'au haut de la tête, il n'y a en lui rien de sain. Votre ville est déserte, et vos villes brûlées par le feu; les étrangers dévorent votre pays. Reconnoissez là les effets de ma colère. Pour vous changer, je n'ai rien omis de ce qui étoit en mon pouvoir; et rien n'a pu vous changer. On ne ressuscite pas un cadavre. *Ecoutez, écoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome*, vous qui imitez les déréglements de cette ville infâme. *Qu'ai-je affaire de la multitude de vos victimes? J'en suis dégoûté; je n'aime point les holocaustes des béliers, ni la graisse des troupeaux. Ne me présentez plus de vaines oblations, l'encens m'est en abomination. Je ne puis plus souffrir, ni vos nouvelles lunes, ni vos sabbats et vos autres fêtes. Lorsque vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai mes yeux de vous.* Est-il exemple d'une colère montée aussi haut? Mais quels transports! quel langage! ce sont des apostrophes au ciel, des gémissements, des imprécations, des pleurs et des sanglots. Combien le Seigneur est irrité, pour ne plus vouloir ni de sacrifices, ni de fêtes, ni de prières! Qu'attendez-vous encore, et quelle va être la suite? *Lavez-vous, purifiez-vous*, dit le Seigneur. Mais il venoit de dire : Je ne veux plus vous écouter; à quoi bon des ablutions nouvelles? Pour unir la justice qui menace, à la douceur qui attire. Que si leur union devenoit encore impuissante, c'est alors qu'il n'y a plus d'espoir de

salut. Mais si déjà ils ont perdu l'espérance, que peuvent-ils attendre de leurs purifications? Parce que celui qui parle ainsi est un père miséricordieux, un père dont les entrailles toutes compatissantes ne sauroient se fermer à jamais pour ses enfants. Ecoutez-le : Comment agirai-je avec toi, ô Juda? Mais, ô mon Dieu, faut-il vous l'apprendre? — Non assurément, mais il semble que Dieu soit combattu entre sa justice et sa miséricorde. D'un côté, cette chaîne continue de péchés qui les lui a rendus comme naturels, provoque toutes les foudres de sa vengeance; de l'autre, l'immensité de sa miséricorde demande encore grâce pour les coupables. Qu'il leur pardonne, ils en abuseront; qu'il sévisse, Pag. 448. sa clémence s'y oppose. Ainsi une mère a bientôt oublié les menaces que, dans son indignation, elle avoit prononcées contre son fils. Ne vous l'avois-je pas bien dit, mes frères, que le pécheur auroit beau se souiller de crimes sans nombre : s'il en a du repentir, Dieu les oublie jusqu'à n'en pas laisser subsister la plus légère trace? *Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos entreprises, cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien*, à ne vous pas contenter de ce qui n'est que bien. Sont-ce là des préceptes si difficiles? *Après cela, venez.* — Venez où? — A celui que vous avez irrité, de qui vous avez enflammé l'indignation; venez à moi qui vous disois : *Je ne veux plus vous*

entendre, et qui ne voulois, par ces effrayantes menaces, que vous ramener à moi pour vous faire éprouver toute ma miséricorde. Venez, et je vous pardonne, j'oublie tout le passé, j'en efface jusqu'au moindre souvenir : *Quand vos péchés seroient comme l'écarlate teinte deux fois, ils deviendront blancs comme la neige* (*).

Isa. I. 18.

Actes des Apôtres.

Le livre des Evangiles est l'histoire de la vie et de la doctrine de Jésus-Christ ; le livre des Actes est le dépôt de ce que le Saint-Esprit a fait et dit. Dans l'un et dans l'autre, c'est la même vertu qui agit. Dans le premier, Jésus-Christ agit en personne; dans le second, l'Esprit Saint opère par ses Apôtres (**).

Épîtres de saint Paul.

T. IX Bened. Pag. 425.

C'est pour moi une joie bien douce d'assister, sans y manquer jamais, à la lecture qui se fait des Epîtres de saint Paul trois et quatre fois la semaine, à chacune des solennités de nos martyrs. Toutes les fois que le son de cette voix, éclatante comme la trompette qui appeloit dans le temple les tribus israélites, vient retentir à mon oreille, elle porte

(*) *Homil. de pœnitent.*, Morel, *Opusc.*, tom. IV, pag. 493—498.
(**) Hom. V *in Act. apost.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. III, p. 11.

dans mon cœur une ardeur qui le transporte et l'enflamme. Ses accents me rappellent celui que j'aime; je crois le voir qui se ranime, et vient en personne nous honorer de sa présence, et nous donner lui-même ses sublimes instructions. Toutefois, je ne le saurois dissimuler. A ce sentiment de joie vient se mêler une amertume secrète; je pense avec douleur qu'il en est parmi vous un grand nombre qui ne l'entendent pas comme il faut; qu'il en est même plusieurs qui ne savent pas le nombre des épîtres qu'il nous a laissées. N'est-ce qu'ignorance? Ne seroit-ce pas plutôt de leur part une coupable négligence, faute de la lire, de l'avoir continuellement sous les yeux; car pour moi, qui vous parle, si j'ai quelque connoissance de cet apôtre, elle ne me vient pas de mon plus de pénétration et de sagacité, mais d'une méditation journalière que j'en fais, porté, comme je le suis, vers ce grand homme, par une vive prédilection. Plus on aime, mieux on connoît l'objet de ses affections, parce que l'on s'unit à tous ses sentiments. C'est ce que l'Apôtre lui-même témoignoit aux Philippiens: *Il est juste*, leur écrivoit-il, *que j'aie ce sentiment de vous tous, parce que je vous ai dans le cœur, comme ayant tous part à ma joie, par celle que vous avez prise à mes liens, à ma défense, et à l'affermissement de l'Évangile* (*). Phil. 1. 17.

(*) *Procem. in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. III, pag. 1, 2.

T. XI Bened. Pag. 477. Les saints prophètes, pour autoriser leurs discours, les commencent d'ordinaire par un exorde imposant; par exemple : *Vision qu'a eue Isaïe ; La parole du Seigneur qui s'est fait entendre à Jérémie ; Voici ce que dit le Seigneur*, et d'autres semblables. D'autres voyoient Dieu même assis sur son trône, du moins autant qu'il peut être donné à l'homme de le voir. Paul n'avoit pas besoin de le voir : il le
Pag. 478. portoit dans lui-même. C'étoit du cœur de son Apôtre, comme d'un trône, que Jésus-Christ faisoit entendre ses oracles. Saint Paul ne dira pas seulement :
II. Cor. XIII. 3. Voici ce que dit le Seigneur; mais : *Voulez-vous éprouver que c'est Jésus-Christ qui parle par ma bouche*. D'où vient qu'il s'appelle l'*Apôtre de Jésus-Christ*, qu'il met en tête de ses épîtres cette qualification, comme n'énonçant rien de lui-même, mais par une inspiration directe de l'Esprit Saint, dont il est l'organe et l'ambassadeur (*).

T. XIII Bened. Pag. 7. En lisant les Epîtres de saint Paul, on se demande où cet Apôtre a-t-il donc puisé une théologie si nouvelle et si relevée? D'où lui serait-elle venue? A quelle école l'a-t-il apprise? Seroit-ce de ce misérable atelier où il travailloit ses peaux pour en faire des tentes? Étoit-il accoutumé à porter ses vues si haut, lorsque, avant sa conversion, ses pensées et

(*) Hom. VIII *in* I. *Epist. ad Thessal.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 329.

son langage ne différoient point des pensées et du langage des personnes d'une condition aussi abjecte que la sienne? Disons avec certitude que ce n'est point l'homme qui parle, mais l'Esprit Saint, mais Dieu seul avec sa grâce toute puissante; que Paul n'est qu'instrument; et que c'est le don de Dieu qui opère dans lui avec toute sa magnificence (*).

Je vous ai arrêtés deux jours entiers sur un texte de saint Paul, et je me propose de vous en entretenir encore aujourd'hui, non pour faire montre d'esprit et d'érudition, mais pour vous en découvrir la profonde doctrine, et vous pénétrer du désir de l'étudier. En voyant ressortir d'une simple parole du grand Apôtre un si riche fonds d'instruction, la conséquence à tirer, c'est qu'il ne faut pas le lire avec précipitation, avec indifférence, mais le méditer, mais creuser en avant, mais y apporter toute son attention; car puisqu'une seule de ses sentences nous aura fourni trois jours d'entretien, quels trésors n'y trouverions-nous pas si nous nous attachions à les examiner toutes avec le même soin? Ne nous lassons donc point, jusqu'à ce que nous ayons rempli toute la carrière; c'est là véritablement une mine inépuisable que l'on n'abandonne pas sans y laisser encore de précieuses richesses. En effet, depuis près de cinq cents années que saint Paul est

T. III Bened. Pag. 280.

(*) Hom. I *seu præfat. ad Epist. ad Hebr.*

mort, combien de commentateurs, de docteurs et d'interprètes se sont exercés sur l'explication de ses admirables Epîtres, et bien loin de l'épuiser, n'ont fait qu'ouvrir à ceux qui devoient les suivre, un nouveau champ à exploiter (*) !

§ III.

Vie chrétienne. Jésus-Christ et le monde. Voie étroite.

Le monde ne connoît pas Jésus-Christ. Que veut dire ici le monde? Les hommes qui n'ont d'affection que pour les choses d'ici-bas, ceux-là, nous dit Jésus-Christ lui-même, ne connoissent pas Dieu davantage, le père pas plus que le fils. Il n'est rien qui offusque les lumières de l'esprit, comme de concentrer ses attachements dans les choses de ce monde (**).

(*) *De verb. Apostol. Habentes eumdem*, etc. Hom. III.

(**) Hom. VIII *in Joann.*, t. VIII Bened., p. 50, 51. Nous avons des discours entiers sur l'opposition entre Jésus-Christ et le monde, et des morceaux éloquents sur la même matière : indiquons les sermons de Bourdalone, *sur l'éloignement du monde*, *Dominic.*, tom. III, pag. 324 et suiv.; La Rue, *Apologie de la dévotion*, *Carême*, tom. IV, pag. 35—70 ; Massillon, *Injustice des gens du monde*, *Carême*. t. III, p. 261 et suiv. ; Segaud, *Vie inutile des gens du monde*, *Carême*, tom. I, pag, 323 et suiv. ; Cambacérès, *sur la vertu*, tom. III, pag. 1 et suiv. ; Lenfant, *fuite du monde*, tom. IV, pag. 2 et suiv. Divers points de vue sous lesquels on peut envisager ce sujet : Montargon, *Dictionn. apost.*, art. *Monde*, t. IV, p. 2 et suiv. Tous les discours sur la sainteté.

Le monde m'est crucifié, et moi au monde, a dit saint Paul. « Entendez toujours par le monde, les plaisirs du siècle. Ce ne lui étoit point assez d'avoir dit que le monde étoit mort pour lui, il faut qu'il ajoute que lui-même est mort au monde. Certes, l'apôtre considéroit que non-seulement les vivants ont quelques sentiments les uns pour les autres, mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les morts, qu'ils en conservent le souvenir, et rendent du moins à leurs corps les honneurs de la sépulture; tellement que pour nous faire entendre jusqu'à quel point le fidèle doit être dégagé des plaisirs du siècle : Ce n'est pas assez, dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts, parce qu'il y reste encore quelque petite alliance; mais tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tels doivent être l'un à l'autre le siècle et le chrétien (*). » Gal. VI. 14.

Jésus-Christ nous a donné, dans sa conduite habituelle, l'exemple de la manière dont nous devons nous conduire à l'égard du monde. Il n'a pas tou-

(*) Lib. II *de compunct.*, Morel, *Opusc.*, tom. I Bened., pag. 142, traduit par Bossuet, *Serm. sur la résurrect.* tom. VIII, pag. 27. Il ajoute : « Comprenez l'idée de ce grand homme, et voyez comme il se met en peine de nous faire voir que, pour les délices du monde, le fidèle doit y être froid, insensible : si je savois quelque terme plus significatif, je m'en servirois. » Le P. Lenfant, *Sévérité des obligations qu'impose le christianisme*, tom. V, pag. 132 et suiv.; Morus, Basnage, dans *Morc. chois. des protest.*, pag. 83, 213.

jours été dans le monde, et ne s'en est pas absolument éloigné pour nous apprendre à tenir le milieu entre la fréquentation continuelle et un isolement complet. Ce sont les circonstances et les besoins qui déterminent la mesure (*).

Vous est-il défendu de vous livrer au négoce? Non. Condamné-je le mariage? Non. Ce que j'interdis, c'est la fornication. Dans l'emploi de vos richesses, ce que je blâme, ce n'est pas d'en user, mais de vous y attacher avec passion, mais d'en convoiter de nouvelles, mais de les grossir aux dépens du prochain. Vous commande-t-on de sacrifier votre bien? Tout ce que l'on veut de vous, c'est d'en répandre quelque peu dans le sein de ceux qui n'en ont pas. *Que votre abondance*, vous dit l'Apôtre, *serve aux besoins des pauvres*. Mais on a toujours mille prétextes à nous opposer. Dira-t-on que nous vous fassions violence pour la loi du jeûne? Nous ne faisons que combattre et prévenir les excès de l'intempérance, que couper à leur racine des fruits honteux, aller au-devant du désordre dont on est le premier à rougir, et dont le châtiment anticipe sur ceux qui sont réservés à l'autre vie. Nous accusera-t-on de proscrire tout plaisir et tout divertissement? Nous ne sommes ennemis que de ceux qui sont contraires à la morale et à l'honnêteté (**).

II. Cor. VIII. 14.

(*) Hom. XLIX *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 504 et suiv.

(**) Hom. XIV *in Epist. ad Philipp. de virginit. ad Theodor. et alibi*

Le travail de saint Paul n'apporte nul obstacle à sa piété. Ne dites donc pas que votre profession vous éloigne de la vertu; c'est ce qui vous en rapproche le plus. L'indigence et le travail font plus de saints que l'oisiveté et la richesse (*).

On peut se sauver dans le monde comme dans la retraite; le mot ne fait rien à la chose; et comme dans la retraite on court risque de se perdre quand on n'y apporte que de la négligence dans le service de Dieu, de même on franchira tous les écueils du monde en vivant au milieu des villes, quand on y vit dans une sévère vigilance sur soi-même. Je voudrois voir dans nos cités plus d'un Job, dont la piété solide, exemplaire, fût une sorte de levain pour attirer les autres à l'imiter (**).

Quoi donc, qu'exige-t-on de nous? Que nous renoncions au monde, que nous fuyions le commerce des villes pour aller, dans les retraites les plus inaccessibles, mener la vie des anachorètes? Je gémis de vous entendre attribuer aux seuls religieux des devoirs que Jésus-Christ a imposés à tous les hommes.

passim., t. I Bened., pag. 27, 38, etc. Développé par Bourdaloue, *de l'éloignement du monde*, *Dominic.*, t. III, p. 347, citant saint Chrysostôme; Massillon, *Carême*, tom. IV, pag. 41; tous les discours *sur les devoirs de la vie civile.*

(*) Hom. XXI *ad popul. Antioch.*, tom. II, pag. 61, traduct. de Maucroix, sorm. de saint Jean Chrysost., p. 324. (Paris, 1689.)

(**) Hom. XLIII *in Genes.*, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 488.

Matth. v. 28. Quand il a dit : *Quiconque aura regardé une femme avec des yeux de concupiscence*, s'adresse-t-il aux solitaires? Non ; mais à ceux qui vivent dans le monde et dans les liens du mariage. Ce qui vous est défendu, ce ne sont pas les plaisirs honnêtes, mais les voluptés coupables. Ce qui vous est commandé, ce n'est pas d'aller vous ensevelir dans la retraite, c'est de rester dans les lieux où vous êtes, en y vivant avec modestie, avec chasteté. Or, tout cela nous est commun avec ceux qui vivent en religion (*).

T. I Bened. Pag. 793. *Entrez*, nous dit Jésus-Christ, *par la porte étroite, parce que la porte de la perdition est large, que le chemin qui y mène est spacieux, et qu'il y*
Matth. VII. 13. *en a beaucoup qui le prennent.* Oui, large à son commencement, et battue par la multitude, mais bien étroite à son terme ; l'autre, au contraire, étroite et difficile dans les premiers pas que l'on y fait, s'élargit à mesure que l'on y avance, et devient agréable et riante. On ne voit que les commencements, on se rebute de celle-ci ; on s'engage, on s'empresse à courir dans l'autre, on s'abandonne aux voluptés coupables que son aspect présente aux âmes avides de richesses, de plaisirs, de spectacles ; on marche

(*) Hom. VII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 116. Développé par Bourdaloue, *Mystères*, tom. I, pag. 67 ; *Avent*, p. 265 ; Bossuet, *Serm.*, tom. I, p. 252 ; Nicolle, *Essais*, tom. V, pag. 200 ; Houdry, *Bibliothèque*, tom. II, p. 659, 660 ; *Bibliothèque choisie*, tom. XII, pag. 590—597.

dans cette voie spacieuse, aisée en apparence ; on va plus avant, se chargeant de péchés qui s'accumulent, jusqu'à ce qu'arrivé près du terme, accablé sous le poids de ses iniquités, on s'arrête, l'on tombe au fond du précipice. A quoi a-t-il servi de rencontrer d'abord un chemin large, où l'on a marché à l'aise si peu de temps, pour rencontrer ensuite l'écueil fatal auquel il n'est plus possible d'échapper, et qu'après un moment d'un sommeil enchanteur, on se réveille sous le glaive d'un bourreau? Attendez au dénouement de la vie, et ces hommes qui ont marché par la voie large, et ceux qui sont entrés par la porte étroite; et apprenez d'eux la différence. Prenez pour exemple, d'un côté, le Pag. 794.
mauvais riche nageant dans l'abondance et les plaisirs, vivant sans nulle gêne, sans défiance du lendemain, tellement occupé des jouissances du présent, qu'il ne soupçonne pas même un avenir, tant l'ivresse où il est absorbe toutes ses réflexions; de l'autre Lazare, couché à la porte de ce riche, se Luc. XVI. 23.
traînant douloureusement dans la voie étroite de la misère et de la souffrance: il meurt, c'est pour être porté par les Anges dans le sein d'Abraham. Comme à la fin cette voie étroite s'est élargie, puisqu'elle ouvre un si vaste passage aux légions célestes qui l'escortent dans sa marche triomphale vers le ciel, vers le séjour des félicités! Le riche meurt aussi, et il est enseveli dans les enfers. Cette voie large où *Ibid.* 22.

il marchoit, escorté de flatteurs et de voluptés, est remplacée par un tombeau creusé dans le lieu des supplices éternels (*).

Apprenons du roi des cieux lui-même qui, de la richesse ou de la pauvreté, nous introduit plus sûrement dans son royaume. Parlant de la pre-
Luc. XVIII, 25. mière : *Il est plus aisé*, dit-il, *à un cable de passer*
Matth. XIX. 21. *par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux*. Au sujet de l'autre : *venez, suivez-moi, et vous aurez un trésor dans les cieux*. La voie qui conduit au ciel est étroite. Qui, du pauvre ou du riche, y marchera avec plus de facilité? Sera-ce celui qui n'a que sa personne, ou bien celui qui traîne après soi un pesant bagage (**)?

T. XI l'end. Pag. 58 j. Il ne suffit pas de confesser Jésus-Christ, il faut de la force pour persévérer dans cette confession; il faut combattre, et combattre avec efforts; combattre sans relâche, pour ne pas s'écarter de cette voie droite où l'on ne marche qu'à travers les obstacles, tant elle est étroite et difficile! C'est la volupté qui vient s'offrir à nos regards, multipliant ses aspects enchanteurs pour nous séduire et nous corrompre. C'est l'amour profane qui se glisse dans nos âmes, la richesse qui nous tente, la mollesse qui

(*) *In illud : Intrate per angustam*, Morel, *Opusc.*, t. v, pag. 128—137 Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. XII, pag. 560.

(**) Hom. XIII *in* II *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. v, p. 635.

nous énerve, la tiédeur qui nous jette dans le relâchement, la fausse gloire qui nous sourit pour nous tromper, la colère qui nous emporte, l'attrait de l'autorité et de la puissance qui nous enivre. Ces passions diverses se présentent sous des formes si riantes, elles se déguisent sous des couleurs si attrayantes, qu'avec la foiblesse de notre nature, il devient bien facile de se laisser surprendre et de leur sacrifier la vérité. Celle-ci n'a qu'un abord sévère, elle n'a rien à offrir de ces voluptés mondaines; les biens qu'elle promet, elle les renvoie à une autre vie. Ainsi, pour peu que l'on redoute la gêne et le travail, on est bientôt rendu. Athlète qui vous présentez dans l'arène, si vous n'êtes pas enflammé du désir ardent de vaincre, vous irez vous endormir dans les plaisirs de la table, dans les langueurs de l'oisiveté; et la couronne vous échappera. Pour l'obtenir, il la faut désirer avec passion (*).

Puisque nous sommes obligés de passer par un chemin étroit et serré, il faut que nous nous serrions, que nous nous contraignions dans ce monde. Qui aime à s'étendre, à se laisser aller à tous ses désirs, ne sauroit marcher dans ce chemin, par où l'on ne peut aller qu'en se faisant violence (**).

Nous sommes enrôlés dans la milice du Seigneur. T. II Bened. Pag. 238.

(*) Hom. XVII *in* I *ad Timoth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, p. 525, 526.

(**) *De nomin. mutat.*, Morel, *Opusc.*, t. V, p. 852.

Le général qui veut se faire une armée, choisit pour soldats des hommes robustes, bien constitués, de condition libre. Nos lois interdisent aux esclaves la profession des armes; mais le roi du ciel admet indistinctement dans sa milice; il n'exclut personne de l'honneur de marcher sous ses drapeaux. Il ne dépend pas de nous d'être grands ou petits de taille, de naître esclaves ou libres, d'être vieux ou jeunes; notre monarque ne nous impose d'obligations que celles dont nous sommes maîtres. Le prince qui emploie nos services en a besoin; mais Dieu, quand il nous appelle, quel besoin a-t-il de nous?

Qu'un athlète se présente pour disputer le prix; le hérault le promène en présence de l'assemblée tout entière, demandant à haute voix si l'on a quelque reproche à lui faire. Notre Seigneur est bien plus généreux; il publie hautement que quand les hommes et les démons chargeroient son athlète des plus odieuses imputations, il ne l'exclura point de son affection paternelle, il effacera tous ses crimes, et ne le déshéritera point de la glorieuse qualité de son soldat. Celui qui fait la dépense des jeux n'est, comme les autres, que simple spectateur des combattants, et n'a nulle part à la victoire; mais Jésus-Christ assiste de sa vertu celui qui combat par son ordre; il est son appui et son secours (*).

(*) *Catech.* II *ad illumin.* Eloquemment développé par Bourdaloue. *Ré-*

Venez à moi, nous dit Jésus-Christ, *ô vous tous qui êtes travaillés, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* Ces paroles ne s'adressent pas à tel ou tel, mais indistinctement à tous ceux qui sont dans la langueur, dans la souffrance, ou gémissent sous le poids du péché : *Venez à moi*, non comme à un juge qui s'apprête à châtier vos offenses, mais comme au médecin spirituel qui vous en donne le remède : *Venez à moi*, non que j'aie besoin de vos applaudissements, mais parce que j'ai une ardente soif de votre salut. *Prenez sur vous mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes*, car mon joug est doux et mon fardeau est léger. Que ce mot de *joug* ne vous effraie point, il est doux et plein de charmes. Ce fardeau, il est léger. Comment accorder ces paroles avec ce qu'il avoit dit ailleurs : *Que la porte est petite et la voie étroite, qui mène à la vie?* Oui, étroite pour le chrétien sans courage, mais facile et douce pour le serviteur fidèle, pour celui qui, à l'exemple de Jésus-Christ, est doux et humble de cœur. Par là vous anticiperez sur les récompenses du ciel, en acquérant dès la vie présente le repos et la paix de l'âme qui en est la félicité; par là, les épreuves mêmes les plus laborieuses se chan-

T. VII Bened. Pag. 428.
Matth. XI. 28.
Ibid. 29.
Pag. 429.
Ibid. VII. 14.

compense des saints, *Avent*, pag. 27, 28; Saurin, *Serm.*, tom. IX, pag. 322, *sur les ennemis et les armes du chrétien.*

geront en une source féconde de joie et de délices. Pour nous apprendre que nous devons être toujours en guerre avec nous-mêmes, Jésus-Christ nous parle de joug, de fardeau à porter; mais pour prévenir notre découragement, il nous déclare que ce joug est doux, que ce fardeau est léger : admirable tempérament qui compense le sacrifice par la récompense, et l'amertume des épreuves par la douceur de la paix intérieure qui vient les accompagner !

« Il est aussi des difficultés qui s'attachent à la pratique de la vertu. » — Mettez en comparaison celles qui suivent le vice. C'est ce qu'enseigne Jésus-Christ par ces paroles : *Venez à moi, vous qui êtes travaillés et qui êtes chargés;* parce qu'en effet le péché est un lourd fardeau dont le poids nous accable. Témoin ces paroles du psalmiste : *Nos iniquités se sont appesanties sur nous, comme un lourd fardeau.* Pour en sentir la pesanteur, nous n'avons pas besoin d'autre expérience que de la nôtre. Rien qui écrase l'âme avec plus de violence, rien qui jette sur notre vue un brouillard plus épais, rien qui la précipite dans la langueur et dans l'abattement comme le péché et la mauvaise conscience; et, par une raison contraire, rien qui l'allège et lui imprime un essor plus vigoureux que la possession de la justice et de la vertu.

Matth. XXI. 28.

Ps. XXXVII. 4.

Entrons, si vous voulez, dans le détail de ces commandements qui vous semblent si impraticables.

Y a t-il rien de plus dur à supporter que le manque de biens? rien de plus répugnant à la nature comme de tendre la joue droite quand on vous a frappé sur la gauche? rien qui doive plus coûter que de s'exposer à la mort, pour témoigner sa foi? Pourtant, ces épreuves, considérées sans prévention, non-seulement perdront ce qu'elles ont de difficile, mais deviendront douces et désirables. Cette proposition vous surprend. Examinons-la de sang-froid, en l'appliquant à chacun des cas que je viens d'énoncer. Dites-moi lequel vous paroîtroit préférable, de n'avoir à s'embarrasser que d'un seul individu, ou d'être obligé de pourvoir aux besoins de mille; de n'avoir qu'un habit dont on se contente, ou d'en avoir en quantité, mais avec la charge d'être dans des transes continuelles, si le ver le mange, si le voleur l'emporte, si un domestique infidèle le dérobe? Voilà les richesses. Est-ce donc un si grand malheur de n'en pas avoir? Demandez-le à ces vrais chrétiens qui vivent dans le détachement de tous les biens de la terre. Leur indigence fait leur félicité. Ce n'est pas, m'allez-vous répondre, le riche qui voudroit devenir pauvre pour se débarrasser des soins qui le tourmentent. Cela est vrai, mais son attachement à ses biens n'est point la preuve du bonheur qu'il y trouve; ce n'est de sa part qu'un travers d'esprit. Je ne veux ici d'autre témoignage que le sien. Tous les jours vous l'entendez se plaindre de ses peines, accuser la vie de lui être à charge;

Matth. v. 39.

Pag. 436.

tandis que les pauvres de qui nous vous parlons, contents et heureux, se glorifient de leur dénuement plus que les rois eux-mêmes du plus brillant diadème.

Il en coûte pour ne point se venger de son ennemi, plus encore de tendre la joue droite à celui qui vous frappe sur la gauche. En coûte-t-il moins pour satisfaire à son ressentiment? En y cédant, vous éternisez les dissensions et les guerres; en les sacrifiant, vous les étouffez dans leur germe; en vous vengeant, vous allumez un violent incendie; en pardonnant, vous le prévenez, vous y gagnez autant que votre ennemi.

La mort vous semble un grand mal. Dites-moi lequel vaut mieux, ou de rester à combattre sur un champ de bataille, ou d'obtenir la victoire? d'avoir à lutter contre la tempête, ou d'entrer au port? C'est là le bienfait de la mort. Les martyrs en présence des bourreaux, battus de verges, déchirés par les ongles de fer, étendus sur des grils ardents, s'y croyoient être sur un lit de fleurs, et faisoient éclater une vive allégresse. Saint Paul, la veille du jour où il alloit subir une mort violente, écrivoit aux
Phil. II. 16. Philippiens : *Je m'en réjouis, et vous aussi, réjouissez-vous-en avec moi.* Il voudroit associer toute la terre à sa joie, tant il regarde comme un bien d'être dégagé des biens de la vie; tant cette mort, qui vous semble terrible, est pour lui l'objet de tous ses vœux!

Pour mieux juger combien le joug du Seigneur est doux, comparez-le avec celui du péché, voilà bien le joug dur et insupportable (1). Commençons par l'avarice, cette source féconde des plus honteux déréglements. Est-il rien de plus misérable? Comptez les soucis cuisants, les inquiétudes poignantes, les périls cachés, les affronts, les querelles, les déboires, les mécomptes qu'il faut dévorer. La mer a moins de vagues que le cœur de l'avare n'a d'alarmes et de convulsives agitations. Un chagrin n'est pas calmé, qu'un autre recommence, et le malheureux esclave de son insatiable cupidité, n'a jamais un moment de relâche.

Examinez de près cet homme que domine la colère et la soif de la vengeance : est-il rien d'égal aux supplices qu'il éprouve? Tout l'irrite, tout le blesse et le déchire ; il recèle en lui-même une fournaise dont la flamme le brûle et le dévore sans le consumer.

Connoissez-vous rien encore de plus malheureux que ceux qui s'abandonnent aux foiblesses de l'amour? Quel honteux esclavage! tourments, craintes et défiances sans cesse renaissantes, voilà leur vie.

Celle que mène l'orgueilleux n'est pas moins dé- Pag. 431.

(1) Excellente exposition de ces paroles dans Bourdaloue, *Amour de Dieu*, *Carême*, tom. III, pag. 59, 60 ; et *Carême*, tom. I, pag. 354, par saint Jean Chrysostôme. Voyez aussi *Bibliothèque choisie*, tom. XII, pag. 560.

plorable; ses emportements, ses fureurs, en font un état de guerre continuelle, tant avec lui-même qu'avec tout ce qui l'entoure.

Venez, venez donc à moi, nous dit Jésus-Christ,
Matth. xi. 89. *apprenez que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.* Car la douceur, qui est humble, est la mère de tous les biens. Ne craignez point mon joug, ne fuyez point le fardeau que je propose; ils vous affranchiront de tous les autres mille fois plus pesants. Soumettez-vous à ce joug, et vous éprouverez combien il est doux. Il ne vous accablera point; c'est un ornement bien plus qu'une charge. Il vous dirigera dans la voie royale, à travers les précipices et les écueils, et vous fera marcher avec joie dans la voie étroite (*).

T. VII Bened. Pag. 553. Le Seigneur nous dit par la bouche de son prophète : « Rompez tout pacte avec l'impiété, déchargez de tous leurs fardeaux ceux qui en sont accablés. Faites part de votre pain à celui qui a faim, et faites entrer en votre maison les pauvres qui ne savent où se retirer. Lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le, et ne méprisez point votre propre chair. Alors votre lumière éclatera comme l'aurore, votre justice marchera devant vous, et la gloire du Seigneur vous servira de garde. Alors vous invo-

(*) Hom. XXXVIII *in Matth.* XXXIX, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 450—454; *ad Stagir.*, tom. I Bened., p. 177.

quercz le Seigneur, et il vous exaucera; vous crierez vers lui, et il vous dira : Me voici. » Isa. LVIII. 6-9.

Vous m'allez dire : Qui est-ce qui peut observer tous ces commandements? Je vous répondrai, moi : Qui est-ce qui ne le peut pas? car enfin, qu'y a-t-il là de si difficile? Je dis plus : Qu'y a-t-il là qui ne soit de la plus facile exécution? Combien n'en a-t-on pas vus qui ont été plus loin que ces préceptes! Non contents de déchirer tout pacte avec l'iniquité, ils se dépouilloient de leurs propres biens; de recevoir les pauvres dans leur maison, à leur table, ils leur prodiguoient leurs propres services, et les plus laborieux; de faire du bien à leurs proches, ils en faisoient même à leurs ennemis. Ce que l'on vous commande, ce n'est pas d'escalader les montagnes, de traverser les mers, d'exploiter tant d'arpents de terre; ce n'est pas de vous épuiser en jeûnes, en macérations, mais d'être charitables, miséricordieux, de ne faire tort à personne. Et quand il en coûteroit, pensez à la récompense. Dans nos combats gymniques, on étale sous les yeux des athlètes les couronnes et les prix qui seront décernés aux vainqueurs; Jésus-Christ en fait autant. Encore, où est la proportion? Quelque magnificence qu'il puisse y avoir dans les récompenses proposées à ceux qui remportent le prix des courses, toujours se bornent-elles à bien peu de chose. On s'efforce de les exagérer en les multipliant. Notre monarque n'a pas

besoin de faire montre d'une vaine opulence, un mot lui suffit pour nous faire connoître toute la magnificence du prix réservé aux élus qui seront couronnés : *Alors*, nous dit son prophète, *votre lumière éclatera comme l'aurore*. Dans ce seul mot sont compris tous les trésors, toutes les richesses, vie éternelle, ineffable gloire, biens que l'œil n'a point vus (*).

Homélie XIII *sur l'Épître aux Philippiens*. (Ch. III, vers. 18 et suiv.).

Il n'y a rien qui sente moins le disciple de la croix, rien qui soit en opposition plus directe avec la vie chrétienne, que la vie molle et la recherche des délicatesses ; rien qui contraste davantage avec notre profession, et qui démente plus sensiblement et le nom que nous portons, et les vœux qui nous engagent sous la bannière de Jésus-Christ, comme de s'attacher à la vie présente. Quoi! votre maître a voulu mourir sur une croix, et vous, vous voudriez vivre dans la mollesse; il s'est laissé percer de clous, et vous, il vous faut les délicatesses de la vie! Est-ce là lui témoigner que vous êtes à son service? C'est à la pensée de ces contrastes que l'Apôtre s'écrioit : *Il y en a plusieurs dont je vous ai souvent parlé, et dont je vous parle encore avec larmes, qui vivent en*

(*) Hom. LIV *in Matth.*, LV, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 327.

ennemis de la croix de Jésus-Christ. Il y avoit donc, dès le temps de saint Paul, de ces soi-disant chrétiens qui, sous les livrées de la croix, menoient une vie molle et efféminée; et par la contradiction existante entre leurs mœurs et la vocation du chrétien, s'attiroient les sévères reproches de l'Apôtre. La croix veut la mortification des sens, la fuite des plaisirs; la croix dénote un soldat toujours les armes à la main. La reconnoît-on à des mœurs frivoles et dissipées? Vous avez beau vous dire chrétien: vous n'êtes, répond saint Paul, que l'ennemi de la croix; car si vous l'aimiez, vous le feriez paroître dans votre conduite. Disciple d'un Dieu crucifié, s'il ne vous est pas donné de mourir comme lui, imitez-le du moins en vivant comme lui. Crucifiez-vous vous même si vous n'avez personne qui vous crucifie; crucifiez-vous, non en vous faisant mourir, loin de vous cette pensée sanguinaire et impie; mais dans le sens que vouloit saint Paul, quand il disoit: *Le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde.* Si vous aimez Jésus-Christ, qu'il soit votre modèle. Vous marquez chacune de vos actions du sceau de sa croix; vous en imprimez le signe sur votre front, parce que vous reconnoissez en elle une source féconde de bienfaits, une armure invincible contre les attaques de l'ennemi du salut; soyez conséquent avec vous-même; ne vous contentez-pas de la porter au dehors, montrez-la, par votre courage, à sup-

Gal. VI. 14.

Pag. 298.

porter les contradictions et les sacrifices : c'est par là que se font reconnoître les disciples de la croix, par là que Jésus-Christ les signale : *Si quelqu'un ne porte sa croix et ne me suit, il n'est pas digne de moi.* Mais ces âmes foibles, pusillanimes, rampantes dans les affections de la vie et des sens, l'Apôtre les range hautement parmi les ennemis de la croix, lui qui se glorifie dans la croix de son divin maître, lui qui l'embrasse avec ardeur, et n'aspire qu'au bonheur d'y être attaché, comme il l'exprimoit par ces paroles : *Je suis crucifié au monde, et le monde m'est crucifié.*

Matth. XVI. 24.

Combien il gémissoit sur le sort de ces lâches chrétiens! Avec quelle douleur il en voyoit croître le nombre! Il n'en parle qu'avec larmes, et déplore amèrement la perte de ces âmes qui, s'oubliant elles-mêmes, ne s'occupent que du soin de servir et d'engraisser cette misérable chair, ne pensent qu'à l'enveloppe et négligent le reste, indifférentes sur le châtiment terrible qui les menace. Eh bien! continuez à vivre comme vous faites, livrez-vous aux plaisirs, à la bonne chère, soyez tout entier à vos sensualités, aujourd'hui, demain, dix ans, vingt, trente, cinquante, cent ans même si vous pouvez; encore par de là : au bout du compte, qu'y aurez-vous gagné? Rien que le plus déplorable dénûment. Dieu nous a jetés dans le monde, ainsi que dans une arène; montrez-moi et vos combats et vos

couronnes. Vous riez, vous, et l'Apôtre pleure ; il pleure de ce qui fait le sujet de vos joies. La charité qui l'enflamme pour le salut de tous les hommes, ne lui permet pas de voir de sang froid tant de misérables qui courent à leur perte, *en se faisant un dieu de leur ventre*, disant avec les insensés dont parlent nos livres saints : *Mangeons et buvons*, et *mettant leur gloire dans leur propre confusion*. C'est un grand mal de commettre des actions dont on ait à rougir ; du moins diminuez-vous la faute quand vous en rougissez; mais n'en pas rougir, mais s'en faire gloire, c'est là une corruption qui va jusqu'au délire.

Peut-être l'Apôtre n'écrivoit-il que pour ses contemporains; peut-être aurions-nous tort d'appliquer à aucun des fidèles ici présents, ces reproches qu'ils font un dieu de leur ventre, qu'ils mettent leur gloire dans ce qui devroit faire leur confusion. Plût au ciel, mes frères! ce fut là toujours le plus ardent de mes vœux ; plût au ciel qu'aucun des coupables ne fût à ma connoissance! Mais, hélas! je tremble que nous n'ayons plus de motifs encore que n'en avoit l'Apôtre lui-même pour vous les adresser. Qu'un homme qui se dit chrétien consume sa fortune dans les plaisirs de la table, et ne songe pas même qu'il y a des pauvres qui meurent de faim : ne sommes-nous pas en droit de dire de lui ce que saint Paul disoit des chrétiens de son temps?

Et quels sont-ils encore ceux qui nous forcent à ces tristes révélations? Ceux-là *qui n'ont des pensées et des affections que pour les choses de la terre.* Bâtissons sur la terre, agrandissons nos domaines, donnons-nous des maisons de campagne, acquérons de la puissance, de la gloire, des richesses; où? Encore sur la terre, et toujours sur la terre, rien que pour la terre. Pour eux, point d'autre divinité *que leur ventre.* Ceux-là, du moins, sont conséquents à eux-mêmes: concentrés dans les choses de la terre, ils ne sauroient s'élever plus haut; leur unique refrein c'est: *Mangeons et buvons, car nous mourrons demain.* Ils craignent de mourir, parce que la mort les séparera de ce corps de terre, plutôt que de s'en assurer la possession en vivant bien, et ils plongent dans la terre une âme qui leur fut donnée pour le ciel.....

Combien l'Apôtre pensoit autrement, lui qui
Phil. III. 20. disoit: *Pour nous, nous vivons déjà dans le Ciel.* Ne cherchons pas ailleurs; c'est le séjour du repos, l'espérance de la gloire, et le centre de la vie. *C'est de là que nous attendons le Sauveur, Notre Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps, tout*
Pag. 300. *vil et abject qu'il est, pour le rendre conforme à son corps glorieux.* Ainsi, par la perspective du ciel, l'Apôtre nous détache de la terre. Ce corps, auquel nous sommes enchaînés, à combien de maux et d'infirmités il est sujet! Celui de Jésus-Christ n'a

pas été plus épargné, avant d'être transporté dans sa gloire. Un jour viendra où Jésus-Christ le rendra *conforme à son corps glorieux;* c'est le même corps, mais qui sera revêtu de l'immortalité. Quoi! un corps si vil, si abject, si méprisable, devenir conforme à ce glorieux corps qui siège maintenant à la droite de Dieu, devant qui les Vertus célestes se prosternent en tremblant, qui est élevé au-dessus des principautés et des puissances! Non, des torrents de larmes répandues à grands flots sur tous les points de l'univers, ne suffiroient pas encore pour déplorer la perte de ces âmes qui, insensibles à d'aussi magnifiques promesses, consentent à échanger leurs glorieuses destinées contre le partage des Démons et de ceux qui leur ressemblent.

Suite du commentaire. Gloire des bienheureux au second avènement de Jésus-Christ. Malheur des réprouvés. Contre la paresse (*). Pag. 301—304.

Nous marchons ici-bas dans une voie étroite, bordée de précipices; on n'y peut poser les deux pieds à la fois. Quelle circonspection n'y faut-il pas! Etre attentif à tout, mesurer non-seulement ses pieds, mais ses regards! Aussi l'oracle ne nous permet-il pas de regarder ni à gauche ni à droite. Vous avez beau fixer le pied, vous tenir fortement attaché au T. XI Bened. Pag. 492.

(*) Morel, *Nov. Test.*, tom. VI, p. 120 et suiv.

sol où vous êtes, si vos yeux viennent à se distraire, ils se troublent, la tête tourne, et vous tombez dans le précipice. Le péché est ce précipice, abîme profond, masqué par d'épaisses ténèbres. Soyons sur la défensive, ne marchons qu'avec crainte et défiance dans un chemin aussi périlleux. Point de rires immodérés; vous vous livrez à des joies, aux excès de la table; imprudent! Le moindre faux pas entraîne. C'est avec la sobriété qu'on marche d'un pas ferme. Point de bagage superflu. Pour arriver heureusement au terme, il ne faut avoir rien qui embarrasse; et nous, ce sont mille soins divers qui nous enchaînent, mille fardeaux pesants qui nous accablent. Nous voulons marcher, garrottés de mille liens, à travers cette voie étroite et glissante!

Jésus-Christ ne dit pas simplement : La voie est étroite, il y joint l'exclamation : *Combien est étroite la voie qui conduit à la vie!* Pour témoigner qu'elle ne sauroit l'être davantage. Oui, certes, bien étroite, puisqu'au sortir de là nous aurons à rendre un compte rigoureux de tout ce que nous aurons fait, de tout ce que nous aurons dit et pensé seulement. Et comme si elle n'étoit point déjà assez étroite par elle-même, nous la rétrécissons encore en nous grossissant, en nous étendant au dehors, en voulant mettre les pieds au large. Toute voie étroite est difficile à marcher pour tout le monde, mais plus particulièrement pour les personnes chargées d'embon-

Matth. VII. 14.

Pag. 493.

point; une taille svelte et dégagée s'y tient bien plus à l'aise; plus on se réduit soi-même à l'étroit, moins on se plaint de se trouver resserré. Vous croyez qu'il n'y a rien à faire pour gagner le ciel : erreur; que l'on peut marcher dans la voie étroite avec les commodités de la vie; détrompez-vous : la chose n'est pas possible. —Mais voilà des bains délicieux, des tables opulentes, un cortége nombreux de serviteurs empressés autour de leur maître : esclaves de ses moindres caprices, vous les voyez sans en pouvoir approcher, et vous vous trouvez malheureux : ce n'est pas vous qui l'êtes, c'est bien plutôt cet homme qui marche par cette voie large qui conduit aux gémissements et aux larmes. Arrivé au terme, de quoi lui aura-t-elle servi? Mais vous, pourquoi vous plaindre de la voie étroite qui mène au repos et à la félicité? Qui vous sembleroit le plus heureux de l'homme qui, après avoir passé par des sentiers durs et escarpés, se trouveroit dans le palais d'un roi, ou de celui qui traverseroit la place publique pour aboutir à un échafaud? Auquel des deux donneriez-vous des larmes? C'est là l'image de ceux qui vivent dans les plaisirs, comme de ceux qui n'ont que des privations : le terme du voyage est le ciel pour les uns; pour les autres, l'enfer. Peut-être, parmi ceux qui nous entendent, en est-il qui se rient de ce langage. Ce qui m'afflige, moi, ce qui me pénètre de douleur, c'est cet aveuglement même

qui leur laisse méconnoître et pourquoi il faut rire, et pourquoi il faut pleurer. Hélas! ils confondent et bouleversent tout; et c'est pour cela qu'ils excitent ma vive sensibilité. Quoi! ô mon frère! vous ressusciterez un jour, vous aurez à rendre compte de toutes vos œuvres; vous êtes menacé du plus rigoureux châtiment; et vous êtes sourd, et vous ne pensez qu'à servir vos appétits sensuels, qu'à vous abandonner à l'ivresse qui vous emporte! et quand on vous en parle, vous en riez! Je pleure, moi qui sais trop bien à quels maux vous vous exposez, à quel épouvantable supplice vous vous dévouez de gaieté de cœur; je pleure précisément de ce que vous ne pleurez pas. Du moins ne me laissez pas pleurer tout seul; affligez-vous avec moi du terrible avenir qui vous attend. Dites-moi, si quelqu'un accompagnoit en riant la dépouille de votre ami que vous conduiriez au lieu de sa dernière demeure; sa conduite vous paroîtroit celle d'un ennemi, elle exciteroit votre indignation. Au contraire, vous donneriez de l'affection à ceux que vous verriez partager votre douleur. Si c'étoit une épouse que vous eussiez perdue, vous ne pardonneriez pas à qui insulteroit à vos larmes par des rires; et l'homme qui pleure la perte de votre âme, n'est pour vous qu'un objet d'aversion et de sarcasmes! Dans quel aveuglement vous jette l'esprit de ténèbres, pour faire ainsi de vous-même votre plus cruel ennemi!

Ne sortirons-nous donc pas enfin de ce léthargique sommeil où nous vivons? Réveillons-nous, mes frères; pensons à cette vie éternelle qui nous est préparée; pensons à ce jugement, à ces supplices; pensons qu'il y aura une résurrection suivie d'une enquête rigoureuse de notre vie. Voilà le Seigneur qui vient, porté sur les nuages du ciel; devant sa face brûle un feu dévorant; à l'entour de lui, une effroyable tempête; devant ses pas se déroule un fleuve de feu; un ver qui ne meurt pas, des ténèbres extérieures, un grincement de dents! Images terribles, dussiez-vous les repousser mille fois de vos regards, je ne cesserai pas de vous les retracer (1). Jusques sous les grêles de pierres dont ils étoient accablés, les prophètes ne cessoient pas de faire retentir leurs voix. Un langage qui vous flatteroit ne feroit que me perdre moi-même en vous trompant. Oui, mes frères, dans ce séjour d'horreur, supplice immortel, supplice sans consolation, comme sans retour; et pas une voix qui entreprenne alors de plaider votre cause. Si vous êtes sans pitié pour vous-mêmes, dans quel cœur en trouverez-vous? Si nous ne travaillons pas à régler notre vie dans le temps où nous le pouvons, quel pardon pouvons-nous espérer (*)? Pag. 494.

(1) Les pages peut-être les plus éloquentes du ministre Saurin semblent n'être qu'une traduction de ce passage de saint Jean Chrysostôme, voyez tom. VI, pag. 499—502.

(*) Hom. IX *in* I *ad Thess.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. VI, p. 340—342;

T. 1 Bened. Pag. 55.

On va me dire : Faut-il donc croire que tous ceux qui vivent dans le monde soient des reprouvés? faudra-t-il abandonner les villes, les réduire à une affreuse solitude, pour aller s'ensevelir dans la retraite, et se confiner dans les déserts? Ce n'est point là ce que je dis. Plût à Dieu que la régularité de nos mœurs permît, non pas seulement que personne ne pensât à quitter nos cités pour échapper à leur contagion, mais que ceux mêmes qui s'en sont éloignés pour se refugier dans la retraite, y revinssent impunément nous apporter l'édification de leurs exemples! Mais hélas! combien il seroit à craindre qu'au lieu de convertir les autres, ils ne vinssent eux-mêmes à se corrompre et à perdre leurs généreuses habitudes, en se retrouvant parmi leurs compatriotes!

Que si vous m'objectez l'immensité des coupables et l'extrême miséricorde de Dieu, j'aurai à vous répondre par les paroles mêmes de Jésus-Christ ; et je ne crois personne d'entre vous capable de pousser la présomption et la sacrilége témérité, au point d'oser démentir le Juge redoutable des vivants et des morts : *Que la porte de la vie est étroite, que le chemin qui y mène est difficile, et qu'il y en a bien peu qui y marchent.* Si Jésus-Christ prononce qu'il y en a bien peu qui y marchent, à plus forte raison

Bibliothèque choisie, tom. xv, pag. 315 et suiv., article *Jugement dernier*.

est petit le nombre de ceux qui atteignent au but. Les uns s'arrêtent dès l'entrée, les autres au milieu de la route, la plupart font naufrage au port. Aussi conclut-il que, *s'il y a beaucoup d'appelés, il y a peu d'élus.* Toutes les argumentations ne sauroient tenir contre la précision de cet oracle. C'est comme si l'on s'étonnoit qu'au temps de Noé le monde tout entier ait péri, châtié par les eaux du déluge, et que la famille seule du patriarche ait été épargnée (*). Matth. xx. 16.

Ce n'est pas assez de sortir de l'Egypte, il faut entrer dans la terre promise. *Les Juifs ont tous passé la mer rouge, ils ont tous mangé la manne, bu un breuvage spirituel; ils ne sont pas moins morts* pour la plupart. Pour éviter une semblable fin, bannissons loin de nous toute tiédeur. Que l'on vienne nous dire, comme autrefois ces espions envoyés par Josué dans la terre de Chanaan, que la pénitence est une voie austère et impraticable; n'imitons point la lâcheté de ce peuple, qui se laissa affoiblir par de faux rapports; attachons-nous à Caleb et à Josué, et ne les quittons point que nous ne soyons entrés avec eux dans la vraie terre promise. Vous me répondrez que cette voie est étroite et difficile. A quoi je répliquerai : mais celle où vous T. VII Bened. Pag. 435. I. Cor. x. 4. Jos. II. 16. Pag. 436.

(*) *Advers. vituperat. vit. monast.*, Mor., *Opusc.*, tom. IV, pag. 369, 370.

marchiez auparavant l'est bien plus encore. Elle n'étoit pas seulement étroite et resserrée, mais pleine de ronces et d'épines, assiégée par un grand nombre de bêtes des plus dangereuses (*).

Homélie XIII *sur l'Épître aux Romains.* (Chap. VII.)

(Analyse et extraits.)

T. IX Bened. Pag. 557. Après nous avoir fait voir les maux répandus sur la terre, les ravages du péché qui a prévalu sur la loi, l'Apôtre ne voulant pas que l'on prît occasion d'en accuser la loi, se hâte de dire : Nous savons que Vers. 14. *la loi est spirituelle.* C'est déclarer assez qu'elle étoit ennemie du péché, et l'école de la vertu, par les préceptes, les menaces et les récompenses qu'elle proposoit. Pourquoi donc ajoute-t-il : *Mais pour moi je suis charnel;* ce qui s'applique à tous les hommes, soit avant, soit après la loi. Il dit bien plus encore : *Vendu pour être assujetti au péché.* C'est que du moment où la mort est entrée dans le monde, les passions désordonnées y sont entrées avec elle : la concupiscence, la colère, la douleur, l'intempérance se sont emparées de notre cœur, et Pag. 558. ont entraîné la raison dans l'abîme du péché. Cet assujettissement est tel *que je ne connois pas ce que*

(*) Hom. XXX *in Matth.*, XL Morel, *Nov. Test.*, tom. I, pag. 460.

je fais, parce que je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je condamne. Comment ces paroles doivent-elles s'entendre? C'est-à-dire qu'il est comme enveloppé de ténèbres à travers lesquelles il marche, éclairé seulement par une lueur obscure, menacé de tomber à chaque pas. *Je ne connois point.* Ce n'est point une complète ignorance, mais surprise et foiblesse; il ne dit pas : Je fais ce que je ne veux pas; ce qui supposeroit entraînement invincible, nécessité absolue, manque de liberté. Non, il dit : *Je fais ce que je ne veux pas;* j'agis, mais en condamnant ce que je fais; mes déréglements mêmes rendent témoignage à la sainteté de la loi; je m'accuse moi-même lorsque je n'y obéis pas, et je ne puis la violer sans haïr le mal qui me la fait violer. Que je vienne à succomber, est-ce la faute de ma chair? c'est celle du péché qui habite en elle. Que le Manichéen l'accuse d'être mauvaise dans sa substance; il calomnie l'ouvrage du Créateur. Ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre de ses manquements, mais au péché. Qu'elle soit d'une nature inférieure à l'esprit, à la bonne heure : elle lui est assujettie comme le luth à la main qui le touche, comme le vaisseau au pilote qui le gouverne. L'habileté de l'exécution ou de la manœuvre ne dépend point de l'instrument ni du vaisseau, mais de l'homme qui les dirige. Telle est la dépendance de la chair par rapport à l'esprit : la chair doit être

Pag. 559 et suiv.

conduite, l'esprit exercer l'empire ; c'est lui qui connoît ce qu'il faut faire ou non. Si le cheval s'emporte, c'est la faute de l'écuyer, qui manque ou d'adresse ou de force. Quand je fais le bien, dit l'Apôtre, je trouve en moi un sentiment intérieur qui l'approuve; quand je fais le mal, j'y entends une voix intérieure qui le condamne. Mais parce que ma volonté est languissante, je cède ; la loi a beau parler à mon cœur, mes sens l'emportent ; dois-je accuser la
Pag. 561. loi de ma défaite? Qu'un voleur fasse irruption dans une maison opulente, à qui s'en prendre? à la maison ou au voleur?

Toutefois, la loi et la conscience seroient donc impuissantes. Il falloit quelque chose de plus fort; oui, et c'étoit la grâce de Jésus-Christ, qui m'a sauvé dans le temps même où je m'éloignois de lui.

Vous m'allez dire : Si la tyrannie du péché étoit telle dans le monde avant la grâce du Sauveur, pourquoi punissoit-on ceux qui péchoient? Je réponds que si la violence du péché étoit si grande en ce temps-là, on demandoit aussi beaucoup moins des hommes, et seulement des choses qu'ils pouvoient faire pendant ce règne du péché. Le législateur n'exigeoit point d'eux une si grande perfection; il leur permettoit de jouir des richesses, il souffroit qu'ils eussent plusieurs femmes; il accordoit à la colère une vengeance légitime, aux sens, des plaisirs

modérés; il semble même que la loi écrite portât l'indulgence plus loin que la loi naturelle. Celle-ci vouloit que l'homme se contentât d'une femme, comme Jésus-Christ le déclare dans son Évangile; Matth. x. 6. au lieu que la loi de Moïse n'empêchoit pas les Juifs de répudier leurs femmes. Aussi l'Apôtre ne manque-t-il pas de remercier Dieu de ce que Jésus-Christ nous a rendus capables d'une plus grande perfection et d'une vie plus sainte qu'on ne l'étoit sous la loi. *Je rends grâces à mon Dieu par Jésus-Christ Notre Seigneur,* qui nous a délivrés de la Vers. 25. tyrannie du péché, en nous donnant les armes nécessaires pour combattre l'ennemi du salut, et nous mériter la couronne; soumettant la chair à l'esprit, Pag. 563. il ne s'est pas contenté de nous instruire par des préceptes, il a voulu nous servir d'exemple; pour cela il est venu, empruntant notre propre chair, nous apprendre comment nous devons travailler à la dompter, l'associant elle-même aux victoires de Pag. 565. l'esprit, imprimant à la loi le sceau de la justification. Que vouloit la loi, sinon que nous fussions sans péché? Voilà ce qu'a fait Jésus-Christ; lui seul a vaincu; tous nous avons été appelés au partage de la victoire; nous ne pècherons plus à l'avenir que par notre faute; *nous ne marchons plus selon la chair,* nous marchons *selon l'esprit.* Telle est la condition qui nous est imposée, et en vertu de laquelle il n'y a plus à craindre de condamnation. Jésus-

Christ seul a pu nous donner la couronne, mais à la charge que nous la méritions ; c'est un trésor qu'il dépend de nous de perdre ou de conserver. Il ne nous suffit pas d'avoir été régénérés dans les eaux du baptême, si après le baptême on ne vit d'une manière digne d'un enfant de Dieu. Ce n'est
Pag. 567. plus assez de ne plus marcher selon la chair, il faut encore marcher selon l'esprit, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas de s'abstenir du mal, mais qu'il faut encore faire le bien. Or, tout cela reste soumis à votre volonté libre. Ce n'est plus le péché qui règne en tyran sur notre intelligence. Que la lumière de la loi vienne encore à s'éteindre dans votre âme, que le navire soit submergé, et le pilote entraîné dans le naufrage, il ne faut plus vous en prendre qu'à vous-même. Ce que d'autres ont pu, il dépendoit de vous de le faire. Tout ce qui, auparavant, avoit paru impossible à la nature, est devenu journalier parmi nous. Comparez ce qui avoit lieu sous la loi, avec ce qu'est devenu le monde sous le règne de la grâce. La virginité, le mépris de la mort, les plus héroïques sacrifices y sont devenus communs. Ces vertus y sont pratiquées, non-seulement à Constantinople, mais chez les nations les plus barbares. Vous rencontrez chez les Scythes, chez les Thraces, dans les Indes et dans la Perse, des peuples de vierges et de solitaires, quand autrefois à peine l'on comptoit quelques individus par qui ces vertus fussent exer-

cées. Ces exemples vous sont proposés pour animer votre foi. Dieu nous a rendus nos combats faciles, afin que nous puissions vaincre en combattant, et non pour que nous nous endormions au lieu de combattre; il ne nous a pas donné sa grâce pour favoriser notre paresse, et nous replonger dans cette fange du péché d'où elle nous avait tirés.

Ce que l'Apôtre appelle *la vie de la chair*, c'est une vie de volupté, de luxe, de mollesse, une vie toute du monde, qui fait que l'homme n'est plus que chair. De même que ceux qui ont la vie de l'esprit, élancés sur les ailes de la foi, dans une région supérieure, semblent ne plus tenir au corps, de même ceux qui, oubliant qu'ils ont une âme, foulant sous les pieds ses titres de noblesse, s'abandonnent tout entiers au soin du corps, ensevelissent, pour ainsi parler, leur âme dans les affections charnelles. Ainsi lisons-nous dans les saintes Ecritures, que Dieu disoit à Noé : *Mon esprit ne demeurera plus avec les hommes, parce qu'ils ne sont que chair.* Le saint patriarche lui-même n'avoit-il pas une chair? Oui, sans doute, puisqu'il étoit homme. Ce n'est pas, à proprement parler, la chair que Dieu punit, mais les affections de la chair, dans le sens de l'Apôtre quand il dit : *Ceux qui vivent selon la chair ne sauroient plaire au Seigneur;* comme en parlant du monde Jésus-Christ disoit : *Vous n'êtes pas de ce monde*, bien que ses

Pag. 568.

Gen. VI. 3.

Joan. XV. 9.

Apôtres en fussent habitants. Ces expressions se prennent dans un sens spirituel. Par là, l'Apôtre indique que l'homme spirituel ne doit plus tenir à sa chair, qu'il doit s'élever au-dessus d'elle, que cette chair doit être mortifiée, dégagée de tout limon terrestre, attachée en croix, afin qu'elle prenne un essor que rien n'arrête. Le fer rougi au feu devient feu lui-même, bien qu'il ne change pas de nature. Ainsi de la chair transformée par la grâce de l'Esprit Saint, dans une substance toute spirituelle. Elle se confond, elle s'anéantit dans l'âme elle-même. Telle étoit la disposition de l'homme dont nous étudions ici les paroles. Etranger à son corps, il fouloit sous les pieds toutes les délicatesses de la chair. Ses délices, à lui, c'étoient la faim, les cachots, les tortures, et sa chair elle-même étoit insensible à la souffrance. S'il parle des afflictions qu'il éprouve, c'est pour dire qu'elles sont legères et qu'elles ne durent qu'un moment; tant il avoit su élever sa chair à toute la hauteur de
Vers. 9. son âme. Mais pour cela, ajoute l'Apôtre, il faut avoir l'Esprit de Jésus-Christ. A cette condition seule, non-seulement on est le disciple de Jésus-Christ, on le possède lui-même en soi; car posséder son Esprit, c'est être en possession de sa personne, c'est jouir de la présence de la sainte Trinité tout entière, puisque sa divine essence est indivisible.

De même que celui qui n'a pas la vie de l'Esprit est mort, qu'il ne sauroit plaire à Dieu, et qu'il se dit vainement le disciple de Jésus-Christ, puisque Jésus-Christ n'habite point en lui; de même celui qui l'a, cette vie de l'Esprit, appartient réellement à Jésus-Christ comme Jésus-Christ lui appartient. Il ne tient plus à la terre, il y mène la vie des Anges dans le ciel. Voilà ce que l'Apôtre appelle donner la mort à sa chair. Qui vit de la sorte a commencé déjà à jouir d'une vie immortelle, il porte le gage de sa future résurrection. Rien ne l'arrête, rien ne l'em- Pag. 570.
barrasse dans la carrière des vertus chrétiennes. Ce corps qui lui reste est mort, non pas matériellement, il est mort au péché; cette chair est encore vivante, et il le faut bien pour servir d'épreuve à la vertu, et de matière aux généreux combats de l'esprit; elle est aussi morte aux affections de la chair, que celle qui est gissante dans un sépulcre. Ne vous effrayez donc pas d'entendre l'Apôtre nous commander de donner la mort à notre chair, ce que nous appelons mortification. Cette mort est pour vous un germe de vie qui repousse et anéantit la mort à jamais. La vie que donne l'Esprit Saint triomphe de la mortalité. Aussi remarquez l'expression de l'Apôtre : il ne dit point que l'Esprit est vivant, mais qu'il est vie, pour montrer qu'il est une source de vie qui se répand dans les âmes fidèles. Comment? *par la justice :* parce que là où Vers. 10.

la justice domine il n'y a plus de péché, donc plus de mort, mais une vie immortelle.

Si donc l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels, à cause de son Esprit qui habite en vous. Parce que l'espérance de la résurrection est toujours sûre d'intéresser le chrétien, et que celle de Jésus-Christ est la plus forte preuve de la nôtre, saint Paul confirme sa doctrine par ce nouveau motif. Que ce corps mortel dont vous êtes revêtus ne vous laisse aucune crainte; ayez l'Esprit de Dieu, et ce corps ressuscitera. Mais est-ce que les corps qui ne l'ont pas sont condamnés à ne point ressusciter? Comment donc accorder l'Apôtre avec lui-même, après qu'il nous assure que tous paroîtront en présence du tribunal du fils de Dieu? Eh! Rom. XIV. 10. que devient la menace de l'enfer, s'il n'y a point de résurrection pour ceux qui n'ont pas cet Esprit de Dieu, quand le même Apôtre déclare que tous ressusciteront, mais que tous n'auront pas les mêmes I. Cor. XV. 51. destinées, que les uns ressusciteront pour la vie, les autres pour le supplice? Je réponds que saint Paul ne dit pas seulement que Dieu ressuscitera nos corps mortels, il dit qu'il *leur donnera la vie*, récompense réservée aux justes, *à cause*, dit-il, *de son Esprit qui habite* en eux. Celui donc qui, par les déréglements de sa vie, a perdu la vie de la grâce,

et qui meurt dans cet état, ressuscitera, mais pour une mort d'une autre sorte. Voulez-vous donc jouir de la véritable vie? donnez la mort à votre chair, donnez-lui la mort dès à présent, pour qu'elle ne meure pas dans la vie future (1).

Le chrétien se rend maître de la colère, des aigreurs et des emportements. Il n'a rien de commun avec la terre; il mortifie sans cesse les membres du corps de péché; il crucifie sa chair avec ses vices et ses convoitises, il est aussi véritablement mort au péché que s'il étoit enseveli; il souffre courageusement les maux de cette vie, et se soutient par une ferme confiance en Dieu; il pleure les fautes de ses frères, comme si lui-même les avoit commises, et il se réjouit de leur avancement dans la vertu, comme du sien propre (*).

Tentations.

Attendez-vous à rencontrer, dès les premiers pas dans la vie spirituelle, bien des tentations et des combats. A peine Jésus-Christ est-il entré dans

(1) Tom. IX Bened., pag. 557 - 570; Mor., *Nov. Test.*, tom. IV, p. 167—182; *Bibliothèque choisie*, tom. XII, p. 393; Pascal, *Pensées*, pag. 22; Superville, tom. I, pag. 255; et Saurin, *Serm.*, tom. IX, pag. 13.

(*) Chrysost. *passim.*; le P. Leufant, *sur l'esprit de la religion*, *Serm.*, tom. I, pag. 421 et suiv.; Molinier, *Serm. chois.*, tom. VIII, pag. 182; *Biblioth. chois.*, t. XV, p. 416.

le monde, que l'impie Hérode attente à sa vie, et déchaîne contre lui ses fureurs (*).

C'est à Dieu seul qui permet la tentation de savoir quand elle doit finir; et c'est à l'homme, qui est dans cette épreuve, à la souffrir avec patience, et même avec joie. Ne craignons pas les tentations : Jésus-Christ combat avec nous et pour nous (**).

Pourquoi des tentations? Je réponds qu'elles sont l'épreuve de notre vertu. Dieu pouvoit les empêcher, sans doute, il ne l'a pa voulu, pour nous donner lieu de mériter. Il les permet, pour exercer notre foi et notre courage; il les commande comme des combats, pour vous faire aller à la victoire. Ce n'est pas à la tentation elle-même qu'il faut s'en prendre, si l'on succombe; mais à l'inattention à la prévenir; mais à la foiblesse dans la résistance, etc. (***).

Le plus redoutable ennemi dont s'effraie le Démon, ce n'est pas celui qui le chasse d'un corps dont il s'est emparé, mais celui qui dompte sa colère et maîtrise son ressentiment. C'est là de tous

(*) Hom. XIII *in Matth.*, tom. VII Bened. pag. 168.

(**) Hom. XV *in Epist. ad Rom.*, t. IX Bened., p. 597.

(***) *De Lazaro concio* III, tom. I, p. 747; *In illud Diligentibus*, etc., tom. III, pag. 155; Hom. IV *ad popul. Antioch.*, tom. II, pag. 51; *In Daniel.*, tom. VI, pag. 233. Voyez dans le vol. XII de cette *Bibliothèque* les profonds raisonnements sur cette matière, extraits des Consolations au moine Stagire, pag. 195 et suiv.

les Démons le plus furieux; celui dont la possession doit être réputée la plus déplorable des calamités. On n'est point damné pour être en proie aux agitations du malin Esprit qui vous obsède; on l'est pour livrer son cœur aux mouvements de la colère et au désir de la vengeance (*).

La malice du Démon excita hier un violent orage; mais Dieu l'apaise aujourd'hui par sa bonté, et chacun de nous peut dire : *Seigneur, selon la multitude de vos miséricordes, vos consolations se sont répandues dans mon âme.* La clémence du Seigneur n'avoit pas moins éclaté en permettant cette tempête qu'en l'apaisant. Je l'ai toujours dit, et ne cesse pas de le répéter : Sa bonté paternelle ne se signale pas moins au commencement qu'au terme de nos maux. Quand il voit que nous nous éloignons de lui, que nous tombons dans la tiédeur, il se retire, afin que le châtiment nous fasse recourir à sa clémence. Saint Paul l'écrivoit aux Corinthiens : « Je suis bien aise que vous sachiez l'affliction qui » nous est survenue en Asie, qui a été telle, que les » maux dont nous nous sommes trouvés accablés ont » été excessifs et au-dessus de nos forces, jusqu'à nous » rendre la vie ennuyeuse ; mais nous avons comme » entendu prononcer en nous-mêmes l'arrêt de notre » mort, afin que nous ne mettions point notre con-

Ps. XCIII. 19.

I.Cor. I. 8. 9.

(*) *Expos. in ps.* IV, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 16.

» fiance en nous, mais en Dieu qui ressuscite les » morts. » Les épreuves nous sont avantageuses : la divine Providence ne les permet pas sans une profonde sagesse ; le danger abaisse l'orgueil et la vaine confiance ; il réveille et réchauffe notre piété. Loin de nous livrer aux mains de notre ennemi, Dieu ne veut que nous unir plus étroitement à lui (*).

La croix de Jésus-Christ a mis le Démon sous vos pieds. Elle vous a relevés, elle vous investit d'une force supérieure. Pourquoi donc arrive-t-il souvent que le Démon l'emporte sur vous ? C'est que vous dormez. Quand vous résistez à ses attaques, il n'ose pas même les commencer. Parce qu'il triomphe de vous durant le sommeil, ce n'est pas la preuve qu'il soit le plus fort ; c'est la faute de votre négligence. Le plus fort quand il sommeille est toujours la proie du plus foible. D'où vient que vous craignez? Votre ennemi est enchaîné, ses
Luc. XI. 22. armes, qui le rendoient si redoutables, lui ont été enlevées, tout ce qu'il avoit de puissance est abattu, son glaive a été brisé dans ses mains, et vous en
Ps. XC. 13. avez peur ? Pourquoi ? Il vous est ordonné *de marcher sur le dragon qui est à vos pieds ;* non-seulement il a perdu toute sa force ; mais vos forces à vous se sont accrues. L'aiguillon de la chair est com-

(*) Hom. XXIV *ad popul. Antioch.*, t. II Bened., pag. 141 ; *Biblioth. chois.*, tom. XV, pag. 422, article *Afflictions.*

primé, ce qui faisoit l'aliment du péché n'existe plus, la grâce de l'Esprit Saint vous a été donnée pour vous armer dans les combats. Vous avez pour vous le secours du Tout-Puissant. Il ne tient qu'à vous de vous ériger le plus noble trophée (*).

Fautes légères.

Ce sont des fautes légères : par cela seul elles ternissent la pureté que Jésus-Christ nous avoit donnée en nous purifiant de nos péchés. Ce sont des fautes légères que la médisance, les paroles offensantes, injurieuses! Sont-ce des fautes légères, que celles qui nous exposent à perdre le ciel? Ecoutez l'oracle : *Qui dit à son frère : Vous êtes un fou, sera coupable du feu de l'enfer.* Quoi de plus léger en apparence? ce n'est là qu'un jeu d'enfant. Si pourtant la punition en doit être si rigoureuse, que sera-ce de ceux qui prodiguent à leurs frères les termes de méchant, d'envieux, de malfaiteurs, d'autres reproches semblables qui paroissent indifférents? Et pourquoi? C'est Jésus-Christ qui nous l'apprend : Si le bien que vous faites au dernier de vos frères, c'est Jésus-Christ qui le reçoit, par la même raison, l'injure que vous faites au prochain,

Matth. v. 22.

Ibid. xxv. 4.

(*) *In ps.* cxxiii, Morel, *Opusc.*, tom. iii, pag. 386. Voyez l'article *Tentations*, dans Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. iv, pag. 316 et suiv.

c'est à la personne même de Jésus-Christ qu'elle s'adresse (*).

Gal. v. 9. Il ne faut, a dit l'Apôtre, qu'un peu de levain, pour aigrir et gâter toute la pâte. Une plaie s'envenime si on la néglige à ses commencements ; elle se guérit bientôt si l'on se hâte d'y apporter le remède convenable (**).

Ne nous endormons point sur les fautes légères, ou qui nous semblent telles. N'oublions pas un seul jour de nous rendre compte à nous-mêmes de celles qui nous échappent, tant dans nos discours que dans nos actions : punissons-nous-en nous-mêmes, afin d'éviter la punition qu'elles ont encourue (***).

Ces fautes légères dont vous ne faites pas de compte, deviennent les racines de fautes plus criminelles (****).

Si l'on néglige les commencements, on ne sera plus maître de la fin. Voilà pourquoi Jésus-Christ condamne si sévèrement, non pas seulement les fautes déclarées, mais celles qui y mènent. Pourquoi ces défenses, en apparence minutieuses, dont l'an-

(*) Hom. I *in Epist. ad Hebr.*, t. XII Bened. p. 9 ; Bourdaloue, citant saint Jean Chrysostôme, *Avent*, pag. 111, et *Dominic.*, t. II, p. 165 — 169 ; Massillon, *Carême*, tom. III, pag. 38, 55.

(**) *Contr. Judæos.*, tom. I Bened., p. 607.

(***) Hom. LXI *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 582.

(****) *In illud : Salutate*, etc., tom. III, pag. 189.

cienne loi étoit remplie? A quoi bon ces préceptes, de s'abstenir de telle ou telle viande? c'étoit pour tenir le peuple en garde contre de plus sérieuses prévarications. L'étincelle que vous négligez peut allumer bientôt un violent incendie (*).

Quels sont les plus petits dans le royaume du ciel? Ceux qui s'abandonnent aux fautes légères (**).

Persévérance.

L'Apôtre nous dit en parlant de lui-même : *Je cours, mais non pas au hasard.* Courons comme lui, hâtons-nous. Qui court ne regarde pas derrière lui; il ne s'embarrasse ni du terrain qu'il parcourt, ni des assistants qui le regardent; il ne pense qu'au terme de sa course; et plus il en approche, plus il redouble d'activité et d'efforts. Cet avis regarde ces personnes qui disent : J'ai bien employé ma jeunesse; j'ai donné mes premières années à tous les exercices de la pénitence; maintenant que je suis vieux, il est temps de me reposer. Je dis, moi, que c'est une raison de travailler davantage, une raison de redoubler de ferveur. Ne nous parlez pas de vos travaux d'autrefois; montrez-vous aujourd'hui jeune

T XII Bened. Pag. 76. I.Cor. IX. 26.

(*) *In ps.* VI, tom. V Bened., pag. 48, 49 Montargon, *Diction apost.*, tom. III, p. 320.

(**) *Comment. in evangel. Matth.*, tom. VI Bened., pag. LVI. (Supplément.)

d'ardeur, fort et vigoureux par le courage. Je conçois bien que l'homme qui court dans l'arène, si le poids des années a diminué ses forces, n'a plus pour courir la même vigueur ni la même souplesse, parce que les exercices du corps demandent une disposition qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de nous donner. Mais il n'en est pas ainsi des exercices de l'âme; ses mouvements dépendent de sa volonté propre, et la vieillesse n'y met point d'obstacle. Ce que je vous demande, c'est la vigueur de l'âme : et l'âme n'est jamais plus forte que dans la dernière saison de la vie.

Quelque robuste que soit le corps, une maladie l'abat, une fièvre l'écrase. Pour jouir de la plénitude de ses forces, il faut qu'il soit affranchi de cette
Pag. 77. obsession : l'âme de même. Tant qu'on est jeune, le fièvre des passions vous agite et vous accable; c'est l'amour de la vaine gloire, des plaisirs, c'est l'ivresse des sens qui vous entraîne. Avec les années, cette fougueuse effervescence se calme, et finit par s'éteindre, soit par satiété, soit par raison. A mesure que le poids des années se fait sentir, le vieillard trouve dans son impuissance même une garantie contre les criminels désirs qui viennent parfois se remuer dans sa volonté; et la crainte d'en être puni en s'y abandonnant, le met à l'abri des orages. Il n'est pas besoin de dire à ce vieillard qu'il n'a plus long-temps à vivre : dans le silence des passions, la

pensée de la mort et du jugement qui la suit se présente naturellement à l'esprit; et pour peu qu'on s'y arrête, en faut-il davantage pour amener à de sages réflexions, le cœur même le plus rebelle?

Comment donc se fait-il, m'allez-vous dire, qu'il se rencontre des vieillards pires que les jeunes gens? Ces vieillards dont vous me parlez sont ceux qui, s'étant plongés dans les derniers excès de la dépravation, laissent peu d'espérance qu'ils changent jamais. Ne voyons-nous pas des furieux se jeter d'eux-mêmes dans le précipice, sans que personne les y pousse? Un vieillard qui montre encore toutes les foiblesses du jeune âge, est le comble de l'opprobre: comment pardonner un déréglement inexcusable même dans la jeunesse? Ce n'est pas celui-là qui sera en droit de dire à Dieu : *Seigneur, ne vous souvenez pas des fautes et des ignorances de ma jeunesse.* Ps. XXIV. 7. Celui qui est encore sous les glaces de l'âge ce qu'il fut dans la chaleur de la jeunesse, prouve bien qu'alors ce n'étoit ni l'ignorance ni la fragilité naturelle, ni l'inexpérience de la jeunesse, mais un système profond de corruption qui l'avait jeté dans le mal. Un tel langage ne convient qu'à l'homme qui, revenu de ses égarements, mène une vie toute différente de sa vie passée. Mais celui qui, sur le déclin de ses jours, se montre tel qu'il fut auparavant, pouvons-nous l'appeler un vieillard, quand il respecte si peu sa vieillesse? Demandera-t-il au

Seigneur d'oublier les fautes et les ignorances de la jeunesse, quand lui-même, loin de les avoir oubliées, les reproduit tous les jours dans sa vie licencieuse et criminelle? En effet, combien ne voyons-nous pas de vieillards débauchés, courant après les spectacles, livrés à toutes les dissipations de la jeunesse? Quelle monstrueuse inconséquence! une tête
Pag. 78. ornée de cheveux blancs, avec toute la futilité de la jeunesse! Mais qu'un jeune homme vienne à lui manquer, ce vieillard oublie-t-il de réclamer le respect qui est dû à son âge? Qu'il commence donc à se respecter le premier, qu'il en donne l'exemple aux autres; de quel droit exiger d'eux ce dont on s'affranchit soi-même? En vous laissant parvenir à la vieillesse, Dieu vous a donné ces cheveux blancs comme une parure privilégiée; vous la dégradez. Elle n'est honorable qu'autant que vous la justifiez par vos mœurs; elle cesse de l'être, quand à la gravité du vieillard vous substituez les folies du jeune homme. Irez-vous donner à nos jeunes gens des leçons de sobriété, quand vous les surpassez en intempérance? A Dieu ne plaise que j'insulte à la vieillesse! non, ce que j'accuse, ce sont les vieillards qui vivent en jeunes gens. Eussiez-vous un siècle de vie tout entier, avec de semblables mœurs, vous n'êtes à mes yeux que des jeunes gens, comme le jeune homme réservé dans son langage et dans sa conduite, obtiendra de moi les mêmes respects

qu'un vieillard. *Ce qui rend la vieillesse respectable,* Sap. IV. 8.
dit l'Esprit Saint, *ce n'est pas la longueur de la vie, ni le nombre des années; mais la prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs, et la vie sans tache est une heureuse vieillesse.* Nous n'honorons la personne d'un monarque, sa pourpre et son diadème, qu'autant qu'elles nous présentent l'image de son autorité; mais quand nous la voyons méconnue, insultée, avilie, le prestige est évanoui. Cette similitude n'a rien d'exagéré; le vieillard qui règne sur ses passions, et sait commander à ses sens, est vrai- Pag. 79.
ment roi; qu'il en soit l'esclave, il n'est plus que le dernier des hommes.

Jeunes gens qui m'écoutez, prévenez ce honteux avenir, puisqu'il dépend de vous de posséder, à l'âge où vous êtes, la gravité de la vieillesse (*).

Fuite des occasions.

C'est un moyen sûr pour marcher d'un pas ferme au milieu des piéges qui nous environnent, que d'éviter non-seulement de mal faire; mais ce qui y porte, bien que la chose paroisse indifférente en soi. Par exemple, ce n'est point un mal, en apparence du moins, de rire, de plaisanter; mais il peut le devenir par les conséquences. Le rire engendre souvent les paroles libres, celles-ci les actions encore

(*) Hom. VII *in Epist. ad Hebr.* Morel, *Nov. Test.*, t. VI, pag. 764.

plus déshonnêtes. Un mot plaisant attire les repar ties chagrines, offensantes ; celles-ci les voies de fait, les insultes, les vengeances, quelquefois sanglantes et meurtrières. Aussi l'Apôtre défend-il sévèrement
Ephes. v., 4. *toutes paroles de raillerie*. On s'imagine que ce sont des riens ; mais ces riens peuvent occasioner les plus grands maux.

Quel mal y a-t-il à vivre dans l'abondance ? on n'en soupçonne pas. Mais l'intempérance, mais les excès, mais les prodigalités, les rapines qu'il faut commettre pour s'y entretenir, ne sont-ce pas là des maux ? Coupez l'arbre à sa racine, vous en arrêtez les fruits empoisonnés. On ne trouve en général rien de condamnable à fréquenter les spectacles, à aller au cirque voir des combats d'animaux, à y jouer soi-même ; on n'en calcule point les conséquences ; Liberté dans les propos et dans les actions, débats, sarcasmes et querelles, insultes et violences, inimitiés souvent implacables, voilà ce que l'on remporte du théâtre. Le jeu, que produit-il ? La passion, les pertes, les fureurs, les blasphèmes, les maux les plus funestes. Fuyons non seulement le péché qui se montre à découvert, mais les occasions dont la pente insensible entraîne au péché. On ne marche point sur le bord du précipice sans trembler d'y tomber ; souvent même il suffit de la frayeur où il vous jette pour troubler la tête, et pour y précipiter le voyageur mal assuré. Ainsi, quand

on marche si près du péché, la peur même que l'on en a ne garantit pas toujours la chute. Vous regardez telle femme d'un œil curieux : bien que vous ne soyez pas adultère de fait, vous l'êtes d'intention. Tel est l'oracle de Jésus-Christ : le seul désir que vous en avez est un engagement au crime. Fuyez, fuyez donc bien loin l'ombre même du péché. Voulez-vous être chaste? fuyez non-seulement l'adultère, mais l'empressement dans les regards. Voulez-vous n'avoir point à vous reprocher des paroles honteuses? évitez tout rire immodéré, toute dissipation d'esprit et de cœur. Craignez-vous le meurtre? fuyez les querelles. L'intempérance? fuyez les recherches et les plaisirs de la table (*).

Paix spirituelle.

Toute paix qui n'est pas fondée sur la paix de Dieu, est fragile, ruineuse. A quoi nous serviroit d'être en paix avec les hommes, si nous sommes en guerre avec Dieu? Comme aussi tous les hommes auroient beau s'unir pour nous déclarer la guerre, si nous sommes en paix avec Dieu, ils ne peuvent nous faire aucun mal.

Ce n'est parmi les hommes qu'inconstance, vicissitudes éternelles, non pas seulement dans leurs

(*) Hom. xv *ad popul. Antioch*, tom. II Bened., p. 157, 158 ; Bourdaloue, *sur les divertissements du monde*, *Dominic.*, tom. II, pag. 56 et suiv. ; Lenfant, sermon sur le même sujet, tom. III, pag. 129 et suiv.; *Fuite des occasions*, tom. II, pag. 197 et suiv.

amitiés, mais jusque dans les familles. La nature elle-même n'est qu'une foible barrière contre les divisions qui les partagent et les déchirent. Le père s'arme contre son fils, le fils contre son père, souvent sur les prétextes les plus frivoles, témoin Absalon révolté contre David (*).

Quelque disgrâce que l'on ait à essuyer, tant que l'on conserve la paix, le mal est supportable. C'est dans cette vue que Jésus-Christ disoit : *Je vous laisse ma paix.* Le Démon n'a point d'armes plus fortes ni plus redoutables contre nous que les guerres, les dissensions et les inimitiés (**).

Joann. XIV. 27.

Pour consoler les Apôtres de sa prochaine séparation, Jésus-Christ leur adresse ces paroles : *Je vous laisse ma paix;* comme s'il leur disoit : Quelle perte, quel dommage peuvent vous causer les guerres et les troubles du monde, si vous avez ma paix? Cette paix est bien différente des autres. La paix du monde est souvent stérile et funeste. Moi, je vous donne ma paix, afin que vous la gardiez les uns avec les autres, une paix qui vous rendra plus fermes et plus courageux (***).

(*) Hom. I *in* I *ad Cor.*, tom. X Bened., p. 5; Morel, *Nov. Testam.*, t. V, p. 7, 8. Voyez le vol. XV de cette *Bibliothèque choisie*, article *Bonheur*, et tom. XVI, pag. 173—176.

(**) Hom. II *in* II *ad Cor.*, tom. X Bened., pag. 440.

(***) Hom. LXXV *in Joann.*, tom. VIII Bened., p. 443; LXXIV, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 476; Bourdaloue développant la pensée de saint Jean Chrysostôme, *Carême*, tom. IV, pag. 350.

La paix soit avec vous. C'est la première parole que Jésus-Christ ressuscité adresse à ses disciples. Il leur annonce la paix, parce qu'on alloit leur déclarer la guerre. Il proclame les brillantes œuvres de sa croix, à savoir la paix. Les obstacles sont levés; le mur de séparation jeté entre Dieu et les hommes est abattu; tout est accompli. *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie*, etc. (*)

« Que la paix de Dieu conserve vos cœurs : *Corda vestra;* et qu'elle possède vos esprits : *Intelligentias vestras.* Pourquoi l'Apôtre souhaitoit-il aux Philippiens ce double avantage; l'un, par rapport à l'esprit; l'autre, par rapport au cœur? C'est, répond saint Chrysostôme, que pour établir dans l'homme une paix parfaite, il faut la mettre également dans les deux puissances, c'est-à-dire dans son esprit et dans son cœur. La paix du cœur doit être précédée de la paix de l'esprit, et la paix de l'esprit ne peut être constante sans la paix du cœur. Il faut donc pacifier l'esprit de l'homme, en lui ôtant toutes les inquiétudes qu'il peut avoir dans la recherche de la vérité; et il faut pacifier son cœur, en le dégageant de tous les désirs qui le tourmentent dans la recherche de son repos (**). »

Toutes les fois que les affections charnelles prévalent sur l'âme, elles y allument le feu des pas-

(*) Hom. LXXXV *in Joann.*, t. VIII Bened., p. 516.

(**) Bourdaloue, *Serm. du dimanche de Quasimodo*, *Carême*, t. III, p. 350, Chrysost., Hom. XII *in Epist. ad Phil.*, tom. XI Bened., p. 306.

sions, la colère, l'envie. Tant que l'on ne se défait point de ces ennemis, non-seulement on n'a plus droit aux récompenses promises, mais on se trouve enchaîné, et il faut succomber. Point de trève avec de semblables ennemis (*).

De tous les caractères du chrétien, il n'en est point de plus marqué que celui de la charité et de la paix qui doivent régner parmi les membres de la famille chrétienne. C'est dans cette vue que Jésus-
Joan. xiv. 27. Christ a dit : *Je vous donne ma paix ;* et dans un
Ibid. xiii. 35. autre endroit : *La marque à laquelle on vous reconnoîtra pour être mes disciples, sera si vous vous aimez les uns les autres.* Conformément à cet oracle,
Hebr. xii. 14. saint Paul recommande aux Hébreux de travailler à avoir la paix avec tout le monde (**).

Pas de bien qui vaille la paix ; aussi fait-elle l'objet de tous les vœux. Avant d'aller s'asseoir sur son trône, l'évêque donne la paix à tout le peuple ; s'il se lève pour monter dans la chaire d'où il distribue la parole sainte, c'est en exprimant le même vœu : *La paix soit avec vous tous.* Le prêtre accompagne du même souhait toutes les formules de bénédictions. Le diacre, indiquant le moment de la prière commune, ne manque pas non plus d'inviter l'as-

(*) Hom., vii *in* i *ad Timoth.*, Tom. xi Bened., p. 584.

(**) Hom. xxxi *in Epist. ad Hebr.*, tom. xii Bened., pag. 284. Voyez plus haut, pag. 27, 31, 46 ; et au volume suivant l'article *Charité envers le prochain.*

semblée à prier l'Ange de paix, et ne permet pas de quitter l'église sans que la cérémonie ne soit terminée par ces paroles : *Retournez chez vous en paix*. C'est que, de tous les biens, il n'en est point de plus désirable que la paix. C'est elle qui nous fait naître à la grâce et qui nous y entretient (*).

C'est là la paix véritable, la paix solide et qui résiste à toutes les attaques. Ayez la paix avec les hommes, vous êtes toujours au moment de la voir se rompre ; il n'en est pas ainsi de la paix avec Dieu (**).

Mais quand avons-nous la paix avec Dieu? c'est quand nous sommes en guerre avec le Démon (***).

On ne l'obtient, cette paix, que par l'imitation fidèle de Jésus-Christ, par l'exercice de la miséricorde, et la pratique des vertus chrétiennes (****).

Elle n'est autre chose que la charité elle-même (*****).

(*) *In eos qui pascha jejunant.*, tom. III Bened., pag. 614.

(**) Hom. VIII *in Epist. ad Coloss.*, t. XI Bened., p. 383. « La paix avec Dieu est le fondement de la paix avec soi-même. Le cœur du vrai chrétien est le sanctuaire de la paix. Rien ne trouble cet heureux calme ; ni les agitations du doute, elles sont le partage des incrédules; ni la terreur des jugements de Dieu, c'est la première peine des méchants. » (M. l'évêque de Langres (cardinal de la Luzerne), *Instruct. pastor.*, pag. 36, 37, édit. in-4°.)

(***) Hom. XXIV *in Epist. ad Ephes.*, t. XI Bened., p. 180.

(****) Hom I *in Epist. ad Philem.*, t. XI Bened., p. 775.

(*****) Hom. XXIV *in Epist. ad Ephes.*, t. XI Bened., p. 185.

Matth. x. 34. *Je ne suis point venu apporter la paix sur la terre*, a dit Jésus-Christ. Pourquoi donc la recommande-t-il si fort, soit par lui-même, soit par la bouche de ses Apôtres? Que vouloient dire les Anges, quand du haut du ciel ils faisoient retentir ces
Luc. ii. 14. paroles : Gloire à Dieu dans les cieux, et paix aux hommes sur la terre! Pourquoi ce chant de paix, proclamé auparavant par tout ce qu'il y avoit eu de prophètes? La paix consiste à retrancher tout ce qui est principe de dissension; une paix dont le crime est le lien, n'en est pas une. C'est à celle-là que Jésus-Christ déclare la guerre, contre celle-là qu'il est venu nous armer, qu'il déploie le glaive (*).

Il est trois sortes de guerres : Celle qui vient du dehors, quand les Barbares viennent porter leurs excursions sur nos terres, et obligent nos armées à les repousser; celle qui a lieu dans l'intérieur, lorsque, en paix avec l'ennemi étranger, nous nous combattons réciproquement; enfin, lorsque nous portons au-dedans de nous, dans notre propre cœur, le théâtre de la guerre. Cette dernière est la plus formidable de toutes. La première n'est jamais bien nuisible. Qu'est-ce que les Barbares peuvent nous faire? tout au plus nous égorger; ils ne peuvent rien sur nos âmes. La seconde n'est guère plus pré-

(*) Hom. xxv *in Matth.*, t. vii Bened., p. 398; Hom. *in illud : Veni ignem mittere*, etc., tom. ix Bened., pag. 813. (Supplément.)

judiciable, quand nous ne voulons point prendre parti dans les discordes civiles. Mais la troisième, il est difficile d'y échapper. Dans les soulèvements journaliers entre la chair et l'esprit, nous avons en tête les ennemis les plus dangereux, nos sensualités, nos emportements, nos jalousies, notre orgueil. La lutte n'est pas toujours égale; et pour peu qu'elle dure, nous nous flatterions vainement d'arriver à la couronne qui nous est promise. Pour peu qu'on s'endorme, on tombe, on est blessé, l'on s'expose à mourir, et à mourir de la mort éternelle. Il n'est donc pas un moment où nous ne devions avoir les armes à la main, soit pour prévenir l'ennemi, soit pour en triompher. Le monde tout entier seroit en paix autour de vous, vous n'en seriez pas plus heureux si vous aviez la guerre au-dedans de vous-même (*).

L'Esprit Saint l'a dit par la bouche de son prophète : Non, *il n'y a point de paix pour l'impie.* Il est comme la poussière que le vent élève sur la surface de la terre; jouet éternel des passions qui l'agitent, il n'est jamais d'accord avec lui-même, et son cœur est incessamment le théâtre d'une guerre intestine à laquelle il ne sauroit échapper. Ce n'est pas ainsi que l'oracle de la vérité parle de l'âme juste : Elle est, dit-il, semblable à la montagne de

Isa. XLVII. 21.

Ps. CXXIV. 1.

(*) Hom. VII *in Epist.* I *ad Timoth.*, t. XI Bened., p. 584.

Sion, qui ne sauroit être ébranlée. Décochez vos traits, et dressez vos machines contre une montagne ; vous ne l'entamez point, elle résiste à tous vos efforts (*).

Ps. CXVIII. 165. Il n'y a de véritable paix que dans l'amour de votre loi sainte, ô mon Dieu ! — Pourquoi ? parce que le bonheur de connoître Dieu, de cultiver la vertu et de la posséder, apaise au fond de l'âme les tempêtes orageuses qui la troublent, et prévient les mouvements séditieux qui l'agitent. Sans cette paix, vous auriez beau jouir, pour tout le reste, d'un calme parfait, ne compter autour de vous aucun ennemi, vous n'en êtes pas moins le plus malheureux des hommes. Non, il n'est point pour vous de plus redoutable ennemi que votre propre cœur, quand il est en proie à des passions violentes qui le tyrannisent. Amour des voluptés, amour des richesses et des honneurs : ennemis secrets qui s'attachent à vos entrailles, vous font souffrir tous les maux d'une guerre plus cruelle que vous n'en pouvez craindre de l'ennemi du dehors. C'est le ver qui, né au sein de l'arbre, le ronge et le dévore ; c'est la fièvre qui mine sourdement tous les principes de la vie ; c'est une guerre civile toujours plus acharnée, plus

(*) Hom. VIII *ad popul. Antioch.*, t. II Bened., p. 72, 73 ; Bourdaloue, *Avent*, pag. 143, d'après saint Jean Chrysostôme ; Girousi, dans Montargon, *Ditionn. apostol.*, tom. II, pag. 31 — 34 ; et *ibid.*, tom. IV, pag. 353 et suiv.

meurtrière que la guerre étrangère. La crainte de Dieu enchaîne ces passions funestes, elle les étouffe au fond de leurs repaires ; elle amène cette paix si désirable, cette paix que Jésus-Christ est venu apporter au monde, cette paix dont l'Apôtre exprime le souhait dans toutes ses Epîtres par ces paroles : *Que la grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu notre père* (*).

La paix ne marche point sans la charité ; elle n'est pas moins la compagne fidèle de la foi. Toutes les trois sont indivisibles (**).

§ IV.

SACREMENTS.

Sacrement de baptême.

De même que dans la première création, Dieu fit l'homme tout entier, ainsi l'Esprit Saint agit-il dans le baptême. Alors Dieu avoit dit : *Faisons à l'homme un aide semblable à lui.* Ici, plus d'aide à donner à l'homme. Celui à qui la grâce du Saint Esprit est conférée, n'a plus besoin d'aucun autre soutien ; il demeure dans le corps de Jésus-Christ ; il ne lui faut plus d'autre bien. Alors Dieu fit l'homme à son

T. VIII Bened. Pag. 145.

Gen. II. 18.

Ibid. I. 27.

(*) *Expos. in ps* IV, t. V Bened., pag. 25.

(**) Hom. XXIV *in Epist. ad Ephes.*, t. XI Bened., p. 185 ; Bossuet, *Serm.*, tom. V, pag. 90 ; tom. VIII, pag. 320.

image; ici, il l'unit à sa propre Essence. Alors il lui
Ibid. 26. commanda de dominer sur les poissons et sur les
I. Cor. xv. 20. animaux; maintenant il a élevé nos prémices au-
dessus des cieux. Alors il donna à la première fa-
Gen. xi. 3. mille du genre humain un paradis terrestre pour habitation; aujourd'hui, il nous a ouvert le ciel, comme devant être notre éternel domicile. La première création fut donc toute terrestre, et pourtant elle est enveloppée de mystères qui en dérobent la connoissance à la raison. Voudrions-nous rendre raison de la génération spirituelle que le baptême opère, et qui est beaucoup plus sublime et plus excellente? Comment concevoir l'étonnante renaissance que ce sacrement communique? Les Anges y comparurent, mais sans y coopérer; seulement ils ont vu ce qui s'y est fait. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit fait tout.

C'est Dieu qui nous déclare ces merveilles; croyons à sa parole avec plus de certitude encore qu'au témoignage de nos yeux (1). Nos yeux se trompent souvent. La parole de Dieu est infaillible. La parole qui a créé ce qui n'existoit pas mérite bien assuré-

(1) Mystère que la raison humaine ne sauroit pénétrer, mais aussi que la raison ne sauroit nier. Molinier, *Serm. chois.*, tom. 1, pag. 200—202. La vigoureuse dialectique de Pascal a poussé la vérité de ce principe jusqu'au dernier degré de lumière et d'évidence. M. de Châteaubriand, dans ses *Preuves du péché originel*, emprunte l'autorité de saint Jean Chrysostôme. *Génie du Christianisme*, tom. 1, p. 33. Voyez l'*Instruct. pastor.*

ment qu'on la croie, lorsqu'elle parle de la nature des choses qu'elle a produites. Or, que dit-elle? qu'il se fait une régénération dans le baptême. Que si l'on vous dit : Comment cela? répondez : Jésus-Christ l'a dit, et c'en est assez qu'il l'ait dit. Sa seule parole fait preuve ; elle est une évidente démonstration. Si l'on insiste : Pourquoi de l'eau? demandez à votre tour : Pourquoi de la terre, quand Dieu créa l'homme ? Ne pouvoit-il pas bien le former sans cela ? Que vous importe d'en savoir davantage ? Qu'il faille de l'eau ; qu'elle soit rigoureusement nécessaire, n'en doutez pas, d'après ce fait que raconte le livre des Actes : Le Saint-Esprit étant descendu sur Corneille et ceux de sa maison, avant qu'ils eussent reçu le baptême, l'Apôtre saint Pierre ne crut point que l'on pût se passer du baptême, et dit : *Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit comme nous ?* — Pourquoi ? — Je vais vous en donner l'explication, pour vous découvrir l'un des mystères cachés dans ce sacrement. Dans le baptême, on célèbre des symboles divins ; on représente à la fois la sépulture, la passion, la résurrection, la vie tout entière de Jésus-Christ. L'immersion de la tête dans l'eau baptismale, est l'image de

Act. x. 47.

de M. l'évêque de Langres, in-4°, pag. 16 ; Saurin, *Serm.*, tom. IX, pag. 431, 172 ; tom. IV, pag. 148 ; Massillon, *Paraphrase des Psaumes*, pag. 60 ; Bossuet, *Serm.*, tom. VII, pag. 60 ; *Elévat. sur les Mystères*, tom. X, pag. 112.

la sépulture du vieil homme, qui s'y plonge comme dans le tombeau, pour en sortir avec une vie nouvelle, à laquelle il est ressuscité. Il n'est pas plus difficile à Dieu d'imprimer à cette âme le sceau de la régénération, qu'il ne l'est à l'homme de tremper sa tête dans l'eau. Ecoutez saint Paul : *Nous avons été ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, pour mourir* au péché; *notre vieil homme a été crucifié avec lui; nous sommes entés en lui par la ressemblance de sa mort.* Non-seulement le baptême est appelé croix, mais la croix elle-même est appelée
Marc. x. 38. baptême. *Vous serez baptisés*, dit Jésus-Christ, *du baptême dont je dois être baptisé* (*).

Homélie I, sous le nom de *Catéchèse, adressée à ceux qui devoient recevoir le sacrement de baptême.*

T. II Bened. Pag. 225. Combien est précieuse et agréable à mes yeux cette réunion de nos jeunes frères! car pour vous appeler de ce nom, je n'attendrai pas que la naissance spirituelle vous ait mis au nombre des enfants de notre église. Je sais à quelle sublime pré-
Pag. 226. rogative vous allez être appelés; pourrai-je donc ne pas agir en cette occasion, comme on fait envers ceux qui doivent être revêtus d'une grande dignité,

(*) Hom. XXIV *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 157, 158.

et que l'on s'empresse de féliciter et d'honorer avant même qu'ils n'en aient été revêtus. Et quelle dignité humaine, comparable à cette royauté céleste, dont vous allez être investis? Daignez, je vous en conjure, lorsque vous y serez parvenus, vous souvenir de moi : c'étoit la demande que faisoit Joseph à l'échanson : *Souvenez-vous de moi*, lui disoit-il, *quand ce bonheur vous sera arrivé*. Le service qu'il espéroit de sa reconnaissance, c'étoit la faveur de le faire connoître à Pharaon, comme lui ayant donné l'explication d'un songe. Ce ne sont pas des songes dont je viens, moi, vous donner l'interprétation; j'expose sous vos yeux les promesses de biens, tels que *l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a conçu jamais rien de semblable à ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment*. Le saint patriarche avoit dit à cet échanson : *Dans trois jours le roi vous rétablira dans votre charge*. Je ne vous dis pas : Dans trois jours vous serez rappelés à la table du tyran de l'Egypte, mais encore trente jours, et vous serez introduits par le roi du ciel, dans la Jérusalem où il n'y a plus de servitude, dans la patrie du chrétien, dans la cité céleste. Ce n'est point à un Pharaon terrestre que vous présenterez la coupe, c'est le souverain lui-même qui mettra dans vos mains le calice redoutable où sont contenus tous les biens, plus précieux à lui seul que l'univers tout entier. Nos initiés savent

Gen. XL. 14.

I. Cor. II. 9.

Gen. XL. 13.

quelle est la vertu de ce calice ; vous-mêmes ne tarderez pas à le savoir. Souvenez-vous donc de moi, lorsque vous serez entrés dans cette céleste cour, revêtus du royal ornement, parés d'une pourpre trempée dans le sang du Seigneur, ceints d'un diadème dont l'éclat surpasse celui des rayons du soleil. Tels sont les présents que vous allez recevoir des mains de l'époux, présents bien supérieurs, sans doute à nos mérites, mais dignes de sa magnificence. Avant donc que vous alliez vous asseoir sur cette couche nuptiale qui vous est préparée, j'applaudis à l'avance à votre bonheur. Je vous félicite de n'avoir pas imité la coupable négligence de certaines personnes à renvoyer leur baptême aux derniers moments de la vie. Mais tels que des serviteurs éprouvés, impatients de vous attacher au Seigneur, vous vous êtes empressés de courber vos têtes sous le joug de Jésus-Christ, pour en goûter les douceurs. Il est vrai que la grâce est la même, tant pour vous que pour ceux qui diffèrent jusqu'à la mort à se faire
Pag. 227. initier à nos mystères ; mais les dispositions et les circonstances sont bien différentes : ceux-ci la reçoivent sur un lit où la souffrance les enchaîne ; vous, c'est dans le sein de l'Église, notre commune mère. Eux, c'est dans les ardeurs de la fièvre, au milieu des larmes et des gémissements ; vous, avec les transports de la plus vive allégresse et les sentiments d'une reconnoissance qu'accompagne cette

joie toute spirituelle. Ici tout est fête; là tout est deuil, sanglots, désespoir : des enfants noyés dans leurs larmes, une épouse se meurtrissant le visage, des amis plongés dans l'affliction, des domestiques éplorés, une maison présentant tout entière l'aspect d'une journée sombre de l'hiver. Pénétrez le cœur de ce mourant : désolation encore plus profonde, déchiré par les pensées diverses qui l'agitent : dans la déplorable position où il se trouve, il ressemble à une mer dont les flots, soulevés par la tempête, se poussent et se repoussent en sens contraire; il ne voit point sa femme, ses enfants, ses domestiques, sans penser que bientôt il va les quitter pour les laisser sans père, sans époux, sans maître; que sa maison ne sera bientôt plus qu'une solitude affreuse. Et lui-même que de regrets lui donne sa vie passée, dont le tableau se déroule à ses yeux! Que de séparations à la fois! Enveloppé dans sa douleur comme dans un nuage, voilà ce qu'est à son lit de mort ce futur initié. Cependant, au milieu de la tristesse générale et du mouvement tumultueux qui la suit, survient le ministre du sacrement, plus redoutable que la fièvre elle-même. Son aspect est pour le malade le signal de la mort; car, bien que le médecin ait déjà prononcé son arrêt, on se flattoit encore d'une espérance que détruit l'arrivée du prêtre; et ce qui donne l'assurance d'une vie éternelle, ne se montre plus à ce moment que comme un présage

de mort. Mais on n'est pas encore au comble du mal; tandis que l'on s'empresse et que l'on s'occupe en désordre des apprêts, souvent il arrive que le moribond échappe, ou bien s'il conserve encore un reste de vie, il est incapable d'en profiter. Ses yeux obscurcis ne voient, ne reconnoissent plus personne; ses oreilles n'entendent plus; sa langue glacée ne sauroit articuler les paroles par lesquelles nous nous engageons au Seigneur; vous n'avez plus qu'un cadavre froid, sans mouvement : je vous demande quel avantage on peut retirer du baptême à ces extrémités (1)?

Quelles sont en effet les dispositions qu'exige un aussi auguste sacrement? Avant de le recevoir, il faut s'y préparer, comme vous l'avez fait, par un entier détachement des choses de ce monde, par l'exercice habituel de la tempérance, par la vigilance sur soi-même, par une fervente piété. Il faut avoir banni de son esprit toute pensée étrangère à la sainteté de nos mystères, et mis sa maison dans l'état où vous la voudriez si c'étoit le roi qui vînt en personne la visiter. Oui, telles sont les dispositions que vous

(1) Raisonnements applicables à tous les discours *sur le renvoi de la conversion, l'impénitence finale, le pécheur mourant.* Voyez, entre autres, Massillon, *Carême*, tom. I, p. 45; tom. II, pag. 52; tom. III, pag. 330—339; Bossuet, *Serm.*, l. V, p. 41; La Rue, *Carême*, tom. III, p. 512, l'ancien évêque de Senez, tom. II, pag. 76 et suiv.; Saurin, trois discours à ce sujet, commençant le premier volume de ses sermons.

avez manifestées, et qui vous donnent droit aux magnifiques récompenses que Dieu promet à ceux qui le servent.

Pour aider ces dispositions dont nous avons cherché, ainsi que nous le devions, à vous pénétrer, mais que dis-je, nous? Le Seigneur seul a tout fait; car, *avez-vous rien qui ne vous ait été donné, et puisque vous l'avez reçu, de quoi pouvez-vous vous glorifier comme vous l'étant donné à vous-même?* I Cor. IV. 7. je m'étois proposé d'abord de vous instruire des motifs qu'ont eus nos pères en déterminant, de préférence à toutes les autres, cette époque de l'année pour l'initiation au baptême (1); pourquoi, à la suite des exhortations, vous vous présentez nus pieds, couverts seulement d'une tunique, avant de recevoir les saints exorcismes (2). Car tout ce céré- Pag. 228. monial n'a point été établi sans dessein. Ce sont là autant de symboles dont je voulois vous donner l'ex-

(1) Dans l'Eglise d'Antioche, le baptême n'étoit conféré qu'à la solennité de Pâques. On s'y préparoit par les exercices du Carême. On ne l'y donnoit pas comme ailleurs le jour de la Pentecôte, parce que, dit ailleurs le même Père, les fidèles, uniquement occupés en ce jour de la descente du Saint-Esprit, renvoyoient en une autre temps toute autre occupation. (Hom. I *in Act. apostol.*, tom. IX Bened., pag. 10.)

(2) Winkelman, si instruit d'ailleurs dans l'antiquité, avance que, dans les premiers siècles de l'église, on baptisoit les personnes de l'un et de l'autre sexe, en les plongeant indistinctement dans les mêmes eaux. A quoi il ajoute : « Cet usage ne doit point étonner, en se rappelant l'usage où étoient les Grecs d'exposer nus les jeunes gens des deux sexes, dans les

plication, mais j'ai pensé que nous avions quelque chose de plus nécessaire encore à vous apprendre. Par exemple, ce que c'est que le baptême, pourquoi son institution, les avantages qu'il nous procure. D'abord ce que veut dire le mot baptême; car nous le désignons sous plusieurs noms. Nous l'appelons *bain*, *régénération*, conformément à ces paroles de
Tit. III. 5. l'Apôtre : *Il nous a sauvés par le baptême de la régénération et du renouvellement du Saint-Esprit.* Nous le nommons *illumination ;* ainsi le même Apôtre : *Rappelez en votre mémoire le premier temps où, après avoir été illuminés par le baptême, vous avez soutenu*
Hebr. X. 32. *de grands combats.* Et encore : *Il est impossible à l'égard de ceux qui ont été une fois illuminés par le baptême, qui ont goûté le don du ciel, etc.;* d'autres
Gal. III. 27. fois *baptême* comme dans ces paroles : *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez été*
Rom. VI. 3. *revêtus de Jésus-Christ;* tantôt *sépulture : Nous avons été,* dit saint Paul, *ensevelis avec lui par le baptême, pour mourir au péché;* tantôt *circoncision :*
Col. II. 15. *Comme c'est en lui que vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'est pas faite de main d'homme, mais de la circoncision de Jésus-Christ, laquelle*

fêtes et jeux publics, sous les yeux des magistrats et des parents (*).» Cette assertion est démentie par le texte précis du saint patriarche.

(*) *Lettre II sur la peinture et la sculpture chez les Grecs,* dans le premier volume des *Variétés littéraires* de Suard, pag. 295 et suiv.

consiste dans le dépouillement des œuvres de la chair; tantôt *croix*. Revenons à la première désignation. Pag. 289. Le bain s'emploie communément pour laver les souillures du corps. Les Juifs avoient leurs ablutions, par lesquelles ils purifioient leurs corps de souillures, qui en elles-mêmes ne l'étoient pas, mais le devenoient par l'opinion dont la loi les avoit chargées; tandis que le bain de la grâce reçue au baptême, nous lave des souillures que le péché imprime à nos âmes. Quand on auroit commis tous les crimes que la perversité humaine peut inventer, il n'en est point que les eaux du baptême n'effacent. Ecoutez l'Apotre : *Ne vous y trompez pas ; ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui ne seront point héritiers du royaume de Dieu.* Voilà des menaces plutôt que des espérances; mais écoutez ce qui suit : *C'est ce que quelques-uns d'entre vous ont été autrefois; mais vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, et par l'Esprit de notre Dieu.* Remarquez bien ces paroles *vous avez été* non-seulement *lavés*, mais *sanctifiés*, *justifiés*, sans qu'il vous en ait coûté ni fatigues ni travail; sans y avoir coopéré par aucun mérite personnel, par la seule efficacité du don de Dieu. Il suffit à l'empereur d'une simple lettre

I. Cor. VI. 9 et suiv.

de grâce, d'une ordonnance de quelques lignes, pour innocenter des coupables, pour élever aux premières dignités ; à plus forte raison la toute-puissance divine peut-elle purifier l'homme, le justifier, le remplir de la plus légitime confiance. L'étincelle tombant dans l'eau, ne s'y éteint pas plus vite que le péché, quel qu'il soit, ne s'anéantit dans le bain sacré du baptême. C'est une régénération réelle, une création nouvelle où l'homme naît formé, non plus du limon de la terre, mais sorti du sein de l'eau, sans qu'il retienne aucune trace de ses anciennes souillures, sans qu'il y reste rien du vieil homme, transformé dans une autre nature nouvelle et bien
Pag. 230. supérieure. Cette statue, mutilée par le temps, dégradée par la rouille qui l'avoit rendue méconnoissable, que le sculpteur la remette en fonte, le feu, qui la dégage de son alliage impur, lui donne un éclat qu'elle avoit perdu ; ainsi le Seigneur fait-il
Jerem. XVIII 6. à l'égard de cette âme régénérée. *Si*, nous dit-il par la bouche de Jérémie, *le potier peut faire un nouveau vase d'argile à la place de celui qui s'est brisé, ne me sera-t-il pas bien plus facile de vous relever après que vous serez tombés ?* Ce qu'il fait une première fois par le sacrement de la régénération, il le réitère après chacune de nos chutes par le sacrement de pénitence. Mais il n'est pas temps encore de vous parler de celui-ci; et plaise au ciel que vous n'ayez dans aucun temps de votre vie besoin de ce remède,

mais que vous vous mainteniez sans nulle altération dans la pureté et dans l'innocence dont vous allez être revêtus! Afin de vous y conserver, apprenez en peu de mots les obligations qui vous y seront imposées. Du moment où la lice vous sera ouverte, vous aurez à combattre sous les yeux du ciel et de la terre, non pas contre des athlètes de même nature que vous, mais contre un ennemi bien plus dangereux. Alors point de milieu, il faut ou lâcher le pied, pour ne recueillir que l'ignominie, ou vous défendre vaillamment pour remporter le prix de la victoire. Les trente jours que vous commencez sont les préparatifs du combat. L'ennemi contre lequel vous aurez à lutter, unit l'artifice à la violence. Il vous importe d'en connoître à l'avance les manœuvres. C'est surtout par l'intempérance de la langue qu'il vous tendra des embûches. Un sage d'autrefois l'a dit : *Il est bien mort des hommes par le tranchant de l'épée, mais il en est encore mort davantage par la langue. La chute de celui qui pèche dans ses paroles, est pire qu'une chute sur le pavé;* ce qui témoigne à la fois et la facilité et la gravité de ces chutes. Pour les prévenir, le divin psalmiste supplioit le Seigneur de *mettre une sentinelle à sa bouche, et une garde à la porte de ses lèvres.* Glaive à deux tranchants, si la langue sert à des usages utiles, combien n'est-elle pas souvent aussi l'instrument du crime, quand elle sert au blas-

Pag. 232.

Eccli. XXVIII. 22. XX. 20.

Ps. CXL. 3.

phême, à l'impureté, au mensonge, aux parjures!

Le reste de cette Homélie est employé à combattre l'habitude de jurer. (Voyez *Bibliothèque choisie*, t. XII, p. 488, et t. XVI, p. 137 et suiv.)

Extraits de la seconde Homélie, ou *Catéchèse aux mêmes.*

Pag. 235. Nos livres saints ne définissent pas l'homme comme le fait la philosophie humaine : pour être homme, il ne suffit pas d'avoir des pieds et des mains, d'avoir même la raison en partage, il faut faire profession d'une piété et d'une vertu solide. Si la seule qualité d'homme est un engagement à la vertu, combien plus encore le titre de fidèle ne doit-il pas nous y exciter? Ce nom vous est donné parce que vous croyez en Dieu, et qu'il vous a confié la justice, la sainteté, la pureté de l'âme, l'adoption, le royaume des cieux. De votre part, vous mettez un dépôt dans ses mains; vos aumônes, vos prières, toutes vos bonnes œuvres; et il s'est engagé à vous les payer à grand intérêt : imitez-le; faites profiter les avances qu'il vous a faites, en les multipliant par les grâces que vous puisez dans le bain sacré du baptême, à l'exemple de saint Paul, qui, par ses travaux et par son zèle, accrut encore les dons qui lui avoient été faits. En quoi vous pouvez reconnoître

la sagesse de sa providence : elle ne nous a pas tout donné, et ne nous refuse pas tout aussi; elle nous donne une partie, et nous promet l'autre, afin que la possession des biens qu'elle nous accorde dès à présent, fortifie notre foi dans ses promesses pour l'avenir : elle ne nous a pas refusé tout, puisqu'elle nous donne la grâce de l'Esprit Saint, la justice, la sanctification, pour nous soutenir dans nos travaux. Aussi recevrez-vous bientôt la qualité d'*illuminés*, parce que vous serez éclairés des rayons d'une lumière nouvelle, et qui, si vous êtes vraiment fidèles, ne s'éteindra jamais. Grâces à sa clarté, les objets divers se présenteront à vous sous leurs couleurs réelles; ce qui semble le plus redoutable au reste des hommes, ne vous inspirera que du mépris; la mort ne sera pour vous qu'un sommeil; la pauvreté, les maladies, ce que l'on appelle les disgrâces, les traverses humaines, changeront de nom à vos yeux, convaincus que vous serez que nous tendons vers une vie meilleure, incorruptible, immortelle, affranchie désormais de tout mélange. Pag. 236.

Elevons-nous donc au-dessus de toutes les affections terrestres. Ne recherchons ni les délicatesses de la table, ni la pompe des habillements. Jésus-Christ vous tient lieu de tout : parure, aliment, gloire, habitation, vous trouvez tout en lui. *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous vous êtes revêtus de Jésus-Christ. Qui mange ma* Gal. III. 27. Joan. VI. 56.

chair, il vivra par moi, il demeure en moi et moi
Ibid. xv. 1. *en lui.* Il est la vigne dont vous êtes devenus les rameaux. Ce ne sont pas encore là tous les rapports
Ibid. 15. qu'il établit avec vous. *Je ne vous appellerai plus serviteurs*, nous dit-il, *vous êtes mes amis.* Nous sommes plus encore; ses membres, son corps. Ne
Pag. 237. perdez donc jamais de vue la magnificence du bienfait. Songez à ce qui vous est mis dans les mains (1), et vous ne les déshonorerez pas par des violences, par de mauvais traitements envers vos frères, et vous les conserverez pures, exemptes de concussions et de rapines. Songez à ce qui sera introduit dans votre bouche, et vous craindrez de profaner par des paroles obscènes, par des médisances, par d'indécentes railleries, une langue consacrée par de si augustes mystères, et teinte d'un sang aussi précieux. Conservez bien la glorieuse prérogative qui vous sera conférée. Que votre cœur, dont l'Esprit Saint fera son sanctuaire, repousse sévèrement tout artifice, toute pensée contraire à la charité qui est due au prochain. Par ces précautions, vous n'aurez rien à craindre pour vos yeux ni pour vos oreilles. Combien vous deviendriez coupables, si ces mêmes yeux, à qui il va être donné de fixer nos redoutables mystères, alloient s'égarer jamais sur des objets im-

(1) Les fidèles recevoient dans leurs mains le pain eucharistique avant de le porter à leur bouche.

purs, et porter à votre esprit des désirs adultères! Appelés au festin des noces, ne vous y présentez qu'avec la robe nuptiale. Conservez-le bien ce riche et précieux vêtement que vous tenez des mains du Dieu qui vous y convie. Si vous veniez à le perdre, n'espérez pas d'en recouvrer jamais un pareil. Vous avez entendu les sanglots de nos pénitents, les coups dont ils se frappoient la poitrine au souvenir de leurs crimes passés. Ne vous exposez pas à semblable malheur. Eh! comment l'éviter, si vous ne triomphez des mauvaises habitudes où vous pourriez être? Je vous l'ai dit et vous le répète : Le baptême n'est pas fait pour quiconque ne s'est pas corrigé et ne s'est pas familiarisé avec la pratique de la vertu. Il est bien vrai que ce sacrement efface les péchés: mais tant que la source n'en est pas tarie, il y a toujours lieu d'appréhender que l'on ne les voie reparoître, et que le remède ne se change en poison. Apprenez de saint Jean et du grand Apôtre, quelles sont les dispositions qu'il faut apporter au baptême. Le premier dit : *Faites de dignes fruits de pénitence, et ne croyez pas qu'il suffise de dire qu'Abraham est votre père.* Saint Paul répond à ceux qui l'interrogeoient : *Faites pénitence, et puis vous recevrez le baptême au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ.* Le véritable pénitent dit adieu pour jamais à ce qui causa sa pénitence.

Pag. 238.

Luc. III. 8.

Act. II. 38.

Exhortation à la patience dans les injures, dans les

disgrâces et les maux de la vie, à la charité, au support mutuel, à la tempérance et à la sobriété chrétiennes.

Pag. 239. Le baptême n'exige ni les richesses, ni la puissance, ni la gloire et l'éclat de la naissance, ni aucun de ces avantages extérieurs qui sont nécessaires pour être enrôlé dans la milice du prince : le nôtre ne veut qu'une âme purifiée, et il s'en contente, il ne repousse pas même la servitude, pas plus que les défauts naturels. La grâce qui se prodigue à tous, ne demande en échange que l'affection du cœur.

Pag. 240. Non-seulement le baptême nous remet tous les péchés, il nous apprend à les connoître, et à nous en accuser en présence de Dieu.

Pag. 241. Des vrais ornements qui conviennent au sexe. Contre le luxe des parures. Les pierreries de la femme chrétienne sont les aumônes qu'elle a déposées dans les mains des pauvres.

Pag. 242. Ceux que nous engageons à notre service, nous commençons par leur demander s'ils y consentent. Jésus-Christ en fait autant. Il vous demande d'abord si vous êtes résolus de renoncer au maître cruel auquel vous appartenez : il ne veut, lui, qu'une volontaire obéissance. Voulons-nous un esclave? nous l'achetons. Jésus-Christ est bien plus généreux, il ne nous engage qu'en nous affranchissant, en nous arrachant à la plus dure servitude, et par quel

prix ? par le plus magnifique de tous, le sang qu'il a versé pour notre rédemption.

Dans l'engagement qui nous lie à Jésus-Christ, point d'autre contrat qu'une simple déclaration de notre part, que nous voulons être à lui. Il daigne se contenter de cette courte parole : *Je renonce à toi, Satan, à tes pompes.* Que vous l'exprimiez du fond de votre cœur, il n'en demande pas davantage pour vous prendre tels que vous êtes. C'est là la promesse qui vous sera représentée au jour du dernier jugement, le dépôt dont vous aurez à rendre compte. *Je renonce à toi, Satan, à tes pompes.* Ce que j'appelle les pompes de Satan, ce sont les théâtres, les assemblées du cirque, les coutumes superstitieuses, tout péché, en un mot, dont le chrétien doit avoir horreur. Je renonce à toi, Satan, à tes pompes, à ton service, pour m'attacher uniquement à Jésus-Christ. Que ces paroles soient toujours présentes à votre mémoire. Elles vous serviront de rempart. Reproduisez-les dans toutes les circonstances de la journée. En les proférant, imprimez sur votre front le signe de la croix. Elles vous rendront inaccessibles aux attaques des hommes et des Démons. Ainsi, enrôlés sous les bannières de Jésus-Christ, forts de cette puissante armure, vous obtiendrez la couronne de justice (*). Pag. 243.

(*) Morel, *Opusc.*, tom. 1, p. 236—247.

T. III Bened. Pag. 148. Bonté ineffable de Jésus-Christ Sauveur, de nous avoir initiés dans les plus augustes mystères! combien nous étions loin de les avoir mérités! mais il étoit digne de sa grandeur de nous les accorder. Il ne s'est pas contenté de nous arracher à la mort, il nous a introduits dans une vie nouvelle, bien plus
II Cor. v. 17. excellente. *Celui qui appartient à Jésus-Christ*, nous dit l'Apôtre, *est devenu une nouvelle créature*; et Jésus-Christ lui-même : *Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.* Au lieu d'un paradis terrestre dont nous nous étions rendus indignes, il nous a ouvert le ciel. Condamnés à la mort pour le crime de notre désobéissance, il nous a réhabilités; il nous appelle à d'immortelles délices. Combien donc l'A-
Rom. XI. 33. pôtre n'a-t-il pas raison de s'écrier : *O profondeur des trésors, de la sagesse et de la science de Dieu!*
Gen. II. 21. Plus de sommeil comme autrefois pour donner naissance à la femme; plus d'opération humaine pour enfanter le chrétien; l'ouvrage de notre régénération s'opère dans le ciel. Une opération qui n'a rien de commun avec toutes celles de la terre, fait naître le fidèle. L'eau, fécondée par l'Esprit Saint, devient le sein maternel qui l'enfante à une nouvelle vie. Ce n'est plus, comme au commencement, la
Ibid. I. 20. voix du Seigneur disant *que les eaux produisent des poissons* vivants. Sanctifiée par la présence de Jésus-Christ, depuis qu'il est entré dans le Jourdain pour

y être baptisé, l'eau donne naissance à des âmes raisonnables, sur lesquelles est porté l'Esprit Saint. *Ibid.* 1. 2. Et ce qui fut dit du soleil, *qu'il est comme un époux* Ps XVIII. 6. *qui sort de sa chambre nuptiale*, s'applique à la lettre au fidèle, élancé en un moment de la nuit où il étoit plongé, dans une carrière plus brillante que celle que parcourt l'astre du jour. Il ne faut plus, comme dans l'enfantement humain, la lente progression du temps; il n'en est pas ainsi des choses spirituelles; elles reçoivent au moment même leur perfectionnement (*).

« Saint Chrysostôme donne au baptême un beau nom, en l'appelant le sceau de l'adorable Trinité, et la marque par laquelle elle nous assujettit à son domaine, et veut que nous lui appartenions : *Obligati sumus Trinitati.* Nous sommes engagés par des titres particuliers à la sainte Trinité : pourquoi ? *Nam baptisma Trinitatis signaculum*, c'est parce que le sacrement du baptême est le sceau dont elle se sert pour nous consacrer à elle (**). »

Que l'on ait commis les fautes les plus énormes T. IX Bened. avant le baptême, elles sont effacées par la grâce du Pag. 11. sacrement; grâce toute divine dont les opérations sont en effet miraculeuses. Mais qu'après avoir reçu le baptême, l'on vienne à retomber dans les

(*) Hom. XXVI *in Joann.*, XXV, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, p. 160, 161.

(**) Fromentières, *Serm.*, tom. I, pag. 393, 394.

mêmes fautes que l'on commettoit auparavant, les premiers péchés demeurent bien anéantis, parce que les dons de Dieu ne se révoquent point; mais le pécheur est puni aussi rigoureusement pour ces nouvelles fautes que si les autres n'eussent pas été remises; et peut-être même le sera-t-il davantage pour le crime de sa rechute qui redouble le poids et la malice de son péché. Vérité qui se confirme par le témoignage de l'Apôtre, quand il dit que

Hebr. x. 28. 29. *celui qui a violé la loi de Moïse est condamné à la mort, sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins; à plus forte raison, combien sévèrement sera puni celui qui aura foulé aux pieds la grâce de Jésus-Christ, qui aura profané son sang, et méprisé les dons de l'Esprit Saint.*

Qu'après donc avoir reçu le baptême, l'on retombe dans le péché, on peut recouvrer par la pénitence la grâce qu'on a perdue; mais, par une confiance présomptueuse dans la bonté divine, laisser échapper l'occasion de recevoir la grâce du saint baptême, c'est s'exposer à une vengeance certaine. Pourquoi si ennemi de soi-même? Quels étranges prétextes peut-on alléguer? Je ne vois pas qu'il y ait rien, absolument rien de bon et d'honnête à attendre de pareils délais. A quoi bon braver un danger aussi évident, et se jeter tête baissée dans les ténèbres de l'avenir? N'avez-vous rien à craindre en ne vous y disposant pas? Et, dût-il vous en coûter, le plus

sage n'est-il pas de s'y préparer, quand il y a d'ailleurs de si nobles, de si précieux avantages à en recueillir? Eh! mon ami, si quelqu'un venoit vous dire : Voici une maison qui menace ruine, il ne tient qu'à vous d'y rester sans rien faire, établissez-vous-y en attendant que le comble vieilli croule sur votre tête; peut-être tombera-t-il, peut-être ne tombera-t-il pas : autrement, portez ailleurs vos foyers, et construisez-vous un domicile plus sûr : lequel préfèreriez-vous, ou de n'avoir rien à faire, mais pour être toujours dans les alarmes, ou bien Pag. 12. qu'il vous en coûtât, mais pour n'avoir plus à trembler? Le baptême ne vous exemptera pas de tomber dans le péché, vous en deviendrez même plus coupable après l'avoir reçu, mais la bonté divine ne vous laissera point sans secours; elle vous a ménagé la ressource de la pénitence. Ce n'est pas Dieu qui vous manquera, lui qui a déjà signalé pour vous sa miséricorde par tant de bienfaits; et la reconnoissance ne vous porteroit pas à faire pour lui quelque sacrifice?.....

L'eunuque dont il est parlé dans le livre des Actes, Act. VIII. 27. et le geôlier de la prison où saint Paul étoit détenu, *Ibid.* XVI. 19. balancèrent-ils, comme vous le faites, à se faire baptiser? Pourtant vous n'êtes point, comme eux, en Pag. 13. voyage ni dans les chaînes, vous qui attendez, dites-vous, au dernier moment de la vie pour recevoir le baptême. Si c'est le doute qui vous arrête, que

faites-vous parmi nos catéchumènes? Retirez-vous plutôt, sortez de ce temple où la parole sainte qui s'y prêche n'est pas faite pour vous : Si vous croyez fermement à la divinité du christianisme et de son auteur, pourquoi renvoyer à d'autres temps? — C'est la crainte qui me retient. — Toujours la crainte de pécher ; et vous ne craignez pas, ce qu'il y auroit pourtant de bien plus formidable, vous ne craignez pas de mourir accablé du poids de tant d'iniquités ! Vous craignez de pécher : gardez ce langage pour le temps d'après le baptême, conservez bien alors cette défiance salutaire qui vous maintiendra dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu ; mais ne l'opposez pas à une grâce qui vient s'offrir d'elle-même à vous. Aujourd'hui si timide pour la recevoir, vous ne serez, hélas! que trop prompt à l'oublier quand elle se sera donnée à vous.

Vous m'objecterez encore que vous attendez le saint temps de carême. Dans quelle espérance? Est-ce qu'il y a plus de grâces attachées à ce temps qu'à tout autre? Mais ce ne fut point à pareille époque que les Apôtres reçurent le Saint-Esprit, non plus que les trois mille et les cinq mille Juifs successivement, que nous voyons être baptisés à la suite de la prédication de saint Pierre. En renvoyant au lendemain, on court le risque de n'avoir pas ce lendemain, et de descendre dans le tombeau les mains vides. Quel mortel chagrin pour moi d'apprendre que tel

est mort sans avoir été baptisé, et qu'en mourant il est tombé dans l'abîme de tous les supplices! Mais, ô pensée non moins accablante! nous en voyons d'autres qui, arrivés au terme de leur carrière, s'empressent autour de la piscine sacrée, pour n'en pas sortir plus purs, et déshonorer bientôt le caractère auguste qui vient de leur être imprimé... Il faut, à chaque baptême qui se célèbre, y prendre part, comment? Par des banquets, par des danses et des réjouissances, par de bruyantes dissipations. D'autre part, que l'on vienne annoncer à tel malade, au lit de la mort, qu'il faut se disposer à recevoir le baptême, voilà son épouse en pleurs comme si c'étoit là une calamité. Vous l'entendez éclater en sanglots, en lamentations, comme s'il s'agissoit d'une sentence de mort rendue contre un malheureux que l'exécuteur attend pour le traîner au supplice; et lui-même, s'il revient de sa maladie, il se reprochera de s'être trop hâté. La peur d'avoir à combattre lui fait regretter l'engagement qu'il lui a fallu prendre. Misérables jouets du Démon, nous sommes dupes Pag. 14.
de tous ses artifices, et nous nous courbons lâchement sous son joug. Pourquoi, mes frères, Jésus-Christ nous a-t-il donné le baptême? Est-ce pour y renoncer, après que nous l'avons reçu, ou plutôt pour que nous en manifestions les fruits durant tout le cours de la vie? Arbre qui ne tenez plus à la terre, quels fruits pouvez-vous promettre (*)?

(*) Hom. I *in Act. apostol.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. III, p. 14—16.

II. Cor. III.6. *La lettre tue, l'Esprit vivifie.* La lettre tue, c'est-à-dire qu'elle frappe et châtie; l'Esprit vivifie. Apprenez la différence. Un pécheur vient souillé de crimes, chargé d'adultères, de fornication, de rapines, mort par le péché; la grâce de l'Esprit-Saint qui lui est conférée au baptême, le lave de ses iniquités, le purifie, lui imprime le sceau d'enfant de Dieu, le rappelle à la vie. Elle anéantit dans le cœur de Dieu le souvenir de son péché, selon ces paroles du prophète Jérémie : *Je leur pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leur péché.* Demandez au juif s'il y a dans sa loi rien de semblable. Pour ramasser du bois un jour de sabbat, on étoit lapidé; la femme adultère étoit condamnée à mort. Moïse ne commit qu'un seul péché; et il fut exclu de la terre promise : aujourd'hui, sous la loi de grâce, des milliers de péchés sont pardonnés, effacés par le baptême. *Ne vous y trompez pas,* écrivoit saint Paul aux Corinthiens, *ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les voleurs, ni les avares, ne seront point héritiers du royaume de Dieu; c'est ce que quelques-uns de vous ont été autrefois; mais vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, et par l'esprit de notre Dieu.* Quel éclat se prêtent mutuellement les paroles du Prophète et l'oracle de l'Apôtre (*) !

Jerem. XXXI. 34.

I. Cor. VI. 9—11.

(*) Hom. XI *inter hactenus ineditas.*, tom. XII Bened., pag. 400.

Péché originel.

(Extrait de saint Augustin, livre 1er *contre Julien*, chap. VI, tom. X, pag. 509.)

« Vers la fin de l'ouvrage que nous réfutons, dans les dernières pages du quatrième livre, on lit que saint Jean de Constantinople nie qu'il y ait dans les enfants un péché originel. Voici dans quels termes il s'exprime dans son homélie au sujet de ceux qui ont reçu le baptême : « Que » Dieu soit béni, lui qui a fait seul des choses miracu- » leuses, qui a créé l'univers, et qui est l'auteur de tous » les changements qui surviennent dans les créatures! Ceux » qui étoient, il n'y a pas long-temps, dans la captivité, » jouissent à présent d'une heureuse liberté. Ceux qui » étoient errants et vagabonds dans une terre étrangère, » sont devenus les citoyens de l'Église, et ceux qui étoient » dans la région ténébreuse du péché se trouvent mainte- » nant dans le partage des justes; car ils sont, non-seule- » ment libres, mais encore saints; non-seulement saints, » mais encore justes; non-seulement justes, mais encore » enfants de Dieu; non-seulement enfants, mais encore » héritiers; non-seulement héritiers, mais encore frères » de Jésus-Christ; non-seulement frères de Jésus-Christ, » mais encore ses membres; non-seulement les membres » de Jésus-Christ, mais encore le temple de Dieu; non- » seulement le temple de Dieu, mais encore les organes du « Saint-Esprit. Vous voyez par là quelle est l'abondance » des grâces que nous recevons par le baptême. Quelques- » uns prétendent que la grâce de ce sacrement n'opère en » nous autre chose que la rémission des péchés. Pour nous, » nous avons compté jusqu'à dix prérogatives qui relèvent

» éminemment ceux qui sont baptisés. C'est pour cela que » nous baptisons les enfants qui ne sont pas souillés par » le péché, afin qu'ils reçoivent la sainteté, la justice, » l'adoption des enfants, le droit à l'héritage, la qualité de » frères de Jésus-Christ, et qu'ils en deviennent les mem- » bres. »

Est-ce ainsi (poursuit saint Augustin) que vous entreprenez d'opposer ces paroles du saint évêque Jean aux témoignages de tant de ses illustres collègues dans l'épiscopat, et que vous osez le séparer de cette société où il y a une si parfaite intelligence, comme s'il étoit en effet leur
Pag. 510. adversaire? A Dieu ne plaise qu'on pense ou qu'on dise une telle chose d'un si grand homme! Il n'est nullement vrai que saint Jean de Constantinople ait sur le baptême des enfants, sur leur délivrance par Jésus-Christ et sur l'abolition du décret qui les condamnoit avec leur premier père, des sentiments contraires à ceux de tant de grands évêques, surtout d'Innocent de Rome, de saint Cyprien de Carthage, de Basile de Cappadoce, de Grégoire de Nazianze, d'Hilaire des Gaules, d'Ambroise de Milan. Il y a d'autres points sur lesquels les plus savants et les plus habiles défenseurs de la croyance catholique peuvent, sans s'écarter de la règle de la foi, n'être point d'accord entre eux; et il arrive souvent qu'un d'entre eux parle sur une certaine matière, et mieux qu'un autre et d'une manière plus conforme à la vérité; mais le dogme dont il s'agit entre vous et nous touche les fondements mêmes de notre religion. Quiconque entreprend d'affoiblir la force
I. Cor. xv. 21. 22. de ces paroles de l'Écriture : *La mort est venue par un homme, et la résurrection des morts doit venir aussi par un homme; car, comme tous meurent en Adam, tous revivront aussi en Jésus-Christ*, attaque non-seulement un dogme

de la foi chrétienne, mais il s'efforce de nous enlever toute notre foi en Jésus-Christ. Jésus-Christ est totalement le sauveur des petits enfants; et s'ils ne sont rachetés par lui, ils périront sans ressource, parce qu'ils ne sauroient avoir la vie, s'ils ne participent à sa chair et à son sang. Or, voilà ce que saint Jean de Constantinople a pensé, ce qu'il a cru, ce qu'il a appris, ce qu'il a enseigné. Mais vous changez ses paroles pour lui faire autoriser vos erreurs. Il a dit : Non que les petits enfants n'ont point absolument de péché, mais *qu'ils n'ont point de péché qui leur soit propre*. C'est pourquoi nous disons avec raison qu'ils sont innocents, selon ce que dit l'Apôtre, *Que des enfants qui n'étoient pas encore nés n'avoient fait aucun bien ni aucun mal;* non selon ce qu'il dit dans un autre endroit, *que plusieurs sont devenus justes par l'obéissance d'un seul.* Rom. IX. 11. Ibid. v. 19.

Saint Cyprien auroit pu dire la même chose que l'évêque Jean, en parlant des enfants; car il dit : « Qu'un enfant qui » vient de naître, n'a commis aucun péché, et qu'il reçoit » rémission, non de ses propres péchés, mais des péchés » étrangers. » L'évêque Jean comparant donc les enfants à ceux qui sont plus âgés et qui reçoivent dans le baptême la rémission de leurs propres péchés, a dit *qu'ils n'ont pas de péchés*, et non comme vous lui faites dire, *qu'ils ne sont souillés d'aucun péché*; par où vous voudriez faire entendre qu'ils ne sont pas souillés par le péché du premier homme. Voici les propres paroles de l'évêque Jean, selon la force de la langue originale : « C'est pour cela que nous baptisons aussi » les enfants, quoique n'ayant pas des péchés. » Vous voyez bien qu'il ne dit pas *que les enfants ne sont pas souillés par le péché* ou *par les péchés*, mais que les enfants n'ont pas de péchés, c'est-à-dire des péchés qui leur soient propres, sur quoi nous sommes tous d'accord. Mais pourquoi, me

direz-vous, n'a-t-il pas ajouté ce mot *propres?* Je ne crois pas qu'il en faille chercher d'autres raisons, sinon que, parlant dans l'Église catholique, il ne croyoit pas qu'on pût l'entendre autrement en un temps où personne n'avoit encore formé sur cela le moindre doute. Comme vous n'aviez pas encore attaqué la doctrine de l'Église, il ne craignoit pas qu'on donnât à ses paroles une mauvaise interprétation.

Pag. 511.

Mais voulez-vous entendre ce qu'il dit dans un autre discours, où il s'explique très clairement à ce sujet; c'est dans une lettre à Olympiade. « Après, dit-il, qu'Adam » eut commis ce grand péché qui a entraîné la condamna- » tion et la perte de tout le genre humain, il en fut puni » par les afflictions qu'il eut à souffrir. » Dans le sermon sur la résurrection de Lazare : « Jésus-Christ pleuroit, dit- » il, parce qu'il considéroit que l'homme étoit tellement » déchu de son état, qu'après avoir perdu l'espérance d'être » immortel, il étoit réduit à aimer son tombeau; Jésus- » Christ pleuroit, parce que le Démon avoit rendu mortels » ceux qui pouvoient s'assurer l'immortalité. » Que peut-on dire de plus exprès? et qu'avez-vous à répondre? Si Adam, par l'énorme péché qu'il a commis, a entraîné la condamnation de tout le genre humain, comment pouvez-vous dire que les enfants, en naissant, ne sont pas sujets à la condamnation? Et par qui peuvent-ils être délivrés de cette condamnation, que par Jésus-Christ? Si Lazare représente tous les hommes devenus mortels, et qui, après être déchus de l'espérance d'être immortels, en sont venus jusqu'à aimer leur tombeau, quel est l'homme mortel qui ne doive se ressentir du péché et de la chute par laquelle le premier homme a perdu l'immortalité qu'il avoit reçue, et qu'il eût conservée s'il n'eût pas péché? Si le Démon a

rendu mortels tous ceux qui devoient être immortels, d'où vient que les enfants meurent, s'ils ne sont pas devenus coupables par le péché du premier homme? Par qui donc les enfants peuvent-ils être arrachés de l'empire de la mort, que par celui en qui tous revivront?

Le même Jean de Constantinople, dans un autre sermon, traite cette question : *D'où vient que les bêtes blessent les hommes et les tuent*, puisqu'il est constant que Dieu les a soumises à l'homme, afin qu'il exerce son empire sur elles. Il répond à cette question, en disant qu'avant le péché, Pag. 514. toutes les bêtes étoient soumises à l'homme, et que si elles nuisent aujourd'hui aux hommes, c'est la peine du premier péché. Voici comment il s'exprime : « Nous craignons, dites-vous, les bêtes, et nous avons souvent » peur en les voyant : je ne dis pas le contraire. Nous » sommes, dites-vous, déchus de l'empire que nous avions » sur elles : j'en conviens aussi. Mais il ne suit pas de là » que la subordination que Dieu avoit établie, ait été sans » effet; car, dans le commencement, les choses n'étoient » pas comme nous les voyons. Tous les animaux craignoient » l'homme, trembloient en sa présence, et lui étoient soumis comme à leur maître. Mais nous avons perdu cet » empire pour avoir manqué de fidélité à celui de qui nous » le tenions; et il paroît bien que cela étoit ainsi, puisque » Dieu amena tous les animaux à Adam, afin qu'il vît » comment il les appelleroit, et que nous ne voyons point » qu'Adam ait eu la moindre peur et qu'il ait tant soit peu » reculé quand les animaux se sont approchés.

» Voilà, dit l'évêque Jean, la première marque que nous » ayons que, dans le commencement, l'homme n'avoit aucune crainte des animaux. Mais nous en avons une preuve » bien plus évidente dans l'entretien qu'eut le serpent avec

» la femme; car si les animaux avoient pu inspirer quelque » crainte aux hommes, la femme, après avoir vu le ser- » pent, ne seroit pas restée dans la même place, elle n'au- » roit pas écouté son conseil, elle ne lui auroit pas parlé » avec tant d'assurance; mais la vue du serpent l'auroit » épouvantée, et elle auroit reculé à l'instant. Nous voyons » au contraire que sans rien craindre, elle entre en raison- » nement avec lui, parce que la crainte que nous avons » maintenant de certains animaux, n'étoit point encore » dans l'homme; mais, parce qu'il a donné entrée au péché, » il a perdu toutes les prérogatives d'honneur qu'il avoit. »

Et un peu après : « Tandis qu'il n'a point manqué de » fidélité à son Dieu, il inspiroit lui-même la terreur aux » animaux; mais dès qu'il est venu à manquer à ce qu'il » devoit à Dieu, il a eu peur des créatures qui sont dans le » rang le plus bas. Que si quelqu'un veut soutenir que cela » n'est pas ainsi, qu'il me fasse voir qu'avant le péché, il » y avoit des animaux qui faisoient peur aux hommes; » mais je suis bien sûr qu'on ne me le prouvera pas. La » crainte qui est venue ensuite après le péché, doit être » regardée comme une marque de la volonté que le Seigneur » avoit de ne point perdre l'homme; car si, après avoir » violé le commandement qui lui avoit été donné, il fût » demeuré en possession de toutes les prérogatives d'hon- » neur qu'il avoit reçues de Dieu, il auroit eu plus de peine » à se relever de sa chute. »

Sur quoi on ne peut s'empêcher de voir que saint Jean de Constantinople a prouvé, par tous ces raisonnements, que le péché qui est entré dans le monde par un seul homme, est devenu le péché commun de tous les hommes, puisque la peur qu'on a de certains animaux est devenue, depuis le péché, commune à tous les hommes, et que les animaux

n'épargnent pas même les enfants, à qui certainement, selon le raisonnement de ce saint évêque, ils ne pourroient faire aucun mal, ni inspirer de la terreur, si ces enfants n'étoient pas engagés dans les liens de cet ancien péché.

Reconnoissez donc (conclut saint Augustin) que l'évêque Jean a pu dire en un certain sens que les enfants n'ont pas de péchés, sans vouloir faire entendre pour cela que les enfants n'ont contracté aucune souillure par le péché de nos premiers pères, mais seulement qu'ils n'ont commis aucun péché qui leur fût propre. C'est ce que vous auriez pu trouver vous-même dans le discours d'où vous tirez votre objection; car qu'y a-t-il de plus clair que ce que dit Pag. 513. l'évêque Jean? « Jésus-Christ est venu au monde, et il » nous a trouvés liés par une cédule écrite de la propre » main d'Adam. C'est par sa faute que nous sommes en- » trés dans un malheureux engagement; mais par nos pro- » pres péchés, nous avons contracté de nouvelles dettes. » Entendez-vous, ô Julien, cet homme, si savant et si capable d'instruire les autres des vérités de la foi catholique, qui distingue la dette contractée par notre premier père, et qui a passé comme un héritage à tous ses enfants, d'avec celle que nous avons contractée nous-mêmes et dont nous sommes chargés par nos propres péchés? N'entendez-vous pas comment il y a des dettes remises aux enfants, qui n'en ont encore pu contracter par leur propre volonté, et qui ne laissent pas d'être redevables à la justice de Dieu, à cause de la cédule de leur premier père? Voici les paroles de ce saint évêque, traduites du grec, mot pour mot: « Jésus-Christ est venu une fois, il a trouvé notre cédule » paternelle qu'Adam a écrite. Cet homme a donné com- » mencement à la dette, et nous avons augmenté la dette » par les péchés postérieurs. » Il ne s'est pas contenté de

dire, *la cédule paternelle*, il a ajouté le mot *notre*, pour nous marquer que nous étions tenus à la dette de la cédule de notre père, avant même que nous l'eussions augmentée par nos péchés postérieurs.

Voici encore comment ce saint homme explique le même endroit de l'Apôtre, où il est écrit : *Le péché est entré dans le monde par un seul homme ;* car il s'y explique d'une manière plus claire que le jour sur cette vérité de la foi catholique. « Il est clair, dit-il, que ce n'est pas le péché qu'on » commet en violant la loi, mais celui de la désobéissance » d'Adam, qui a souillé tout le genre humain. » Et un peu après : « *La mort a exercé son règne depuis Adam jusqu'à » Moïse, à l'égard de ceux mêmes qui n'ont pas péché.* » Comment la mort a-t-elle exercé son règne ? Par une » transgression de la loi de Dieu, semblable à celle » d'Adam, qui est la figure du second. Adam est donc la » figure de Jésus-Christ. Comment, dit-on, en est-il la » figure ? C'est en ce que, comme Adam, en mangeant du » fruit défendu, a assujetti tous ses enfants à la mort, » quoiqu'ils n'aient pas mangé de ce fruit, de même Jé- » sus-Christ a été pour nous tous une source de justice, en » nous la donnant très gratuitement par les mérites de sa » croix, quoique nous n'eussions fait auparavant aucune » œuvre de justice. »

Rom. v. 12.

Rom. v. 14.

Dans un autre endroit du même sermon : « Afin que si » les juifs demandent : Comment tout le monde a-t-il pu » être sauvé par la seule justice de Jésus-Christ ? vous » puissiez leur demander de même : Comment la déso- » béissance d'Adam a-t-elle pu damner tout le monde ? » Ce n'est pas dire pour cela qu'il y ait quelque proportion » entre le péché et la grâce, entre la vie et la mort, entre » Dieu et le Démon. »

Et un peu après : « Mais il n'en est pas de la grâce Pag. 514.
» comme du péché; car si par le péché d'un seul, plusieurs
» sont morts, la miséricorde et le don de Dieu se sont ré-
» pandus beaucoup plus abondamment sur plusieurs par
» la grâce d'un seul homme, qui est Jésus-Christ. Car, dit
» l'évêque Jean, c'est comme si l'Apôtre disoit : Si le péché
» d'un seul homme a eu tant de suite, comment la grâce
» de Dieu, je ne dis pas seulement du Père, mais encore
» du Fils, ne prévaudra-t-elle pas sur le péché? Cela pa-
» roît beaucoup plus juste et plus raisonnable; car il pa-
» roît bien moins raisonnable qu'un homme soit puni pour
» le péché d'un autre homme, qu'il ne paroît convenable
» qu'un homme soit sauvé, à cause de la justice d'un autre.
» Si donc l'un se fait, pourquoi l'autre ne se feroit-il pas
» encore plutôt? »

Et dans la suite du même discours : « *Au lieu que nous
» avons été condamnés par le jugement de Dieu pour un seul
» péché, nous sommes justifiés par la grâce après plusieurs
» péchés.* C'est la même chose que si saint Paul disoit : Le
» péché a eu le pouvoir de faire entrer dans le monde la
» mort et la condamnation; mais la grâce a non-seulement
» fait mourir ce péché, mais encore tous les péchés qui sont
» entrés dans le monde après ce premier. »

Et un peu après, toujours sur le même sujet : « Nous
» avons donc reçu une infinité de biens, et l'Apôtre ne
» veut pas nous laisser croire que la grâce n'ait fait mourir
» que le péché d'Adam; c'est pour nous marquer qu'elle a
» effacé tous les autres, qu'il dit : *Nous sommes justifiés
» par la grâce après plusieurs péchés;* car l'Apôtre a dit
» premièrement que si le péché d'un seul a donné la mort
» à tous les hommes, la grâce d'un seul en pourra sauver
» beaucoup plus. Il représente ensuite que la grâce n'a pas

» seulement effacé ce premier péché, mais encore tous les » autres, et qu'elle n'a pas seulement effacé les péchés, » mais qu'elle a encore donné la justice; et il n'en est pas » de la grâce de Jésus-Christ comme du péché d'Adam, » car Jésus-Christ nous a fait beaucoup plus de bien » qu'Adam ne nous avoit fait de mal. »

Pag. 515. Pouvez-vous douter, après cela, que le saint évêque Jean ne soit aussi éloigné de vos sentiments qu'il est attaché à ceux de l'Église catholique? Dans tout ce qu'il dit pour expliquer la doctrine de l'Apôtre, peut-on trouver un seul mot qui favorise la vôtre..... Tels sont les sentiments de ce grand homme, de ce grand défenseur de la foi chrétienne et de la doctrine catholique, à qui vous avez voulu attribuer votre doctrine erronée.

Suites du péché originel. (Voyez *Biblioth. chois.*, t. XI, p. 417, 418; t. XII, p. 403, 404.)

Baptême figuré par le passage de la mer Rouge (Voyez *Biblioth. chois.*, t. XIII, p. 415, 416, 421.)

Extrait de l'HOMÉLIE II, *sur la seconde Epître aux Corinthiens.*

T. X Bened. Pag. 435. Les lois de l'Eglise ne nous obligent pas seulement de prier pour les fidèles, elles veulent aussi que nous priions pour ceux qui ne sont pas encore enrôlés sous les drapeaux de la foi. C'est ce que fait le diacre dans la célébration des saints mystères. Adressant la voix à l'assemblée tout entière : Prions, dit-il, et prions avec instances pour les catéchumènes. N'étant point encore entés dans le corps de

Jésus-Christ, pas encore admis à la participation de nos augustes mystères, ils restent étrangers au troupeau, privés du droit de prier avec nous, ayant donc besoin que l'on prie pour eux, ne pouvant le faire par eux-mêmes, relégués qu'ils sont hors de l'enceinte sacrée. Dans quels termes le diacre prie-t-il pour eux? *Afin*, dit-il, *que Dieu, qui est plein de bonté et de miséricorde, daigne écouter les demandes qu'ils lui adressent.* C'est au nom de la bonté et de la miséricorde du Seigneur, qu'il sollicite le bienfait de cette miséricorde qui s'étend à tous, aux pécheurs aussi bien qu'aux justes. Et quelles sont les demandes qu'adressent au Seigneur ces catéchumènes, sinon de cesser de l'être? Comment? Le diacre l'exprime aussitôt : *Afin que Dieu ouvre les oreilles de leur cœur,* pour qu'il leur soit donné d'entendre ce que l'œil Pag. 436. n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'est point tombé dans le cœur de l'homme, et *qu'il répande sur eux, comme une rosée, la parole de la vérité* qui n'est point encore parvenue jusqu'à leur intelligence; *qu'il verse la crainte dans eux, comme une précieuse semence.* Ce qui ne suffit pas encore; car cette semence pourroit tomber le long du chemin et dans les pierres, ainsi que dans une bonne terre, et c'est là l'objet de nos prières. Nous demandons que, comme le soc de la charrue entr'ouvrant la terre, y introduit le grain

qui y lève et fructifie, de même la divine semence jetée dans leurs âmes les renouvelle et les féconde. Et *qu'il confirme sa foi dans leurs esprits*, c'est-à-dire qu'elle ne s'arrête pas à la surface, mais qu'elle pénètre et s'enracine profondément. *Qu'il leur révèle l'Evangile de justice*. Ce ne seroit pas assez pour eux de le connoître, s'ils n'en obtenoient pas cette révélation particulière que Dieu seul peut donner. De quoi serviroit-il d'être appelé à voir la pourpre du monarque et son royal vêtement, s'ils étoient cachés sous des voiles qui en dérobassent l'aspect? ou qu'ils se découvrissent, si l'on n'avoit des yeux pour les voir? *L'Evangile de justice*, c'est-
Pag. 437. à-dire qui fait les justes, non pas seulement parce qu'il remet les péchés, mais parce qu'il produit les œuvres de justice; *Qu'il leur imprime une âme toute divine, des pensées chastes, et une vie accompagnée de vertu*. Appliquez-vous ces paroles, ô vous, ici présents, qui vous concentrez dans les affections de la terre. Si l'on nous demande, à nous, ces prières pour ceux qui ne sont pas encore initiés dans les saints mystères, pensez à ce que nous devons être nous-mêmes. Ce que nous avons à faire, c'est de conformer notre vie à l'Evangile. Cette prière est donc pour chacun de nous une éloquente instruction. *Qu'il leur imprime une âme divine*, une âme dans laquelle Dieu réside. *J'habiterai dans eux*, dit-
Levit. XXVI. 12. il par la voix de son prophète. L'âme qui s'est af-

franchie du péché et qui marche dans les voies de la justice, devient le sanctuaire du Seigneur. Tous ses entretiens respirent quelque chose de divin; plus rien dans celle d'humain ni de terrestre. Allez à la conséquence : Combien donc sont loin d'avoir une âme divine ces hommes de qui la langue profère des paroles sales et déshonnêtes! combien sont étrangers à ces *chastes pensées* ceux qui mettent leur joie dans le rire et les plaisanteries! La santé de l'âme consiste à se nourrir de pensées chastes, et à mener *une vie accompagnée de vertu*, à produire des mœurs conformes à la croyance. De quoi serviroit d'être juste, si l'on ne l'est que par la foi? Ce que nous demandons au Seigneur pour nos catéchumènes, c'est que leur vie tout entière réponde à leur foi; qu'ils *pensent continuellement aux choses qui regardent Dieu, qu'ils les goûtent, qu'ils les méditent*, non pas un ou deux jours, mais tous les jours de leur vie. Nous leur souhaitons, ce qui est la source de tous les biens, qu'ils *goûtent* les choses du ciel; de ne pas imiter la plupart des chrétiens de nos jours, plus occupés de leurs intérêts propres que de ceux de Jésus-Christ, tièdes, indifférents dans le service de Dieu, au point de se montrer une ou deux fois l'année dans nos églises.

Remarquez, mes frères, le rapport que toutes ces prières ont ensemble, et le merveilleux enchaînement qui les assortit. Après que le diacre a de-

Pag. 438. mandé pour les catéchumènes une âme divine, il les instruit de quelle manière ils peuvent l'obtenir, en méditant continuellement les choses de Dieu. Le moyen d'y arriver, c'est d'observer avec fidélité ses commandements. En étudiant assidûment la loi de Dieu, on devient en état de l'observer, et réciproquement.

Il ajoute : *Prions avec encore plus d'application pour eux.* Eh ! que va-t-il leur souhaiter? Que Dieu les délivre de tout péché diabolique, et de toutes les attaques de l'ennemi, désignant par là les tentations suscitées par l'ennemi pour nous faire tomber dans ses piéges. Pour les repousser, nos seules forces ne suffiroient pas; il nous faut l'assistance du Seigneur; ce qui est vrai plus particulièrement de ceux qui sont encore sous la puissance du Démon. Vous le savez bien, vous qui avez reçu le sacrement de la régénération : souvenez-vous des paroles par lesquelles vous avez renoncé au Démon et à son tyrannique empire, lorsque, ployant le genou, vous vous êtes rangés du parti de notre roi légitime en proférant les redoutables paroles par lesquelles nous
Pag. 439. nous engageons à n'avoir aucune société avec le Démon. *Afin qu'au temps propre il daigne leur accorder la grâce du baptême, pour y trouver une divine renaissance et la rémission de leurs péchés.* Cette partie de la prière embrasse à la fois les intérêts du temps et ceux de la vie future. Nous commençons à

leur parler d'une naissance nouvelle que nous recevons dans les eaux du baptême, comme la première se prend dans le sein maternel, pour qu'ils ne soient pas tentés de dire, comme Nicodème : *Comment un homme peut-il naître étant déjà vieux? Est-il possible qu'il rentre dans le sein de sa mère, pour naître de nouveau?* A la rémission des péchés, on ajoute la promesse d'y recevoir *un vêtement d'incorruptibilité*, par le privilége d'être devenu l'enfant de Dieu *au temps propice*, lorsque le moment sera venu de vous y présenter avec les dispositions convenables. *Qu'il bénisse leur entrée et leur sortie, et toute la suite de leur vie.* Par égard pour leur foiblesse, il leur est encore permis de faire des souhaits bornés au corps. *Leurs maisons et leurs demeures.* C'est-à-dire leurs domestiques, leurs parents et leurs alliés. C'étoit là la récompense de l'ancienne loi, où l'on ne redoutoit rien tant que la viduité, la stérilité, la mort avancée, la faim et les adversités; pour élever après leurs pensées plus haut. C'est ce que fait Jésus-Christ dans l'Evangile : *Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils possèderont la terre!* Saint Paul, à son exemple : *Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez long-temps sur la terre;* bénédictions qui semblent ne regarder que le monde présent. De même pour les paroles suivantes : *Afin que par vous leurs enfants soient multipliés et bénis, que leurs jours soient protégés, leurs esprits et leurs cœurs formés à la véritable sagesse.*

Joan. III. 4.

Matth. V. 4.

Ephes. VI. 3.

Ici encore deux sortes de bénédictions : ce sont des enfants dont il faut ménager la foiblesse. Ce qui vient après est d'un ordre purement spirituel. *Afin que vous assuriez le succès de toutes leurs entreprises utiles.* Non pas toutes indifféremment, mais celles qui leur seront vraiment utiles : nous en formons tant dont le résultat est sans avantages réels pour le salut! Par où nous leur apprenons à remercier Dieu en toutes choses, parce qu'il règle toutes choses selon qu'elles leur sont le plus utiles.

Cela dit, le diacre commande aux catéchumènes de se lever; jusque là ils étoient restés prosternés à terre.....

La prière achevée, tous d'une commune voix répondent : *Amen* (*).

« Celui qui étoit jugé capable de devenir chrétien étoit fait catéchumène par l'imposition des mains de l'évêque, ou du prêtre commis de sa part, qui le marquoit au front du signe de la croix, en priant Dieu qu'il profitât des instructions qu'il recevroit, et qu'il se rendît digne de parvenir au saint baptême. Il assistoit aux sermons publics, où les infidèles mêmes étoient admis ; mais il y avoit de plus des catéchistes qui veilloient sur la conduite des catéchumènes, et leur enseignoient en particulier les éléments de la foi, sans leur expliquer à fond les mystères dont ils n'étoient pas encore capables. On les instruisoit principalement des règles de la mo-

(*) Morel, *Nov. Test.*, tom. v, pag. 617—528.

rale, afin qu'ils sussent comment ils devoient vivre après leur baptême. Le temps du catéchuménat étoit ordinairement de deux ans, mais on l'allongeoit ou on l'abrégeoit, selon le progrès du catéchumène. On ne regardoit pas seulement s'il apprenoit la doctrine, mais s'il corrigeoit ses mœurs; et on le laissoit en cet état jusqu'à ce qu'il fût entièrement converti. De là vient que plusieurs différoient leur baptême jusqu'à la mort; car on ne le donnoit jamais qu'à ceux qui le demandoient, quoique l'on exhortât souvent les autres à le demander. Ceux qui demandoient le baptême, et qui en étoient jugés dignes, donnoient leurs noms au commencement du carême pour être inscrits sur la liste des compétents. Ceux-ci jeûnoient le carême comme les fidèles; on les instruisoit plus à fond, leur expliquant le Symbole, et particulièrement les mystères de la Trinité et de l'Incarnation; on les faisoit venir plusieurs fois à l'église pour les examiner, et faire sur eux des exorcismes et des prières en présence des fidèles. A la fin du carême, on leur enseignoit l'Oraison Dominicale; et on les instruisoit succinctement des sacrements qu'ils alloient recevoir, et que l'on devoit leur expliquer plus au long ensuite (1). »

Nous distinguons trois sortes de baptême : celui des Juifs, celui que donnoit saint Jean le précurseur, et celui que reçut Jésus-Christ. Celui des Juifs purifioit des souillures légales, mais il n'effaçoit point les péchés griefs; le baptême de saint Jean enga- T. VII Bened. Pag. 561.

(1) Fleury, *Mœurs des chrétiens*, 1re part., n° 5, pag. 191, 192. Paris, 1760.

geoit à la pénitence, mais il ne conféroit point la grâce et les dons du Saint-Esprit, vertu réservée à celui de Jésus-Christ, qui le rend de beaucoup supérieur aux deux autres. Le Sauveur n'a pu recevoir le baptême des Juifs, n'ayant contracté aucune souillure légale; et il n'a pas dû recevoir le sien, puisqu'il n'avoit aucun péché à laver, et qu'il étoit rempli du Saint-Esprit. Il reçut donc celui de saint Jean, non en esprit de pénitence, mais pour le faire connoître aux nations, d'une manière non équivoque, par la voix du Père, et le témoignage du Saint-Esprit, qui descendit sur lui en forme de colombe, et encore pour accomplir toute justice, ainsi qu'il le dit lui-même (*).

Matth. III. 13. 16.

Ceux qui étoient admis à recevoir le baptême s'y préparoient pendant trente jours; c'étoit un temps d'épreuves (1). Avant qu'ils y fussent admis, on les exhortoit; on les faisoit renoncer à Satan et à ses anges, à ses pompes et à ses œuvres : à tout ce qui s'appelle le culte du Démon. A la formule de renonciation, ils ajoutoient : et je m'unis à vous, ô Christ (2).

Le jour du baptême arrivé, ils faisoient la pu-

(*) *De baptismo Christi*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 279. Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. XIV, pag. 42, 308.

(1) *Cateches.* I *ad illumin.*, tom. II Bened., pag. 231.

(2) *Cateches.* II *ad illumin.*, tom. II, pag. 244; Hom. VII *ad Coloss.* tom. XI, pag. 570.

blique profession de croire à la résurrection des morts (1). Après quoi, on les plongeoit dans l'eau jusqu'à trois fois. Ils étoient nus pieds, couverts d'une simple tunique (2); les femmes, sous les yeux des diaconesses qui avoient été chargées de les instruire et de les préparer au sacrement (3). Le baptême s'administroit deux fois l'année, aux fêtes de Pâque et de la Pentecôte (plus communément à la première de ces fêtes qu'à la seconde), surtout à Constantinople (4).

Le baptême avoit divers noms, comme de bain, de régénération, d'illumination, de sépulture, de circoncision, de croix. Tous noms empruntés des saintes Ecritures. Il étoit administré au nom des trois personnes de la très sainte Trinité (5); ce que figuroit la triple immersion. On ne doutoit pas qu'il n'effacât tous les péchés; c'est pourquoi saint Chrysostôme veut que l'on pleure ceux qui sont morts sans baptême (6). Il ne pouvoit être réitéré (7).

(1) Hom. XI *in* I *ad Cor.*, tom. X, pag. 379.

(2) *Catheches.* I *ad illum.*, tom. II, pag. 227.

(3) *Concil. Carthag.* IV, cap. XII, tom. II *Concil.*, pag. 1201; *Constit. apostol.*, lib. III, cap. XV. Voyez plus haut la note de la page 306 de ce volume.

(4) Hom. I *in Act.*, tom. IX, pag. 10. Voyez l'article *Liturgie*.

(5) Hom. XXV *in Joann.*, tom. VIII, pag. 146.

(6) *Cateches.* I *ad illum.*, t. II, pag. 288; Hom. III *in Epist. ad Phil.*, tom. XI, pag. 217.

(7) Hom. IX *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII, pag. 96.

Le martyre étoit regardé comme ayant la même vertu que le baptême (1).

Confirmation.

Avec le baptême on reçoit aussi la grâce de l'Esprit Saint. Vous avez été, disoit-on aux catéchumènes (2), mis en possession de la grâce, et rendus participants de l'Esprit-Saint (3). Toutefois on ne peut nier que le baptême ne fût distingué du sacrement de confirmation. Saint Chrysostôme, parlant
Act. VIII. 16. des Samaritains qui avoient été baptisés par le diacre saint Philippe, dit qu'ils n'avoient pas reçu le Saint-Esprit, parce qu'il n'avoit pas le pouvoir de le conférer, cela étant réservé aux Apôtres, comme un don qui leur étoit particulier. « L'administration du sa-
» crement de confirmation n'appartient donc qu'aux
» principaux ministres de l'Eglise, c'est-à-dire aux
» évêques; et eux seuls, à l'exception de tous autres,
» donnent le Saint-Esprit (4). » Il distingue ailleurs l'imposition des mains du baptême, en disant que c'est par elle que les nouveaux baptisés reçurent le Saint-Esprit, par le ministère de saint Paul (5). Quant à

(1) Hom. *in Lucian. martyr.*, tom. II, pag. 526.

(2) « Les baptisés étoient présentés à l'évêque, et par sa prière et l'imposition des mains, ils recevoient le Saint-Esprit, c'est-à dire la confirmation » (Fleury, *Mœurs des chrétiens*, 1re part., no 5, pag. 193.

(3) *De compunct.*, lib. I, tom. I, pag. 136.

(4) Hom. XVIII *in Act. apost.*, t. IX, p. 146.

(5) Hom. IX *in Epist. ad Hebr*, D. Ceillier, t. IX. p. 719. Sur ce qui

l'administration du baptême, comme elle est de toutes les fonctions du sacré ministère celle qui exige le moins de travail de la part de celui qui la remplit, nous sommes dans l'usage de la confier aux personnes d'un mérite moins relevé (1).

Ceux qui avoient été admis au baptême, étoient revêtus d'une robe blanche, symbole de la pureté dont ils s'étoient engagés à faire leur plus bel ornement (2). Ils étoient aussi dans l'usage de porter le livre de l'Evangile suspendu à leur cou, mettant leurs engagements sous la sauvegarde de ce divin livre (3).

Les nouveau-nés présentés au baptême y recevoient ordinairement un nom particulier, celui d'un saint ou de quelqu'un de leurs parents (4).

Pénitence.

Cinq moyens de pénitence : 1° L'accusation de ses péchés : *Commencez par reconnoître vos péchés, pour être justifié.* Aussi David · *Seigneur*, disoit-il, Isa. XLIII. 28.

regarde le sacrement de confirmation, il suffit de lire les *Conférences d'Angers*, et l'ouvrage publié par M. l'évêque de Metz (G.-J.-A.-J. Jeanfrel), sous le titre : *Entretiens sur le sacrement de confirmation*, huitième entretien, pag. 106 et suiv. Paris, 1814.

(1) Hom. III *in* I *ad Cor.*, t. X, p. 18.

(2) Hom. X *in Joann.*, t. VIII, pag. 60.

(3) Hom. XIX *ad popul. Antioch.*, t. II, p. 197.

(4) *Laudat. S. Melec.*, t. II, p. 519. Voyez Fleury, *supr.*, pag. 193.

Ps. XXXI. 5. *je vous avouai mon péché, et je ne cachai plus mon iniquité; je dis : Je m'accuserai moi-même de mes offenses devant le Seigneur; et vous effacerez l'iniquité de mon péché;* 2° L'oubli des offenses que vous avez reçues, pour mériter à votre tour le pardon de celles que vous avez faites; 3° La prière fervente, assidue, qui vienne du cœur; 4° L'aumône :
Dan. IV. 24. *Rachetez vos péchés par les aumônes*, disoit le prophète au roi de Babylone, *et vos iniquités par les œuvres de miséricorde envers les pauvres;* 5° L'humilité; témoin celle du publicain, qui, n'ayant pas de bonnes œuvres à faire valoir, offre à la place l'humilité, et se voit affranchi de ses péchés (*).

Marc. III. 17. Jésus-Christ nous dit : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.* Prenez bien garde, lorsque vous entendez ces paroles, témoignages ineffables de la divine clémence; prenez bien garde d'en abuser pour tomber dans la négligence et le relâchement. Jésus-Christ ne parle pas ici d'un ap-
Ibid. (Grec.) pel sans restriction; il ajoute : *à la pénitence.* Cet appel ne s'adresse donc pas à toutes sortes d'œuvres indifféremment, mais aux larmes de la pénitence; non à des entretiens frivoles, mais au devoir de glorifier le Seigneur; non au luxe des festins, aux dissipations de la table mais aux jeûnes, mais aux veilles et à la prière; non à des danses et à des musiques profanes, à de

(*) *De Diabol. tentatore*, t. II Bened., p. 266.

criminels divertissements, ce sont là les pompes de Satan, mais aux gémissements, aux rigoureuses épreuves, aux tribulations, ce sont là les pompes de Jésus-Christ, celles à qui il promet les félicités : *Heureux ceux qui pleurent dans ce monde*; qui pleurent leurs péchés. Commencez donc, ô mon frère, par faire pénitence. Faites seulement le premier pas; et le Dieu des pénitents vous soutiendra, il vous investira de sa force, et vous comblera de ses saintes délices. Tenez-vous prêt à toute heure pour le redoutable moment de la mort. Soyez à chaque instant dans l'attente de celui qui doit venir vous redemander votre âme. Ne faites pas aujourd'hui pénitence pour l'oublier demain. Ne pleurez pas aujourd'hui, pour aller demain vous abandonner aux folles joies du siècle. Embrassez une pénitence vraie, telle que Jésus-Christ la veut. Rien d'adultère dans votre vertu. Ne redoutez point le travail, si vous voulez obtenir un jour la récompense. Faites un divorce absolu avec tout ce qui s'appelle plaisirs et gloire du siècle. Fuyez, fuyez la voie large, et ne vous laissez point abuser par l'apparente impunité des pécheurs (*).

Luc. vi. 21.

(*) *De pseudo-proph.*, Morel, *Opusc.*, t. vi, p. 483.

Homélie I *sur la pénitence* (1).

(Extraits et analyse.)

T. II Bened. Pag. 309. Je vois un concours plus empressé et plus nombreux qu'à l'ordinaire ; à qui en avons-nous l'obligation ? Sans doute à l'approche du carême qui n'a pas encore commencé, mais qui va bientôt s'ouvrir. C'est là le motif qui a porté nos enfants à se réunir en foule à l'église, et qui ramène dans son sein maternel plusieurs de ceux dont jusqu'ici nous avions accusé l'indifférence à s'y rendre. Si la simple attente du jeûne auquel nous nous disposons inspire cette ferveur, que ne devons-nous pas attendre pour le temps même où il sera venu ?

Pag. 310 Voulez-vous connoître les avantages du jeûne ? Jetez les yeux sur nos solitaires, vivant dans le silence de la retraite, comme dans un port, à l'abri de tous les orages : vous diriez des Anges plutôt que des hommes.

Moïse et Élie se préparoient par le jeûne aux en-

(1) Il y a dans saint Jean Chrysostôme un assez grand nombre d'Homélies à ce sujet. L'édition des Bénédictins en compte neuf principales. Les fréquentes incursions des Barbares sur les terres de l'empire, vers la fin du IVe siècle, et les fléaux divers qui fondirent sur les provinces, étoient des avertissements de la colère du Ciel contre le relâchement des mœurs. Le saint prêtre d'Antioche ne cessoit d'y joindre sa voix pour exciter les peuples à la pénitence.

tretiens par lesquels Dieu se communiquoit à eux. Remontez plus haut. Dans le paradis, Dieu avoit mis l'innocence du premier homme sous la garde du jeûne, par la défense qu'il lui fit de manger du fruit de l'arbre. S'il falloit jeûner dans le paradis, à plus forte raison depuis qu'il nous est fermé. Un remède jugé nécessaire dans l'état d'innocence, avant la blessure du péché, l'est devenu bien plus encore depuis la chute, et dans l'état de foiblesse où elle nous a jetés. Si dès lors il étoit nécessaire, combien, à plus forte raison, ne l'est-il pas devenu depuis la chute de nos premiers parents? Si Adam eût été fidèle à la loi de l'abstinence, il n'auroit pas entendu cette sentence : *Tu es terre et tu retourneras dans la terre.* Mais autant le Seigneur s'irrite de l'inobservation du jeûne, autant il est disposé à pardonner en faveur du jeûne.

Gen. II. 17.

Ibid. III. 22.

Exemple des Ninivites. Trois jours de pénitence leur suffisent pour contrebalancer le poids de tant de crimes, que Dieu avoit menacés de châtier par l'entière destruction de leur ville. Pag. 311.

Saint Pierre. Il renie son maître jusqu'à trois fois ; les larmes et la ferveur de sa pénitence lui obtiennent, non-seulement le pardon de sa faute, mais l'honneur d'être préposé au gouvernement de l'église universelle.

Ce qui rend le péché abominable aux yeux de Dieu, c'est moins de le commettre que d'y persé-

vérer ; ce qui rend surtout une chute déplorable, c'est de ne pas se relever.

Le péché, ivresse qui offusque les lumières de l'esprit, et jette sur l'avenir un voile qui en dérobe
Pag. 113. les menaces. Histoire de Jonas, rebelle à l'ordre de Dieu. Vous fuyez, dites-moi, la présence du Seigneur ; suspendez un moment votre marche pour entendre la voix de l'expérience ; elle va vous apprendre qu'il vous est impossible d'échapper à la vengeance des éléments dont il a fait ses ministres.
Jon. 1. 4. et suiv. A peine le prophète s'est-il embarqué : la mer se soulève, elle porte son vaisseau sur la cime des vagues agitées par la tempête ; et telle que le fidèle serviteur rencontrant sur sa route un de ses compagnons sorti de leur commune maison avec un butin dont il s'est emparé furtivement, s'attache à ses pas, ne lui permettant point de s'arrêter impunément jusqu'à ce qu'il l'ait ramené à son maître, la mer, qui a reconnu le coupable fugitif, s'arme contre lui, le poursuit dans sa retraite, suscite mille embarras à ceux qui l'ont recueilli, et répand autour de lui la menace et l'épouvante. Ainsi voyez-vous que le navire où Jonas s'étoit réfugié, n'étoit point allégé, malgré la précaution que prennent les nautonniers de jeter dans la mer toute la charge qu'il portoit ; c'est qu'il en restoit une plus pesante, la personne même du coupable ; et son péché en faisoit le plus lourd fardeau.

Daniel et ses compagnons dans la fournaise ardente, et dans la fosse aux lions, délivrés par la vertu du jeûne qu'ils avoient pratiqué à la cour du roi de Babylone.

Le corps lui-même y gagne autant que l'âme; le jeûne est le préservatif des désordres qui corrompent l'une, et jettent l'autre dans les plus graves maladies. Pag. 315.

Se préparer au jeûne du carême par l'intempérance des jours précédents, ce seroit détruire l'effet du jeûne, changer le remède en poison (*).

Homélie ii (1).

Rien qui soit plus consolant pour le pécheur touché de ses fautes, que le remède de la pénitence. Lorsque, après le péché commis, la conscience s'éveille, que le remords se fait sentir, que son aiguillon vous poursuit en tous lieux, sans trouver nulle part de repos à votre blessure; si vous entrez dans une église, et que là on vous parle de saints personnages qui ont fait des chutes, mais qui se sont rele- Pag 302

(*) Hom. v *de pœnitent. apud*, Morel, *Opusc.*, tom. i, p. 579—587. Voyez ci-après l'article *Jeûne*.

(1) Marquée la quatrième dans l'édition des Bénédictins, les deux homélies précédentes étant perdues, « à moins, comme l'observe Tillemont, » que ce ne fussent celles que nous avons dans le troisième tome des *Opus-* » *cules sur le Miserere*, et la pénitence de David, pourvu néanmoins qu'elles » soient du saint, car les plus habiles en doutent. » (*Mém.*, tom. vii, pag. 202.)

vés, vous en sortez soulagé, guéri. C'est donc pour l'instruction des justes et des pécheurs que la mémoire de leurs fautes nous a été transmise. Les pécheurs ne sont plus tentés de se décourager, et les justes sont avertis de se tenir sur leurs gardes. Les consolations qui nous viennent des hommes peuvent bien adoucir nos chagrins pour un moment, pour nous laisser ensuite retomber dans notre langueur; mais quand c'est Dieu qui nous touche par le spectacle de ceux qui, ayant péché, sont ensuite rentrés en grâces, cette vue nous pénètre de reconnois-
Pag. 303. sance pour la bonté de Dieu, et de saintes résolutions pour nous-mêmes. Merveilleux avantage de la lecture de nos livres saints! Quelque disgrâce qui nous frappe, reproches de conscience, pertes de biens ou de la réputation, persécutions ou maladies, il n'est pas possible de l'entendre sans y voir les justes de tous les temps éprouvés de la même manière, et sans se retrouver soi-même dans leur histoire. Aussi l'Apôtre a-t-il grand soin de rappeler ceux à qui il
Hebr. xi. écrivoit, aux exemples des anciens patriarches. Quand on souffre, on aime à rencontrer des compagnons d'infortune; et non-seulement on souffre avec bien plus de résignation, mais on apprend à être plus sage à l'avenir. Par là on évite et de se corrompre dans la prospérité, et de s'abattre dans l'adversité.

Pag. 304. Lorsque nous étions assaillis par la famine et la

peste, par les ouragans, la sécheresse et les incendies, par les incursions des barbares, l'Eglise étoit chaque jour remplie d'une nombreuse affluence, les mœurs étoient réglées, on étoit détaché des choses de la terre, toutes les passions étoient muettes, la piété étoit générale et se manifestoit par la prière, par tous les exercices de la pénitence; le débauché pratiquoit la tempérance, les langues accoutumées à médire ne s'ouvroient plus que pour proférer des paroles de paix; l'avare ouvroit ses trésors, l'emporté, le vindicatif oublioit ses ressentiments et ses violences. A peine les fléaux de la colère divine ont-ils cessé, on est revenu à ses œuvres criminelles. Je n'avois point dès lors dissimulé à cet égard mes tristes pressentiments; mais hélas! sans succès. Tout cela n'est plus qu'une ombre vaine, qu'un songe effacé de la pensée. C'est ce qui me fait craindre aujourd'hui des malheurs encore plus grands que par le passé. Le retour au péché, après qu'il a été pardonné, lasse infailliblement la patience divine, et amène l'endurcissement qui devient une plaie irrémédiable. C'est ce qui est arrivé à Pharaon et à la nation juive. Le premier, averti par une longue suite de plaies, n'en profita pas; il en fut châtié, lui et son peuple, par une ruine totale. Les autres étoient menacés par Jésus-Christ d'une désolation qui ne finiroit point! *Combien de fois*, leur avoit-il dit, *n'ai-je pas voulu rassembler vos*

Pag. 365.

Luc. XIII. 34.

enfants, et vous ne l'avez pas voulu. Le temps approche que votre maison sainte sera abandonnée et demeurera déserte. J'appréhende fort qu'il ne nous en arrive autant à nous-mêmes, qui ne profitons ni des calamités étrangères, ni de nos propres expériences. Ce que je dis ici, je l'adresse surtout à ceux qui, retombés dans leur indolence habituelle, se sont éloignés de nos temples, oubliant bien vite nos malheurs. J'ai eu beau leur crier : Quoique les épreuves aient cessé, conservons-en bien le souvenir, pour ne point nous rendre coupables d'ingratitude envers le Seigneur, qui les tient suspendues sur nos têtes. Ce que je disois alors, je le répète aujourd'hui encore, et à vous et à eux, pour qu'ils le sachent de votre bouche. Prenons modèle sur les saints, dont la vertu ne s'est démentie ni dans les disgrâces, ni dans la prospérité, ni dans les orages, ni dans le calme. Avant tout, pensons à notre âme ; tenons-nous prêts pour le grand voyage de l'éternité ; il ne se fera pas encore long-temps attendre pour chacun de nous, ce jour terrible où nous comparoîtrons devant le tribunal du souverain Juge, revêtus de nos œuvres seules, en présence des veuves et des orphelins dont nous aurons fait couler les larmes, des pauvres que nous aurons dépouillés, et qui demanderont vengeance, en présence des criminelles passions auxquelles nous nous serons abandonnés... Que si vous êtes dans la peine, laissez

là les hommes et leurs stériles consolations : recourez à Dieu. Lui seul est le vrai médecin des âmes : celui-là peut seul les guérir, qui les a faites, qui les connoît bien, car il lit jusqu'au plus profond des cœurs. C'est lui, lui seul qui peut se rendre maître Pag. 306.
de nos consciences, toucher nos âmes, les diriger souverainement. N'allez donc pas chercher ailleurs un secours que vous n'y pourriez trouver. Vous n'avez pas plus à espérer qu'à craindre de la part des hommes ; placez en Dieu seul toute votre confiance, comme dans un asile assuré, bien convaincu qu'il a la volonté et le pouvoir de nous affranchir de nos peines. Vous n'avez point besoin, pour arriver jusqu'à lui, d'employer des intercesseurs, de prendre de longs détours, de vous ménager des accès à prix d'or. Non, il entend la prière que votre cœur lui adresse, et sa miséricorde cède aux seules larmes Pag. 307.
de la pénitence. *Lorsque vous voulez prier,* nous Matth. VI. 6.
dit-il lui-même, *entrez dans votre chambre, fermez-en la porte, et priez votre Père dans le secret ; et votre Père qui voit ce qui se passe dans le secret vous en rendra la récompense devant tout le monde.* O comble de générosité! Lorsque vous priez, faites-le sans témoins ; moi, lorsque je vous récompenserai, je vous donnerai le monde tout entier pour témoin de votre gloire. Croyons à sa parole, prions, non avec ostentation, non pour demander à Dieu [illegible] venger de nos ennemis. Contentons-nous de

l'invoquer dans nos peines, et ne lui prescrivons pas la manière dont il doit nous secourir. Quand vous avez un procès, vous vous bornez à exposer votre affaire à un avocat; vous vous en reposez bien sur lui pour vos moyens de défense, vous ne lui tracez point la marche de son plaidoyer. Est-ce que Dieu ne mérite pas à plus de titres encore votre confiance? Vous lui avez exposé votre cause, raconté vos souffrances; c'en est assez. Dites avec le publi-
Luc. XVIII. 13. cain : *Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pécheur*, et laissez-le maître du reste. Comme ce publicain, prosternez-vous avec humilité, frappez votre poitrine, et vous êtes sûr d'obtenir ce que vous demanderez. Mais si nous mêlons à nos prières l'accent de la fureur, le désir de la vengeance contre notre ennemi, nous n'avons à attendre que le courroux et la haine du ciel. Prions et pour nous, et pour ceux qui nous ont offensés. Quand vous sollicitez
Pag. 308. votre juge, vous n'allez pas déclamer contre votre adversaire; vous l'intéressez bien plus sûrement en ne lui parlant que de votre droit : il ne vous pardonneroit pas vos personnalités, vos invectives contre votre partie adverse. Dieu ne fait grâce qu'à la pénitence; il ne pardonne pas à qui persiste dans son péché; or, vous y persistez quand, au lieu de ne vous souvenir de l'offense qui vous est faite que pour en remercier Dieu et lui demander son secours, vous portez à ses pieds votre ressentiment. Dieu l'a

permis, est-ce qu'il ne pouvoit pas l'empêcher? est-ce qu'il ne lui étoit pas libre de vous accorder des biens sans que vous eussiez à les lui demander? n'étoit-il pas le maître de vous donner une vie exempte de souffrance? Il permet que vous soyez éprouvé par la tribulation, que vous n'en soyez pas délivré aussitôt que vous le voudriez: il le permet parce qu'il vous aime. Comment? Pour vous rappeler sans cesse à lui, vous retenir près de lui, vous forcer à l'invoquer continuellement. Attendez-vous donc à des maladies, à des sécheresses, à des calamités tant publiques que particulières. Pourquoi? Dieu veut par là vous faire mieux sentir la dépendance où vous êtes de lui; il veut, par des tribulations d'un moment, vous faire mériter les récompenses immortelles, et vous attacher de plus en plus à lui, par le sentiment de la reconnoissance, en vous faisant voir par combien de moyens il épure et sauve nos âmes. Un homme vous a rendu quelque léger service: que vous veniez ensuite à le désobliger, même sans le vouloir, avec quelle amertume il vous reprochera son bienfait! il en veut et à vous et à lui-même d'avoir si mal placé ses services. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Comblé par lui de bienfaits, vous avez été ingrat, vous l'avez abandonné, outragé; écoutez comme il se venge; c'est à vous-même, à votre tribunal qu'il défère sa propre cause: *O mon peuple! que t'ai-je fait? en quoi t'ai-je* Mich. VI. 3.

donné sujet de te plaindre de moi? Ai-je fait peser sur toi un joug dur, insupportable? Non, ce n'est pas là ce dont tu as à te plaindre; et encore je l'aurois fait, ce n'étoit pas là un motif de te séparer de
Hebr. XII. 7. moi; car enfin, *quel est le fils que son père ne châtie pas?* Mais tu n'a pas même ce frivole prétexte: et
Jerem. II, 5. par la bouche d'un autre prophète: *Quelle injustice vos pères avoient-ils trouvée en moi, lorsqu'ils se sont éloignés de moi?* Quel langage! Comme il est étonnant, vraiment héroïque! Un esclave devant qui son maître s'abaisseroit de la sorte, n'en seroit-il pas confondu? Et Dieu n'y répugne pas; et, remarquez-le bien, il ne dit pas: *Quelle injustice avez-vous trouvée en moi,* mais *vos pères.* Eh bien! vous n'avez pas même, à cet égard, sujet de vous plaindre, vous qui avez trop bien imité vos pères dans leur éloignement et leur inimitié contre moi, sans que j'aie laissé jamais ma Providence exercer contre
Pag. 309. eux aucune représaille? Ayons donc recours à Dieu dans tous les événements; cherchons en lui notre assistance dans nos chagrins, nos consolations dans nos adversités, dans sa puissance et dans sa miséricorde, notre unique secours contre toutes les tentations. Avec ces dispositions, il n'y a plus ni maladie, ni indigence, ni injustice de la part des hommes, ni stérilité, rien, en un mot, de ce que les hommes appellent des maux, qui puisse nous atteindre. Mais avec la douce joie que donne le calme de la

conscience, nous parviendrons aux félicités immortelles par la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soit, avec le Père et le Saint-Esprit, gloire, maintenant et dans les siècles des siècles. *Amen.*

Homelie iii (1).

Partout l'Apôtre, inspiré d'en haut, nous fait entendre un langage divin et tout céleste; partout, développant la parole évangélique avec une science profonde, il puise, non dans son propre fonds, mais à une source supérieure, la doctrine qu'il nous a communiquée au nom du Roi des rois. Cette empreinte auguste dont il a marqué toutes ses paroles, ne se fait jamais mieux sentir que dans celles qui s'appliquent aux pécheurs endurcis. Ce grand homme, cet admirable docteur, écrivant aux Corinthiens, leur dit : *Qu'à mon retour parmi vous je n'aie point à en pleurer plusieurs qui, après avoir péché, n'auroient pas fait pénitence.* Paul, sur la terre, n'est qu'un homme, mais un homme que Dieu a revêtu du caractère de son ambassadeur. Enonçant les oracles de son maître, il parle comme du haut du ciel, en vertu de l'autorité divine qui lui fut déléguée. *Voulez-vous*, dit-il lui-même, *faire l'expérience de la vérité de Jésus-Christ, qui parle par ma bouche?* C'est donc de la part de Dieu

Pag. 326.

II. Cor. xii. 21.

Pag. 327.

Ibid. xiii. 3.

(1) La septième dans l'édition des Bénédictins.

que saint Paul menace les pécheurs, et promet aux pénitents la rémission de leurs péchés : en quoi vous voyez la conformité de doctrine entre l'Apôtre et Jésus-Christ, de qui vous venez d'entendre les paroles qu'il adresse au paralytique après l'avoir guéri : *Mon fils, vos péchés vous sont remis.* La rémission des péchés est le sceau du salut, qui ne se donne qu'à la pénitence. La pénitence est donc le remède qui guérit le péché ; elle est un don qui nous vient de la bonté du ciel, une vertu toute miraculeuse, une grâce supérieure à la loi. La loi ne passe qu'après elle. Elle ne repousse donc point ni l'adultère, ni l'intempérant, ni le calomniateur, ni le superbe, ni celui dont la bouche exhala des blasphèmes contre Dieu; non, elle n'exclut, ne dédaigne personne; mais elle se prête, elle se communique à tous; elle absorbe, elle dévore le péché.

Luc. v. 10.

D'abord, mes frères, il est important de bien connoître le but que s'est proposé le divin législateur. Ce n'est point d'après nos propres lumières que nous pouvons nous engager dans cette étude, mais en nous attachant à nos Saintes Ecritures, qui établissent cette vérité.

L'intention de Dieu est de manifester aux pécheurs combien il est patient à leur égard. Il les attend avec bonté; il les laisse vivre, soit afin qu'ils se sauvent par la pénitence, soit à cause des justes qui

doivent naître d'eux. Tel homme persévère dans le mal, Dieu le souffre; il épargne cette racine infidèle, en vue des fruits de vie qui en sortiront un jour. Par exemple : Tharé, père d'Abraham, étoit idolâtre, falloit-il que Dieu tirât vengeance de son impiété? S'il l'eût fait, il coupoit à sa racine cet arbre d'où alloient sortir de si beaux fruits. Ésaü ne fut-il pas le plus méchant des hommes? Il outrage à la fois la religion et la nature. Père, mère, frère, rien pour lui, rien n'est sacré; ses crimes forcent Dieu à n'avoir pour lui que de la haine; l'Ecriture même nous l'apprend. *J'ai aimé Jacob, mais Ésaü, je l'ai haï.* Pourquoi donc ne pas le retrancher du nombre des vivants? Ne l'avoit-il pas bien mérité? Mais avec lui périssoient les heureux rejetons qui devoient naître de cette tige réprouvée. Que l'Egypte tout entière eût été exterminée à cause de ses blasphêmes, que la patience du Seigneur se fût lassée, nous n'aurions pas aujourd'hui ces colonies si florissantes de pieux solitaires, la gloire de cette contrée, par les vertus angéliques qu'ils y font admirer (1). La jurisprudence civile ne permet pas de condamner à la mort une femme enceinte, quelque criminelle qu'elle soit, avant d'être devenue mère; et certes, avec raison, il y auroit de l'injustice à envelopper

Hebr. XII. 16.

Pag. 328.

(1) Voy. au tom. XI de cet ouvrage l'article *Prescience divine*, pag. 359, et dans le volume suivant, l'article *Providence*.

l'innocent dans la condamnation du coupable. Pourquoi Dieu n'en feroit-il pas autant? Il fait grâce, encore une fois, à la racine, pour ménager les fruits. Appliquez ce principe aux pécheurs, en général, que la divine miséricorde épargne pour leur laisser le temps de faire pénitence. Si la justice s'empressoit d'exercer ses droits, que deviendroit le monde? Si Dieu étoit prompt à punir, Paul eût été perdu pour l'Eglise; il falloit l'arrêter à ses premiers crimes. Ce blasphémateur, la bonté de Dieu en a fait un pénitent; ce persécuteur, elle en a fait un Apôtre; ce loup dévorant, elle l'a changé dans le plus vigilant des pasteurs. Ainsi déjà avoit-elle fait d'un publicain un évangéliste. Elle a pris en pitié notre nature humaine tout entière, pour l'amener à la lumière évangélique. Tel homme vous scandalisoit autrefois par ses intempérances: il vous édifie aujourd'hui par ses mortifications; cette même bouche, qui ne s'ouvroit auparavant qu'à des chants obscènes ou impies, ne connoît maintenant que les hymnes de la piété. Reconnoissez les merveilleux effets de la pénitence; admirez la bonté du Seigneur, et dites vous: *Un tel*
Ps. LXXVI. 11. *changement est l'œuvre de la droite du Très-Haut.* Le Dieu dont la bonté s'étend à tous, fait plus spécialement éclater sa miséricorde envers les pécheurs. Voici encore une doctrine qui sans doute vous semblera bien étrange, parce qu'elle heurte

vos usages, mais doctrine attestée par tous les oracles de la foi chrétienne. Ecoutez : Dieu se montre partout sévère pour les justes ; au pécheur, toutes les prédilections d'une miséricorde qui court au-devant de lui, le relevant dans ses chutes, le prévenant par le langage de la plus tendre affection, tandis qu'il punit les justes de leurs moindres fautes : *Je jure par moi-même*, dit-il par la bouche d'Ezéchiel, *que je ne veux point la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.* Et d'autre part : *Que si le juste abandonne sa justice, et s'il commet l'iniquité, je ne me souviendrai plus de sa justice, et il mourra dans son iniquité.* Pourquoi cette différence? est-ce que Dieu est susceptible de changement? Ce n'est pas lui qui change, c'est l'intérêt de notre salut qui diversifie ses plans de conduite à l'égard des uns et des autres. Les pécheurs obstinés dans le mal, si Dieu déployoit contre eux la terreur de ses jugements, bientôt découragés, tomberoient dans le désespoir ; il ranime leur confiance, il leur tend une main secourable, leur ouvre les trésors de la miséricorde. Les justes, s'ils n'avoient pour eux que des louanges et des félicitations, énervés dans les langueurs de la présomption et d'une confiance orgueilleuse dans le bonheur qui les attend, ne penseroient plus à le mériter par les laborieux exercices de la vertu chrétienne. Il les excite par une crainte salutaire, éveille leurs dé-

Ezech. XXXIII. 11.

Ibid. XXVIII. 24.

Pag. 329.

Ps. xcxviii. 8. fiances et leurs précautions. *Terrible*, dit le prophète, *dans l'assemblée des saints*, mais aussi, Ps. cxliv. 9. ajoute le même prophète, *bon envers tous*. Bon dans sa clémence, bon jusque dans sa sévérité et ses rigueurs. En voulez-vous un exemple bien remarquable? La pécheresse de l'Evangile, diffamée pour ses Matth. xxvi. 6 et suiv. désordres, perdue de mœurs et plongée dans la fange du crime, conçoit l'espérance de se sauver par la pénitence. Dans l'ardeur de son désir, elle s'introduit dans la salle du banquet où se rencontroit l'auteur de la sainteté. Parvenue dans la maison de Simon le Pharisien, elle se prosterne aux pieds du Sauveur, les arrose de ses larmes, qu'elle essuie de ses cheveux, et entend sortir de sa bouche cette Luc. vii. 47. consolante parole : *Vos péchés vous sont remis*. — Pourquoi? — Parce que, ajoute Jésus-Christ, *elle a beaucoup aimé*. Magdeleine pécheresse est pardon- Num. xii. 10. née; Marie, sœur de Moïse, laisse échapper un seul murmure, elle est frappée de la lèpre. A la première, parce que c'est une pécheresse, il fait remise entière de sa dette; l'autre, parce qu'elle fut jusque là sans reproche, il la traite avec plus de rigueur. C'est qu'il exige des justes, non pas seulement le capital, mais l'intérêt. Le débiteur des Matth. xviii. 26. dix mille talents vient dire à son maître : *Seigneur, donnez-moi du temps, et je vous paierai tout*. Il est exaucé, la somme entière lui est remise. Aux au- Luc. xix. 23. tres il dit : *Pourquoi n'avez-vous pas mis mon ar-*

gent à la banque, afin qu'à mon retour j'en retrouvasse les intérêts ?...

Ce que j'appelle pénitence, mes très chers frères, Pag. 331.
ne consiste pas seulement dans le discours, mais dans l'action. *Purifiez-vous*, dit le Seigneur, *en* Isa. I. 16.
ôtant du fond de vos cœurs le mal de devant mes yeux. — Pourquoi ajouter *de devant mes yeux?* Ces paroles semblent redondantes. — C'est que l'œil de Dieu aperçoit les choses bien différemment de l'œil des hommes. L'homme voit les dehors; Dieu pénètre jusqu'au cœur. Une pénitence qui n'en a que la montre, est fausse, elle n'impose pas aux regards du Seigneur. Faites-moi voir de dignes fruits de pénitence. Après que vos péchés vous ont été remis, ayez-les encore et toujours devant les yeux; le souvenir de vos fautes passées vous empêchera d'en commettre de nouvelles. L'aiguillon resté dans la blessure, vous fera craindre d'aigrir vos plaies. Ainsi David disoit-il : *Mon péché est sans cesse en* Ps. L. 5.
ma présence, devant moi. C'est moi, moi seul qui Isa. XLIII. 25.
efface vos péchés, dit le Seigneur, *et je n'en conserve plus le souvenir. Vous seulement, ne les oubliez pas. Entrons en jugement*, dit le Seigneur, *et dites le premier vos péchés, pour être justifié.* Dieu ne calcule point le temps depuis la pénitence commencée. Vous avez confessé votre péché, vous êtes justifié; vous vous en êtes répenti, vous avez obtenu miséricorde. Ce n'est pas ici le temps qui

compte, mais la conduite. Un seul instant peut suffire pour réparer une vie entière d'iniquités. Samuel passe des nuits entières à intercéder en faveur de Saül, parce que la pénitence du roi ne concouroit pas avec la prière du prophète. Le Seigneur
I. Reg. XVI. 1. lui répond : *Jusqu'à quand pleurerez-vous Saül, puisque je l'ai rejeté?* Mais à peine David a-t-il pro-
II. Reg. XII. 13. féré ce mot : *J'ai péché*, ce mot échappé d'un cœur réellement pénitent lui a valu son pardon.

Pag. 332. Admirez combien Dieu est lent à punir, et prompt à sauver. David a péché; sa complice porte dans son sein le fruit de leur mariage adultère : le crime reste encore sans punition. Ce n'est qu'après la naissance de l'enfant, que le châtiment est envoyé au coupable, pour en être la guérison. Pourquoi Dieu ne s'est-il pas empressé de punir? Il sait que dans l'ivresse de la passion l'âme aveuglée n'écoute rien, et s'enfonce dans l'abîme, sans égard pour la main bienfaisante qui voudroit l'en arracher. Il attend que ces premiers emportements se soient calmés; ce n'est qu'après un assez long temps qu'il fait approcher le châtiment, et avec lui le repentir et le pardon. *Le Seigneur vous a remis votre péché.* Quelle bonté dans l'économie de ses menaces! S'il s'empresse, c'est pour sauver. Partout vous le voyez aussi prompt à réparer que lent à détruire. Il n'en est pas ainsi des hommes, il leur faut bien du temps pour édifier; un moment leur suffit pour

abattre. Dieu, au contraire : il crée en un moment ; quand il renverse, c'est avec lenteur. Par là se manifestent également et sa puissance et sa bonté. Six jours lui ont suffi pour tirer du néant le ciel et la terre, les hautes et vastes montagnes qui s'élèvent sur notre globe, les campagnes et les vallées, les forêts, les eaux des mers et des fleuves, et un paradis terrestre, cette nature admirable, qui étale à nos yeux la pompe de ses ornements divers, en un mot l'univers tout entier, avec ses magnificences; et quand il se déterminera à prononcer l'arrêt de destruction d'une seule ville, sa bonté en suspend l'exécution. Il veut renverser Jéricho, et il dit à Israël : *Faites durant sept jours le tour de la ville,* Jos. VI. 6.
et au septième les murailles tomberont. Quoi ! ô mon Seigneur, la formation de tout cet univers ne vous Pag 333.
a coûté que six jours ; et vous en employez sept à la destruction d'une seule cité ! Qui est-ce donc qui arrête votre puissance ? Pourquoi ne la renversez-vous pas d'un seul coup ? N'êtes-vous plus ce Tout-Puissant de qui l'un de vos prophètes a dit : *Si vous* Isa. LXIV. 1.
ouvrez le ciel pour en descendre, les montagnes trembleront devant vous, elles fondront comme la Ps. LXII. 9.
cire fond au feu. N'est-ce pas en racontant les œuvres de votre puissance, que David disoit : *Nous* Ps. XLV. 3.
n'éprouverons pas de crainte, lorsque la terre sera bouleversée, et que les montagnes seront transportées au fond de la mer. Il ne tient qu'à vous de transpor-

ter des montagnes, de les précipiter dans la mer; et il vous faut sept jours pour triompher d'une ville! Ce n'est point sa puissance qui est en défaut, c'est sa bonté qui diffère. Je donne sept jours à Jéricho, comme trois à Ninive : peut-être recevra-t-elle la prédication de la pénitence, et méritera-t-elle d'être sauvée. Et de quel prédicateur est-il ici question? L'ennemi étoit aux pieds de ses murailles, Jéricho tout entière étoit investie par Josué et son armée; ses habitants étoient dans le trouble, dans la frayeur; quelle voie de pénitence leur aviez-vous donc ouverte? Leur avez-vous député quelque prophète, quelque évangéliste? Avoient-ils au milieu d'eux quelqu'un qui leur donnât d'utiles avertissements? Oui, ils en avoient. Dieu avoit suscité, pour les sauver en les amenant à la pénitence, cette même Rahab dont la pénitence la sauva de la ruine commune.

Pag. 335. Embrassons la pénitence, prévenons, par la pénitence, les châtiments qui nous menacent.
Ps. XCIV. 2. *Allons au-devant du Seigneur, en confessant nos péchés;* éteignons, dans les larmes de la pénitence, les feux de la vengeance céleste, larmes salutaires qui bientôt se changeront en joie. Pleurez sur vos péchés, pour n'avoir pas à pleurer sur le châtiment; allez implorer le juge dans sa maison, avant de comparoître devant son tribunal : car, alors, plus
Pag. 236. d'artifice de langage qui puisse le gagner, plus

d'influence qui puisse le désarmer, plus d'or qui puisse le corrompre, plus de titres qui puissent lui en imposer, plus de faveur à espérer; justice sévère, inexorable. Mais ici le Juge à qui nous avons affaire, ce n'est point à l'argent qu'il se montre accessible, ou plutôt il veut bien en recevoir, non pour lui, mais pour ses pauvres. Joignez, joignez donc l'aumône à la pénitence. Sans l'aumône, la pénitence est stérile et morte. Vous avez pour la faire une occasion bien favorable; la place publique vous présentera des captifs, des pauvres, dont les cris déchirants viendront retentir à votre oreille (1). Pour quelque argent accordé à leurs supplications, à leurs larmes, vous avez le ciel à gagner. Merveilleux commerce, où à bien peu de frais vous pouvez acheter les plus riches trésors. En couvrant la nudité du pauvre, c'est Jésus-Christ lui-même que vous revêtez. — Je le sais bien, m'allez-vous dire, on me l'a déjà répété tant de fois; vous n'êtes pas le premier à nous le dire. — Et moi aussi je le sais bien, je le sais comme vous; et plût à Dieu que vous en eussiez profité davantage (*)! Pag. 337.

(1) Sans doute de ceux que les Huns avoient faits dans les incursions des années précédentes, et qui alloient dans les grandes villes demander à la charité publique le prix de leur rançon.

(*) Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 596—608; La Rue, *sur la nécessité de la pénitence dans les maux publics*, *Avent*, pag. 361 et suiv.; Massillon, *Motifs de conversion*, *Carême*, tom. I, pag. 63; Saurin, *Serm.*, t. V, pag. 361 et suiv.; tom. X, pag. 258—269.

HOMÉLIE IV (1).

Pag. 317. Déjà nous sommes au milieu du carême; la moitié de la carrière est fournie, bientôt nous touchons au terme : mais, sera-ce les mains pleines ou vides de bonnes œuvres? Nous avons jeûné. Examinons-nous bien, et assurons les fruits de notre jeûne, en nous abstenant du péché avec plus de fidélité encore que de l'usage des viandes. A quoi sert de n'en manger pas, quand nous dévorons la substance du pauvre; de ne point boire de vin, quand nous nous enivrons de coupables plaisirs, quand nous consumons nos journées entières à des riens, à de profanes et impurs spectacles? On jeûne en pure perte, lorsqu'ensuite on va se souiller par l'assistance au théâtre. Ce n'est pas vous, vous ici présents que j'en accuse : ceux qui le fréquentent ne sont pas ici. Dans une douleur violente, on s'en prend communément au premier venu, et c'est là ce que je fais à ce moment. Que leur revient-il, hélas! de ces criminels divertissements (2)? Ils y vont prendre leçon de débau-
Ps. 1. 1. che et d'incontinence, *s'asseoir*, comme parle l'Ecriture, *dans une chaire de pestilence*. Oui, bien véritablement chaire de pestilence, d'où s'exhalent

(1) La sixième dans l'édition des Bénédictins.

(2) Les fêtes de Pallas, qui se célébroient dans cette saison, et tomboient cette année (396) vers le milieu du carême, le 19 mars.

des vapeurs mortelles, arène ouverte à tous les vices, foyer ardent comme la fournaise de Babylone, où s'allument les plus orageuses passions, dont la dévorante activité s'entretient par les regards adultères, les paroles déshonnêtes, les gestes efféminés, les chants d'une musique corrompue; flamme qui n'atteint pas le corps, si vous voulez, mais qui dessèche et consume les affections vertueuses, pénètre l'âme tout entière, la jette dans une malheureuse insensibilité. Eh! n'est-ce pas là le plus grand des maux, de ne pas sentir son mal, de brûler sans s'en apercevoir? Or, dites-moi, quels fruits retireriez-vous de jeûner, de refuser à votre corps des aliments permis, et d'en permettre à votre âme de défendus? de perdre tout le jour, à voir quoi? l'insolente dégradation de notre espèce, les foiblesses honteuses qui la déshonorent, tous les scandales de l'adultère et de la prostitution produits au grand jour, les opprobres domestiques dévoilés par des représentations trop naturelles. Là, la débauche et l'impiété entrent à la fois dans l'âme par les yeux, par les oreilles; et ces infortunes étrangères que vous y déplorez fourniront bientôt la matière à votre propre déshonneur et à vos calamités réelles. Vous jeûnez après cela, me direz-vous, mais votre âme est empoisonnée de ces perfides aliments. Vous sortez du spectacle pour rentrer dans vos maisons; mais il faut en parler à une épouse, à son fils, à ses

Pag. 318.

domestiques, à ses amis, de la même bouche qui ensuite leur parlera des oracles de nos prophètes, des instructions que nous donnent nos saints Apôtres, des commandements de la loi divine. Est-ce donc avec de semblables leçons que vous espérez conserver la chasteté de votre femme, les mœurs d'un fils, d'un domestique, vous les attacher plus étroitement, resserrer les nœuds de l'amitié, triompher des préventions ou des ressentiments d'un ennemi? La morale du théâtre s'accordera-t-elle jamais avec la morale de l'Evangile? Moi, je corrige; le théâtre vous corrompt. Je viens ici vous offrir les remèdes contre les maladies de votre âme; vous allez au théâtre prendre ces maladies. Moi, je combats les mouvements déréglés de la nature; au théâtre, vous les excitez, vous attisez une flamme intérieure
Eccli. XXXIV. 28. contre laquelle je m'applique à vous armer. *Si l'un bâtit, et que l'autre détruise, que gagneront-ils que de la peine?* Hélas! il ne faut qu'un seul bras pour
Pag. 319. détruire ce qu'il a fallu des milliers de bras pour construire. Divertissement honteux, que ni les jeunes gens ni les vieillards ne peuvent se permettre sans rougir. Et plût au ciel qu'il n'y eût que de la honte à le faire, bien que ce dût en être assez de cette seule considération pour les en détourner! Mais ils doivent s'attendre aux châtiments dont l'Evangile menace ceux qui se rendent coupables
Matth. v. 27. 28. d'adultère. *Il a été dit aux anciens : Vous ne com-*

mettrez point d'adultère ; mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme avec un mauvais désir à son sujet, a déjà commis l'adultère dans son cœur. Au jugement du divin Législateur, le crime de l'adultère ne consiste pas seulement dans un commerce impur, mais dans un mauvais désir conçu dans le cœur ; c'est là l'étincelle qui allume l'incendie. Jésus-Christ coupe la racine pour prévenir le fruit; il attaque le mal à sa naissance pour en arrêter les funestes progrès. Or, c'est là un désordre inévitable; vous n'irez pas au spectacle sans y tomber. Vous ne commettrez pas le crime réel ; mais vous l'avez désiré ; vous êtes adultère dans le cœur. Ce n'est pas l'adultère simplement qui sera puni, mais la concupiscence. Le cœur gâté; le reste du corps est malade.

Il vous en coûtera, nous dit-on, pour y renoncer. J'en dis autant de tous les commandements de la loi ; on ne les pratique point sans combat ni sans récompense. Vous ne voyez que la difficulté, et vous vous en effrayez ; regardez la récompense, et les difficultés s'évanouiront. Si le navigateur n'envisageoit que l'immensité des mers qu'il s'apprête à parcourir, il ne sortiroit pas du port. Si le soldat ne pensoit qu'aux blessures auxquelles il s'expose, il n'endosseroit point la cuirasse. Le premier pense au gain qu'il va faire, et s'embarque ; l'autre aperçoit la victoire qui l'appelle sur le champ de bataille, et Pag. 320.

II Cor. IV. 17. il y court. Ecoutez saint Paul : *Le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire.* Il l'appelle *léger*, en le rapprochant de la récompense. Pensez à la couronne, et vous vous élèverez au-dessus de toutes les tentations. L'observation de la loi est difficile, mais non impossible; autrement Dieu ne vous y soumettroit pas. Mais on aime mieux condamner le Législateur que de s'accuser soi-même, comme ce serviteur in-
Matth. XXV. 24. fidèle qui dit à son maître : *Je vous connoissois pour un homme dur, qui semez là où vous n'avez point semé, et demandez ce que vous n'avez point donné.* Non, Dieu ne demande pas l'impossible. La preuve, c'est que nous avons parmi nous des chrétiens qui pratiquent par-delà même ce qui est commandé. Mais pourquoi nous astreindre à plus de devoirs qu'il n'en fût exigé des anciens? Sommes-nous d'une nature différente de la leur? sommes-nous moins hommes qu'ils ne l'étoient? Jésus-Christ a prévenu l'objection, en nous proposant pour terme de nos épreuves le royaume du ciel. S'il y a plus de combats, il y a aussi plus de récompenses. Il n'est pas question ici d'une terre de Chanaan; c'est le ciel même que je vous offre en dédommagement. Faut-il s'étonner après cela que là où il y a plus à gagner, il y ait aussi plus à faire; et que si la récompense promise à la fidélité est plus magnifique, le châti-

ment décerné à la prévarication soit plus rigoureux?

Homélie v (1).

(Analyse et extraits.)

Il y a dans la pénitence diverses voies qui mènent au salut, d'où nous concluons que la pénitence n'est point chose si difficile. Vous êtes pécheur : allez à l'église. Dites : j'ai péché, votre péché vous est remis. (Exemple de David.) Pleurez votre péché. Où est, à cela, la difficulté? Il n'est pas question là de répandre des largesses, d'entreprendre de longs voyages, de s'exprimer en beaucoup de termes; il suffit de pleurer son péché, et la justice de Dieu sera fléchie. (Exemple d'Achab.) *N'avez-vous pas vu Achab humilié devant moi,* dit le Seigneur? *Puis donc qu'il s'est humilié en ma présence, je ne ferai point tomber sur lui les maux dont je l'avois menacé.* Soyez humble comme le publicain; en coûte-t-il beaucoup pour l'être? Une quatrième porte ouverte par la pénitence, c'est l'aumône, reine des vertus, route la plus facile pour conduire au ciel, le meilleur des avocats pour plaider notre cause auprès du souverain Juge. Là elle comparoît avec assurance; là elle ne trouve nulle opposition de la

Pag. 295.

III. Reg. XXI. 19.

(1) Neuvième dans l'édition de Morel, troisième dans celle des Bénédictins.

part des célestes intelligences; là elle se présente tenant à la main l'engagement qui établit Dieu lui-même son débiteur par ces paroles : *Ce que vous avez fait au moindre de vos frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait.* Quels que puissent être vos péchés, vos aumônes l'emporteront dans la balance.

Matth. XXV. 40.

Pag. 297. Parabole des vierges folles, expliquée par le précepte de l'aumône.

Pag. 299. Après l'aumône vous avez la prière. Priez, ne vous lassez pas; implorez sans relâche et sans tiédeur la divine miséricorde; elle vous exaucera et vous accordera la rémission de vos péchés. Si vous n'avez obtenu l'objet de votre demande, priez pour en rendre grâce : vous ne l'avez pas obtenu? priez encore et toujours jusqu'à ce qu'il vous ait été accordé. Ne dites pas : je l'ai fait, mais en vain; c'est qu'il étoit plus avantageux pour vous de n'être pas exaucé. Dieu qui sait combien vous vous relâchez facilement, prévoyoit que s'il eût satisfait à votre demande, vous auriez bientôt oublié la prière; en différant cette grâce, il vous met dans la nécessité de prier. Que si l'on vous voit si négligent à recourir à la prière, malgré tout le besoin que vous en auriez, que seroit-ce si vous pouviez vous en passer? L'intention de Dieu est donc qu'elle vous soit profitable, et pour cela que vous y persévériez. Courage donc,

ô mon frère, priez sans découragement, sans tiédeur; la prière est toute puissante; ce sont les divins oracles, c'est la parole de Jésus-Christ lui-même qui nous l'affirme. Pierre, si résolu à mourir pour son maître, s'il le falloit, le trahit indignement jusqu'à trois fois; un seul regard de Jésus-Christ le ramène à la pénitence. Pierre sent sa faute, il la déplore amèrement; les larmes qui coulent de ses yeux en abondance deviennent pour lui un second baptême qui efface son péché; tout énorme qu'il étoit, il est expié par les pleurs de la pénitence. Imitez Pierre dans l'amertume de ses larmes, dans la ferveur de sa pénitence; comme lui vous serez pardonné (*).

Luc. XI. 9.

Ibid. XXII. 61. 62.

Homélie VI (1).

(Analyse et extraits.)

Deux écueils à éviter : le découragement, qui empêche de se relever, et le relâchement, qui entraîne dans la chute celui même qui est debout. Le premier nous laisse dans tous nos maux, l'autre nous fait perdre le Ciel; le premier amène le désespoir qui nous jette dans l'abîme, l'autre enfante une présomption qui nous y replonge.

Pag. 281.

(*) Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 624—632.

(1) La onzième dans l'édition de Morel, la première dans celle des Bénédictins.

Exemple de Lucifer, qui, de bon qu'il étoit, est devenu par son désespoir le premier des réprouvés.

Pag. 282. Les Ninivites sont excités à la pénitence par la
Jon. III. 4. voix du prophète : *Dans trois jours Ninive sera détruite.* Trois jours seulement pour réparer tant de crimes! La miséricorde de Dieu s'en contente.

Saint Paul écrivant aux Corinthiens, à l'occasion
I. Cor. v. 1 et suiv. de l'incestueux de leur ville : *C'est un bruit tout public qu'il se commet parmi vous des impudicités, et de telles impudicités, qu'on n'entend point dire qu'il s'en commette de semblables parmi les païens.* Ce dont le nom seul révolteroit des païens, des chrétiens l'ont osé faire; *et après cela, vous êtes encore tout enflés d'orgueil!* L'Apôtre ne s'adresse pas à celui qui s'est rendu coupable du crime, mais étendant l'accusation à tous, il leur en fait un reproche général comme n'ayant pas cherché à le prévenir par la sévérité de leurs remontrances : *Vous n'avez pas au contraire été dans les pleurs.* — Mais c'est un autre qui a fait le mal, et non pas moi, qu'ai-je besoin de pleurer sa faute? — Un membre peut-il être malade sans que tout le corps ne soit en souffrance? *Vous n'avez pas au contraire été dans les pleurs, pour faire retrancher du milieu de vous*
Pag. 283. *celui qui a commis une action de cette nature.* C'étoit une peste publique qui infestoit la communauté tout entière; il falloit donc une réunion commune

de prières et d'expiations. Se peut-il de plus fortes expressions pour inspirer à tous une crainte salutaire? *Pour moi j'ai prononcé contre lui la sentence, en le livrant à Satan pour être puni dans sa chair?* Depuis qu'il a subi la peine et qu'il s'est converti, l'Apôtre change de langage. Ce même homme, qu'il a traité comme un ennemi public, qu'il a signalé à toute l'assemblée comme le fléau de toute la ville, qu'il a séparé du troupeau, qu'il a retranché du corps, *traitez-le maintenant avec indulgence, et le consolez de peur qu'il ne soit abîmé dans une trop profonde affliction. Donnez-lui des preuves effectives de votre charité.* — Quoi! n'est-ce pas le même que vous avez livré à Satan? — Oui, mais non pas pour qu'il reste à jamais sous son joug: au contraire, pour lui apprendre à s'en affranchir. C'est assez qu'il soit battu par la tempête, empêchons son naufrage. *Que Satan n'ait rien à gagner sur nous.* Sauvons-lui le malheur de Judas. Celui-ci s'étoit repenti de son crime: *j'ai péché*, avoit-il dit, *en livrant le sang innocent.* Le Démon entendit ce cri de son repentir; et au moment où sa proie alloit lui échapper, jaloux de ce que la clémence du Sauveur l'attiroit encore à lui, que fait-il? Il l'assiége de terreurs, il l'aveugle par la fumée de son crime, le harcelle, le poursuit et l'attère sous le poids de ses remords, au point de lui persuader de s'arracher la vie par un nouvel attentat, et de se dérober, par son désespoir, à la

II. Cor. II. 7 et suiv.

Matth. XXVII. 4.

Pag. 284. ressource de la pénitence. Que la porte lui en eût été ouverte, s'il eût vécu et consenti à se sauver, l'exemple du voleur crucifié le prouve invinciblement. Saint Paul avoit été lui-même un persécuteur, un blasphémateur effréné. Il s'acharnoit, non pas sur le maître seulement, mais sur les disciples. Paul fait pénitence, il devient Apôtre. Dieu ne veut de nous que la plus légère démarche, pour nous remettre la totalité de nos péchés.

(Exemple de l'Enfant prodigue; image de ceux
Pag. 285. qui sont tombés après le baptême.) Dans la parabole, il est appelé fils, titre qui ne lui auroit pas été donné pour les temps antérieurs, le baptême seul nous conférant la qualité d'enfant du père de famille, et nous donnant droit à l'héritage. Celui-ci, arrivé au comble du déréglement, touché de repentir, se dit à lui-même : *Je retournerai vers mon père.* Le malheur lui a appris ce que c'est que de s'éloigner de la maison paternelle; il y revient enfin. Son père a oublié sa faute; il lui tend les bras et
Ibid. 31. célèbre son retour par un festin d'allégresse. *Mon fils étoit perdu, il est retrouvé; mon fils étoit mort, il est ressuscité.* Quand il s'agit de sauver un fils égaré, plus d'enquête, plus de juge : tout pour la clémence et la miséricorde. S'il fut coupable, n'a-t-il pas été assez puni par la faim, par le déshonneur et toutes les misères qui l'attendoient dans la contrée lointaine où il est allé si long-temps s'égarer loin de

nous. Que l'on ne parle plus de ce qu'il a fait, mais Pag. 286.
de ce qu'il a souffert. Il a dissipé tout son bien; mais aussi comme il en a été cruellement puni! Père miséricordieux, il n'attend même pas que la brebis égarée revienne d'elle-même; c'est lui qui court au-devant d'elle; et quand il la retrouve, vous ne le voyez point châtier l'infidèle en la chargeant de coups; non, il s'abandonne à la joie, et, plus satisfait de son retour que du salut de toutes les autres, il la charge sur ses épaules, et la remet parmi le troupeau (*).

HOMÉLIE VII (1).

(Extraits.)

Avec quelle joie je me retrouve au milieu de mon Pag. 340.
peuple (après une indisposition qui l'en avoit tenu éloigné la veille)! L'aspect de cette église me retrace l'image du paradis, avec cette différence, qu'au lieu du serpent tentateur, d'une Eve séductrice, nous avons ici Jésus-Christ, instituteur et pontife de nos saints mystères, et son Eglise qui dirige et affermit vos pas vers la source de la vie. O Eglise, plus excellente que ne le fut l'arche du déluge! celle-ci recevoit dans son sein les loups, les milans, les serpents, pour les rendre tels qu'ils y étoient

(*) Morel, *Opus.*, tom. I, pag. 635—640. Voyez *Bibliothèque chois.*, tom. XII, pag. 185 et suiv.

(1) Marquée la huitième dans l'édition des Bénédictins.

entrés ; il n'en est pas ainsi de l'Eglise, elle ouvre son sein aux plus méchants, pour en faire des colombes et des agneaux par la pénitence. Si j'aime à vous parler souvent de la pénitence, c'est à dessein de multiplier ces heureuses conversions. Les pécheurs ne l'envisagent qu'avec chagrin ; ils s'en éloignent avec horreur ; ils ne savent pas qu'elle est le remède et l'anéantissement de leurs péchés, l'affranchissement de la captivité qui les y engage ; qu'elle leur donne le droit de s'entretenir familièrement avec Dieu, qu'elle les arme contre la puissance du Démon, qu'elle assure leur salut, qu'elle dissipe les ténèbres de leur ignorance. C'est elle qui remet l'homme en possession du paradis, en lui rouvrant les portes du ciel. Combien de motifs pour nous porter à vous entretenir de cette matière ! Vous êtes pécheurs ! ne désespérez pas. Vous pécheez tous les jours, faites tous les jours pénitence. Vous ne vous lassez pas d'étayer votre maison, à mesure qu'elle menace ruine. Vous avez vieilli dans le crime, renouvelez-vous par la pénitence. Vous m'allez dire : La pénitence sauvera-t-elle celui dont la vie n'a été qu'un long tissu de crimes ? — Oui, elle le sauvera. — Qui nous le garantit ? — La miséricorde de notre Dieu. La pénitence seule ne peut rien, mais elle peut tout lorsqu'elle est jointe à la bonté de Dieu. La malice de l'homme, quelque grande qu'elle soit, est une malice bornée ; mais la miséricorde de Dieu

Pag. 341.

n'a point de bornes. Ce qu'est une goutte d'eau à l'immensité de l'Océan, la malice de l'homme l'est en proportion avec la miséricorde divine. Encore avec cette différence que l'Océan, tout vaste qu'il est, a des limites, et que la miséricorde de Dieu n'en a point. Je ne vous dis point cela pour vous inspirer une confiance présomptueuse, non; mais plutôt pour vous enflammer d'une ardeur nouvelle. Souvent je vous ai prêché contre les représentations du théâtre; vous m'avez bien écouté, mais sans vous corriger. Vous voilà au théâtre; adieu mes exhortations. Revenez à l'église, point de fausse honte. Vous vous dites à vous-même : Comment m'y représenterai-je après mon infidélité? Vous vous en reconnoissez donc coupable. Eh bien! vous en ressentez donc de la confusion. Vous n'avez donc pas perdu tout souvenir de nos paroles, puisque, de vous-même, vous venez vous soumettre au frein; puisque, loin de mes yeux, vous êtes le premier à vous condamner. Infidèle en partie, du moins vous avez été fidèle sur le point de vous accuser vous-même. S'accuser d'avoir manqué à tel article de la loi, c'est s'engager à se corriger. Vous êtes allé à ce spectacle impur, vous vous êtes abandonné à telle passion criminelle, attaché au joug de telle femme qui vous asservit? Sorti de votre ivresse, ces mêmes images ne se présentent plus à votre esprit que pour vous forcer à rougir de vous-même, vous jeter dans l'af-

fliction; venez à l'église, versez-y votre âme dans le
Pag. 342. sein de Dieu. C'est là du moins un commencement de résurrection. — Malheur à moi! dites-vous; de quel front y entrerai-je? quels fruits recueillerai-je de la parole sainte? — Entrez toujours, entrez-y avec d'autant plus d'assurance que vous avez plus de reproches à vous faire; afin de vous disposer à n'en plus mériter. Cette parole n'a point profité une première fois? elle peut profiter une seconde. Un remède qui n'a pas encore opéré sa guérison, vous guérira plus tard. Vous voulez abattre un chêne, vous ne vous découragez point de ne le voir pas tomber sous les premiers coups; vous les réitérez jusqu'à ce qu'il cède. Je mets dans vos mains la coignée. Telle passion, telle habitude criminelle ont jeté dans votre âme de si profondes racines! Faut-il s'étonner qu'elles résistent à un seul combat, même à une longue suite d'efforts? Insistez, redoublez, et vous en triompherez. Vous y avez travaillé un mois entier; ce n'est pas assez: point de victoire, point encore de droit aux félicitations. Je ne vous reconnois pas encore pour être à nous. Seulement ne quittez point le champ de bataille; entretenez-vous dans ce sentiment de honte et dans vos généreuses résolutions.

Une autre fois je vous parlois du devoir de la charité; vous m'avez bien écouté, puis vous vous en êtes allé, et vos mains se sont encore souillées de rapines. Vous êtes loin de vous être montré par le

fait docile à mes paroles. N'en concluez pas qu'il faille pour cela vous abstenir de l'église par excès de honte. Tant que vous êtes dans le péché, concevez de la honte de l'avoir commis; n'en ayez point d'en faire pénitence. Apprenez à connoître les manœuvres du Démon; sachez bien ce que c'est que le péché et la pénitence. Le péché, c'est la blessure faite à l'âme; la pénitence en est le remède. Il y a une Pag. 343. honte secrète attachée au péché, laquelle nous éloigne de Dieu; il y a dans la pénitence une franchise d'expression qui nous y ramène. Le Démon renverse l'ordre des choses; il nous fait pécher avec hardiesse, et trouver de la honte à faire pénitence (1). Etrange mécompte! artifice bien digne des ruses de Satan! Vous rougissez : quand? c'étoit avant de commettre le péché qu'il falloit rougir; et vous ne l'auriez pas commis. Alors, bien loin de rougir, vous vous en faisiez un insolent trophée.

(1) Le P. Lenfant fait une application plus directe de ces paroles du saint docteur. Parlant de la fausse honte qui retient l'aveu de ses péchés : « Sentiment d'une orgueilleuse timidité, sur lequel saint Chrysostôme fait une judicieuse remarque : Dieu, dit ce Père, a uni la honte au péché, et la confiance à l'aveu qu'on en fait : *Pudorem et verecundiam Deus dedit peccato, confessioni fiduciam.* Que fait l'ennemi du salut? il renverse visiblement l'ordre que Dieu a établi; il inspire une coupable hardiessse pour commettre le péché, et une sacrilége honte dès qu'il s'agit de l'accuser : *Rem invertit Diabolus : peccato fiduciam præbet, confessioni pudorem.* « (*Sur la confession*, *Serm.*, tom. VII, pag. 284, et il paraphrase éloquemment ce texte.

Vous rougissez aujourd'hui seulement, même de vous déclarer coupable. Malheureux ! vous rougissez, non d'être malade, mais de guérir (*).

HOMÉLIE VIII (1).

(Analyse et extraits.)

Pag. 287. Je ne m'étonne pas que le Démon redoute si fort le nom seul de la pénitence : c'est qu'elle lui enlève ceux dont il avoit fait sa proie, tels que la pécheresse, le publicain, le larron. Accusez vos péchés, si vous ne voulez point avoir le Démon lui-même pour accusateur. Si Caïn, après le meurtre de son frère Abel, se fût condamné le premier, il en eût
Gen. IV. 9. obtenu le pardon. Que lui dit le Seigneur ? *Où est ton frère Abel?* Il l'interroge, non qu'il ignorât son crime, lui à qui rien n'est caché ; la preuve en est dans la question même : *Où est ton frère Abel?* Il ne vouloit que l'amener à faire pénitence. Caïn répond : *Je ne sais : suis-je le gardien de mon frère?* Pour n'être pas son gardien, devois-tu en être le meurtrier ? Vaine défaite ; oui, tu devois en être le
Ibid. 10. gardien, et tu l'as assassiné. Dieu repartit : *La voix de ton frère crie de la terre jusqu'à moi.* Dieu ex-
Pag. 288. prime à la fois et l'accusation du forfait et l'arrêt du

(*) Morel, *Opusc.*, tom. IV, pag. 487 et suiv.

(1) Marquée la neuvième par Dupin, *Bibliothèque*, IVe siècle, p. 213. Elle est la seconde dans l'édition des Bénédictins.

châtiment ; il punit moins le crime lui-même que l'obstination dans le crime : Caïn assurément ne songeoit pas à faire pénitence d'une action qu'il ne pense pas même à déclarer. Prouvons la même chose par un témoignage contraire. David se rend coupable tout ensemble d'adultère et d'homicide. Les fumées de son double crime l'empêchent d'abord de l'apercevoir. Nathan vient dessiller ses yeux; il aborde le prince, non avec le langage du reproche, pour ne point le pousser à l'emportement ; il lui retrace son attentat sous le voile de la parabole. David se reconnoît et s'écrie : *J'ai péché contre le Seigneur*. C'en est assez. Nathan répond : Le Seigneur vous a pardonné votre péché ; vous vous êtes condamné vous-même : je vous absous en son nom. Vous avez confessé votre péché de bonne foi : il est effacé.

II. Reg. XI.

Ibid. 12.

(Exemple d'Achab.) Ce prince, entraîné par les perfides suggestions de Jézabel son épouse, enlève à Naboth la vigne de ses pères, et se rend le meurtrier de son possesseur. Le Seigneur envoie vers lui le prophète Elie pour lui dire : *En ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lècheront aussi votre sang*. Là où fut commis le crime sera dressé l'échafaud. Achab ayant entendu ces paroles, déchira ses vêtements, couvrit sa chair d'un cilice, jeûna et dormit avec le sac. Ce n'est plus cet orgueilleux Achab qui disoit au prophète : *Vous n'avez jamais à me dire que des choses désobligeantes*. Il

III. Reg. XXI.

Pag. 291.

s'humilie, il pleure son péché; Dieu pardonne à son repentir.

Pag. 292. Exemples du publicain et de saint Paul (*).

Hebr. XII. 17. Nous lisons dans saint Paul, qu'*Ésaü ne trouva point lieu à pénitence, quoiqu'il l'eût cherché avec larmes.* Que faut-il arguer de ces paroles? Que saint Paul repousse la pénitence? Pourquoi donc, malgré ses pleurs et ses gémissements, pourquoi, en se condamnant lui-même avec cette apparente sévérité, ce fils d'Isaac n'a-t-il pas obtenu la pénitence? C'est parce que la sienne n'étoit pas une pénitence vraie: pas plus que celle de Caïn, après qu'il eut souillé ses mains du sang de son frère. Comme lui, Esau ne demandoit, s'il en avoit eu l'occasion, qu'à devenir le meurtrier de son frère. Aussi l'Apôtre ne dit-il pas simplement qu'il ait cherché la pénitence d'une manière absolue, mais qu'il *ne trouva point lieu à pénitence.* C'est qu'il n'avoit, dans sa douleur, aucun des caractères qui constituent la pénitence. Si l'Apôtre regardoit la pénitence comme inutile, comment exciteroit-il les chrétiens de son temps à se convertir, à secouer leur langueur, à se relever de leurs chutes, à prévenir, par la pénitence, des chutes nouvelles (**)?

(*) Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 887—895.

(**) Hom. XXXI *in Epist. ad Hebr.*, t. XII Bened., p. 286, 287.

Faites de dignes fruits de pénitence. Lesquels ? « Il nous faut, dit saint Chrysostôme, une pénitence qui puisse être unie à celle de Jésus-Christ, une pénitence dont le pécheur puisse croire et se rendre témoignage qu'elle accomplit, comme parle l'Apôtre, ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ. Or, pour cela, il faut qu'elle ait tous les caractères que je viens de marquer, sincérité, solidité, intégrité, sévérité (1). » Luc. III. 8. Coloss. I. 24.

« Que tardons-nous donc à donner à la pénitence les dignes fruits qu'elle demande? — Eh quoi ! si vite, si promptement, et si près du coup de la mort (quand la cognée est déjà à la racine de l'arbre) ? — Oui, mes frères, en ce moment même, faites germer ces fruits salutaires (ces fruits peuvent croître en toute saison, et ils n'ont pas besoin du temps pour mûrir). Nathan menace David de la part de Dieu ; voilà la cognée à la racine. En même temps, sans aucun délai : *J'ai péché*, dit-il au Seigneur, voilà le fruit de la pénitence. Et au même instant qu'il parloit, le tranchant de la cognée se retire : *Le Seigneur à transféré votre péché.* Ne demandez donc pas un long temps pour accomplir un ouvrage qui ne demande jamais qu'un moment heureux. Il suffit de vouloir ; et aussitôt le germe de ce fruit paroît ; et la cognée se retirera, sitôt qu'elle verra paroître ; je ne dis pas le fruit, mais la fleur ; je ne dis pas la fleur, mais le nœud, mais le moindre rejeton qui témoignera de la vie (*). »

Il ne m'est pas possible, direz-vous, d'être un

(1) Bourdaloue, *Avent*, pag. 207.

(*) Hom. XI *in Matth.*, t. VII Bened., p. 152, 153; Bossuet, *Serm.*, tom. II, pag. 304.

pénitent accompli. Essayez du moins. Vous ne jetterez point les vives clartés du soleil, aspirez du moins à la lumière de l'étoile : prenez seulement votre essor par-dessus la terre, ambitionnez toujours la gloire des astres les plus lumineux. Il vaut mieux avoir quelque vertu que de n'en point avoir du tout. Jésus-Christ vous tient compte d'un verre d'eau, d'une visite rendue à un malade, à un prisonnier. Si nous aurons à répondre de nos paroles et de nos pensées, à plus forte raison serons-nous payés de nos bonnes œuvres, même les plus vulgaires. Ne calculez donc pas quelques peines d'un moment, qui vous mettront en possession de biens éternels (*).

C'est déjà un grand pas de fait vers la vertu, que de reconnoître combien on s'en étoit éloigné (**).

Lorsque l'on entend le prophète s'écrier : *Mes*
Ps. XXXIX. 13. *péchés se sont multipliés au-delà du nombre des cheveux de ma tête,* on est tenté de croire qu'il y ait là de l'exagération. Cette parole est pourtant d'une rigoureuse exactitude, car il est certain que nous commettons, même par ignorance, une infinité de péchés, outre que souvent une seule action mauvaise en contient un grand nombre d'autres (***).

« Nous n'avons aucun exemple dans l'Ecriture

(*) Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 819 et suiv.

(**) Hom. VI *in Genes.*, Morel, *Opusc.*, t. II, p. 45.

(***) Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 4

sainte, qui ne nous fasse voir que tous ceux qui ont été véritablement pénitents, et qui ont obtenu la rémission de leurs péchés, se soient contentés d'en avoir de la douleur, de s'en être confessés, et d'avoir fait résolution de n'y plus retomber, mais vous verrez que tous ces véritables pénitents s'en sont tous affligés, et punis par des œuvres pénibles et humiliantes, quelques-uns même pendant tout le cours de leur vie. Voyez la pénitence des Ninivites, lisez celle de David, d'une Magdeleine, d'un saint Pierre (*). »

Nous ne sommes pas plus parfaits que David, qui, pour s'être oublié un moment, tomba dans l'abîme du crime, mais pour s'en relever aussitôt à la voix du prophète. Arrêtons-nous, non pas seulement sur sa faute, mais sur sa pénitence. Dieu a pris soin de nous en conserver toutes les circonstances, pour nous apprendre comment nous devons, à son exemple, réparer le mal quand nous avons eu le malheur de le commettre. Les médecins s'appliquent à consigner dans leurs livres les causes et le traitement des maladies les plus graves, afin que l'expérience serve du plus au moins. Ainsi Dieu en agit-il dans ses saintes Écritures ; il a transmis les crimes mêmes dont quelques hommes des plus émi-

T. VII Bened. Pag. 321.

Pag. 322.

(*) *In ps.* IV, tom. V Bened., pag. 547; traduit par Laur. Chesnard, *Discours sur la satisfaction*, tom. I, pag. 212.

nents en sainteté, avoient pu se rendre coupables, pour l'instruction de ceux qui en ont de moindres à se reprocher. Quel fut dont le crime de David? A l'adultère, il joignit l'homicide. Je ne crains pas de le publier hautement, car si l'Esprit Saint n'a pas cru flétrir sa mémoire, par le récit qu'il en a fait, s'il a même pensé que le souvenir lui en devoit être honorable, qui pourroit m'autoriser à la dissimuler? J'exposerai donc sa faute, et dans toutes ses circonstances. Vouloir altérer la vérité, seroit bien plutôt compromettre la gloire de ce saint roi, et lui faire la même injure que si, dans le dénombrement de ses victoires, on omettoit celle qu'il remporta sur Goliath. Cette assertion vous surprend; mais écoutez. Ce qui rend son crime plus inconcevable, c'est d'abord le contraste qu'il offre avec sa vie précédente. Les fautes prennent un caractère plus ou moins grave selon les personnes. Qui a plus de connoissance et de lumière, devient plus coupable
Sap. VI. 7. quand il pèche, et doit par là s'attendre à de plus rigoureux châtiments. Par exemple, les péchés du prêtre seront punis plus sévèrement que ceux du simple laïque. Caïn en tuant Abel, est d'autant plus criminel, que sa victime est son propre frère. Non-seulement David se rendit coupable d'homicide; il ne le fut qu'après s'être souillé du crime de l'adultère; il enlève une femme à son époux, et donne la mort à ce même époux qu'il a déshonoré.

Celui qui commet ce double attentat, c'est un prophète; et l'homme qu'il fait mourir, un innocent puni pour l'injure même qu'il a soufferte. Je suis donc, vous le voyez, bien loin d'atténuer les torts de ce prince; et plût au ciel que j'eusse dans cet auditoire tout ce qu'il y a de Manichéens et de Marcionites (*)! Notre franchise et nos conséquences leur fermeroient également la bouche. Pourquoi? c'est que, plus la faute de David est vraiment énorme, plus on a sujet de s'étonner, comment tombé de si haut et si bas, il a pu se relever; comment il n'a point perdu courage; comment il n'a point succombé sous les coups si violents dont le Démon l'avoit percé; mais redevenu bientôt supérieur à son ennemi, il l'a terrassé à son tour pour lui porter de plus profondes blessures. Surpris, blessé à mort, et comme noyé dans son crime et dans le sang de l'innocent Urie, il ne semble avoir pris terre que pour se relever avec plus de force, renverser le barbare vainqueur qui en avoit fait sa conquête, et reste maître du champ de bataille. J'en appelle à l'expérience de ceux qui, comme David, ont eu le malheur de donner dans de violents excès. Tant que l'on court, soutenu par sa propre ardeur, on marche, on avance avec sécurité : que l'on vienne à tomber

Pag. 323.

(*) Ennemis de l'ancien Testament. Ils croyoient que la pénitence ne pouvoit plus remettre les péchés commis après le baptême.

au moment de toucher au terme, les forces épuisées ne servent plus qu'à vous enfoncer davantage dans le précipice. Ainsi un homme qui, dans une foule de voyages sur mer, a subi sans éprouver le moindre accident, les périls des plus orageuses navigations, qu'à la fin il vienne à échouer au port, où il a fait un honteux naufrage, allez lui parler encore de nouveaux voyages; à moins du plus intrépide courage, il dit un éternel adieu à la mer, et le seul
Pag. 324. aspect d'un vaisseau le va faire trembler. Plutôt traîner le reste de ses jours dans l'obscurité, que d'aller jamais s'exposer à de semblables périls. David est bien loin d'imiter cette timide prudence. Loin d'être abattu par la honte de son crime, et par les tristes pensées qui sembloient devoir le jeter dans le désespoir, il en fait l'aveu public, il se soumet sous les yeux de son peuple à la plus dure pénitence, et mérite d'être proposé, même après qu'il ne sera plus, comme modèle à tous ceux qui, pécheurs comme lui, l'imiteront aussi dans son repentir (*).

T. II Bened. Pag. 212. Entendit-on jamais parler de plus monstrueux égarements, et plus invétérés, que ceux qui régnoient dans la ville de Ninive? Toutefois, à peine
Jon. III. 5. le prophète leur a-t-il dénoncé la prochaine vengeance du Seigneur, trois jours suffisent à sa con-

(*) Hom. XXVI *in Matth.* Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 327—331; Bossuet, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, tom. VIII, Collection in-4°, pag. 416.

version. La modestie succède à la débauche, l'humilité à l'orgueil, la bonne foi et l'équité à la fraude et à la violence, le zèle à l'oisiveté. Ce n'est pas un seul vice qui est réformé, ce sont toutes les habitudes vicieuses à la fois. Où en est la preuve? Dans les paroles mêmes de leur accusateur. Après que le prophète a déclaré à ses coupables habitants que leur malice étoit montée jusqu'au comble, il leur rend ensuite ce témoignage : Que Dieu avoit vu qu'ils avoient abandonné leurs mauvaises voies. Il n'entre point dans le détail; il ne parle ni d'adultères, ni de larcins en particulier, mais généralement des mauvaises voies. Comment en sont-ils sortis? d'une manière inconnue aux hommes, et connue de Dieu seul. Quel opprobre pour des chrétiens, qu'en trois jours des infidèles aient renoncé à leurs perverses habitudes, et que depuis tant de temps, ni les oracles de l'Ecriture, qui sans cesse retentissent à vos oreilles, ni les exhortations que nous vous faisons entendre, n'aient pu obtenir la réforme d'un seul de vos péchés? Eux, en si peu de temps, les voilà parvenus à la plus haute vertu : c'est que là où se rencontre la crainte du Seigneur, le temps n'est pour rien. Qu'un vase soit pénétré par la rouille, vous aurez beau le laver, vous n'emporterez pas la rouille; il faut le remettre au creuset pour lui faire reprendre son ancien éclat. De Pag. 212.
même, nettoyez pour ainsi dire à sa superficie cette

âme imprégnée de la rouille du péché, vous n'en obtiendrez pas un changement bien considérable; jetez-la dans la fournaise de l'amour divin, elle en sortira purifiée de toutes ses taches. Montrez à Dieu un cœur vif, un cœur ardent, il fera le reste; tremblez d'entendre au jour du dernier jugement ce mot terrible : *Les Ninivites s'élèveront au jugement, et condamneront cette génération*, eux qui n'avoient à redouter que la destruction d'une cité, quand nous avons à craindre, nous, un châtiment éternel; eux, qui jusque là n'avoient point entendu la voix du prophète, quand nous, elle ne cesse de tonner à nos oreilles (*).

Matth. XII. 41.

T. VI Bened. Pag. 413.

Fléchissons par la pénitence la colère divine, afin qu'elle éloigne de nous le fléau de la guerre qui désole le monde tout entier, qu'elle désarme les Barbares, confonde leurs manœuvres et leurs espérances, et qu'elle nous mette en possession de tous les biens. Une pénitence sincère, qui part du cœur, est toujours sûre d'apaiser le courroux du ciel. *J'ai entendu*, dit le Seigneur, *les gémissements d'Ephraïm, et le cri de sa douleur qui s'élevoit jusqu'à moi, me disant : Vous m'avez châtié, Seigneur, et je me suis corrigé; convertissez-moi, et je me convertirai. Et le Seigneur lui a répondu : Quoique je*

Jerem. XXXI.

(*) *De simultate et ira*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 261. Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. XVI, pag. 78, 114.

l'aie menacé dans ma colère, je me souviendrai néanmoins de lui, et je lui ferai miséricorde. Ne vous laissez donc point abattre, ni par tout ce que l'on publie de la puissance de l'ennemi, ni par le nombre de ses légions et de sa formidable armée; elle seroit vraiment innombrable : nous avons un défenseur bien plus puissant. Si cette multitude vous effraie, dites-vous avec le prophète : *Il y a plus de monde avec nous, qu'il n'y en a parmi eux.* Ce n'est là qu'une multitude de Barbares; nous avons, nous, les légions des Anges; nous avons et les prophètes, et les Apôtres, et les martyrs, dont les prières montent jusqu'au ciel, et demandent grâce pour nous : *Seigneur, Dieu des armées,* s'est écrié le prophète, *jusqu'à quand différerez-vous de faire miséricorde à Jérusalem et aux villes de Juda, contre lesquelles votre colère s'est émue? Et le Seigneur a répondu par de bonnes paroles, des paroles de consolation.* Prions, nous aussi, conjurons le Seigneur. Dieu des Anges, il lui suffira d'envoyer à notre secours un seul de sa milice céleste, pour dissiper toutes ces phalanges ennemies. Sennachérib, roi d'Assyrie, traînoit après soi une armée immense; un seul Ange extermina cent quatre-vingt-cinq mille de ses combattants. Nous autres hommes, nous calculons les événements d'après nos vues humaines, et nous nous disons : Qu'allons-nous devenir, si nous n'avons pas un soldat à opposer à cette

IV. Reg. VI. 16.

Zach. I. 9-12.

Pag. 414.

IV. Reg. XIX.

nuée d'agresseurs? n'auront-ils pas le temps de tout ravager avant l'arrivée de l'empereur? Quoi! parce que l'ennemi vous prévient, il ne peut être prévenu lui-même? Parce que vous ne sauriez être partout, en est-il de même de Dieu? Est-il donc rien qui arrête sa puissance? Non, la mer elle-même entend sa voix et lui obéit, en ensevelissant l'Égyptien dans ses flots. N'importe les moyens : tous sont à l'ordre de Dieu. Il a ses instruments de guerre, il a ses armées à quoi rien ne résiste; une parole, un seul acte de sa volonté lui suffit (*).

T. VIII Bened. Pag. 105. (Supplém.)

Seigneur, ouvrez-nous l'entrée dans votre vigne sacrée, quoique nous ne venions qu'à la dernière heure du jour pour y travailler. Ne vous irritez pas contre nous à cause de notre paresse, ne détournez pas de nous les regards de votre miséricorde, et ne nous fermez pas l'accès de votre clémence. Nous détestons nos manquements et nos infidélités; nous reconnoissons la perte que nous avons faite en différant d'obéir à vos saints commandements, le dommage que nous a causé notre long assoupissement, et le déplorable naufrage où nous a jetés l'indigne préférence que nous avons jusqu'ici donnée aux vaines joies du monde. Hélas! pendant que nous n'étions occupés que de ses dissipations, le Démon se jouoit à faire de nous ses captifs, et il nous dé-

(*) *De uno legislat.*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 13—16.

pouilloit de tous nos biens. Nous avons trouvé la mort au sein de nos fausses jouissances. Enfin échappés, quoique avec peine, à ce funeste sommeil et à ce léthargique engourdissement où nous étions ensevelis, rentrés enfin dans le port après de si laborieux combats, nous avons dit pour jamais adieu au péché, au monde et à ses perfides caresses : nous avons trouvé enfin le seul bien désirable sur la terre ; nous voici attachés invariablement au seul Dieu qui pouvoit nous sauver, dévoués à lui seul. Recevez, Seigneur, la cédule de notre confession et de nos engagements. Que la crainte même du châtiment auquel nous nous soumettons si nous venions encore à y manquer, soit un lien de plus qui nous oblige à garder fidèlement un pacte aussi solennel. Nous voulons désormais suivre inviolablement votre loi sainte ; nous voulons rester toujours dans l'enceinte de votre vigne, en fidèles serviteurs du maître que nous avons l'honneur d'approcher. Tant que nous fûmes loin de vous, hélas ! combien d'amertumes ont empoisonné notre vie ! Que le peu qui nous en reste soit du moins consacré à vous seul (*).

(*) *De Patre-famil. et operar.*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 551.

De la componction du cœur. Premier traité adressé au moine Démétrius.

T. 1 Bened. Pag. 122. Il y a long-temps déjà, mon cher Démétrius, que vous me sollicitez, et toujours avec la plus vive ardeur, de vous parler de la componction du cœur. Combien j'applaudis à cet empressement, combien je vous félicite de ces heureuses dispositions qui prouvent et la droiture de votre esprit et la pureté de votre âme! Une aussi louable curiosité suppose nécessairement que l'on a commencé par nettoyer son âme des souillures du vice; que l'on s'est élevé au-dessus de toutes les affections de la terre. On est d'autant plus porté à prendre cette opinion, qu'il est d'expérience que la simple résolution d'arriver à cet état, du moment où elle se fait sentir à l'âme, y produit un tel changement, qu'elle n'a plus que du
Pag. 123. dégoût pour les choses de la terre, plus que du désir pour le ciel. Elle aspire à briser les chaînes qui la retiennent dans le monde, pour prendre son essor par-dessus toutes les choses sensibles, et aller se réunir à la patrie céleste.

Il est vrai qu'il en est bien peu qui persévèrent; mais vous, mon respectable ami, je sais que cette componction est toujours chez vous au même degré d'énergie. Ce qui l'atteste, ce sont et ces longues veilles données à la prière, et ces larmes que la

piété fait sans cesse couler de vos yeux, cet amour de la retraite et du silence, qui ne fait que s'accroître de plus en plus. Que pourrai-je donc ajouter à votre ferveur par mes paroles? Vous êtes parvenu à la plus haute perfection; et vous vous mettez au rang de ceux qui sont encore rampants à terre. Votre âme est dans une région supérieure; et vous vous plaignez du poids qui la retient ici-bas. Vous me disiez, en m'arrosant de vos larmes : Aidez-moi à amollir la dureté de ce cœur de pierre. Quelle piété! Quelles saintes ardeurs! Si le travail que vous me demandez peut être de quelque utilité, c'est moi surtout qui y gagnerai, parce qu'il m'apprendra ce qui me manque à moi-même, bien plus qu'à vous. Je vous obéirai donc, tant pour ne pas contrevenir à l'ordre qui nous est donné de ne pas se refuser au vœu que l'on nous témoigne, que pour correspondre à la tendre affection dont vous m'honorez.

Je n'irai point chercher ailleurs le fondement de ma doctrine à ce sujet, que dans les paroles de Jésus-Christ : *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés; malheur à vous qui riez, parce qu'un jour viendra où vous serez dans les larmes et dans l'affliction.* Oracle trop véritable! Pouvons-nous donner autre chose que des larmes, et les larmes les plus amères à ce siècle présent, où la société toute entière ne présente à nos regards qu'un

Matth. v. 4.
Luc. vi. 25.

vaste théâtre de calamités et de désordres? Qu'on les parcoure en détail, si toutefois il est possible, quelle source intarissable de larmes et de la plus profonde affliction! Tout est si fort bouleversé, confondu, qu'il ne se rencontre plus de trace de vertu. Le vice et la licence triomphent; et ce qu'il y a de plus déplorable, l'excès du mal en anéantit le sentiment. On ne l'aperçoit plus ni dans soi-même ni dans les autres. Nous ressemblons à ces corps qui, sous un air de santé, recèlent un germe de corruption qui les consume. Insensés, qui, dans le délire habituel où nous sommes plongés, nous abandonnons aux excès les plus honteux dans les paroles et dans la conduite, sans être accessibles à la honte ou au repentir, avec la confiance même de valoir mieux que les sages! Que ce soit le corps
Pag. 124. qui soit malade; aussitôt nous appelons le médecin, nous ne plaignons point la dépense, nous nous soumettons rigoureusement au régime qui nous est prescrit, nous y sommes fidèles tant que dure le mal. Mais que la santé de l'âme éprouve de continuelles atteintes, que les sens la courbent sous leur joug, que les passions la consument et l'entraînent dans la mort, on ne s'en occupe même pas. D'où vient une aussi monstrueuse indifférence? C'est que la dépravation est universelle. Quand la contagion a frappé tous les individus, il n'y a plus personne en état de soigner les autres: ainsi, toutes les âmes

se trouvant plus ou moins infectées par le vice, plus de guérison possible pour personne, parce que tout le monde en a besoin.

A voir le contraste qui existe entre la loi que nous croyons et la vie que nous menons, un étranger, quel qu'il fût, pourroit-il nous reconnoître pour être les disciples de Jésus-Christ? Au contraire, il se persuaderoit que nous en sommes les plus cruels ennemis.

Si l'on croyoit que j'exagère, rappelons les commandements de la loi que nous a donnée Jésus-Christ. Que dit-il? *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point, et quiconque tuera méritera d'être puni par le jugement; mais moi je vous dis que quiconque se mettra en colère sans sujet contre son frère, méritera d'être condamné par le jugement; que celui qui dira à son frère : Raca, méritera d'être condamné par le conseil, et que celui qui lui dira : vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer.* Voilà les maximes de Jésus-Christ. Nous en sommes plus loin dans la pratique que les païens et les infidèles; nous accablons tous les jours nos frères d'injures; si nous ne les traitons pas de fous et d'insensés, nous les ménageons bien moins encore. Il n'y a de différence que dans l'expression; et lorsque par la défense de ce mot, Jésus-Christ nous interdit toute parole injurieuse à leur égard, nous croyons que c'est à ce seul mot qu'il a attaché les plus sévères châtiments. Matth. v. 21.

L'Apôtre saint Paul étend plus loin la pensée du Sauveur. *Ne vous y trompez pas*, dit-il, *ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les impudiques, ni les efféminés, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avares, ni les intempérants, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui, ne seront point héritiers du royaume de Jésus-Christ.* Que si l'on s'expose à des peines éternelles, seulement pour dire à son frère qu'il est un fou, à quels châtiments ne doivent pas s'attendre ceux qui se rendent coupables de crimes encore plus graves! Le moindre manque de charité est puni par le feu de l'enfer, que sera-ce pour les fautes le moins pardonnables? Mais quelle proportion, direz-vous, entre les unes et les autres! Par exemple, entre le médisant et l'adultère, l'avare ou l'idolâtre, pour attirer une égale punition? Qu'il doive y avoir ou non de la différence dans les peines, c'est ce que j'examinerai ailleurs. Toujours est-il assuré que les uns et les autres seront également exclus du royaume de Dieu. Saint Paul l'affirme, ou plutôt l'Esprit Saint, dont il déclare n'être que l'organe; et, puisque nous sommes chrétiens, nous devons croire à sa parole. Dira-t-on, et j'en connois plusieurs qui tiennent ce langage, que ces menaces ne doivent pas être prises à la lettre, et qu'elles n'aient eu pour objet que de nous faire peur; il en faudra dire autant de tous les dogmes du christianisme; ce n'est plus qu'une fable inventée pour intimider les sim-

Pag. 125.

ples par la crainte de supplices imaginaires, ou pour les bercer par de fausses espérances.

On se retranche sur la difficulté des préceptes évangéliques. Par exemple : *Ne vous mettez point en colère sans sujet contre votre frère ; pardonnez à votre ennemi. Si, lorsque vous offrez votre présent à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre présent devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre don.* Examinons ce qu'il y a de si pénible dans l'obéissance à ce commandement. Est-il plus difficile de ne se mettre point en colère sans sujet, que d'avoir à supporter celui qui, sans nul sujet, se met en colère contre vous? Dans ce cas, c'est un autre qui allume l'étincelle et devient le coupable ; ici, c'est vous. Je veux bien qu'il y ait une haute philosophie à ne pas s'enflammer quand c'est un autre qui vous provoque ; mais, où est le mérite à ne pas s'irriter quand on n'a point de sujet? Vous savez bien vous modérer dans telle circonstance où il s'agit de plaire aux hommes ; vous ne savez rien souffrir pour ne pas déplaire au Seigneur. Où sont aujourd'hui ceux qui s'imposent le devoir de ne pas se mettre en colère sans sujet? Mais le Seigneur veut plus encore : il veut que l'on ne se mette pas en colère, même avec une sorte de motif légitime de s'y mettre ; et voilà en quoi l'infidèle regarde comme

Matth. v. 21 —24.

Pag. 126.

chimérique une vertu qui nous est commandée par l'autorité du souverain législateur. *Si, lorsque vous offrez votre présent*, etc. Vous ne vous permettez point d'emportement, mais celui auquel s'abandonne votre frère ne vous touche point : Dieu ne vous en punira pas moins. Cet homme qui vous a offensé, il ne s'en occupe point dans la chaleur de la passion qui l'aveugle; mais vous, qui conservez votre sang-froid, vous n'allez point apaiser son courroux et prévenir son ressentiment : vous nourrissez par votre indifférence son inimitié; vous êtes criminel. Au lieu de commencer par aller nous réconcilier avec notre ennemi, même avant de présenter notre offrande à l'autel, que faisons-nous? Nous entretenons avec lui d'éternelles animosités; ses moindres paroles nous aigrissent; le bien que l'on en dit nous irrite, le mal qui retombe sur lui, on l'écoute, on l'exagère. La vie tout entière se passe en disputes, en querelles, en procès; on ne veut rien endurer; et pour peu que l'on se sente blessé, ce sont des fureurs égales à celles des animaux les plus féroces. Quel sujet de confusion! quelle source de larmes pour le fidèle disciple de Jésus-Christ!

Pag. 127.

Je ne parcourrai pas les autres commandements, ou plutôt les prévarications qui se commettent journellement contre les autres points de la loi : tant de débauches, d'adultères, d'intrigues criminelles et de folles passions sous le nom d'amitiés, de ser-

ments téméraires, de parjures. Jésus-Christ nous fait de la perfection un rigoureux devoir. Nous ne remplissons pas même les plus simples obligations de la vie chrétienne. Sa loi tout entière est méprisée; il nous commande de prier pour nos persécuteurs, nous ne ménageons pas même nos amis. Jalousies secrètes, haines déguisées, perfidies. Il nous prescrit l'humilité: nous sommes tout entiers à l'orgueil, à la vaine gloire. Dans le peu de bien que Pag. 129.
nous faisons, c'est nous seuls que nous cherchons, et non pas Dieu. Il nous défend d'amasser des trésors sur la terre; nous n'en avons jamais assez; on Pag. 130.
ne connoît plus d'autre Dieu sur la terre que l'argent. Il ne nous permet pas *de juger les autres*, Matth. VII. 1.
pour n'être point jugés nous-mêmes : toutes les conversations se passent en discussions chagrines sur celui-ci, sur celui-là. Aveugle sur ses propres défauts, on n'a des yeux que pour ceux d'autrui; on médit pour le seul plaisir de médire. Et quel plaisir! On se précipite dans les enfers par des milliers d'issues, non-seulement par la voie large, mais Pag. 131.
par des sentiers sans agrément et sans plaisir. Infidèle aux commandements, sous le prétexte qu'ils sont difficiles, on se damne pour les péchés qu'il seroit le plus facile d'éviter.

Eh bien! les commandements sont difficiles. Mais la vertu s'acquiert-elle sans combats? a-t-on droit à la couronne, sans l'avoir méritée par des épreuves?

Le service du prince ou du monde n'engage-t-il pas à des sacrifices qui ne coûtent point à celui qui veut parvenir? N'y a-t-il que la loi de Jésus-Christ qui ne doive point avoir ses difficultés ? On vous propose la conquête du royaume du ciel; et vous venez me demander s'il en coûte pour l'obtenir! Il s'agiroit de s'exposer à tout, de braver outrages, persécutions, bûchers, et la faim, et l'indigence, en un mot tout ce qui se puisse imaginer de plus effrayant; il n'y auroit pas à balancer pour un si grand prix. Homme sans courage, vous parlez de gagner le ciel, et vous pensez à vous reposer sur la terre! On vous l'offriroit à cette condition, il y auroit de la lâcheté à l'accepter. Quand votre cœur est épris d'un objet humain, vous lui donnez et toutes vos affections et toutes vos pensées; absent, vous ne voyez que lui: point de charme comparable à celui de jouir de sa présence, ou d'en être occupé quand on est séparé; et nous, dont le cœur devroit être plein des flammes du divin amour, tièdes et indifférents dans notre amour, nous le partageons à des attachements terrestres, propres, non-seulement à l'amortir, mais à l'éteindre.

Pag. 132. 133.

Je ne vois, parmi tous ceux que je connois, personne en qui l'amour des choses célestes domine réellement par-dessus toutes les autres affections, de manière à n'estimer rien de ce qui est sur la terre que comme une ombre vaine à laquelle on ne doive pas s'arrêter. Le cœur qui conserve de l'attachement

pour les choses de la terre, ne sera jamais appelé à jouir des biens du ciel; il faut, pour y être admis, n'avoir pour les autres que du mépris et du dégoût. Cet amour est à tout ce qui n'est pas lui, ce qu'est la flamme à des épines qu'elle dévore et consume en un moment. Il purifie l'âme, l'affranchit des liens de ses passions, triomphe des inclinations les plus vicieuses, l'élève au-dessus de tous les embarras du siècle. Un peu de poussière ne résiste pas à l'action d'un vent impétueux qui l'emporte; ainsi la componction vive a bientôt dissipé toutes les affections impures dont l'âme étoit obsédée, pour l'absorber tout entière et y régner avec un souverain empire. L'amour profane, quand il s'est emparé d'un cœur, a bien la force de l'enchaîner tyranniquement; que ne fera pas l'amour divin quand il domine l'âme, et la remplit du désir des immortelles béatitudes? La componction et l'amour du monde ne s'allient point: c'est le feu et l'eau; ce sont des élé- Pag. 134.
ments trop ennemis. La componction se nourrit de larmes et de sublimes aspirations; l'amour du monde veut les plaisirs et les joies délirantes; la componction donne à l'âme des ailes qui la transportent dans le ciel; l'amour du monde l'appesantit et la retient captive sur la terre. Je ne dis rien de moi-même: ce n'est là que la fidèle expression des sentiments qui animent tout cœur vraiment épris des charmes du divin amour. J'en atteste l'Apôtre de Jésus-

Christ, un saint Paul, que ce saint amour pénétroit au point qu'il accusoit, en soupirant, la prolongation de son séjour sur la terre, dans l'impatience où il étoit d'aller s'unir à son bien-aimé; qu'il faisoit retentir ses amoureuses plaintes dans ces
II. Cor. v. 4. termes : *Tandis que nous sommes dans ce corps, ainsi que dans une tente, nous gémissons sous sa pe-*
Phil. i. 24. *santeur;* et encore : *Je désire de mourir et d'être avec Jésus-Christ, ce qui vaudroit mieux pour moi.* Mais puisque telle est la volonté de celui que j'aime, *il est nécessaire que je vive à cause de vous*, pour annoncer son Evangile, pour lui gagner tous les cœurs; voilà pourquoi j'endure la faim, la soif, la nudité, les chaînes, les tempêtes et les naufrages, les persécutions diverses, des milliers de morts; j'endure tout avec joie, et bien loin d'y trouver quelque amertume, je mets ma gloire dans ces disgrâces;
Rom. VIII. 27. *et parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux par le secours de celui qui nous a aimés.* Déjà Paul ne se croit plus être sur la terre. Il n'habite plus parmi les hommes; mais comme transporté dans le ciel, on diroit que déjà, communiquant avec les Anges, il a commencé à voir face à face les biens qui lui sont promis; tant il se montre supérieur à tout ce qui fait l'objet des craintes ou des espérances de la vie présente. Ne lui parlez pas du besoin de se reposer après de si laborieuses fatigues; ce mot n'entre même pas dans sa pensée; il n'y répond

que par ce cri : *Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif, la nudité, les coups, et nous n'avons point de demeure assurée; nous vivons du travail de nos mains; nous rendons des bénédictions pour des malédictions; on nous persécute et nous le souffrons; on nous dit des injures et nous prions que l'on nous pardonne; on nous traite comme des victimes des crimes publics, et comme les balayures de toute la terre.* Ses yeux, sans cesse dirigés vers le ciel, dédaigneroient de s'abaisser sur la terre; et tel qu'un homme qui, né dans une condition pauvre, et vivant sous un chaume misérable, en sortiroit pour aller à la cour voir le prince dans la pompe de sa royale magnificence, ébloui du spectacle imposant qui vient de frapper ses regards, ne songe plus qu'avec dédain à son humble et indigente chaumière, et s'estimeroit bien heureux d'être désormais attaché inséparablement à cette magnifique cour, et à la personne du prince, qu'il n'a pu contempler sans admiration et sans amour; ainsi Paul, tout plein des merveilles qu'il a vues dans le ciel, laisse tomber à peine un dédaigneux regard sur cette terre de boue et de misère. Si les liens de sa prison mortelle l'attachent encore à la société des hommes, la brûlante ardeur de ses désirs et de ses sollicitudes en a fait déjà le citoyen du ciel. Les tribulations qu'il éprouve, comme les joies qu'il peut goûter s'émoussent également sur ce cœur fermé de toutes

I. Cor. IV. 11 et suiv.

parts à toute autre impression qu'à celle de l'unique objet dont il est rempli. Le feu divin dont il est pénétré n'y laisseroit pas même d'accès à la sensation de ces flammes dévorantes dont les réprouvés brûlent dans les enfers; tant il est supérieur à tout! Cœurs intéressés, mercenaires que nous sommes, nous ne désirons le royaume de Jésus-Christ que par la crainte de l'enfer. Paul anéantit dans son seul amour tous les autres sentiments. Epris d'une flamme bien plus noble, élevant ses vœux jusqu'à la plus sublime perfection, il trouve dans les maux auxquels son amour est résigné, une source de consolations qui l'emportent sur les souffrances de la chair. Il consentira, s'il le faut, à sa-
Pag. 136. crifier tout ce qu'il a de plus cher et de plus désirable, au seul bonheur de plaire à Jésus-Christ. La privation même de son royaume, récompense si légitime de ses travaux, il s'y soumettra, si Jésus-Christ le veut; il demande à être pour lui anathème. Peut-être une semblable proposition vous paroît difficile à comprendre. Après que je l'aurai expliquée, ceux qui en portent ce jugement ne se contenteront pas de la trouver difficile à concevoir, mais impossible à exécuter. Je ne l'avance que sur le témoignage de saint Paul qui, pressentant bien ce qu'elle offriroit d'incroyable, l'appuie de
Rom. IX. 1. cette affirmation précise : *Je dis la vérité en Jésus-Christ, je ne ments point; car ma conscience*

m'en est témoin par le Saint-Esprit. Je désirerois être moi-même anathème et séparé de Jésus-Christ pour mes frères, avec qui je suis uni par le sang, qui sont les Israélites. Avec cela, comme s'il craignoit encore de n'en être pas cru même sur sa protestation, parcourant les maux divers de la vie humaine, il ajoute : *Qui donc nous séparera de la charité de Jésus-Christ? sera-ce l'affliction? ou les déplaisirs? ou la faim ou la nudité? ou les périls? ou la persécution ou le glaive?* Il ne s'en tient pas à cette énumération, parce qu'il n'y a rien de si héroïque à mépriser pour Jésus-Christ les peines de ce monde, il va jusqu'à provoquer le ciel même : *Je suis assuré,* poursuit-il, *que ni les Anges, ni les principautés, ni les vertus, ni les choses présentes, ni celles qui sont à venir, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne nous pourra jamais séparer de l'amour de Jésus-Christ.* C'est-à-dire que non-seulement les hommes, mais les Anges et toutes les Vertus du ciel, quand, par impossible, elles conspireroient avec les hommes pour me détacher du divin amour, n'y réussiroient pas; que l'espérance du ciel, que la crainte de l'enfer, et c'est là ce qu'il désigne par les mots *ni la hauteur ni la profondeur,* ne peuvent pas même balancer dans le cœur de ce héros de la charité, l'amour qu'il porte à Jésus-Christ; tant il est dégagé de tout intérêt. Il en est tellement plein, qu'il y revient à chaque instant,

Rom. VIII. 35.

qu'il n'éprouve de consolation à son exil qu'à en parler, qu'il rapporte à ce seul sentiment et tous les maux et tous les biens qu'il éprouve, qu'il va chercher et dans la nature et hors de la nature ses termes de comparaison, pour exprimer la violence de cet amour; et qu'il appelle en défi ce qui est et ce qui n'est pas, de l'en séparer jamais.

Pag. 136. Nous sommes bien loin de ressembler à cet Apôtre. Nous, tenus d'en être les imitateurs, nous ne savons pas même supporter les contradictions auxquelles la nature condamne tous les hommes. La plus légère traverse nous décourage, elle nous jette dans une langueur d'où nous ne relevons pas, et finit par nous désespérer. Que l'on nous rappelle à l'exemple des Apôtres, nous répondons que leur perfection excède nos forces, et qu'il nous est impossible d'atteindre à la vertu d'un saint Pierre, d'un saint Paul, d'un saint Jean. Mais qu'étoient-ce qu'un saint Pierre, un saint Paul, un saint Jean? Etoient-ce des hommes d'une nature différente de la nôtre? étoient-ils entrés dans le monde par une autre voie? ne respiroient-ils pas le même air? moins tributaires que nous des besoins et des foiblesses de l'humanité? dans le mariage, avec des enfants, travaillant de leurs mains pour gagner de quoi vivre; quelques-uns pécheurs et coupables des fautes les plus énormes? —Mais le Seigneur leur avoit fait des grâces qu'il ne vous a pas faites. — Vous auriez raison de le dire,

si l'on vous parloit de morts à ressusciter, de lépreux à guérir, d'aveugles à qui rendre la vue, de Démons à chasser. Sont-ce des miracles que l'on vous demande? Tout ce que l'on exige de vous, c'est de régler vos mœurs, c'est d'obéir aux commandements de la loi. Que parlez-vous ici de grâces privilégiées? Des grâces privilégiées! mais vous-même n'avez-vous point reçu celle du baptême, et avec elle la communication des dons de l'Esprit Saint? non pour faire des miracles, mais pour vivre saintement. Ah! si vous venez à vous perdre, accusez, non le défaut de grâces, mais votre négligence à les mettre à profit. A qui Jésus-Christ promet-il ses récompenses au jour de son jugement? Dans quels termes le prononcera-t-il? *Venez, ô les bien-aimés de mon père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Il ne dit point: Venez parce que vous avez fait des miracles; mais, *parce que j'ai eu faim et que vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, vous m'avez recueilli; nu, vous m'avez habillé; malade, vous m'avez visité; en prison, vous m'êtes venu voir.* Quels sont ceux qu'il appelle bienheureux? Ce ne sont pas ceux qui ont fait des miracles; mais les pauvres d'esprit, ceux qui ont le cœur doux, compatissant, pacifique et pur, ceux qui pleurent, ceux qui ont soif de la justice, et qui souffrent persécution pour la justice.

Matth. XXV. 34.

Pag. 137.

Nulle part vous ne voyez le don des miracles compté par Jésus-Christ au nombre des béatitudes. Si nous estimons heureux, et dignes de toute notre admiration les saints qui ont fait des miracles, c'est pour en rapporter l'honneur à la grâce dont ils ont été les instruments. Leur grandeur personnelle, c'est d'avoir fait éclater leur vertu, en secondant l'œuvre de la grâce par leurs propres efforts. Saint Paul, écrivant contre les faux apôtres pour apprendre à ses disciples à discerner la saine et la fausse doctrine, ne dit pas que l'on reconnoît les vrais ministres de Jésus-Christ
II.Cor.xi.24. par les miracles, mais par les mœurs. *Sont-ils ministres de Jésus-Christ*, etc. Les miracles, sans une bonne vie, signes non-seulement équivoques, mais
Matth.vii.22. titres de réprobation. *Plusieurs me diront en ce jour-là, Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? N'avons-nous pas chassé les Démons et fait plusieurs miracles en votre nom? Et alors je leur dirai hautement : je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui vivez dans l'iniquité.*
Luc. x. 20. Tel est l'oracle de Jésus-Christ. *Ne vous réjouissez point*, dit-il encore, *de ce que les Démons vous obéissent, mais de ce que vos noms soient inscrits au livre de vie.* Les bonnes actions sans miracles sont couronnées, les mauvaises punies, même après des miracles.

On auroit tort de conclure de mes paroles qu'il faille attribuer la perfection des Apôtres à la seule

grâce de Dieu, indépendamment de leur coopération; car, si la grâce agissoit sans le concours de l'homme, tous seroient également parfaits. Pourquoi donc tous ne le sont-ils pas? car *Dieu ne fait point acception de personnes*. C'est qu'il faut de plus notre coopération personnelle; et parce que la grâce veut que nous agissions de tous nos moyens, c'est-là la raison pourquoi elle demeure avec les uns, tandis qu'elle abandonne les autres, et qu'il s'en trouve de qui elle n'a jamais approché. La grâce commence par s'assurer de nos dispositions, après quoi elle agit. Jésus-Christ, avant de faire de saint Paul l'instrument de tant de merveilles, avoit dit à Ananie : *Cet homme m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les peuples et les rois, et tout le peuple d'Israël.* Tel étoit le jugement qu'avoit porté de son Apôtre le Dieu qui sonde les cœurs, avant de lui conférer sa grâce. Ne nous trompons donc point nous-mêmes, en prétendant qu'il nous est impossible de ressembler à un saint Paul; oui, pour ses miracles; mais non, pour l'exemple de sa vie. Il suffit de le vouloir, et c'est notre faute de ne le vouloir pas. Mais où vais-je chercher dans le siècle où nous sommes d'autres saints Pauls, quand nous nous estimerions heureux de trouver des chrétiens au second, au troisième rang après lui? Or, voilà ce que nous ne saurions assez déplorer. Que les gens du monde viennent à perdre un objet chéri; je parle,

Act. x. 34.

Pag. 138.

Act. ix. 15.

non pas des pauvres, bien plus sensibles et plus tendres dans leurs affections, mais des grands et des riches du siècle, blasés par les jouissances de la table, énervés par la débauche et la mollesse, endurcis, soit par leur avarice, soit par leur prodigalité : que la mort leur enlève un fils, une épouse, frappés subitement comme par la foudre ; quel abattement, quelle douleur! Plus de mets délicats, plus de raffinements de voluptés qui puissent réveiller
9. leur sensualité : les voilà transformés en philosophes; rien ne les rebute, abstinences, jeûnes, veilles, austérités, silence, retraite profonde. Vous les voyez miséricordieux, charitables; leur vie est exemplaire. Ils se laisseront dépouiller sans se plaindre. J'en ai connu plusieurs, après la perte de leurs enfants, se condamner à toutes les privations, s'enfermer dans les solitudes, s'ensevelir tout vivants dans les tombeaux près de ceux qu'ils regrettoient, insensibles à toute autre douceur qu'à celle de pleurer ceux qui leur furent chers. Ne leur parlez plus de richesses, de dignités, d'honneur, de gloire. Tout cela, vous répondent-ils, caduc et passager comme la fleur des champs, vaine fumée, bientôt évanouie, pour ne laisser après elle que des regrets. Tout ce que l'on aima ne se présente plus que sous de sombres couleurs. Personne, ni domestiques, ni amis, ne se hazarderoit à prononcer en leur présence le nom de ces biens dont jusques-là ils ne

pouvoient se passer. Les seules conversations qu'ils aiment à entendre sont celles qui portent sur l'incertitude et la fragilité des choses de la terre, sur l'inconstance et les vicissitudes de cette vie mortelle. Durant tout ce temps, l'âme, repliée sur sa douleur comme dans un sanctuaire, s'éveillant comme d'un profond sommeil, commence à mieux connoître ce que c'est que notre nature, combien peu il faut compter sur tout ce qui nous paroît grand ici bas; combien tout passe rapidement sur cette scène mobile et toujours changeante de la vie. C'est alors que l'on apprécie les richesses pour ce qu'elles sont, que l'on réduit à leur vrai néant tous les avantages dont on fut si fier. Salutaires pensées qui abattent les feux de l'envie, de la colère, de la volupté, fixent l'âme tout entière sur les tombeaux. La perte du salut vaut-elle donc moins qu'on la pleure? La mort de l'âme n'est-elle donc pas une calamité qui mérite au moins une vive affliction? Faisons du moins pour elle ce qu'on fait tous les jours pour une chair insensible, étrangère. Insensé, ce n'est pas seulement une épouse, un enfant que vous avez à pleurer quand vous perdez votre âme, c'est vous-même.

Faut-il pour cela un corps robuste, et capable de longues fatigues? Non, c'est le cœur qu'on vous demande. Les forces du corps ne sont pas nécessaires pour prier, pour s'humilier de ses péchés,

pour renoncer à l'orgueil, à la dissipation. C'est par là que l'on se rend Dieu propice. Et qu'y a-t-il en cela de si pénible? Et pourtant c'est là un poids insupportable auquel on se dérobe. Ce que Dieu nous demande, ce n'est pas de traîner un lourd cilice, de s'emprisonner dans une cellule étroite, de s'ensevelir dans le creux d'un antre fermé à la lumière : c'est uniquement d'avoir sous les yeux les péchés que nous avons commis, les châtiments qu'ils nous ont mérités, pour en obtenir le pardon de la divine miséricorde; c'est de penser, et de penser continuellement à ce séjour des éternels supplices, à ce terrible jugement où notre arrêt sera prononcé, à cette privation du royaume du ciel, et de la présence de Jésus-Christ : supplice, selon moi, plus insupportable à lui seul que tous les feux des enfers...

J'aurois pu donner plus d'étendue à ce traité, mais ne l'ayant écrit que par complaisance, je crains d'en avoir peut-être trop dit. Pour bien comprendre ce que c'est que la componction, il ne faut que vous avoir vu. Le seul exemple de votre vie pénitente et mortifiée, est de toutes les instructions à ce sujet la plus éloquente. Il me suffira d'y renvoyer ceux qui voudroient connoître ce que c'est que cette vertu. Pour moi, la récompense que je vous demande de mon travail, c'est le secours de vos prières. Elles me donneront de sentir la

componction ; ce qui vaut mieux que d'en parler (*).

De la componction du cœur. Second traité adressé à Stéléchius.

Comment puis-je, mon cher Stéléchius, faire ce que vous désirez de moi? Un cœur languissant et froid comme le mien parler de la componction! Pour traiter dignement un tel sujet, il faut plus que personne en ressentir les saintes ardeurs, être tout pénétré du feu du divin amour, si l'on veut en communiquer aux autres la flamme vivifiante. Combien, hélas! j'en suis loin moi-même! Au lieu de ce feu qui brûle, qui consume, il n'y a au fond de mon âme qu'une cendre inanimée; comment donc la réchauffer et rallumer cette salutaire flamme, quand je n'en ressens pas même la moindre étincelle, et que je manque également de l'esprit qui seul peut lui rendre sa chaleur et sa vie? Son soufle puissant daignera-t-il se faire jour à travers cette foule de péchés dont le poids m'accable et me jette dans la confusion et le désordre. Puis-je l'espérer, à moins que vos prières ne m'obtiennent de celui qui guérit les blessures de l'âme, et relève le courage des affligés, la grâce de ranimer en moi cette

T. 1 Bened. Pag. 140.

Pag. 141.

(*) Morel, *Opusc.*, tom. IV, pag. 98—121.

ferveur de componction qui triomphe de toutes les foiblesses, surmonte toutes les pesanteurs, dégage l'âme de tous ses liens, et lui imprime un essor sublime qui la transporte dans une région supérieure, d'où elle n'aperçoit les choses de la terre que pour les mépriser? Il faut bien que rien n'intercepte pour elle la lumière et la communication des choses célestes, pour qu'elle en puisse parler avec une égale liberté. Si donc elle veut les voir et les entendre sans trouble, sans confusion, qu'elle commence par s'isoler de ce théâtre bruyant des choses humaines, par se faire une retraite profondé où elle jouisse d'un calme parfait, par s'environner d'un silence absolu, où rien ne vienne interrompre ses méditations, détachée de toute affection étrangère, attentive à la seule voix du Seigneur. Dans cette heureuse situation, les vagues de cette mer orageuse du monde grondent vainement autour d'elle. De la hauteur où elle se trouve établie, elle ne voit, elle n'entend rien qui puisse désormais la troubler ou l'intéresser, comme du sommet d'une montagne on découvre à peine les objets qui se perdent dans un lointain reculé. Autrement, tant que l'on demeure attaché aux choses de la terre, les nécessités du corps vous enchaînent par mille liens; c'est un nuage épais qui vous investit et vous fait croire à des plaisirs imaginaires. L'illusion se propage et se fortifie par tous les sens; et l'âme, subjuguée par tous les objets

sensibles, se perd dans le monde où elle se trouve enfoncée comme dans un cloaque. La componction Pag. 142.
du cœur est un parfum précieux dont la composition exige les précautions les plus sévères et la vigilance la plus rigoureuse. Les sens n'y interviennent que comme des domestiques aux ordres de leur maître qui en règle tous les mouvements, et les fait concourir à l'œuvre qu'il prépare quand il ne peut s'en passer. Ici même il arrive quelquefois que l'âme se montre tellement supérieure à toutes les impressions des sens, qu'elle est sans yeux et sans oreilles pour tout ce qui passe autour d'elle, et Pag. 143.
qu'elle semble ne plus tenir au corps. Ainsi l'Apôtre s'écrioit-il : *Le monde est mort, il est crucifié pour moi comme je suis mort et crucifié pour le monde.* Gal. VI. 14.
Expression énergique par laquelle il témoigne non-seulement que le monde est pour lui une sorte de mort qui ne peut rien sur lui, mais que lui-même est, à l'égard de la mort, dans une espèce d'insensibilité qui le rend aussi indifférent à son égard, que tous les morts le sont à l'égard des vivants encore sur la terre. Il est déjà tout entier dans le ciel ; car ne croyez pas que pour mourir ainsi au monde, il faille toujours aller s'ensevelir dans le creux des montagnes et dans le fond des déserts inaccessibles au reste des humains. La componction, quand elle s'est fortement emparée du cœur, tue le monde au milieu du monde même, par l'empire

qu'elle lui donne sur toutes ses passions. Non-seulement elle élève un saint Paul au-dessus de la terre, elle le transporte jusqu'au troisième ciel, elle détache les prophètes de toutes les choses présentes, pour les initier dans la connoissance des choses à venir. Elisée détaché du monde, reçoit en récompense le don de prophétie; il voit ce qui ne s'étoit jusque là offert aux regards d'aucun mortel, la
V. Reg. VI. 17. montagne couverte de chariots enflammés, et des troupes de la milice céleste. Ceux qui tiennent aux choses sensibles et périssables de la terre, n'auront
Pag. 144. jamais sous les yeux de semblables spectacles; ils sont réservés à ceux qui n'ont pour le monde qu'un généreux mépris, et le foulent sous leurs pieds
I. Cor. II. 14. comme une vile poussière. *L'homme charnel,* nous dit l'Apôtre, *n'est point capable des choses qui sont de l'Esprit de Dieu.*

C'est la solitude du cœur qu'il faut chercher plutôt que celle du désert; elle peut exister au milieu des villes et des affaires. David, engagé dans tous les embarras d'une vaste administration, savoit se faire, au sein de ses palais, une retraite où son cœur s'abandonnoit à la ferveur de la componction, plus vivement encore que les solitaires eux-mêmes : c'étoit là qu'il répandoit nuit et jour ses pleurs en abondance; là, tout roi qu'il étoit, il s'humilioit, il s'anéantissoit en présence du Seigneur; c'étoit même parce qu'il étoit roi, qu'elle lui étoit bien

plus nécessaire. La condition des rois les expose à mille dangers : c'est le luxe des festins qui les jette dans la mollesse, c'est l'orgueil du pouvoir qui leur donne une sorte de dureté, c'est l'amour de la gloire qui leur enfle le cœur, la facilité de se procurer les jouissances de la vie qui les corrompt, et avec cela les inquiétudes inséparables du trône qui percent à travers cette opulence pour porter le trouble dans leurs âmes. Comment la componction peut-elle s'y faire jour au milieu de tant d'obstacles qui la repoussent? Ces écueils n'existent pas dans une condition privée, à moins qu'on n'aille les chercher de soi-même : et cependant où voyons-nous, dans quelque classe de la société que ce soit, des cœurs où règne cet esprit de componction, parfaitement détaché du monde et de ses faux plaisirs? David, sur un trône, a fait un généreux divorce avec tout ce qui l'entoure ; son palais est pour lui une prison, sa pourpre, un poids incommode ; le vêtement Pag. 145.
qu'il préfère à tout, c'est la cendre dont il se couvre, et son cœur pénitent échappe au tumulte de sa cour pour se réfugier dans la retraite. Voilà les effets de la componction. Là, vous l'entendez s'écrier : *Comme le cerf altéré s'élance vers les fontaines d'eau* Ps. XLI. 2.
vive, ainsi, ô mon Dieu, mon âme soupire vers vous. Mon âme est devant vous comme une terre Ps. CXLII. 6.
desséchée qui appelle les rosées du ciel. Mon âme est Ps. LXII. 9.
demeurée attachée à vous.

Après que Dieu lui a pardonné son péché, David ne se croit point à l'abri de la punition due à son crime Tout ce qu'il demande au Seigneur, c'est
Ps. VI. 2. CXLII. 2. d'adoucir sa peine, c'est *de ne pas le reprendre dans sa fureur, et de ne point l'accabler du poids de son indignation; c'est d'avoir pitié de lui, à cause de sa foiblesse.* Il oublie tout ce qu'il a fait de bien, pour ne se souvenir que du péché qu'il a commis. Il sait bien que l'innocence elle-même n'est pas à couvert de la juste sévérité des jugements de Dieu, et que le crime n'a d'espérance que dans la miséricorde du
Pag. 148. Seigneur. Voilà pourquoi il s'humilie et s'abandonne tout entier à la pénitence, condamnant à l'avance, ainsi que Jésus-Christ le fera par un ordre exprès, tout rire immodéré, toute parole légère et oiseuse, toute action en apparence indifférente, mais toujours coupable quand elle n'est pas selon la
I. Cor. IV. 4. loi. Ainsi l'Apôtre dira-t-il : *Bien que ma conscience ne me reproche rien, néanmoins je ne me crois point pour cela justifié.* Pourquoi? Parce que, tout convaincu qu'il étoit de n'être point dans le péché depuis sa vocation, toujours avoit-il à craindre de n'avoir point rendu à Dieu tout l'honneur qui lui est dû; puisque, même en mourant pour lui, nous ne nous acquittons pas encore dignement envers lui.
Pag. 150. Il s'en faut bien que nous ressemblions à ces grands modèles de pénitence et de componction. Quelqu'énormes, quelque multipliés que soient nos péchés,

nous n'y pensons pas, bien loin d'en gémir. Nous oublions bien vite tout le mal que nous avons fait, et le peu de bien que nous pouvons faire valoir, nous voulons en être récompensés, comme s'il nous eût été libre de ne pas le faire. Il vous faut une récompense, cœur rampant, intéressé! N'étoit-ce donc pas pour vous un rigoureux devoir de chercher à plaire à Dieu en le servant? Vous avez obéi au commandement, et vous demandez une autre récompense; ne l'avez-vous pas reçue déjà par le seul honneur de plaire à Dieu? Ne savez-vous donc pas que c'est doubler la dette, que d'agir dans la seule vue de plaire au Seigneur, et non dans l'espoir d'en être récompensé. Mais après tous les bienfaits dont il vous a déjà comblé, est-ce lui qui vous doit une récompense pour quelque bonne action que vous aurez faite, quand il s'étoit montré si libéral envers vous, avant que vous ne fussiez capable d'en faire aucune? Comment la componction du cœur s'allieroit-elle avec des sentiments aussi mercenaires? Si nous en agissions avec les hommes comme nous en agissons avec Dieu, ils auroient droit de s'en plain- Pag. 151
dre, de s'en indigner, de crier à l'ingratitude. Nous sommes, nous, si peu disposés à la pénitence de nos péchés, que nous ne savons pas même les con- Luc. XVIII. 14.
fesser; bien différents du publicain qui, entendant le reproche qui lui étoit fait des siens, non-seulement les reconnoît, mais les exagère; ce qui lui

valut de sortir du temple, justifié, quand le Pharisien qui les lui reprochoit sort condamné. De là vient que nous ajoutons sans cesse iniquités sur iniquités; et perdant toute crainte de l'avenir comme toute honte du passé, nous allons nous précipiter au fond de l'abîme (*).

Les grains que l'on a semés n'ont pas plus besoin de pluies que nous de larmes; et comme il est nécessaire de labourer et de renverser la terre où l'on veut semer, de même les tentations et les afflictions sont nécessaires pour empêcher l'âme fidèle de pousser de mauvaises herbes, pour briser sa dureté et la préparer à recevoir le bon grain (**).

La piété se nourrit de douces larmes, comme la semence confiée à la terre se féconde par les pluies du ciel. Larmes vivifiantes qui purifient l'âme, abreuvent l'intelligence et développent rapidement les germes de la science du salut. Commencez donc par labourer profondément le champ de votre cœur.
Jerem. IV. 4. *Préparez-vous avec soin une terre nouvelle*, dit le prophète, *et ne semez pas sur des épines*. Ne semez pas à la surface, mais que votre semence, enfoncée bien avant dans une terre bien remuée, y puisse pousser au loin ses racines, et y croître en

(*) Morel, *Opusc.*, tom. IV, pag. 121—134.

(**) *In ps.* VI, tom. V Bened., pag. 46; VII, pag. 54; L, pag. 589. (Supplément.)

sûreté, sans avoir à craindre la violence des orages (*).

Les larmes que je demande, ce ne sont pas ces larmes orgueilleuses qui veulent des spectateurs, mais celles que répand en secret l'humble componction du cœur; celles qui coulent sans bruit et sans éclat, qui n'ont d'autre témoin que Dieu. Des larmes comme celles de la pieuse Anne, dont les lèvres, dit l'Ecriture, se remuoient sans qu'aucun son articulé ne se fît entendre. De semblables larmes percent comme la trompette jusqu'au trône du Seigneur (**). J. Reg. I. 13.

La tristesse n'est à craindre que lorsqu'elle est selon le monde, c'est-à-dire lorsqu'elle est excitée par la perte de quelque bien terrestre, tristesse qui a son principe dans un sentiment secret d'envie contre le prochain. Caïn pleure, mais c'est de rage; David pleure, mais par la peine que lui cause son péché; saint Pierre pleure, mais par la profonde affliction d'avoir renié son maître. La tristesse n'est bonne qu'autant qu'elle nous sert à pleurer nos péchés. En pleurant sur la perte de cet objet terrestre, vous ne le réparez pas; au lieu de guérir ce mal, vous ne faites que l'aggraver; en pleurant vos péchés, vous les effacez. C'est là la tristesse dont on ne se II. Cor. VII. 10.

(*) Hom. IV *ad popul. Antioch.*, t. II Bened., p. 49, 50; Bourdaloue, *Sévérité de la pénitence*, *Avent*, p. 183; Massillon, *Carême*, t. I, p 3.

(**) Hom. VI *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 96; *Expos. in ps.* VI, tom. V Bened., p. 43. Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. XV, pag. 380.

repent point, tristesse préférable à toutes les joies du monde : elle nous réconcilie avec Dieu, avec nous-mêmes ; elle excite notre vigilance, nous relève de nos fautes, et en prévient de nouvelles (*).

« Les larmes dont parle saint Jean Chrysostôme, ce ne sont pas celles que fait verser la tristesse du siècle, qui, comme dit saint Paul, n'opère que la mort ; mais ces larmes qui sont les doux fruits d'une sincère et constante pénitence. Larmes précieuses! Heureux, vraiment heureux ceux qui les versent, selon l'oracle de Jésus-Christ même (**) ! »

Du jeûne et de l'abstinence.

Saint Jean Chrysostôme a traité amplement du jeûne, de ses caractères et de ses conditions, dans la troisième de ses Homélies au peuple d'Antioche, dans ses Homélies sur la pénitence. Il y revient dans une foule de circonstances.

On jeûnoit de son temps les quarante jours de carême (1), avant les ordinations (2), et avant de se présenter à la table eucharistique (3).

(*) Hom.. xv *in* II *ad Cor.*, tom. x Bened., p. 543, 544.

(**) L'abbé Clément, *Mystères*, t. I, p. 184. Notre saint docteur distingue bien la componction qui naît d'un sentiment tendre et d'une crainte filiale, d'avec les émotions farouches de la tristesse, qui provient de défiance, et jette l'âme dans le découragement. Celle-là, il la combat avec force dans plusieurs de ses ouvrages. Voyez le tom. xv de cette *Bibliothèque choisie*, pag. 87 ; et Bossuet, *Serm.*, t. VIII, p. 355; t. VII. p. 356.

(1) Tom. I Bened., pag. 611.

(2) Tom. IX, pag. 242.

(3) Tom. VI, pag. 142.

L'institution du jeûne remonte aux premiers jours du monde. Dieu ne permet pas à Adam l'usage de tous les fruits du jardin terrestre. Moïse, Élie, détournent par le jeûne les fléaux de la colère céleste. Jésus-Christ a consacré le jeûne par son exemple; c'est par le jeûne qu'il prélude à son combat contre le Démon, afin de nous apprendre à nous servir du jeûne comme d'une armure qui nous fortifie contre les attaques du tentateur (*).

Que le Juif ou le gentil vous demandent pourquoi ces jeûnes qui précèdent nos grandes solemnités? ne lui dites pas que c'est pour célébrer la fête de Pâques, celle de la croix, non, mais pour nous purifier de nos péchés, comme devant célébrer nos sacrés mystères. La fête de Pâques n'est point pour nous un sujet de jeûne ni de deuil, mais de joie et d'une sainte allégresse (**).

Il est bon de jeûner, comme il est bon de lire l'Ecriture, pour agir en conséquence des préceptes qu'elle donne; lire et ne pas agir, c'est se condamner soi-même. Ce ne sont pas, dit l'Apôtre, ceux qui lisent la loi qui sont justifiés devant le Seigneur, mais ceux qui l'observent. Quel fruit avez-vous recueilli de vos jeûnes? On ne sème que pour mois- Rom. II. 13

(*) Hom. I *de pœnit.*, tom. II Bened., pag. 40; Hom. I *in Genes.*, tom. IV, pag. 4, 5; Montargon, *Ditionn. apostol.*, citant saint Jean Chrysostôme, tom. III, pag. 5; Massillon, *Carême*, tom. I, pag. 5, 6.

(**) *In eos qui pascha jejunant.*, Morel, *Opusc.*, t. V, p. 615.

sonner, on ne trafique que pour s'enrichir. Ne me dites pas : J'ai jeûné tant de jours, je me suis abstenu de telles et telles viandes, j'ai renoncé au vin, j'ai enduré les privations ; prouvez-moi que de violent et de vindicatif que vous étiez, vous êtes devenu doux et patient. A quoi bon mâter votre corps, quand vous vous laissez emporter à l'ivresse de la colère ; vous mettre à l'eau pour toute boisson, quand votre cœur reste dévoré d'envie et d'avarice ? Je ne vous demande pas s'il y a changement dans votre table, mais s'il y en a dans votre cœur. Quand la maîtresse du logis est sous la chaîne des passions honteuses qui la subjuguent, que vous reviendra-t-il de châtier l'esclave, c'est-à-dire cette chair faite pour obéir ? Ne me parlez pas d'un jeûne oiseux et stérile ; le jeûne tout seul ne vous mènera pas dans le ciel ; il faut, pour y monter, les ailes de la charité (*).

Le jeûne est un spécifique, mais un spécifique dont il faut connoître l'usage que l'on doit en faire, les proportions, les circonstances, les humeurs et le tempérament du malade ; autrement l'emploi peut en être plus dangereux qu'utile. Le pharisien jeûnoit, et ne fut pas moins condamné ; le publicain qui ne jeûnoit pas sortit justifié (**).

(*) *De jejun. et eleemos*, tom. I Bened., pag. 817, 818. (Supplément.) Hom. XV *in Genes.*, t. IV, p. 122.

(**) Hom. III *ad popul. Antioch*, tom. II Bened., pag. 40 ; Hom. X *in Genes.*, t. IV, p. 73 ; Bossuet, *Serm.*, tom. IV, pag. 241.

L'avantage que procure le jeûne, c'est de détacher le cœur des vaines sollicitudes qui l'agitent, de réprimer la tiédeur où l'esprit s'endort, de recueillir sur un seul point toutes les pensées, en retranchant à l'homme l'usage de plusieurs biens de la terre, et le rendant digne de ceux du ciel (*).

« L'utilité du jeûne se réduit à trois choses : à jeûner pour ne point pécher, à jeûner pour donner, à jeûner pour recevoir, c'est-à-dire que le jeûne sert à réprimer les passions, à acquérir les vertus et à obtenir des grâces (**). »

Que de précieux avantages attachés au jeûne! Les Apôtres jeûnent avant de procéder au remplacement du traître Judas. C'est durant leur jeûne que l'Esprit Saint leur parle : *Séparez-moi*, leur dit-il, *Paul et Barnabé.* Act. XIII. 2.

La loi du jeûne s'accomplit en s'abstenant de tout ce qui flatte les sens. Vous ne pouvez pas jeûner: du moins retranchez-vous tout mets délicats; je ne vous en demande pas davantage. Abstenez-vous non des aliments, mais de la corruption, mais de tout ce qui occasione et entretient vos maladies tant spirituelles que corporelles. Donnez-vous des aliments qui flattent votre goût, non votre sensualité; man-

(*) *De virgin.*, tom. I Bened., pag. 290.

(**) Hom VII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 69; Hom. LXXVII *in Matth.*, tom. VII, pag. 749; traduit par Fromentières, *Carême*, tom. I, pag. 129; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. III, pag. 10.

gez pour vous nourrir, non pour vous empoisonner (*).

Dieu nous a commandé l'abstinence des viandes, afin que tout en combattant les sensualités de la chair, nous soyons plus disposés à l'obéissance à ses commandements. Le jeûne, en châtiant le corps, en comprimant ses appétits déréglés, allège l'esprit, l'épure et le fortifie. — Le jeûne afflige la chair pour la soumettre à l'esprit; il réprime les mouvements désordonnés du cœur, met un frein aux passions : c'est le plus bel ornement de tous les âges (**).

« Tout doit jeûner en nous : oui, tous nos sens doivent avoir leur jeûne particulier, parce qu'ils ont leurs péchés particuliers. Ces yeux qui tant de fois ont porté des regards lascifs, il faut donc qu'ils jeûnent : ces yeux inconsidérés, en se fermant à

(*) Hom. XXVII *in Act. apostol.*, tom. IX Bened, pag. 217.

(**) Hom. X *in Genes.*, t. IV Bened., p. 738. Massillon, *Carême*, t. I, pag. 24.

« C'est, je ne dis pas abuser des termes, mais profaner les choses saintes, que d'appeler *jeûne* un jour dans lequel chacun prend sa nourriture ordinaire; accorde sur cet article à la nature, quelquefois même à la cupidité et à la mollesse, tout ce qu'elles peuvent désirer. Ce n'est point ainsi que jeûnoient les Juifs. Ce n'est point ainsi que jeûnoient les Ninivites. Ce n'est point ainsi qu'on jeûnoit dans les premiers siècles de l'Eglise chrétienne. » De qui ces lignes sont elles extraites? — De quelqu'un des sermons de notre chaire catholique? — Non. Elles sont tirées d'un ministre protestant, du sermon de Saurin, *pour le jeûne de* 1714, *Serm.*, tom. X, pag. 277.)

tout ce qui peut les séduire et surprendre les cœurs. Ces oreilles qui, si souvent, se sont prêtées à la maligne satire, à la lâche médisance, à la noire calomnie, il faut qu'elles jeûnent ces oreilles, en se rendant sourdes à tout ce qui les a fait pécher, en n'écoutant plus ces chansons lascives, ces protestations criminelles d'un éternel amour; ces pieds, qui trop fréquemment vous ont conduits dans les occasions de péché, il faut qu'ils jeûnent en s'abstenant de courir avec fureur aux spectacles, aux assemblées profanes: ces mains qui, jusqu'à présent, ont enlevé injustement le bien de l'orphelin, le patrimoine du pauvre, il faut qu'elles jeûnent en réparant vos injustices anciennes, en distribuant aux pauvres le superflu de vos biens : et pourquoi cela? Parce que le jeûne doit s'étendre sur tout ce qui est rebelle dans l'homme. Le jeûne est comme une espèce d'holocauste où rien d'impur et de souillé ne doit être épargné. (*) »

Il est possible de jeûner en ne jeûnant pas; il l'est également de ne pas jeûner en jeûnant. Ce mot à l'air d'une énigme: vous en allez avoir la solution. S'abstenir de viandes, et ne pas renoncer au péché, ce n'est point là jeûner; comme aussi s'abstenir de tout péché, en ne se privant point d'ali-

(*) Hom. III *ad popul. Antioch.*, t. II Bened,, p. 41; traduit par Montargon, *Dictionn, apostol.*, tom. III, pag. 64.

ments, un tel jeûne est bien plus méritoire. Durant ce carême, on venoit nous dire : La foiblesse de ma santé ne me permet pas de jeûner. Me réduire à l'eau, mon estomac ne le supporteroit pas ; les légumes me dégoûtent. Que dire de pareil jeûne? Eh bien ! je ne m'y oppose pas, faites usage des bains, satisfaites votre appétit, buvez du vin, toutefois avec modération ; tout ce que je vous demande c'est de vous abstenir du péché. Vous le voyez, combien peu nous sommes exigeants. Vous n'avez plus ici le prétexte de la délicatesse. Le jeûne rigoureux que nous prescrivons, c'est le retranchement des passions. On peut boire du vin et être sobre, n'en pas boire et n'en être pas moins intempérant : l'ivresse des passions est pire que celle du vin (*).

Si vos infirmités ou la foiblesse du tempérament ne vous permettent pas de prolonger votre jeûne jusqu'au soir, il n'est pas un homme de bon sens qui puisse vous faire un crime de ne pas jeûner. Le maître que nous avons l'honneur de servir n'est pas impitoyable, il n'exige de nous rien qui soit au-dessus de nos forces. Ceux qui sont hors d'état de jeûner, peuvent suppléer au jeûne par d'autres méthodes encore plus excellentes, et non moins faites pour leur donner accès auprès de la miséricorde divine ; par exemple, de plus abondantes aumônes,

(*) Hom. *de resurrect.*, tom. II Bened., p. 438. Massillon citant saint Jean Chrysostôme, *Carême*, tom. I, p. 21, 22.

des prières plus ferventes, plus d'empressement et de recueillement à entendre la parole de Dieu, plus d'ardeur à se réconcilier avec ses ennemis, à purger son cœur de tout levain de ressentiment et d'animosité. Pour tout cela, il n'est pas nécessaire d'avoir une santé vigoureuse. C'est la fidélité aux commandements qui constitue le jeûne véritable, celui que le Seigneur demande de nous. C'est là la fin principale pour laquelle l'abstinence des viandes a été instituée. Il ne nous est ordonné de dompter les appétits de la chair, que pour nous apprendre à l'assujettir à l'esprit, à la rendre docile aux commandements. Que si nos infirmités ne nous permettant pas d'employer le remède salutaire du jeûne, nous négligeons les bonnes œuvres par tiédeur, par indifférence, nous nous exposons à toute la sévérité du jugement de Dieu. Car, si la pratique même du jeûne devient inutile, quand elle n'est pas accompagnée de toutes ces œuvres de piété, que sera-ce si, parce que nous aurions trop peu de santé pour profiter du secours du jeûne, nous avons assez de paresse pour négliger de pratiquer les autres vertus, Rendez grâces à Dieu, vous qui pouvez supporter la fatigue du jeûne ; ne lui rendez pas moins grâces, vous qui ne le pouvez pas (*).

(*) Hom. x *in Genes.*, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 80 ; t. IV Bened., pag. 73 ; Massillon, *supr.*, pag. 19 et suiv.

Confession. Déclaration des ses péchés faite au prêtre.

Saint Jean Chrysostôme, parlant dans son *Traité du Sacerdoce* de la célébration de nos saints mystères, venoit de dire : « Si l'on vient à réfléchir que c'est un mor-
» tel enveloppé dans la chair et dans le sang qui peut
» ainsi se rapprocher de la nature de Dieu lui-même, on
» concevra quelle est la dignité dont la grâce de l'Esprit
» Saint à honoré les prêtres, puisque c'est par leur mi-
» nistère que s'opèrent ces merveilles, et d'autres encore
» non moins intéressantes pour la gloire et le salut des
» hommes. »

Il ajoute : « De foibles créatures, jetées sur une terre
» misérable, être appelées à la dispensation des choses
» du ciel, recevoir une puissance qui n'a pas été donnée
» aux Anges ni aux Archanges! car ce n'est pas à ces Esprits
Joan. xx. 23 » célestes qu'il a été dit : *Tout ce que vous lierez sur la terre*
» *sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre*
» *sera délié dans le ciel.* Les princes de la terre n'ont d'ac-
» tion que sur les corps; ici, il s'agit de biens spirituels;
» et ceux-là ils agissent jusque dans le ciel. La sentence
» que le prêtre rend ici-bas, Dieu la ratifie dans le séjour
» de sa gloire et la confirme de son sceau. Il a investi ses
» ministres de sa propre puissance. Tous ceux de qui vous
» remettrez les péchés, leurs péchés leur seront remis;
» tous ceux de qui vous les retiendrez, ils leur seront re-
Ibid. v. 42. » tenus... Il est écrit que le Père a donné à son Fils tout
» pouvoir de juger : ce même pouvoir, je lis qu'il l'a éga-
» lement communiqué aux prêtres. Il semble qu'en les re-
» vêtant d'une aussi auguste jurisdiction, Dieu ait voulu

» les élever au-dessus de leur propre nature, les rendre
» supérieurs à la servitude de nos passions humaines, et
» les initier déjà dans le ciel (*). »

Comme mon père m'a envoyé, ainsi je vous envoie, a dit à ses Apôtres Jésus-Christ ressuscité. Maintenant que le miracle dont ils sont témoins ne leur laisse plus de doute sur l'autorité du maître qui leur parle, il relève leur courage, anime leurs espérances, enflamme leurs cœurs. Vous ne l'entendez plus prier son Père; il leur donne, de sa propre autorité, la vertu et la puissance d'agir. Car *il souffla sur eux*, ajoute l'historien sacré, *et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* De même qu'un roi qui envoie ses lieutenants et ses généraux, leur donne le pouvoir d'emprisonner et d'élargir les criminels, ainsi Jésus-Christ, envoyant ses disciples, leur donne la même autorité et la même puissance (**).

Joan. XX. 19

Ibid. 23.

Le prophète nous dit : *Confessez le premier vos iniquités, pour être justifié.* C'est Dieu lui-même qui nous intime ce commandement pour nous témoigner son amour. Celui qui aime a beau avoir à se

Isa. XLIII. 26.

(*) *De sacerdot.*, lib. III, cap. V, Tom. I Bened., pag. 683. Voyez *Bibliothèque choisie*, tom. X, pag. 270, 271, et la note du traducteur italien Giacomelli, *ibid.*, pag. 397; Montargon, *Dictionn. apostol.*, article *Confession*, tom. I, pag. 547—581.

(**) Hom. LXXXV *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 516.

plaindre de ceux à qui il accorde sa tendresse, il ne leur retire point pour cela son affection; et s'il vient à leur parler des reproches qu'il auroit à leur faire, ce n'est que dans l'excès du sentiment qu'il leur porte, et pour en obtenir un plus ardent amour. Si donc la confession des péchés devient par là une source de consolations, ce qui n'assure pas moins efficacement le bienfait de la rémission des péchés, ce sont les bonnes œuvres qui la suivent (*).

T. I. Bened. Pag. 21. *Avez-vous péché? Ne péchez plus*, dit l'Esprit Saint; *mais priez pour vos fautes passées, afin*
Eccli. XXI. 1. *qu'elles vous soient pardonnées*. Le juste est le premier à s'accuser lui-même. N'attendons pas qu'un autre nous accuse; mais faisons contre nous-mêmes l'office de juge, pour n'avoir point à craindre les arrêts du souverain juge. Vous confessez bien vos péchés, vous reconnoissez vos misères; je le sais; mais
Pag. 32. ce n'est pas tout; il faut joindre à l'aveu de nos fautes la confiance qu'elles nous seront pardonnées. C'est du cœur que doit sortir la confession, non de la bouche seulement. Autrement l'accusation est nulle; point de conversion après. Quoi que l'on fasse, on n'y apporte le sentiment et l'attention nécessaire qu'avec l'intime persuasion d'un avantage

(*) *Ad Theodor. laps. paræn.* I, t. I Bened., p. 26. D'où les théologiens et les prédicateurs infèrent la nécessité des œuvres satisfactoires, s'appuyant sur l'autorité de saint Jean Chrysostôme. (Laur. Chesnard, *Disc.*, tom. I, p. 212.)

à en recueillir. Vous semez, parce que vous comptez sur une moisson. Sans quoi, vous n'iriez pas jeter au vent votre peine et vos avances. De même, dans la confession de vos péchés, la déclaration que vous en faites, les larmes qui l'accompagnent, ne sont profitables qu'autant qu'elles amènent l'espérance qu'ils seront remis. Qui ne l'a pas, ne renoncera point au péché, parce qu'il ne s'occupera guère d'écarter ce qui mettroit obstacle à son retour, de même que ce laboureur qui n'espèreroit point de récolte, s'embarrasseroit peu de purger son champ des mauvaises herbes nuisibles à la semence.

On a beau jeûner parce que l'on a péché, si l'on retombe, le moyen d'être exaucé dans sa prière? Celui qui du chemin de la justice revient à celui de l'iniquité, sera réservé au glaive par le Seigneur. L'imprudent qui retombe dans sa folie est comme le chien qui retourne à ce qu'il avoit vomi, et que II. Pet. II. 22. l'on chasse avec horreur. Ce sont là encore tous oracles de l'Esprit Saint.

Il n'est pas rare d'entendre, même parmi les infidèles, les pécheurs s'accuser eux-mêmes. Au sortir des jeux impurs qui se représentent sur la scène, honteux de sa foiblesse, on se la reproche; mais c'est tout. Est-ce là une confession? non : pourquoi? parce qu'elle est sans componction de cœur, sans douleur réelle, sans la ferme résolution de changer de vie. On n'en parle que pour avoir occasion de faire ad-

mirer l'élégance de ses paroles; vanité artificieuse, qui sait bien qu'en s'accusant soi-même, on paroîtra moins coupable. Ce n'est point dans ces termes que les autres en parleroient. On en parle, mais
Pag. 33. avec le langage du désespoir; l'on se croit perdu sans ressource; on devient indifférent sur les suites, que désormais on fasse bien ou mal. De là, tiédeur, lâcheté dans la pénitence, qui deviennent tour à tour et l'effet et la cause du découragement, jettent toute la conduite dans une continuelle variation, et se terminent par la mort de l'âme (*).

Un prince séculier dit : Si vous commettez un adultère vous mourrez ; un pasteur des âmes menace
Matth. v. 28. des derniers supplices celui qui jetteroit seulement un regard impudique sur une femme. Rien n'est plus grave, rien n'est plus saint, rien n'est plus redoutable que son tribunal, puisqu'il ne corrige pas seulement le corps, mais l'âme. De plus, les puissances séculières ne jugent que des crimes qui paroissent au-dehors, et qui ont des preuves très convaincantes; souvent même on les dissimule en trahissant la justice; mais notre tribunal apprend à tous ceux qui s'y présentent, que nous avons un juge à qui rien n'est inconnu, devant qui tout est à découvert, et qui fera voir à nu toutes choses à la

(*) *Ad Theodor. laps.*. Morel, *Opusc.*, tom. IV pag. 580—582; *Defauts dans les confessions*, voyez Lenfant, tom. VII, pag. 245 et suiv.

face de tous les hommes, sans que personne se puisse cacher (*).

Rien qui réussisse mieux à donner la mort au péché que l'humble confession que l'on en fait, accompagnée de larmes et de repentir. Qui est-ce qui nous le déclare? Dieu lui-même, notre juge : *Confessez le premier vos péchés, afin que vous soyez justifié*, nous dit-il par la bouche de son prophète Isaïe. Et pourquoi rougiriez-vous de vous confesser de vos péchés? Ce n'est pas à un homme que vous les déclarez pour en recevoir de la honte; ce n'est pas à un de vos frères, pour qu'il aille vous diffamer en public; non, c'est à Dieu votre souverain, à Dieu votre père, et à un père compatissant; c'est à votre médecin que vous venez montrer les plaies de votre âme. Pour les connoître, il n'avoit pas besoin de votre aveu, lui qui les voyoit avant

T. I Bened. Pag. 757.

Isa. LXIII, 26.

(*) Hom. XV *in* II *ad Cor.*, tom. X Bened., pag. 549, 550. « De là vient, dit saint Jean Chrysostôme, que nous confessons jusqu'à nos péchés les plus secrets. Prenez garde, chrétiens, à ce passage, il est important contre nos hérétiques. Les juges de la terre, dit ce saint docteur, ne prononcent que sur les faits dont il y a conviction, et qui sont devenus publics; mais pour nous, qui suivons d'autres maximes, et qui faisons profession d'une discipline toute sainte, nous soumettons au tribunal de l'Eglise jusqu'à nos pensées; et voici la raison qu'il en apporte : C'est que notre foi nous apprend que cette confession de nos propres pensées, et de nos sentiments les plus intérieurs et les plus cachés, bien loin de nous attirer de la part de Dieu un arrêt de condamnation, prévient au contraire tous les arrêts que nous aurions à craindre de sa justice, et nous en préserve. » (Bourdaloue, *sur la confession*, *Dominic.*, tom. III, p. 290, 291.) Le même texte est cité par Giroust, dans Montargon, *Dict. apost.*, t. I, p. 591

même qu'elles ne fussent formées. Que vous serviroit-il donc de ne pas tout accuser? Ce n'est pas en les découvrant que vous les aggravez; au contraire, vous les soulagez. Il veut que vous lui déclariez vos fautes, non pour vous en punir, mais pour vous les pardonner; non pour apprendre de vous que vous êtes coupable, puisqu'il le sait indépendamment de votre aveu, mais pour que vous appreniez quelle dette il vous remet, pour que la grandeur du bienfait qu'il vous accorde vous excite à la reconnoissance, qu'elle vous anime à exercer désormais sur vous plus de surveillance, à marcher avec plus d'ardeur dans le chemin de la vertu. En n'accusant pas tout ce que vous devez, vous ne connoîtriez pas tout le prix de la miséricorde qui vous pardonne (*).

T. II Bened. Pag. 654.

Dès le premier moment de la journée, avant de sortir, de rien entreprendre de sérieux, vous commencez par faire venir votre esclave pour lui demander compte de sa dépense, de l'excédant des sommes que vous lui avez confiées; pour peu qu'il soit en reste, quelle application n'apportez-vous pas à ce que cet argent vous profite! Faites la

(*) *De Lazaro concio* IV, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 81. L'abbé Clément empruntant ces textes : « Toute cette idée est de saint Jean Chrysostôme, dont je ne ferai plus que vous représenter un fidèle extrait. » (*Serm. sur la confession*, *Avent*, pag. 180.) Et son discours à ce sujet semble n'être en effet qu'une traduction des textes de notre saint docteur.

même chose pour votre direction intérieure, interrogez, examinez votre conscience; qu'elle vous rende compte de chacune de vos actions, de vos paroles, de vos pensées; entrez dans le détail de ce que vous avez fait de bien ou de mal; rappelez-vous, mais sévèrement, telle parole de médisance, telle expression contraire à la modestie, à la charité, telles pensées, tels regards déshonnêtes, tels désirs, telles résolutions qui vous ont porté à prévariquer de quelque manière que ce soit. Prenez désormais des engagements tout contraires à ceux qui ont jusqu'ici dirigé votre conduite. Faites-vous d'autres trésors à la place de ces trésors que vous avez amassés. A l'intempérance dans le langage, substituez la prière; l'abstinence et l'aumône, à l'impureté dans les regards. Combien de fois, durant la journée, ne nous arrive-t-il pas d'agir d'une manière contradictoire à ce que nous voudrions? Ce sont des amis, des domestiques qui se jettent à la traverse; mille embarras domestiques qui nous écartent de nos vertueuses résolutions, sans presque que nous puissions nous en défendre, pas même nous en rendre raison. Le soir, rendu à vous-même, durant la solitude et le silence des nuits, repassez sur toutes les heures de la journée, afin de vous mieux assurer le lendemain, et de prendre les précautions nécessaires pour éviter les fautes de la veille. C'est le précepte du sage : *Étant couchés sur vos lits, repassez vos fautes dans vos cœurs, avec un*

Pag. 655.

Ps. IV. 5.

sentiment de componction. C'est l'insensibilité dans le péché qui le rend incurable (*).

Allez découvrir au prêtre les plaies secrètes de votre âme (**) (1).

Isa. XLIII. 26. *Confessez le premier vos iniquités, pour être jus-*

(*) *Non esse ad gratiam concion.*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 682—684 (en substance). Cité par le P. Lenfant, dans son beau sermon *sur la confession*, t. VII, p. 277. « C'est la règle que saint Jean Chrysostôme donnoit à son peuple, et que le saint concile de Trente adopte, etc. » (L'abbé Clément, *supr.*, pag. 184, applicable à l'examen qui doit précéder la confession. Voyez La Colombière, *Serm.*, tom. IV, pag. 10; La Rue, *sur les mauvaises confessions, Serm.*, tom. IV, p. 281 et suiv.)

(**) Τῷ ἱερεῖ δείξον ἕλκος, t. XIII Bened., p. 179.

(1) Le mot *confiteri*, confesser, a deux acceptions, l'une de déclaration de ses péchés, l'autre de louange ou action de grâces. C'est dans ce dernier sens que le présente le psaume neuvième. (Saint Chrysost., *Expos. in ps.* IX, tom. V Bened., pag. 93.) Ici revient l'objection célèbre de la différence entre la confession publique, ou exomologèse, et de la confession privée, ou auriculaire, à laquelle vient s'attacher le fait de Nectaire. Rappelons à ce sujet, que la confession abolie par Nectaire, fut celle qui se faisoit publiquement, laquelle, comme l'enseigne le concile de Trente, n'est pas de droit divin, et nullement la confession particulière qui se fait au prêtre. Saint Jean Chrysostôme, successeur immédiat de Nectaire, n'auroit pas insisté comme il le fait, sur la nécessité qu'il enjoint aux peuples de se confesser, ordonnant à ses prêtres de joindre tellement la sévérité à la douceur, que les pécheurs fussent en même temps repris et consolés. Le concile de Latran, qui depuis à fait un commandement si positif de la confession, n'a voulu que réveiller, par ses anathèmes, l'indolence des pécheurs, en leur ordonnant de se confesser au moins une fois l'an. S'il pouvoit rester quelques nuages sur la doctrine du saint patriarche, ou plutôt sur les usages de l'Eglise d'Antioche, par rapport à la confession, ils seroient facilement dissipés par l'éclat des textes que nous rapportons, aussi-bien que par les écrits directs, où la question se trouve amplement discutée. Voyez, entre autres, les Lettres de M. de Trévern, sous le titre : *Discussion amicale*, etc., tom. II, pag. 126 et suiv., lettre XI.

tifié. Clémence infinie de mon Dieu! Il ne dit pas : Confessez-les pour échapper au châtiment, non, mais pour être réintégré dans la justice. N'étoit-ce pas une assez grande bonté déjà de vouloir bien me pardonner, de me remettre la peine due au péché? Que le larron mourant dise à son compagnon : *Nous sommes punis comme nous l'avons mérité :* Jésus-Christ lui dira : *Toi, tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis*. Il ne lui dit pas : Je ne tirerai point vengeance de tes crimes; il fait bien plus, il l'introduit dans le royaume qui ne s'ouvre qu'aux justes. Ce n'est pas ainsi qu'agissent les médecins de la terre. Non, avec tous leurs remèdes et toute leur science, ils ne sauroient empêcher la cicatrice de paroître, après même que la plaie est guérie. Jésus-Christ non-seulement guérit la blessure; il en fait disparoître jusqu'à la trace, il rend à l'âme et la santé et sa beauté première (*). Luc. XXIII, 41, 43.

Celui qui craint de découvrir à un homme ces mêmes péchés qu'il n'a pas craint de commettre sous l'œil de Dieu, qui refuse de les confesser et d'en faire pénitence, celui-là les verra découverts au jour du dernier jugement, en présence, non pas d'un ou de deux témoins, mais de tout l'univers (**).

(*) *De pœnit.*, Morel, *Opusc.*, tom. IV; pag. 471, 492; Giroust, *sur la confession*, dans Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. I, pag. 571. Lenfant, *supr.*, pag. 299.

(**) *In Samarit.*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 422. Développé par

T. IV Bened. Pag. 175.

Le fornicateur et l'adultère, l'homme, quel qu'il soit, qui s'est rendu coupable d'un péché grave, n'en sauroit anéantir le reproche au fond de sa conscience. Son crime, fût-il ignoré du reste des hommes, il le sait; c'en est assez pour le livrer à de continuelles agitations. Le moyen de profiter de ces remords d'une conscience accusatrice, de calmer cette plaie dévorante, d'imposer silence à ce bourreau intérieur qui vous châtie nuit et jour, quel est-il? c'est d'en faire l'humble confession, de la déposer dans le sein d'un homme qui ne vous le reprochera pas, et qui vous en offrira le remède; c'est d'en confier le secret à lui seul, et sans témoins, de lui tout dire avec une rigoureuse exactitude. Allez montrer votre plaie au médecin spirituel; et il vous donnera les moyens de la guérir. Confesser ses péchés, c'est les effacer. Dieu vous en demande la confession : est-ce curiosité? il les connoissoit avant qu'ils ne fussent commis. Il veut que l'aveu que vous en faites vous en fasse concevoir le repentir, et vous excite à la reconnoissance, après que vous en aurez obtenu le pardon. Ce qu'il vous demande, c'est que votre confession soit accompagnée de larmes, d'une ferme résolution, d'une grande con-

l'abbé Clément, d'après saint Jean Chrysostôme, *sur la confession*, *Avent*, pag. 186—188; La Colombière tom. IV, pag. 14; La Rue, tom. IV, pag. 293; Bourdaloue, *sur le jugement de Dieu*, *Carême*, tom. I, pag. 208.

fiance ; à ce prix il vous promet de vous rendre à la santé. Est-ce là être trop exigeant? y a-t-il là un si douloureux sacrifice, de si pénibles efforts? est-ce là un remède si amer et si douloureux? Reconnoissez plutôt ici l'ineffable miséricorde du Seigneur. Où sont les pères qui aiment de la sorte? Que l'on s'avisât d'aller se dénoncer soi-même, par-devant les tribunaux humains, sans attendre qu'il y ait une information juridique, tout au plus échapperoit-on à la torture, si l'on rencontroit un juge qui ne fût pas impitoyable ; mais on ne pourroit se soustraire à la peine capitale. Ici, au contraire, à ce tribunal de miséricorde, vous n'avez pas même besoin de paroles. Il suffit de prévenir, par une dénonciation volontaire, l'acte d'accusation qui sera porté par le Démon, au jour du dernier jugement, en face du coupable; et l'on est sûr, non-seulement de sortir absous de ce secret tribunal, mais d'y être justifié (*).

Vous, pécheur, déclarez votre péché au prêtre; montrez la plaie de votre âme au médecin spirituel qui peut la guérir : vous, prêtre, persuadez-lui bien qu'en l'avertissant de ses fautes, vous n'en agissez ainsi que pour lui prescrire des remèdes, et pour le guérir, nullement pour le dénoncer; embrassez-lui les pieds s'il le faut, ne rougissez point

(*) Hom. xx *in Genes.*, tom. iv Bened., pag. 175, 176; Montargon, *sur la confession*, *Dictionn. apostol.*, tom. i, pag. 576.

de cette démarche, si vous voulez véritablement le guérir (*).

Nous ignorons ce que c'est que confesser ses péchés, bien que nous soyons chargés sous leur poids. Nous devrions être profondément convaincus que nous n'en connoissons pas même le nombre, que toutes nos prévarications, grandes ou petites, sont consignées dans notre cœur ainsi que dans un livre, et qu'il faudroit toujours les avoir présentes à la mémoire, toujours les pleurer, comme si c'étoit hier que nous nous en fussions rendus coupables. L'Apôtre ne cessoit de parler des siennes; il les retrace à chaque page de ses Epîtres (**).

Le larron pénitent ne prend la confiance de dire : Souvenez-vous de moi, Seigneur, dans votre royaume, qu'après s'être déchargé de ses péchés par l'humble confession qu'il en fait. Admirez le bienfait de la confession. Il s'est confessé, et le paradis lui est ouvert (***).

Luc. XXIII. 42.

T. II Bened. Pag. 663.

Vous avez honte de confesser vos péchés? S'il vous falloit en faire la révélation publique, à la bonne heure; mais l'on ne vous oblige pas à les con-

(*) Hom. III *ad popul. Antioch.*, t. I, p. 42, traduct. de Tricalet; *Bibliothèque portative des Pères*, tom. IV, pag. 317.

(**) *De compunct.*, lib. II, tom. I Bened., pag. 151.

(***) *De cruce et latrone*, t. II Bened., p. 407. Bourdaloue développe, de la manière la plus solide, les bienfaits de la confession, dans la seconde partie de son sermon à ce sujet, *Dominic.*, tom. III, pag. 289 et suiv.

fesser en présence de témoins. C'est dans votre conscience seule que se fait l'interrogatoire. L'acte d'accusation, vous ne le produisez qu'aux yeux de Dieu. En vous le demandant, il ne vous en fait pas de reproches, il ne veut que vous les pardonner en conséquence de votre aveu. Il en coûte pour soutenir l'humiliation des reproches qui nous viennent d'une conscience coupable; ce sont des souvenirs persécuteurs dont il faut modérer la fougue désordonnée, et que vous calmerez par la confession elle-même. Si vous ne les confessez pas maintenant, ils le seront ailleurs d'une manière bien plus rigoureuse, bien plus humiliante. Dans cette vie, quand vous vous confessez de vos péchés, c'est sans témoins, c'est à votre propre tribunal que s'exerce le jugement; mais au dernier des jours, c'est en présence de l'univers tout entier qu'ils seront manifestés. Vous rougissez, vous craignez de confesser vos péchés; rougissez, craignez plutôt de les commettre. Quand il est question de mal faire, vous vous y portez avec une ardeur qui n'admet ni réflexion ni honte. Quand on vous parle de les confesser, c'est alors que la honte vient vous saisir. Mais y a-t-il de la honte à s'accuser, quand ce n'est que justice et vertu, témoin la récompense que Dieu a bien voulu y attacher? *Révélez le premier vos iniquités*, dit le prophète, *pour que vous soyez justifié*. Peut-il y avoir de la honte à faire quelque chose de juste? Doit-on rougir de confesser ses pé- Isa. XLIII. 26.

chés pour en obtenir la rémission? Ce n'est point pour vous en punir que Dieu l'exige, c'est seulement pour vous faire grâce contre le procédé ordinaire de la justice humaine, où l'aveu du crime en amène le châtiment. Ici, plus de vengeance à redouter, après que l'aveu a été fait. D'où vient que le
Ps. cv. 1. prophète s'écrie : *Confessez-vous au Seigneur, parce que sa bonté et sa miséricorde sont infinies* (1).

Pour connoître vos péchés, Dieu n'a pas besoin de votre aveu : nul doute. Que vous servira-t-il donc de les cacher? Les pouvez-vous dérober à sa connoissance? Vous avez beau vous taire, il sait tout ;
Isa. XLIII. 25. et si vous parlez, il oublie. *Je suis*, a-t-il dit, *le Dieu qui efface vos iniquités, et je n'en conserve pas le souvenir.* Vous, ne le perdez pas, afin de vous en corriger. Un saint Paul avoit les siennes toujours
Pag. 664. présentes à la mémoire. *Jésus-Christ*, dit-il, *est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, de qui*
I. Tim. I. 15. *je suis le premier;* il ne dit pas : de qui *j'étois*, mais de qui *je suis*. Dieu les lui avoit pardonnées : Paul
Pag. 665. les publie, en publiant à la fois la reconnoissance qu'il doit au bienfait de la divine miséricorde. Il n'est pas permis de vanter les bonnes actions que l'on a faites ; mais les fautes que l'on a commises, on gagne à ne les oublier jamais. Dieu consent à oublier vos péchés ; mais c'est à vous à ne les oublier pas. Perdez le souvenir du peu de bien que vous

(1) Prétexte de la honte, bien discuté par Lenfant, t. VII, p. 483.

avez fait, jamais de tout le mal qne vous avez commis. On se perd, en se rappelant avec quelque complaisance le bien que l'on a fait ; on se sauve, en pensant avec amertume au mal dont on s'est rendu coupable. Témoin le pharisien et le publicain de l'Évangile. Vous avez fait quelque bien ; *vous n'êtes encore*, aux termes de Jésus-Christ, *que des serviteurs inutiles*. Déclarez-vous un serviteur inutile : confessez votre bassesse : Jésus-Christ saura bien vous faire servir à quelque chose, et votre humilité vous méritera de glorieuses récompenses (*). Luc. XVII. 10

Chercher des excuses après que l'on a péché, en rejeter la faute sur autrui, artifice diabolique. Vous avez commis un adultère ; ce n'est pas votre faute, dites-vous, la passion vous a entraîné. Une semblable défaite ne fait que vous rendre plus criminel. Adam, au lieu de confesser son péché, le rejette sur Eve, celle-ci à son tour sur le Démon, au lieu de dire : Nous avons mal fait. Le Démon savoit bien que l'humble confession de leur péché en auroit obtenu le pardon. Il les y enchaîne en leur indiquant cette orgueilleuse défaite. Vous, ô mon frère, quand il vous arrive de tomber, dites : *J'ai péché*. Voilà la seule défense légitime. Par là, vous vous rendez Dieu favorable ; par là, vous prévenez les rechutes. T. V Bened. Pag. 437. —438. Gen. III. 12.

(*) *Non esse ad gratiam concionandum*. Morel, *Opusc.*, t. VI, p. 680 —682 ; l'abbé Clément, *supr.*, pag. 188 —193.

Mais quand vous cherchez de vains prétextes, prétendant par là échapper au châtiment, vous irritez Dieu; vous préparez de nouvelles occasions de pécher. Il n'y a pas un pécheur qui n'ait à alléguer de téméraires prétextes. L'homicide se rejette sur la colère, le voleur sur le besoin, l'adultère sur l'impétuosité de ses sens, un autre sur l'entraînement de sa passion. Excuses frivoles, ce n'est point tout cela qui fait pécher, c'est la volonté (*).

§ V.

Eucharistie. Présence réelle. Communion. Sacrifice de la messe.

« Saint Chrysostôme, que l'on peut considérer avec raison comme suscité particulièrement de Dieu, pour affermir la vérité, et relever la sainteté de l'eucharistie (1). »

« Ce qu'il a dit sur ce sacrement l'a fait nommer le docteur de l'eucharistie, comme saint Augustin le docteur de la grâce (2). »

Le saint docteur a dit, dans son *Traité du Sacerdoce* : « Quand vous voyez le Dieu du ciel qui s'immole sur l'autel et s'y anéantit, le prêtre incliné sur la victime,

(*) *In ps.* CXL, Morel, *Opusc.*, tom. III, p. 484.

(1) M. de Trévern (évêque d'Aire), *Discussion amicale sur l'établissement et la doctrine de l'Eglise anglicane*, lettre X, tom. II, pag. 86, édit. de Londres, 1815.

(2) Bigot, *Præfat. ad Vit. S. Joann. Chrysost. auctore Palladio.*, pag. 121, édit. in-4°. Paris, 1680.

occupé à prier, et tous les assistants teints de ce précieux sang : pouvez vous croire à ce moment que vous soyez encore sur la terre, et parmi les hommes ? Ne vous sentez vous pas élevé au-dessus des cieux ? Toute pensée charnelle ne s'éloigne t-elle pas de votre esprit ; et votre âme, dégagée des sens, ne découvre-t-elle pas ce qui se passe dans une région supérieure ? O merveille ! prodige ineffable de l'amour de Dieu pour les hommes ! Celui qui est assis dans le ciel, à la droite de Dieu son Père, c'est le même qui, ne dédaignant pas de se laisser toucher par les mains de tous, se donne à qui veut le recevoir, se livre à nos embrassements, se laisse découvrir à tous par les yeux de la foi (*) ! »

Dans l'explication de la parabole de l'Enfant prodigue, le même saint docteur s'est exprimé ainsi qu'il suit : *Amenez le veau gras, et le tuez ;* ce veau gras qui s'offre lui-même au couteau qui l'égorge, qui vivifie ceux qui le mangent ; ce veau gras, qui renaît sous les coups dont il est percé, dont la chair sanctifie et assure un bonheur immortel (**). »

Jésus-Christ institue le sacrement de l'eucharistie la veille de sa passion, au temps de la pâque, pour T. VII Bened. Pag. 782.

(*) *De Sacerdot.*, lib. III, cap. IV, tom. I Bened., pag. 382, 383 ; *Bibliothèque choisie*, tom. X, pag. 268, 269. Voyez les notes, et celles du prélat Giacomelli sur cet endroit, *ibid.*, pag. 334. Autres témoignages non moins concluants, liv. VI, chap. IV, tom. I Bened, pag. 424 ; traduits dans cette *Bibliothèque choisie*, tom. X, pag. 334, 476, surtout pag. 520—531.

(**) *De filio prodigo*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 375 ; *Bibliothèque choisie*, tom. XIV, p. 195. Voyez les excellentes Lettres de M. de Trévern, publiées à Londres, 2 vol. in-8°, 1817, indiquées plus haut, *sur la réformation de l'Eglise anglicane*, lettres VII et VIII.

ajouter un nouveau témoignage à tous ceux par lesquels il avoit déjà fait connoître que c'étoit lui-même qui avoit établi l'ancienne loi, et que tout ce qu'elle contenoit n'étoit que la figure de la nouvelle : ici il unit la réalité à la figure ; il l'institue *le soir*, pour marquer que les temps étoient accomplis, et que l'ancienne loi touchoit à sa consommation.

Matth. XXVI. 20.

Il rend grâce à Dieu pour nous instruire dans quel sentiment nous devons célébrer ce mystère, et que s'il alloit à la mort, c'étoit de plein gré et volontairement ; qu'à son exemple nous devons rendre grâces à Dieu de tout ce qui arrive même de plus fâcheux ; qui si l'ancienne Pâque, qui n'étoit que figurative de la nouvelle, avoit eu l'efficacité de sauver tout un peuple de l'esclavage où il gémissoit, à plus forte raison la nouvelle avoit-elle la vertu de racheter le genre humain tout entier. Il déclare que l'objet pour lequel il va mourir, c'est *la rémission des péchés*, et que le sang qu'il va répandre est le sang de la nouvelle alliance, c'est-à-dire le sceau de la nouvelle loi qui va être donnée au monde ; parce que, comme l'ancien *Testament* fut confirmé par le sang des victimes, de même le nouveau sera scellé par son sang. *Faites ceci en mémoire de moi.* Comme autrefois vous faisiez la Pâque en mémoire des miracles que vos pères avoient vus s'opérer dans l'Egypte, de même vous ferez ceci en mémoire de ce que je fais maintenant. Le sang de l'agneau pas-

Ibid. 28.
Luc. XXII. 19.
Pag. 783.

cal n'avoit d'objet que de sauver les premiers nés; celui qui va être répandu le sera pour la rémission des péchés de tous les hommes (*).

Les mages qui vinrent adorer Jésus-Christ dans sa crêche eurent un long voyage à faire pour arriver jusqu'à lui. A leur exemple, que rien ne nous arrête pour nous rendre auprès de Jésus-Christ. Que Jérusalem se trouble, que les rois et les peuples, et Matth. II. 3.
les tyrans, veuillent nous empêcher d'arriver jusqu'à lui, ne ralentissons pas notre zèle: c'est notre fermeté même à ne pas craindre les orages qui les repoussera. Les mages n'ont échappé aux dangers dont on les menaçoit que parce qu'ils pénétrèrent jusqu'à l'auguste enfant: auparavant ils avoient tout à redouter; depuis qu'ils l'ont vu, leurs alarmes ont cessé; plus d'obstacles, plus d'étoile pour les diriger, c'est un Ange qui vient les conduire. Ne vous embarrassez donc plus ni de Juifs qui se troublent, ni de tyran qui en veuille à votre vie; empressez-vous de vous rendre à Bethléem, où vous trouverez le vrai pain spirituel; mais n'y venez pas comme Hérode qui disoit : *J'irai l'adorer*, et mas- *Ibid.* 8.
quoit par ces paroles le dessein où il étoit de le mettre à mort. Et voilà le crime que commettent ceux qui communient indignement (**).

(*) Hom. LXXXII *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 862.

(*) Hom. VII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 111, 112; La Rue, *Serm. sur le respect dû aux églises*, tom. II, pag. 229.

Jésus-Christ est ici présent; il est assis près de cette fontaine d'eau vive pour parler non pas à une
Joann. IV. 13. femme seule, comme autrefois à la Samaritaine, mais à tout un peuple. Pourtant l'on diroit qu'il n'est venu que pour elle seule, puisque personne ne s'empresse de venir près de lui. On y vient, mais de corps seulement, et encore combien ne s'y rendent pas même de cette sorte? Malgré tant d'indifférence, il ne s'éloigne pas, il demeure, et ne cesse point de nous demander à boire, non de l'eau, mais notre propre sanctification ; car il est ici pour donner aux saints les choses saintes. Ce qui coule de cette divine source, ce n'est point une eau corruptible, c'est le sang vivant de Jésus-Christ, un sang qui est pour nous tout à la fois et le symbole de la mort, et la cause de notre vie (*).

Ibid. VI. 35. Quand Jésus-Christ disoit aux Juifs : *Qui mangera ma chair, n'aura point de faim ; et celui qui croit en moi, n'aura jamais soif :* Les Juifs, non-seulement ne croyoient pas à sa parole, mais ils s'en offensoient. La Samaritaine, au contraire, attend, et demande... Les Juifs ne l'interrogeoient que pour le surprendre dans ses paroles : celle-ci, pleine de candeur et de simplicité, écoute Jésus-Christ, et reçoit des connoissances qui n'avoient pas été données à Nicodème et à Nathanaël. Elle étoit

(*) Hom. VII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 113, 114.

venue chercher une eau commune ; elle a découvert la véritable source, et n'aura plus désormais que du mépris pour tout autre breuvage (*).

Extrait de l'HOMÉLIE XLVII *sur l'Evangile de saint Jean.*

Les sujets que nous traitons étant tout spirituels, qu'il n'y ait, mes frères, rien de terrestre, rien d'humain dans nos pensées. Que nos esprits s'élèvent donc au-dessus de toute idée charnelle ; prêtons l'oreille à la parole de Dieu ; qu'elle seule ait accès dans nos âmes. Au moment où l'on annonce l'arrivée d'un monarque dans la capitale de ses états, on écarte de sa personne tout ce qui pourroit occasioner quelque désordre. C'est le Roi des rois, c'est son divin Esprit qui s'apprête à nous parler lui-même ; avec quel recueillement, et dans quel profond silence ne devons-nous donc pas l'écouter ! *En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez ma chair, et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous.* Déjà, sur de semblables paroles, les Juifs s'étoient récriés qu'il *étoit impossible de donner sa chair à manger.* Jésus-Christ insiste et affirme, non-seulement que la chose est possible, mais qu'elle est nécessaire. *Qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle, et je le*

T. VIII Bened. Pag. 275.

Joann. VI. 54.

Ibid. 53.

(*) Hom. XXXII, XXXIII, XXXIV, *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 184, 192, 195.

ressusciterai au dernier jour. Quand il avoit dit : *Si quelqu'un mange de ce pain, il ne mourra jamais*, ils s'en étoient scandalisés, et l'avoient bien témoigné par cette réponse : *Abraham est mort, et les prophètes aussi ; comment donc pouvez-vous dire : Il ne mourra jamais.* Ici le Sauveur résout la question par l'assurance de la résurrection, en déclarant que celui qui mange de ce pain ne mourra pas pour toujours. Jésus-Christ revient souvent sur cette mystérieuse doctrine, pour témoigner aux Juifs de quelle nécessité il est de participer à la communion de son corps et de son sang, ajoutant ces paroles : *Ma chair est véritablement viande, et mon sang est véritablement un breuvage.* Eh ! que signifient ces paroles ? que son corps est véritablement la nourriture qui opère le salut de l'âme ; que son intention expresse est de confirmer ce qu'il avoit dit auparavant, d'éloigner la pensée qu'il eût parlé en énigmes et en paraboles ; en un mot, qu'il est de toute nécessité de manger sa chair. Ce que fortifient encore les paroles suivantes : *Celui qui mange ma chair demeure en moi ;* pour marquer que c'est sa propre chair qui est incorporée à celui qui le reçoit.

Joann. VIII. 52.

Ibid. 57.

Pag. 276.

Ce qu'il appelle *la vie* éternelle, à laquelle participe celui qui mange sa chair, s'explique assez de soi-même. Il est clair que ce n'est point cette vie terrestre, mais une vie spirituelle et divine. Les catéchumènes infidèles ne sont pas admis à parti-

ciper au saint mystère, et pourtant ils ont la vie. Il est donc question d'une autre, d'une vie céleste : comme si Jésus-Christ disoit : Celui qui mange ma chair ne meurt pas, même en disparoissant de ce monde, et n'a point à craindre les supplices de l'autre vie ; il ressuscitera, non comme doivent ressusciter tous les hommes, mais d'une glorieuse résurrection qui l'introduit dans le séjour des immortelles récompenses. Notre divin maître ne parle si souvent de la vie, que parce que la vie est ce que les hommes désirent le plus. Rien de plus doux que de ne pas mourir. Dans l'ancien Testament, Dieu promettoit aux hommes une longue vie; ici, non-seulement Jésus-Christ promet une longue vie, mais il nous en fait attendre une qui n'aura point de fin (*).

Jésus-Christ a parlé : point d'objection. N'importe que notre raison en murmure. Sa parole doit prévaloir sur notre raison, et le témoignage de nos sens céder à l'autorité d'un Dieu. Qui est le plus sujet à se tromper, ou du témoignage de nos sens ou de l'autorité d'un Dieu ? Il a dit : *Ceci est mon corps ;* soumettons notre foi, faisons taire nos sens, et voyons des yeux de la foi ce que nous ne voyons pas des yeux du corps. On nous dit souvent : Je voudrois voir Jésus-Christ en personne, posséder quel- T. VII Bened. Pag. 787.

(*) Hom. LXVII *in Joann.*, XLVI, Morel, *Nov. Testam.*, t. III, p. 295, 296.

que chose qui lui eût appartenu (1). Vous n'avez plus de vœux à former. C'est lui que vous voyez, lui que vous touchez de vos mains, lui que vous recevez dans votre propre chair. Vous avez, dans son Eucharistie, non pas ses vêtements, mais sa personne tout entière. Avec quels empressements, quels respects et quelle ferveur ne devons-nous donc pas en
Pag. 788. approcher? Les Juifs, se disposant à manger l'agneau pascal, reçurent ordre de se tenir debout, leurs chaussures aux pieds, le bâton à la main, dans
Exod. XII. 11. l'attitude de voyageurs, parce qu'ils alloient partir pour se rendre à la terre promise; vous qui vous dirigez vers le ciel, combien plus ne devez-vous pas apporter de dispositions à bien recevoir le viatique qui nous y mène! N'expliquez pas ce mystère par une opération humaine; c'est Jésus-Christ qui agit ici comme il l'a fait au jour de l'institution de la cène. Nous ne sommes que ministres. Celui qui opère le changement de substances, et qui les
Matth. XXII. 11. consacre, c'est Jésus-Christ. *Je fais*, a-t-il dit, *ma Pâque avec mes disciples*. La table eucharistique d'aujourd'hui n'est en rien inférieure à celle d'autrefois. C'est dans l'une et l'autre le même Jésus-Christ qui agit. L'Eglise est pour nous ce qu'étoit le cénacle pour les Apôtres. Ce fut de là qu'ils partirent pour le mont des Oliviers. Ne quittons la table

(1) Imité par Molinier, *Serm. chois.*, t. I, p. 119.

eucharistique que pour nous rendre auprès des pauvres (*).

Pendant que les Apôtres étoient à table, Jésus prit le pain et le rompit en disant : Ceci est mon corps, qui va être livré pour vous. Ceux qui sont initiés à nos saints mystères comprennent le sens de ces paroles. *Puis il prit le calice et dit : Ceci est mon sang, qui va être répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés.* Judas étoit présent, avec les autres, quand Jésus-Christ dit ces paroles. C'est là, perfide Apôtre, le corps que tu as vendu trente deniers, le sang dont tu as stipulé le prix avec les Pharisiens. Judas participa, comme les autres, à la nouvelle Pâque de Jésus-Christ, tandis qu'il méditoit dans son cœur son sacrilége dessein. Nous voici, mes frères, au temps de la Pâque, approchons-en avec le respect profond, avec les dispositions que demande l'auguste sacrement. Point ici de traître Judas, point de perfide Apôtre, point de feints embrassements ni d'hypocrite dissimulation! Loin d'ici toute âme souillée par le déréglement des mœurs, empoisonnée par le soufle impur du vice! C'est Jésus-Christ lui-même qui y siége. Le même qui dressa ce banquet mystérieux est encore celui qui en fait aujourd'hui la pompe et l'ornement. Il

T. II Bened. Pag. 384.

(*) Hom. LXXXII *in Matth.*, Bourdaloue, *Mystères*, tom. I, pag. 400; *Carême*, tom. I, pag. 91, *sur la communion*, d'après saint Jean Chrysostôme.

ne seroit pas au pouvoir de l'homme de changer, ainsi qu'il se fait ici, dans la chair et dans le sang de Jésus-Christ, les espèces déposées sur cet autel. Ce miracle n'appartient qu'à la toute-puissance du Dieu qui a consenti à mourir pour nous sur la croix. Représentant de Jésus-Christ dans le sacrifice de son corps, le prêtre est aussi l'organe des paroles sacrées dont la vertu divine agit à l'instant même. *Ceci est mon corps*, a-t-il été dit. Par cette parole, les substances sont changées, et de même qu'au jour de la création, la parole souveraine *croissez et multipliez*, à peine émanée de la bouche du Seigneur, imprima à la race humaine le pouvoir de se reproduire pour toute la suite des siècles, de même la parole de l'institution eucharistique sortant de la bouche de Jésus-Christ, a commencé le sacrifice qui s'accomplit pour l'universalité des temps et des églises du monde jusqu'à la dernière consommation, jusqu'à l'avènement du juge suprême. Malheur donc à tout cœur hypocrite dominé par le péché, corrompu par l'artifice; il n'y viendroit que pour y entendre l'arrêt de sa condamnation. A peine le traître Judas eut-il reçu le corps de son divin maître, à l'instant même le Démon s'empare de lui; il ose braver la présence du Seigneur, tant il n'a plus qu'un profond mépris pour l'infidèle Apôtre (1)! Leçon terrible qui nous apprend

Gen. I. 22.

(1) Massillon : « Le seul profanateur de l'eucharistie dont il est fait

avec quelle facilité le Démon se rend maître de ceux qui, comme lui, participent indignement à nos sacrés mystères; car, telle est l'effroyable alternative : autant cette table sainte est une source de grâces pour ceux qui s'y présentent dignement, autant elle devient une source féconde de châtiments pour ceux qui s'étoient rendus indignes de participer à un tel honneur. Je ne parle point ici pour vous en repousser, non, mes frères, à Dieu ne plaise! mais pour vous engager à vous tenir sur vos gardes. Ce qui nous est donné dans l'auguste sacrifice, c'est une viande toute spirituelle, incorporée à notre substance aussi intimement que la nourriture introduite dans nos corps. Viciée par des humeurs qui la corrompent, la nourriture en augmente la dépravation, non pas qu'elle cesse d'être ce qu'elle est, ce n'est que la mauvaise disposition qui en dénature l'effet; de même cette divine chair introduite

mention dans l'Evangile, meurt comme un monstre et comme un désespéré. Ce disciple perfide se reconnoît, et ne se repent pas; il crie : J'ai péché, et son péché ne lui est pas remis; il meurt désolé, et il meurt réprouvé; Satan entre dans son corps en même temps que la viande sainte; il prend possession de cet homme de perdition : *Post buccellam introivit in eum Satanas.* » (*Sur la communion*, *Carême*, tom. IV, pag. 262; et *Communions indignes*, *ibid.*, pag. 281. Tout le discours du P. de La Rue, *sur les mauvaises communions*, porte sur ce double point : Enormité de sa trahison; sévérité de son châtiment, *Carême*, tom. IV, pag. 304; Collet, *Serm.*, tom. I, pag. 445; tout l'article *Communion* du *Dictionn. apostol.* de Montargon, où l'auteur accumule les citations faites des textes de saint Chrysostôme par divers prédicateurs modernes, tom. II, pag. 470 et suiv.)

dans une âme livrée au péché, se change pour elle en un principe de mort (1). Songeons donc à purifier nos âmes en y étouffant tous germes d'inclinations contraires à la charité que nous devons au prochain, à la redoutable sainteté du mystère. Réfléchissons bien sur sa nature. Là encore Jésus-Christ s'immole et se donne à nous dans la qualité de victime. Pourquoi, et en faveur de qui? Toujours pour pacifier le ciel avec la terre, pour vous associer à la familiarité des Esprits célestes, pour vous reconcilier avec la majesté du Dieu de l'univers; pour vous faire rentrer en grâce avec le Dieu envers qui vous vous étiez rendu si coupable (*).

I. Cor. XI. 29. *Celui qui mange indignement le corps du Seigneur, devient coupable du corps et du sang du Seigneur;* c'est-à-dire qu'il encourt le même châtiment que les bourreaux qui l'ont crucifié. Le crime est le même. Un tel rapprochement vous effraie, il vous laisse croire que nous exagérons; une comparaison le justifiera. Quiconque se permettroit de déchirer la pourpre royale, ou de la couvrir de boue, se rendroit également criminel envers le prince: c'est ici la même chose. Tremper ses mains dans le sang de

(1) Bourdaloue, *sur la communion*, *Carême*, tom. 1, pag. 91.

(*) *De proditione Judæ*, Hom. 1. Mêmes expressions dans l'Homélie II sur le même sujet, *ibid.*, pag. 394.

Jésus-Christ, ou le recevoir dans un cœur souillé, c'est lui faire un outrage égal. Le profanateur qui le reçoit sur une langue et dans un cœur impur, est aussi coupable que le Juif qui déchire sa chair en l'attachant à la croix (*).

Quand vous êtes venu profaner l'église par vos dissipations et vos irrévérences, dans quels sentiments de foi vous approcherez-vous de la table sainte? Quelle conscience souillée n'y apporterez-vous pas? Le corps de Jésus-Christ vaut-il moins que la robe de l'empereur? Oseriez-vous la toucher avec des mains pleines d'ordures? Non, certes. Ne voyez plus là du pain ni du vin, comme tout autre aliment et tout autre breuvage, gardez-vous bien de le croire (**).

On se plaint de la sévérité de cette proposition; on murmure et l'on accuse le prédicateur, on s'en éloigne en disant : Vous nous repoussez de la table sainte et de la communion. A Dieu ne plaise! c'est bien plutôt pour vous y engager : l'effroi du châtiment que nous vous dénonçons étant le moyen le plus propre à vous corriger de vos péchés, à vous amener à une plus grande pureté, et par là à vous entretenir dans la sainte disposition de participer

(*) *De sanct. martyr.*, Morel, *Opusc.*, t. II, p. 865. La Rue, Faradon, Pallu, Dufay, Giroust, etc., rapportés par Montargon, *Dictionn. apost.*, tom. II, pag. 492.

(**) Hom. IX *de pœnit.*, tom. II Bened., pag. 350.

souvent à nos augustes et terribles mystères. C'est le feu qui, en pénétrant la cire, la purifie : c'est l'amertume du remède qui, agissant sur les humeurs vicieuses, rétablit la constitution. Que s'il est encore des esprits foibles, pusillanimes, qui ne se prêtent pas à cette apologie, qu'ils sachent que ce n'est pas moi qui suis ici législateur. Je ne fais que leur transmettre une loi venue du ciel ; je dois donc, en conséquence du ministère qui m'est confié, exposer avec une liberté franche tous les points de la loi, chercher l'utilité, non le plaisir de mes auditeurs, sans crainte d'exciter leur ressentiment, et pour ne point compromettre leur salut ni le mien. Toute dissimulation à cet égard seroit également préjudiciable et au prédicateur et à l'auditoire. Ce seroit une espèce de meurtre, aux termes de l'Apôtre, ou plutôt de Jésus-Christ lui-même, de qui l'Apôtre n'est que l'interprète. *Je vous déclare*, disoit-il aux Ephésiens, *que je suis pur et innocent du sang de vous tous, parce que je n'ai point manqué de vous annoncer tous les desseins de Dieu.* Il se seroit donc cru coupable de leur sang d'y manquer ; et certes avec raison ; car les coups de l'homicide ne portent que sur le corps, mais le prédicateur qui, par un silence adulateur, entretient son auditoire dans une sécurité funeste, tue les âmes pour l'éternité (*).

Act. xx. 28.

(*) *Non esse ad gratiam concionandum*, Morel, *Opusc.*, t. v, p. 675-678

Au récit des miracles du prophète Elie, à l'aspect de ce manteau laissé par lui dans les mains de son disciple, l'unique héritage qu'il pût lui laisser, et devenu plus précieux que la pourpre royale, vous êtes saisis d'une secrète admiration; vous enviez le bonheur de ces prophètes. Il ne me sera pas difficile de vous convaincre que nous possédons dans nos sacrés mystères quelque chose d'incomparablement plus précieux. Élie quittant la terre donne à Élisée son manteau; le fils de Dieu, en montant au ciel, nous a laissé sa chair. Elie s'est dépouillé de ce manteau, mais Jésus-Christ en nous laissant sa chair l'a gardée. Quel motif aurions-nous donc de nous attrister, de regretter le passé, de craindre l'avenir? Celui qui, après avoir consenti à répandre pour nous tout son sang, a bien voulu laisser au milieu de nous cette même chair et ce même sang pour en faire un bien commun à tous, pourroit-il désormais nous refuser rien de ce qui peut nous sauver (*)? IV Reg. II. 24.

Des étrangers, des Barbares accoururent du fond de l'Orient pour venir visiter Jésus-Christ dans sa crèche : et vous, chrétiens, vous craignez de faire quelques pas pour vous rendre à l'église où vous jouiriez du bonheur de le voir et de le posséder! Oui, avec les yeux de la foi, vous pouvez ici le contempler dans sa crèche. Oui, la table sacrée ne T. I Bened. Pag. 498.

(*) Hom. II *ad popul. Antioch.*, t. I Bened., p. 44.

le montre pas moins présent à nos yeux, que sa crèche aux yeux des mages. Son propre corps n'y repose pas moins réellement revêtu investi de l'Esprit Saint que sous les langes dont il étoit enveloppé. Ceux qui sont initiés à nos sacrés mystères entendent bien ce que je dis. Les mages ne purent que l'adorer; vous, plus heureux, si vous en approchez avec une conscience pure, nous vous permettons de le recevoir dans votre chair, et de l'emporter dans vos maisons. Venez donc, à leur suite, déposer à ses pieds votre offrande, non des présents du genre de ceux qu'ils lui apportoient, mais d'un bien plus grand prix. Au lieu d'or, offrez-lui la modération et la tempérance; au lieu d'encens, les parfums spirituels de la prière; au lieu de myrrhe, l'humilité, l'obéissance à sa volonté, la charité envers les pauvres. Si ce sont là les présents que vous avez à lui offrir, vous pouvez approcher avec confiance de la table sainte. Pourquoi cet avertissement? Parce que je sais que parmi vous un assez grand nombre se dispose à venir dans cette solennité (la fête de Noël) environner l'autel pour y participer au sacrifice de l'auguste victime. Ne changeons donc pas en un instrument de mort ce qui nous est donné pour notre salut. Je vous en conjure, purifions nos cœurs, avant d'approcher de nos redoutables mystères. Toutefois, ne me dites point : Parce qu'ils sont redoutables, je crains d'en approcher. Ma

conscience souillée de tant de crimes me repousse ; je gémis sous la pesanteur de mes péchés. Le peu de jours qui vous sépare de la solennité, si vous les donnez au jeûne, à la pénitence, à la prière, suffit pour vous obtenir la rémission de vos péchés. Considérez moins la brièveté du temps, que l'immensité de la miséricorde divine. Trois jours suffirent aux Ninivites pour désarmer le courroux de Dieu ; la Jon. III. 5.
ferveur de la pénitence et la clémence du Seigneur suppléèrent. Il ne fallut à la pécheresse de l'Évan- Luc. XV. 30.
gile qu'un instant pour obtenir de Jésus-Christ la rémission de ses péchés. Les Juifs eurent beau murmurer de l'indulgence du Sauveur, qui laissoit approcher près de lui une femme de mauvaise vie ; il leur ferma la bouche en louant son empressement, et la renvoya en paix dans sa maison après lui avoir pardonné ses iniquités. Qui a pu lui faire mériter cette grâce ? L'ardeur de sa foi, la ferveur de son amour, ses larmes, qu'elle mêle aux parfums ré- Pag. 499.
pandus sur les pieds de Jésus-Christ. Elle fait servir à la pénitence tout ce dont elle avoit fait l'instrument de ses prévarications. Faites comme elle, mes frères, apaisez Dieu par où vous l'avez irrité. Vous l'avez offensé en ravissant le bien d'autrui ; regagnez sa bienveillance par de fidèles, d'éclatantes restitutions ; condamnez-vous vous-mêmes au quadruple, Luc. XIX. 8.
comme Zachée. C'est par vos médisances que votre langue a excité la colère du Seigneur : Que la même

langue répare le mal qu'elle a commis; qu'elle devienne l'organe de la prière, de la charité; qu'elle rende bénédiction pour malédiction, louange pour insulte, remercîments pour persécution. Faut-il pour cela un si long temps? Un moment suffit, une volonté ferme, une résolution généreuse de fuir le péché, de s'attacher à la pratique des commandements, une promesse sincère de ne plus pécher à l'avenir; Dieu n'en demande pas davantage pour oublier tout le passé. Avec de semblables engagements, je vous garantis ses miséricordes. Elles sont inépuisables. L'épouse, travaillée par les douleurs de l'enfantement, ne désire point avec plus d'impatience le moment de devenir mère, que notre Dieu ne désire de pardonner.

Commençons dès aujourd'hui la fête de la naissance du Sauveur. Que les cinq jours qui la précèdent appartiennent tout entiers à la religion. Trève aux dissipations profanes, aux affaires mondaines. Je veux à tout prix sauver mon âme. A l'exemple des mages de l'Orient, transportons-nous à la crèche du Sauveur. Point de mers à traverser, de montagnes à franchir, de vastes contrées à parcourir: pas même la nécessité de sortir de vos maisons. Avec de la foi, et la componction de cœur, vous avez Dieu près de vous, sous vos yeux; point de muraille qui vous en sépare, point d'obstacle, si nous voulons, qui puisse nous en éloigner. *Je suis*, nous dit le

Jerem. XXIII. 23.

Seigneur par son prophète, *je suis un Dieu qui suis proche, et non pas un Dieu qui suis loin; et Dieu est proche de ceux qui invoquent son nom dans la vérité.* Ps. CXLIV. 19.

Mais telle est la coupable indifférence de la plupart des chrétiens de nos jours pour leur salut, que sans égard pour les fautes d'ailleurs nombreuses que leur conscience leur reproche, ils viennent sans nulle préparation s'asseoir à la table sainte, oubliant que c'est moins la solennité que la pureté de l'âme, ou un changement éprouvé qui doivent appeler à la communion. De même, en effet, que celui qui ne se sent coupable d'aucun péché, doit tous les jours s'en approcher, de même aussi il y auroit trop de danger pour celui qui est sous le joug du péché, et ne s'est point purifié par la pénitence, de s'en approcher même aux jours de fête. Ne participer qu'une fois l'année à ce mystère adorable n'efface point les péchés si l'on y participe indignement; au contraire, on en devient plus coupable, et condamné plus sévèrement, si en ne communiant qu'une seule fois, on le fait sans les dispositions nécessaires (1). Pag. 500.

Que ce ne soit donc pas, mes frères, la fête elle-même qui semble vous imposer l'obligation d'aller,

(1) Voyez la seconde partie du sermon de Bourdaloue, *sur la communion*, *Carême*, tom. 1, pag. 97, où le nom de saint Jean Chrysostôme revient presque à chaque page.

sans préparation, vous présenter à la table sainte, mais toutes les fois que vous y participerez, commencez, plusieurs jours auparavant, par vous purifier par la pénitence, par la prière, par des aumônes. Quoi! à l'approche de nos solennités l'on s'occupe à grands frais des riches ajustements que l'on doit y étaler, des festins que l'on se propose d'y donner; tout pour la parure ou l'entretien du corps, et rien pour l'âme. La table eucharistique est un feu dévorant. N'en approchez pas pour n'y apporter, comme dit saint Paul, *que de la paille ou du bois;*
I. Cor. III. 12. autrement elle vous consumera; mais *de l'or et de l'argent*, pour qu'elle les épure encore et en augmente la valeur; c'est-à-dire que, si vous êtes dans le péché, corrigez-vous, faites pénitence; si votre ennemi vous a fait quelque peine, pardonnez, oubliez l'injure que vous en avez reçue, etc. (*).

Le calice de bénédiction que nous bénissons, n'est-
T. x Bened. Pag. 212. *il pas la communication du sang de Jésus-Christ,* nous dit le grand Apôtre? Pouvoit-il s'exprimer à
I. Cor. x. 16. la fois avec plus de précision, et d'une manière plus propre à nous pénétrer d'un saint effroi? Que nous dit-il? ce qu'il nous dit, mes frères, c'est que ce qui est contenu dans le calice est le même sang qui a coulé du côté de Jésus-Christ (1); et c'est ce sang

(*) Hom. VI *Advers. anomæos*, Morel, *Opus.*, t. I, p. 356—360.

(1) Ὅτι τοῦτο τὸ ἐν ποτηρίῳ ον ἐκεῖνο ἐστι το απο της πλευρᾶς ρεῦσαν.

que nous recevons. Il l'appelle calice de bénédiction, parce que, toutes les fois que nous le tenons dans les mains, pleins d'admiration et de reconnoissance pour l'inestimable présent que Dieu nous a fait, nous l'honorons par nos hymnes et nos cantiques de louanges, et lui rendons d'infinies actions de grâces de ce qu'il a bien voulu, non-seulement répandre pour nous ce sang dans sa passion, afin de nous donner jusqu'à la fin les preuves de son amour et de son humanité, mais aussi nous admettre tous à son intime communication. Comme s'il disoit : Si vous voulez m'offrir du sang en sacrifice, n'allez pas ensanglanter l'autel des idoles du sang des animaux, mais rougissez mon autel de mon propre sang. Quel profond respect, quel amour tendre ne devons-nous donc pas à l'institution eucharistique (1)! Ceux qui vous aiment, quand ils veulent vous témoigner leur libéralité envers vous, se croiront magnifiques en vous donnant de l'or, des étoffes, des terres; qui jamais a donné son sang pour ceux qu'il aime? Jésus-Christ a porté jusque là l'héroïsme de sa charité pour nous. Dans l'ancienne loi, Dieu avoit daigné, par amour pour son peuple, consentir à recevoir en sacrifice le sang des animaux. Jésus-Christ fait bien davantage. En changeant les sacri- Pag. 213.

(1) Beau discours du P. Lenfant, *de l'amour de Jésus-Christ dans l'eucharistie*, *Serm.*, tom. VI, pag. 450 et suiv.

fices charnels; au lieu du sang des animaux, c'est son propre sang qu'il met entre nos mains. *N'est-il pas vrai que le pain que nous rompons est la communion du corps de Jésus-Christ? Le pain que nous rompons.* Ce qui a lieu dans l'eucharistie; tandis que sur la croix le corps du Sauveur resta dans son intégrité, conformément à l'oracle de la prophétie :
Exod. XII.25. *Un seul de ses os ne sera brisé;* ce qu'il n'a point enduré dans son immolation sanglante, il le souffre dans l'immolation non sanglante de nos autels, afin de se donner à tous. *La communion du corps de Jésus-Christ.* Remarquez bien ce mot. Ce n'est point seulement participation, c'est bien plus encore, c'est l'union la plus intime avec Jésus-Christ. Car il ne s'agit plus ici d'une simple communication : ce mot pouvoit laisser croire à quelque différence entre le corps qui se communique et celui à qui il est communiqué. L'Apôtre prévient l'objection; et, pour marquer l'union la plus immédiate, la plus complète, enchérissant sur ses propres expressions : *Car,* ajoute-t-il, *étant plusieurs, nous sommes néanmoins un même pain et un même corps.* La communion fait de nous un même corps avec Jésus-Christ. Car, qu'est-ce que ce pain? le corps de Jésus-Christ. Or, que deviennent ceux qui le reçoivent? Le corps de Jésus-Christ. Ce ne sont plus divers corps, il n'y en a plus qu'un seul. Et comme le pain est un composé de plusieurs grains telle-

ment unis, mêlés ensemble, que les grains n'y paroissent plus sans qu'on puisse désormais les distinguer l'un de l'autre, ainsi l'union qui nous identifie à Jésus-Christ est telle, qu'il n'y a plus d'autres corps nourris par divers aliments, mais un seul corps, nourri, entretenu par le même pain. Et tel Pag. 214. est encore le symbole de l'union qui devroit régner entre tous les chrétiens, comme ne faisant tous ensemble qu'un même corps (1). L'Eglise naissante en offrit le touchant spectacle; alors, *toute la multi-* Act. IV. 32. *tude des fidèles n'étoit qu'un cœur et qu'une âme...* Voilà, mes frères, l'esprit du redoutable sacrifice. Nous n'en devons approcher qu'avec les dispositions d'une charité vive, qui unisse tous les cœurs dans un même sentiment d'amour mutuel : *Partout où* Matth. XIV. *est le corps, là les aigles se rassemblent.* Aigles par 28. l'essor d'une foi qui s'élève par-dessus toutes les choses de la terre, perce les nuages et fixe ses regards Pag. 216. sur le soleil de justice. C'est pour les aigles seuls qu'est dressée la table eucharistique; à eux seuls I. Thess. IV. qu'il sera donné d'aller, à travers les airs, à la ren- 16. contre du Fils de l'Homme, au jour où il viendra juger les vivants et les morts, tandis que les âmes rampantes, faites pour les ténèbres de la nuit, seront précipitées dans les supplices éternels. Châtiment bien légitime sans doute; car, s'il n'est personne

(1) Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. I, pag. 510.

assez téméraire pour oser recevoir avec indifférence un roi qui l'honoreroit de sa visite, que dis-je, recevoir un roi? qui se permît de porter des mains impurés sur sa pourpre, sur ses habits, fût-ce dans un désert et sans témoins; où est le téméraire qui osât recevoir, dans une chair souillée par le péché, le corps d'un Dieu si fort élevé au-dessus des rois et de toutes les choses créées; ce corps si pur, inaccessible à toute souillure; ce corps uni à la divinité, qui en est inséparable, par lequel nous recevons l'être et la vie, par qui les portes des enfers ont été brisées, et les voûtes du ciel ont été rouvertes? Gardons-nous donc bien d'une témérité qui nous rendroit homicides de nous-mêmes. Ne nous en
Pag. 217. approchons qu'avec crainte, qu'avec pureté; et au moment où vous vous préparez à le recevoir, dites-vous à vous-mêmes : Grâces à ce divin corps, je ne suis plus cendre et poussière, je ne suis plus esclave : il m'a affranchi, il m'a donné l'espérance d'obtenir le royaume du ciel, et avec lui la possession de tous les biens; la vie éternelle, la félicité des Esprits bienheureux, le glorieux privilége d'être éternellement dans la compagnie de Jésus-Christ. C'est là, oui, c'est là le même corps qui fut percé de clous, déchiré par les verges des bourreaux, et sur qui la mort a été impuissante; le même de qui le soleil, en le voyant mourir sur la croix, ne put soutenir l'aspect et détourna ses rayons, le même

dont le dernier soupir exhalé de sa bouche a déchiré le voile du temple, fendu les rochers, fait trembler la terre, le même corps qui, tout sanglant, a fait jaillir de son côté entr'ouvert par le fer d'une lance, deux sources de vie qui se sont répandues sur tout le monde, l'une d'eau pour le baptême, l'autre de sang dans l'eucharistie. Et combien encore d'autres témoignages avoient signalé la vertu toute puissante de ce corps sacré! Les voulez-vous connoître? interrogez cette femme de l'Évangile, que travailloit un flux de sang; elle ne toucha point ce divin corps, pas même le vêtement, mais la frange seule du vêtement dont il étoit couvert. C'en fut assez pour la rendre à la santé. Interrogez la mer, dont les flots dociles à sa voix s'affermirent et lui présentèrent une terre ferme; interrogez les Démons mis en fuite à sa présence. Répondez-nous, esprits impurs: qui vous a frappés d'une aussi incurable plaie? qui vous a subjugués, abattus, enchaînés? qui a brisé le double aiguillon dont vous faisiez votre terrible armure, a brisé la tête du serpent ennemi, a traîné captives au-devant de son char de triomphe, les principautés et les puissances? qui? Tous ont confessé en frémissant que c'est le glorieux corps de Jésus-Christ. Et toi, ô mort! réponds-nous: Qui a fait de toi sa conquête, a appris au sexe le plus timide, à l'âge le plus foible, de n'avoir point peur de toi, qui fus si long-temps l'épouvante du tyran

Matth. IX. 20.

Ibid VIII. 27.

Coloss. II. 15.

et du juste lui-même? Et tous ces morts, sortis vivants de leurs sépulcres, au moment où Jésus-Christ expira sur sa croix, vont publiant, par le seul témoignage de leur miraculeuse résurrection, que les sombres cachots de la mort ont été brisés par une force supérieure à la sienne.

Pag. 218. Approchons donc de ce sacré corps, mais ne nous en approchons qu'avec la plus vive, la plus ardente charité. Plus le bienfait est signalé, plus il a droit à notre reconnoissance; et plus aussi le crime de l'ingratitude attireroit sur nous les vengeances célestes. Malheur au téméraire qui s'en approcheroit sans les dispositions convenables! il amasseroit sur sa tête des charbons de feu. Ce que je dis n'est pas pour vous en éloigner, à Dieu ne plaise! mes frères, mais pour éviter que l'on ne s'en approche avec irrévérence. S'il y a un danger extrême à y participer indignement, il n'y en auroit pas moins à ne s'en approcher pas. Se refuser cet aliment spirituel, ce seroit se donner la mort, en se privant du pain sacré qui fait la vie de notre âme, le lien de notre union avec Dieu, le fondement de notre espérance; ce seroit se plonger dans les ténèbres et renoncer à la vie (1).

Pénétrez donc jusque dans ce sanctuaire; avec lui s'ouvriront les portes du ciel et du plus haut des

(1) Le P. Lenfant, *Précepte de la communion*, *Serm.* t. IV, p. 198.

cieux. Là s'offriront à vos regards les plus nobles, les plus magnifiques aspects. Car, de même que dans les palais des rois, ce que vous y voyez de plus imposant, ce ne sont pas, ni les murs, ni les lambris dorés, mais la personne même du prince qui les habite; ainsi, rien n'est plus auguste ni plus grand que ce qu'il vous est permis de voir maintenant sur la terre, puisque je vous y montre, non pas des Anges ni des Archanges, non pas les cieux et les cieux des cieux, mais le Seigneur et le Roi même des cieux et des Anges. Et non-seulement vous le voyez de vos yeux, mais vous le touchez de vos mains, mais vous le recevez dans votre propre chair (*).

Ne vous laissez point aller aux excès du vin, qui est une source de dissolutions, mais remplissez-vous de l'Esprit Saint. L'Apôtre ne dit pas : Devenez participants, mais, *Remplissez-vous de l'Esprit.* Abandonnez-vous à la sainte ivresse puisée au calice du Seigneur; faites de votre âme un vase qui en soit plein jusqu'au bord, tellement qu'il ne devienne plus possible au Démon d'y jeter rien d'étranger. Ivresse sainte qui ne laisse pas redouter comme l'autre les désordres et les dangers de l'intempérance; calice salutaire, calice vivifiant où est Ephes. v. 18.

(*) Hom. XXIV *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 259 — 262.

déposé le sang adorable du Dieu Sauveur. Ce n'est pas celui-là qui abat les forces : il les soutient, il les relève. C'est là qu'est la vraie école de la vertu. Les Anges ne s'en approchent qu'en tremblant, les Démons qu'avec frayeur. Source de bénédictions pour les hommes, source des grâces que Dieu répand sur la terre. David parlant de ce calice disoit :
Ps. XXII. 5. *Vous m'avez préparé une table abondante à la vue de mes ennemis ; vous avez répandu sur ma tête une huile de parfum ; ma coupe est toute pleine d'un vin excellent.* C'est l'eau du rocher qui s'épanche dans le désert pour apaiser la soif de l'Israélite fidèle. Le pauvre, comme le riche, est appelé à s'asseoir à cette table ; tous y siégent également ; nulle distinction entre l'empereur et le dernier de ses sujets. La pourpre royale n'y donne point de préséance, les haillons de la misère n'en excluent point l'indigent qui s'y présente ; les largesses du Seigneur s'y prodiguent à tous avec la même abon-
Isa. XI. 6. dance. Ainsi s'accomplit l'oracle du prophète : *Le loup habitera avec l'agneau.* Bien loin que l'indigence soit un titre d'exclusion, souvent elle l'emporte ici sur la richesse. Au moment où nous allons célébrer les saints mystères, tel riche, non encore initié, reçoit l'ordre de s'éloigner et de faire place au pauvre introduit dans le sanctuaire pour participer au banquet sacré ; sans que l'opulence en murmure : elle sait bien que rien ne peut suppléer

à la piété; sans que l'indigence ait à rougir de son infortune; elle sait bien que l'honneur de l'initiation lui donne droit de s'approcher avec confiance de ce saint autel. Ici nulle différence entre l'esclave et le citoyen libre. Nos saintes Ecritures ne connoissent d'esclave que celui qui est sous la chaîne du péché; et qu'on est libre du moment où l'on est affranchi par la grâce de l'Esprit Saint (*).

Homélie III *sur l'Épître aux Ephésiens.*

Puisque nous avons commencé, mes frères, à vous entretenir de ce qui fait le corps de Jésus-Christ, n'oublions pas de vous rappeler que c'est ce même corps qui fût attaché à la croix, percé de clous, et qui s'offre en sacrifice. Vous êtes un membre de ce corps : portez sa croix, endurez avec lui les opprobres et les souffrances. C'est par là qu'a passé le corps de Jésus-Christ, ce corps innocent, inaccessible au péché, de qui la bouche ne s'ouvrit jamais à l'artifice, dont les mains ne savoient que faire du bien à tous ceux qui en imploroient le secours. Nous tous qui faisons partie de ce corps, qui recevons dans nos bouches son propre sang, songeons que c'est le corps et le sang du Dieu qui, dans les cieux, reçoit les adorations des Anges. Réflexion T. XI Bened. Pag. 21.

(*) *De resurrect.*, t. II Bened., p. 440—442.

amère : que de voies sa bonté nous a ouvertes pour le salut ! et nous sommes toujours égarés dans les sentiers du crime. Oh aveuglement ! oh déplorable et funeste insensibilité ! l'Apôtre nous crie vainement : *Goûtez les choses qui sont en haut, là où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu ;* et nous sommes sourds ! Dans les uns, c'est l'amour des richesses, dans les autres, leurs passions diverses, qui ferment leurs oreilles. Une fois retranchés de ce corps, que nous servira-t-il d'en avoir fait partie ? Que devient-on alors que l'on n'y tient plus ? cadavre, corruption. Et c'est là le sort de l'âme qui privée de cette nourriture vivifiante, s'isole de ce corps : plus de sève, plus de vie. Téméraire ! vous vous présentez à ce banquet sacré sans avoir la robe nuptiale ; l'époux vous repousse de la salle. Il se rencontre des chrétiens, et un grand nombre, qui y viennent sans préparation, plutôt par habitude et par bienséance qu'avec un vrai sentiment de religion. Ils se sont dit à eux-mêmes : Nous voici au temps du carême. — Est-ce donc le temps qui doit déterminer cette action, comme si l'époque du carême ou de telle autre solennité leur pouvoit donner tout ce qui leur manque, comme si elles pouvoient suppléer l'absence des dispositions nécessaires (1). Si

Coloss. III. 2.

Pag. 22.

Matth. XXII. 12.

(1) Bourdaloue, *sur la confession*, *Carême*, t. I, p. 101, citant saint Jean Chrysostôme.

vous les avez, présentez-vous-y en tout temps; si vous ne les avez pas, ne vous présentez jamais. Toutes les fois que vous participerez à la table sainte, I. Cor. XI. 26. nous dit l'Apôtre de Jésus-Christ, vous annoncez la mort du Seigneur : c'est-à-dire que vous renouvelez la mémoire du salut que vous avez reçu, et de la grâce que vous devez à mes bienfaits. Dans les sacrifices anciens, que de soins n'apportoit-t-on pas à s'y préparer! Que de purifications de toute sorte!...

Vous demandez que les vaisseaux sacrés où nous conservons la sainte eucharistie soient entretenus avec soin; vous ne pardonneriez pas à une coupable négligence qui les laisseroit sans propreté et sans éclat; et vous la recevez dans une âme souillée par le péché! Votre âme est-elle moins sainte? doit-elle être entretenue avec moins de soin que des vaisseaux insensibles?

Quel étrange renversement! On communie souvent sans nulle préparation. Que la Pâque arrive, on se rend à la table sainte; mais en y apportant Pag. 23. une conscience criminelle. On y vient parce que c'est l'usage, parce que l'on est sans nulle défiance des suites terribles d'une mauvaise communion. Ailleurs on ne communie pas. Vainement nous célébrons tous les jours le saint sacrifice; vainement nous vous attendons à l'autel; il est abandonné. Je vous parle ainsi, mes frères, pour vous engager non-

seulement à y participer, mais à vous en approcher avec les dispositions convenables (1).

Je n'en suis pas digne, me dites-vous. — Vous ne méritez donc pas non plus de prier. Quand la voix du diacre se fait entendre et proclame ces mots: *Que tous ceux qui sont du nombre des pénitents aient à se retirer;* vous en êtes donc, vous qui ne vous présentez point à la communion. Les pénitents doivent sortir de l'église avant les prières; de quel droit y restez-vous? Quoi! vous pouvez communier; et vous vous en abstenez! C'est que vous n'avez pour l'eucharistie que de l'indifférence. Considérez cet autel; c'est la table du Roi des rois; il s'y rend en personne, escorté des légions de ses Anges; et vous êtes là sans y prendre nul intérêt. Vous êtes dans la salle du banquet, vous avez la robe nuptiale; qui vous empêche d'aller vous asseoir à table? Si vous ne l'avez pas, que venez-vous faire dans la salle? Le roi du festin des noces, dans l'Évangile, ne dit pas : *Mon ami*, pourquoi êtes-vous allé vous asseoir à ma table; mais, *Comment êtes-vous entré dans ce lieu sans avoir la robe nuptiale?* Si vous ne méritiez pas de prendre place au banquet, vous ne méritiez

Matth. XXII. 22

(1) Bourdaloue, après avoir cité les propres expressions de saint Jean Chrysostôme, presse le raisonnement par d'autres passages du même saint docteur, *Carême*, t. I, p. 113—116. Il les reproduit avec une égale force dans le sermon *sur la fréquente communion*, *Dominic.*, t. II, p. 236 et suiv.

pas d'avantage de pénétrer dans l'église, ni de participer à ses prières: on en chasse ceux qui se sont rendus coupables de quelque crime. Les catéchumènes eux-mêmes en sont exclus au moment où les voiles s'abaissant pour dérober aux regards des profanes nos sacrés mystères, avertissent que le ciel va s'ouvrir pour en faire descendre l'auguste victime, que les ministres se sont écriés : *Prions tous ensemble le Seigneur*. Si vous êtes un pécheur public, votre place n'est pas même dans l'église. Puisque vous avez été baptisé, vous n'êtes plus au rang des catéchumènes. Trouveriez-vous bon qu'une personne invitée par vous à siéger à votre table, la quittât après s'être lavé les mains? Ne regarderiez-vous pas sa fuite comme une insulte; et ne seriez-vous pas le premier à dire qu'il valoit bien mieux ne pas s'y rendre? Voilà pourtant ce que vous faites à l'égard de Jésus-Christ. Dans les autres temps de l'année on ne se feroit pas scrupule d'approcher de la table sainte, souvent sans s'y être préparé; Pâques venu, on s'y présente, même avec une conscience chargée de crimes (*).

(*) Hom. III *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. v, p. 887, 888; l'abbé Clément, *sur la messe*, tom. II, pag. 284 et suiv. Bourdaloue, après avoir recueilli les plaintes éloquentes que le saint prêtre d'Antioche adressoit à son peuple sur la désertion de la table sainte, termine par ces paroles : « Imaginez-vous, mes chers auditeurs, que c'est ici saint Chrysostôme qui vous parle, puisqu'en effet c'est lui-même; et bénissez le ciel,

T. VII Bened. Pag. 310. Col. III. 15. *Témoignez votre reconnoissance au Seigneur*, dit l'Apôtre. En conservant la mémoire des bienfaits de Dieu, on se les assure; et la continuelle action de grâces est la garde fidelle de toutes les grâces. D'où vient que nos mystères, à la fois si augustes et si salutaires, qui se célèbrent dans toutes les assemblées de l'Eglise, s'appellent *Eucharistie*, c'est-à-dire action de grâces (1), parce qu'ils sont le monument d'une infinité de dons que Dieu nous a faits, et en particulier du plus grand des bienfaits que nous pussions recevoir de son infinie miséricorde; qu'en conséquence nous lui devons de perpétuelles actions de grâces. Si c'est une merveille ineffable qu'un Dieu ait daigné naître d'une Vierge, si l'évangéliste, considérant le seul prodige de sa naissance, s'écrie dans le transport de son admiration: *Que c'étoit-là le complément de sa charité pour les hommes:* Que dirons-nous de cet héroïsme de charité qui l'a porté à souffrir pour nous, à donner tout son sang, à mourir, et à nous donner sa propre chair pour être notre nourriture spirituelle? Rendons-lui donc de

Matth. I. 21.

Pag. 311.

de ce que Dieu dès lors inspiroit à ce grand homme ce qui doit aujourd'hui confondre vos pitoyables, mais pernicieuses erreurs. « (*Sur la communion*, *Carême*, tom. I, pag. 108.)

(1) C'est ce que signifie, à proprement parler, le mot *eucharistie*, action de grâces. On peut voir la dissertation de D. Devert sur les mots de messe et communion, pag. 46 et suiv., ainsi que les savantes explications qu'en donne Bossuet, tom. V, pag. 279 et suiv. de l'édition des Bened.

continuelles actions de grâces. Que le sentiment de la reconnoissance prévienne, accompagne chacune de nos paroles et de nos actions. Qu'il se dirige non-seulement sur les biens qui nous ont été faits à nous-mêmes, mais sur ceux que les autres ont reçus, afin d'écarter l'envie de nos cœurs, et de les enflammer de plus en plus des feux de la charité. Tel est l'esprit dans lequel s'offre le saint sacrifice : du pied de l'autel le prêtre nous invite à présenter à Dieu nos actions de grâces pour toute la terre, pour les absents comme pour les présents, pour les vivants et pour les morts. Imitons l'Apôtre qui, dans presque toutes ses épîtres, adresse à Dieu l'hommage de sa reconnoissance pour le bienfait du salut accordé à tout le genre humain. Remercions-le tant en notre nom, qu'au nom de tous, des plus grandes comme des plus petites faveurs que nous en avons reçues. Il n'en est point de petites ou d'indifférentes, tant par rapport à la grandeur de celui de qui elles émanent, que par rapport à leur propre nature. Parce qu'il connoissoit trop bien la malheureuse facilité avec laquelle nous oublions les bienfaits, il daigne encore se substituer à nous dans le sacrifice où il se donne pour nous servir de nourriture, et fait pour nous ce que nous devrions faire nous-mêmes. Que s'il a porté autrefois les Juifs à la reconnoissance en établissant parmi eux des fêtes marquées à certains jours et à certains lieux pour les ramener

continuellement au souvenir de ses bienfaits, il le fait maintenant parmi nous d'une manière beaucoup plus admirable par le sacrifice qu'il a institué dans la loi nouvelle, où nous lui offrons par son fils de continuelles actions de grâces (*).

T. VII Bened. Pag. 516. Approchons de Jésus-Christ, non pas simplement pour toucher la frange de ses habits, mais pour le posséder lui-même tout entier, si nous le voulons. Ce n'est plus son seul vêtement, c'est son propre corps qu'il nous donne, non pour le toucher seulement, mais pour en faire notre nourriture. Allons tous, malades que nous sommes, auprès du médecin
Pag. 517. de nos âmes. Si l'attouchement de ses habits rendoit la santé aux malades, que ne doivent pas se promettre ceux qui reçoivent sa personne tout entière ! Mais pour s'approcher avec foi de Jésus-Christ, il ne suffit pas de le recevoir extérieurement; il faut encore le toucher avec un cœur pur, et savoir, lorsqu'on s'en approche, qu'on s'approche de Jésus-Christ même. Encore que vous n'entendiez pas sa voix, ne le voyez-vous pas qui repose sur cet autel sacré? ou plutôt ne l'entendez-vous pas parler lui-même par la bouche de ses saints évangélistes ? Croyez donc que c'est ici encore la même cène où Jésus-Christ étoit assis avec ses Apôtres. Nulle diffé-

(*) Hom. XXVI *in Matth.*, XXVII, Morel, *Nov. Testam.*, t. I, p. 315, 316.

rence entre l'un et l'autre; ce que fit alors Jésus-Christ, il le fait encore aujourd'hui. Quand donc vous voyez le prêtre vous présenter cette nourriture sacrée, ne pensez pas que ce soit la main du prêtre qui vous l'administre; croyez que c'est Jésus-Christ même qui vous la donne. S'il a pu se livrer lui-même à la mort pour vous, pourquoi ne pourroit-il pas faire ce qui coûte moins encore à sa charité, savoir, de vous donner son corps dans le sacrement de son amour! Prêtres et laïques, apprenons tous quel inestimable présent la bonté de notre Dieu a bien voulu nous faire, et pénétrons-nous d'un saint respect. Il nous fait l'honneur de nous rassassier de sa chair adorable. Il se donne à nous lui-même comme une victime qui s'immole pour nous. Quelle sera notre excuse, si après avoir été admis à un aussi auguste banquet, nous nous abandonnons au péché; si en mangeant l'agneau, nous conservons des affections brutales, et des cœurs impitoyables. L'eucharistie est un mystère de paix; elle exige de ceux qui s'en approchent, non pas seulement qu'ils soient purs de toute violence, mais de tout sentiment d'inimitié contre nos frères. Elle ne s'allie pas avec l'amour des richesses. Si Jésus-Christ se donne à nous sans réserve, serions-nous excusables d'épargner nos richesses, et de négliger notre âme pour laquelle Jésus-Christ n'a pas épargné la sienne? Loin donc du banquet redoutable tout Judas, tout Simon, qui n'y

viendroit que pour le vendre ou l'acheter. Leur infâme avarice ne resteroit pas sans vengeance. Pour honorer ce sacrifice, offrez à Jésus-Christ votre âme, pour laquelle il s'est offert à la justice de Dieu son père (*).

HOMÉLIE XLVI sur ces paroles : *Les Juifs se mirent donc à murmurer de ce qu'il avoit dit : Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel.* (Joann. VI. 41 et suiv.)

T. VIII Bened. Pag. 269.

Lorsque Jésus-Christ multiplioit les pains dans le désert pour nourrir une immense multitude, c'é-
Joan. VI. 51. toit un grand prophète, on le vouloit proclamer roi : aujourd'hui qu'il parle d'une nourriture céleste qui donne la vie éternelle, on murmure, on se retire. Or, s'il étoit alors prophète, celui-là que Moïse avoit
Deut. XVIII. 15. en effet annoncé quand il avoit dit : *Le Seigneur votre Dieu vous suscitera un prophète comme moi d'entre vos frères, c'est lui que vous écouterez*, devoit-on moins l'écouter quand il disoit : *Je suis descendu du ciel?* Quand il se dit le pain de Dieu, qui donne la vie future, ajoutant : *Si quelqu'un mange*
Joan. VI. 15. *de ce pain, il vivra éternellement. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ;* établissant une grande différence entre cette gros-

(*) Hom. L *in Matth.*, LI, Morel *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 553—555.

sière nourriture, dont on n'a pas joui long-temps, qui n'est point venue jusque dans la terre promise, et ce pain nouveau d'une nature bien plus excellente : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair que je dois livrer pour la vie du monde.* Lui qui connoît tous les cœurs, pourquoi, prévoyant quelle fâcheuse explication les disciples donneroient à ces paroles, pourquoi ne les réserve-t-il pas pour ses Apôtres seuls, à qui, *dans le particulier il expliquoit tous ses mystères.* C'est précisément parce que cette doctrine n'intéresse pas ses seuls Apôtres, qu'il la déclare à tous. Comme les Juifs pressoient instamment Jésus-Christ de leur donner des viandes à manger, mais des viandes corporelles et sensibles, et que, rappelant la nourriture qui avoit été donnée à leurs pères, ils recevoient la manne comme quelque chose de grand, Jésus leur voulut faire connoître que cette manne n'étoit que l'ombre, qu'une figure dont la viande qu'il leur promettoit étoit la vérité.

Ibid. 59.

Ibid. 52.

Pag. 271.

Matth. XIII. 11.

Pourquoi Jésus-Christ ne dit-il pas : Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et moi je vous ai donné du pain. Les Juifs mettoient une grande différence entre l'un et l'autre : il leur sembloit que le pain étoit inférieur à la manne, parce que celle-ci étoit tombée du ciel, et que le miracle des pains avoit été fait sur la terre. Comme donc ils demandoient une viande qui leur fût envoyée du ciel, c'est pour cela même que le Sauveur leur disoit sou-

vent : *Je suis descendu du ciel.* Ces paroles n'avoient plus rien d'obscur, puisqu'elles n'étoient pas nouvelles. Au lieu de murmurer et d'en être scandalisés, ils devoient ajouter foi à sa déclaration; et quand parmi ses disciples plusieurs lui répondoient :
Joan. vi. 69. *Vous avez les paroles de la vie éternelle, Seigneur, à qui irions-nous?* Ils ne devoient pas s'écrier : *Voilà*
Ibid. 61. *des paroles bien dures;* elles n'étoient pas plus *dures* que d'autres de même sens qu'il avoit exprimées tant de fois. Jean-Baptiste avoit indiqué déjà le même
Pag. 272. langage, et insinué la même vérité, quand il disoit :
Joann. i. 29. 36. *Voilà l'agneau de Dieu.* Bien qu'ils ne comprissent pas, étoit-ce une raison de se défier de ses paroles? Le devoir d'un disciple n'est pas d'examiner avec trop de curiosité les paroles de son maître, mais d'écouter et d'obéir. Lorsque cette douteuse et dan-
Ibid. 53. gereuse question : *Comment,* entre dans l'esprit, l'incrédulité y entre bientôt avec elle. *Comment*, s'écrie-t-on, *un homme peut-il nous donner sa chair à manger?* Si vous demandez comment cela se peut faire, que ne demandez-vous aussi : Comment ve-
Ibid. 13. noit-il de multiplier cinq pains en tant d'autres? Alors, dites-vous, ils avoient du pain sous les yeux, et l'expérience dirigeoit leur foi. Donc, ici encore, l'expérience doit lever tous leurs doutes. Le Sauveur a fait précéder le grand miracle des pains, afin qu'ayant reconnu sa puissance et l'efficace de sa parole, ils n'y fussent plus incrédules dans la suite.

Les paroles de Jésus-Christ restèrent alors sans fruit pour les Juifs; c'est nous qui les recueillons abondamment. Il est donc important de connoître quel est le miracle qui s'opère dans nos mystères, pourquoi ils nous ont été donnés, quel avantage il doit nous en revenir. *Nous ne sommes tous qu'un seul corps*, dit l'Ecriture, *et les membres de sa chair et de ses os*. Que ceux qui sont initiés dans nos mystères écoutent attentivement ce que je vais dire. Afin donc que nous soyons incorporés à sa chair, non par l'amour seulement, mais réellement et en vérité, ce qu'opère la viande qu'il nous a donnée à manger, ce divin Sauveur a bien voulu par excès d'amour se mêler, s'identifier à nous par sa propre chair, unie à nous comme tous les membres à la tête qui est le chef du corps. C'est ainsi que l'on aime, quand on aime avec ardeur. Job disoit de ses serviteurs qu'ils avoient pour leur maître un amour tel qu'ils auroient *désiré se rassassier de sa chair*. Voilà ce que Jésus-Christ a fait pour nous : il nous a donné sa chair à manger, pour nous attacher à sa personne par le plus vif amour. Il ne s'est pas seulement fait voir à ceux qui souhaitoient sa présence; mais il a voulu qu'ils le touchassent de leurs mains, qu'ils l'introduisissent dans leur bouche, dans leur propre chair, qu'ils le mêlassent à leur propre substance, qu'ils se rassassiassent de sa chair.

I. Cor. VI.

Job XIX. 22.

Sortons donc, mes frères, de cette table sacrée,

comme des lions pleins d'ardeur et de feu (1), terribles au Démon, pensant qu'il est notre chef, pénétrés du sentiment de l'immense charité dont il
Pag. 273. nous a prévenus. Les mères donnent souvent à des nourrices leurs enfants à nourrir; moi je les nourris de ma propre chair, je me donne moi-même à manger, je ne me refuse à personne, je me prodigue à tous, je présente à tous le gage le plus assuré des biens à venir. Celui qui se montre si généreux dès la vie présente, que ne fera-t-il pas dans l'autre? J'ai voulu être votre frère; pour l'amour de vous j'ai pris votre chair et votre sang, afin que l'un et l'autre fussent communs entre nous. Je vous donne une seconde fois la chair et le sang par où je me suis fait de même nature que vous. Ce sang empreint dans notre âme la royale image du maître que nous servons; il y produit un caractère de beauté et de noblesse, qui ne s'altère point quand il l'arrose souvent et la nourrit; il la fortifie, il en est la vie. Ce sang, quand on le reçoit dignement, met les Démons en fuite, il y appelle et les Esprits bienheureux et le souverain du céleste empire. Ce sang, répandu sur l'arbre de la croix, a lavé les péchés du monde tout entier. Lisez dans l'Epître de saint Paul aux Hébreux, les réflexions que ce bienheureux Apôtre développe à

(1) Montargon étend cette image, qu'il rend plus vive encore, *Dictionn. apostol.*, t. 1, p. 537.

ce sujet. C'est ce sang qui a purifié l'intérieur du temple et le Saint des saints. Si la simple aspersion faite dans le temple de Jérusalem et sur le seuil des maisons dans l'Égypte, si dis-je, la simple aspersion d'un sang qui n'étoit que la figure de ce sang, avoit une si grande efficacité, à plus forte raison le sang véritable de Jésus-Christ. C'est ce sang qui a consacré l'autel d'or et les pontifes; le grand-prêtre n'auroit pas osé pénétrer dans le sanctuaire, sans s'être arrosé de ce sang purement symbolique; il étoit déjà assez puissant pour laver les péchés, pour faire reculer la mort d'effroi. Combien donc la réalité ne devoit-elle pas avoir encore plus de puissance et de vertu! Aussi est-il la sanctification et le salut de l'âme; il en est l'ornement et le flambeau, il la dégage de tout alliage terrestre, et lui donne des ailes pour s'élever vers le ciel.

Hebr. IX. 13.

Pag. 374.

Les mystères que Jésus-Christ a confiés à son Eglise sont donc vraiment augustes; l'autel où s'immole la victime sainte, véritablement terrible. De cette table, ainsi qu'autrefois du paradis terrestre, jaillit une source d'eau vive qui répand des fleuves spirituels. Quiconque est brûlé par les ardeurs de la soif, qu'il aille se plonger à cette source sacrée; qu'il aille s'y retremper, se purifier, se régénérer dans cette onde vivifiante. C'est par ce sang que Jésus-Christ nous a rachetés; et non-seulement il nous a affranchis de la servitude, mais il nous a enrichis,

revêtus du plus magnifique ornement, de lui-même (*).

L'oblation sacrée de l'Eglise faite par les mains d'un saint Pierre, d'un saint Paul, d'un prêtre, quel qu'il soit, n'importe, n'est pas différente de celle qui fut faite par les mains de Jésus-Christ lui-même, au jour où elle fut par lui distribuée à ses Apôtres. Elle est la même que celle que nous consacrons aujourd'hui; celle-ci n'a rien de moins que la première: pourquoi? parce que ce ne sont pas les hommes qui la sanctifient, mais le même Jésus-Christ qui alors sanctifia la première oblation. Car, comme les paroles actuellement prononcées par le prêtre, sont les mêmes que celles qui furent autrefois prononcées par Jésus-Christ, aussi l'oblation est-elle la même (**).

Toutes les fois que vous mangerez ce pain, et que vous boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. Ces paroles de l'Apôtre sont fondées sur celles que Jésus-Christ, après avoir distribué à ses Apôtres le pain et

I. Cor. XI. 16.
Luc. XXII. 19.

(*) Hom. XLVI *in Joann.*, XLV, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, p. 292. De tous les prédicateurs modernes, Bourdaloue s'est le mieux pénétré de la doctrine et du langage de saint Jean Chrysostôme. Il le traduit, il le commente avec une solidité qui semble lui être particulière. Nous avons indiqué déjà ses deux sermons *sur la communion;* on ne profitera pas moins des excellentes exhortations qui se trouvent dans ses *Pensées*, sur tout le mystère de l'eucharistie (tom. II, pag. 22 et suiv.), où l'éloquent patriarche est également cité.

(**) Hom. II *in* II *ad Timoth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, p. 551.

le vin du calice, leur adresse : *Faites ceci en mémoire de moi ;* nous marquant la raison particulière pour laquelle il nous donne cet auguste mystère. Et cette raison n'est pas moins efficace que toute autre pour nous affermir dans la piété. Car, pouvez-vous penser à ce que votre Seigneur a souffert pour vous, sans que la mémoire n'en imprime fortement dans votre cœur le désir de devenir meilleur? C'est dans ce sens que saint Paul nous dit de son côté : *Toutes les fois que vous participez à cette table sacrée, vous annoncez la mort du Seigneur.* La communion eucharistique n'est donc que la commémoration réelle de sa mort ; et parce qu'elle subsistera jusqu'à la consommation des siècles ; l'Apôtre ajoute : *Jusqu'à ce qu'il vienne*, jusqu'au jour de son dernier avènement. *Quiconque donc mangera ce pain, ou boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable de la profanation du corps et du sang de Jésus-Christ.* Pourquoi ? Parce qu'il a répandu ce sang lui-même, et que ce qu'il a fait en communiant de la sorte est un meurtre plutôt qu'un sacrilége. De même que les bourreaux qui, l'attachant à la croix, déchirèrent ses veines, non pour en boire le sang, mais pour le verser ; de même celui qui communie indignement, sans en retirer aucun fruit, commet un crime égal. Les terribles, les foudroyantes paroles que celles de l'Apôtre (1) ! quelle énergie dans le langage qu'il

I. Cor. XI. 27.

(1) « Peut-on représenter d'une manière plus forte que saint Paul ne

emploie pour montrer aux Corinthiens à quoi expose le crime de l'indigne communion! Mais comment peut-on s'en rendre coupable? Dites-moi plutôt si l'on ne s'en rend pas coupable alors que l'on communie le cœur plein d'un insolent mépris pour les pauvres. — Quoi! pour si peu de chose encourir de si graves reproches! — Quel est ce langage? Vous êtes allé vous asseoir à ce banquet redoutable; et, quand vous en deviez sortir plein de miséricorde et de douceur pour vos frères, quand vous deviez avoir la sainteté des Anges, vous vous êtes montré cruel et impitoyable! Vous avez goûté le sang du Seigneur, et vous avez pu méconnoître votre frère : il n'eût été jusque là pour vous qu'un inconnu, il cessoit de l'être par le seul fait de la communion qui le rapprochoit de vous par une commune participation à la table sacrée. Ce pauvre que vous ne daignez pas admettre à votre table, Jésus-Christ ne l'a point repoussé de la sienne. Avez-vous donc oublié à quel supplice fut condamné celui qui exigeoit avec tant de dureté les cent deniers qui lui étoient dus? ne savez-vous plus comment il fut déchu du bienfait qu'il venoit lui-même de recevoir, comment son

Matth. XVIII. 28.

le fait dans toute cette Epître, le crime de l'indigne communion, et les suites de ce crime? » (Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. I, pag. 470.) « Autant de paroles que prononce l'Apôtre, répond saint Chrysostôme, autant de foudres qu'il lance sur le profanateur : *Tot Apostoli verba, tot fulmina.* » (*Ibid.*, pag. 506.)

maître révoqua la grâce qui venoit de lui être accordée. Ne vous souvient-il plus de ce que vous étiez, et de ce que vous êtes devenu ; que vous étiez aux yeux de Dieu plus pauvre en bonnes œuvres que ce pauvre ne l'est des biens qui lui manquent ? Toutefois, non content de vous remettre toutes vos dettes, le Seigneur a daigné vous admettre à sa table ; et vous, insensible à tant de miséricorde, vous en manquez à l'égard de votre frère. Que vous reste-t-il d'après cela, sinon que Dieu, dans ses vengeances, vous livre à des bourreaux aussi impitoyables que vous-même ? Appliquons-nous ces paroles, ô nous tous qui, après nous être trouvés réunis avec les pauvres autour du banquet sacré, du moment où nous avons quitté le seuil de ce temple, avons l'air de ne les avoir jamais vus, et passons près d'eux comme si c'étoient des étrangers, indifférents à leur misère, pour aller au sortir de là nous plonger dans les délices de nos somptueux festins. Autre désordre que saint Paul reprochoit aux chrétiens de son temps. — Vous vous récriez : Qui, nous, tomber dans un tel désordre ! — Oui, vous, et tous les jours ; et plus particulièrement encore dans nos jours de fêtes, dans le temps où il devient encore plus criminel. Oui, à ces jours-là, à peine vous avez quitté nos saints mystères, vous courez à vos tables opulentes ; vous ne vous souvenez plus du pauvre que pour l'outrager. La bouche en-

Pag. 248.

core fumante du sang de Jésus-Christ, quand vous devriez demeurer dans une sainte abstinence et dans une bienheureuse sobriété, vous allez vous abandonner à une coupable intempérance. Après que vous avez savouré le pain des Anges, il vous tarde d'y mêler une autre substance bien différente, et d'échanger un aliment tout spirituel contre des sensualités faites pour la table des Démons. Est-ce ainsi qu'en agissoient les Apôtres après qu'ils eurent participé à la cène eucharistique? Vous les voyez appliqués à la prière, au chant des hymnes, aux veilles saintes, à la méditation de la doctrine toute céleste que leur maître leur enseignoit au moment où Judas se séparoit d'eux pour concerter avec les meurtriers de Jésus-Christ le crime de son infâme trahison. Les premiers fidèles, au sortir des saints mystères, alloient-ils siéger à des tables où siégeassent l'intempérance et la débauche? Non, ils se retiroient pour vaquer à la prière et à l'instruction (1). Vous jeûnez, me direz-vous, avant la communion, pour vous y disposer mieux; et, la communion faite, vous en dissipez le fruit, quand vous devriez l'assurer par plus de tempérance. Soyez sobre avant l'arrivée de l'époux céleste; sans doute il faut l'être pour en mériter la visite; soyez-le surtout après que

(1) Ce contraste des mœurs des premiers chrétiens, avec celles des chrétiens de nos jours, a été de même habilement senti et développé par Bourdaloue, *Serm. pour la communion*, pag. 106.

vous en avez été honoré, pour ne pas vous rendre indigne de sa venue. Qu'il faille rigoureusement jeûner après, ce n'est pas là ce que je prétends. Cette perfection seroit désirable, elle n'est point obligée. Ce qui n'est jamais permis, c'est d'être insatiable, c'est d'oublier les lois de la sobriété chrétienne (*).

Nos pères ont voulu que le jeûne du carême s'étendît à quarante jours, pour prolonger la pénitence, et assurer les dispositions avec lesquelles on doit se préparer à la communion. C'est donc plus particulièrement dans ce saint temps que nous faisons retentir notre voix, multipliant les exhortations et les prières pour vous engager à vous purifier avant d'approcher de la table eucharistique. Autrement vous auriez beau y participer des milliers de fois, ce ne seroit point communier, mais recevoir le sceau de la condamnation et l'arrêt du châtiment. Que personne n'ose donc en approcher, s'il est pécheur; c'est-à-dire non pas s'il s'est rendu coupable de quelque péché, car nous sommes tous pécheurs, et moi le premier. Je m'éloignerois à ce titre de la table sainte. Mais s'il persévère dans son péché, je n'attends pas pour vous le dire, le moment même de la communion; dès maintenant, je vous donne cet avis,

T. VI Bened. Pag. 142.

(*) Hom. XXVII *in* I *ad Cor.*, , Morel, *Nov. Testam.*, l. IV, p. 297, 298.

afin qu'à l'approche, à la veille du jour où s'ouvrira la salle du festin royal, on n'ait pas à nous dire : Je me présente aux noces de l'époux sans avoir la robe nuptiale; si j'en avois été prévenu je me serois purifié. De semblables excuses ne sont donc plus recevables, puisque je vous en avertis de si loin. Je sais bien que tous tant que nous sommes, pécheurs et condamnés au supplice, nous ne pouvons point nous glorifier d'avoir un cœur pur, exempt de toutes souillures; mais ce n'est point là encore le plus grand de tous les malheurs. Ce qui l'est, c'est que nous étant souillés par le péché, nous n'allions pas trouver le médecin qui peut nous en purifier; car il le peut s'il le veut, ou plutôt il le veut plus ardemment encore que nous-mêmes. Seulement il attend que nous lui fournissions la plus légère occasion de nous faire un don qui ne nous soit point préjudiciable. Qui avoit plus de reproches à se faire que le publicain? Toutefois il lui a suffi de dire :
Luc. XVIII. 10. *Seigneur, ayez compassion de moi qui suis un pécheur;* et il sortit du temple autrement justifié que le pharisien. Quelque efficace que fût cette parole, Dieu regardoit surtout la disposition secrète de son cœur; c'étoit Dieu qui l'y faisoit naître. Et qu'y a-t-il en effet de si pénible dans un semblable aveu fait en présence du Seigneur? Ce n'étoit donc pas, vous le voyez, sans raison, que je vous disois tout à l'heure que sa bonté ne veut de notre part que la

plus légère démarche pour faire ensuite tout le reste. Recourons-donc à la pénitence, pleurons, Pag. 143.
gémissons. Une mère qui a perdu son fils en est inconsolable; nous, nous avons perdu notre âme, notre éternel salut : et pas une larme de componction et de pénitence! Je parle de la perte de notre âme et du salut. Nous avons irrité contre nous un maître si bon, si généreux; et nous n'allons pas nous cacher dans les antres de la terre! Un maître dont la bonté surpasse, je ne dis pas celle du plus miséricordieux de tous les maîtres, mais celle du père le plus indulgent, de la mère la plus tendre! *Une mère*, nous dit-il par son prophète, *pourroit-* Isa. LXIX. 14.
elle oublier celui qu'elle a porté dans son sein? Et quand une mère pourroit oublier le fruit de ses entrailles, moi je ne vous oublierai jamais, dit le Seigneur. Irriter contre nous tant de bonté! Oh! malheur plus grand mille fois que tous les supplices des enfers, que tous les feux auxquels les réprouvés sont dévoués sans retour! Quand vous approcherez de la table sainte, pensez donc que c'est lui, oui lui-même, le souverain arbitre de toutes choses, dont les regards pénétrants démêlent les plus secrètes pensées, et connoissent ceux qui le recevront dignement, comme ceux qui ne le recevroient que dans un cœur souillé par des pensées et des actions criminelles Ceux-ci, il commence par les châtier, en les abandonnant au jugement de leur

propre conscience. Que si, dociles à cette voix accusatrice, ils se repentent et se corrigent, il consentira encore à les recevoir. Mais s'ils persévéroient dans leurs désordres, qu'ils tremblent sur le châtiment qu'encourroient leur ingratitude, leur perfidie sacrilége. *Il est horrible*, a dit l'Apôtre, *de tomber dans les mains du Dieu vivant.* Je vois que ces paroles vous affligent; mais qu'y faire? Si je n'employois pas des remèdes sévères, comment guérir ces malades; si j'en présente qui soient rigoureux, on s'abandonne au chagrin. Dans cette alternative, c'est à vous-mêmes à prendre parti. J'ai rempli mon devoir, c'est à vous de faire le vôtre (*).

Hebr. x. 31.

Que l'homme s'éprouve donc soi-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de ce calice. (I. Cor. xi. 28.)

T. x Bened. Pag. 250.

Que veulent dire ces paroles par lesquelles saint Paul se détourne du sujet qu'il avoit commencé à traiter? Je l'ai déjà remarqué, c'est un usage assez ordinaire à l'Apôtre de quitter la matière qu'il avoit entreprise, pour se jeter sur d'autres questions, et de s'y étendre lorsqu'elles lui paroissent capitales. Ici, à l'occasion des mystères, il s'y arrête, vu l'importance du sujet; il en parle dans les termes les plus propres à nous inspirer un salutaire effroi, pour amener à cette conséquence, qu'il faut y apporter

(*) *In Seraph.*, Mroel, *Opusc.*, tom. III, pag. 773, 774.

une grande pureté de conscience. Que l'homme donc s'éprouve soi-même, dit-il, comme ailleurs, dans une autre de ses Epîtres, il dira : *Examinez-vous bien vous-mêmes ; assurez-vous bien de vos dispositions ;* et non pas, comme nous sommes dans l'habitude de le faire, par égard pour la circonstance plutôt que par un sentiment de piété, sans s'y être préparé, sans s'être purifié, par un contrition vraie, profondément sentie, uniquement parce que c'est un jour de fête où tout le monde communie. Ce n'est pas là ce que nous commande l'Apôtre; il ne connoît, lui, qu'un temps propre pour s'approcher de la table sainte : c'est quand la conscience est purgée de tous péchés. Quand vous avez la fièvre, ou que vous êtes dans un état de souffrance, vous craindriez d'user des nourritures ordinaires, de peur d'aggraver votre mal, et peut-être de le rendre incurable ; et vous risquez de vous présenter au sacré banquet, l'âme travaillée par des vices plus dangereux que les ardeurs de la fièvre! Qui veut y participer ne doit le faire qu'après s'être dépouillé entièrement de toutes les affections dépravées d'avarice, de colère, de ressentiment. Que ce ne soit point la solennité qui vous y amène, si vous n'avez à y apporter qu'une âme infectée par le vice, et un cœur indifférent Au contraire, si vous êtes dans les dispositions convenables, ne vous en éloignez pas par la seule raison que ce ne seroit pas un jour de fête.

II.Cor.XIII.5.

C'est toujours pour le chrétien un jour de fête que celui où il fait une bonne action.

Que chacun donc s'éprouve soi-même ; soi-même et non pas les autres ; car, à défaut de témoins, la conscience suffit pour nous juger.

Pag. 251. Car *celui qui mange ce pain et qui boit ce calice*
Ibid. 29. *indignement, mange et boit sa propre condamnation.* Quelles paroles ! Ce qui est une source de biens, cette table où la vie se communique avec tant d'abondance, devenir la condamnation de celui qui vient s'y asseoir ! Oui, par la mauvaise disposition avec laquelle on s'en approche. De même que la venue du Sauveur des hommes sur la terre a été une occasion de ruine pour ceux qui ne l'ont pas reçu ; ainsi nos mystères deviendront-ils pour ceux qui y participent indignement, les instruments de leur supplice. Pourquoi ? C'est que l'on n'y a pas *discerné le corps du Seigneur ;* que l'on s'en est approché sans réflexion, sans penser, comme on auroit dû le faire, à la grandeur du mystère, à l'excellence du don que l'on y reçoit ; que l'on n'a point distingué sa propre bassesse d'avec la majesté de celui qui veut bien s'y donner à nous (*).

« Prenez garde (disoit saint Chrysostôme aux distributeurs des choses saintes, et l'Eglise le leur dit

(*) Hom. XXVIII *in* I *ad Cor.*, t. X Bened., p. 250, 251 ; Cheminais, *Disposition à la sainte communion*, *Serm.*, t. IV. p. 241 ; Massillon, etc.

encore dans une de ses plus grandes solennités), prenez garde de ne distribuer les dons de Dieu qu'avec une grande attention; n'admettez à la table du Seigneur que les vrais disciples du Seigneur. Quand ce seroit ou le chef de la justice ou le chef de la milice, quand ce seroit le prince lui-même, si vous ne l'en jugez pas digne, repoussez-le, éloignez-le, vous êtes au-dessus de lui à cet égard; et c'est pour exercer cette puissance, que le Seigneur vous a revêtus de cet honorable ministère. — Mais c'est le jour de Pâque. — Tous les jours sont le jour de Pâque pour celui qui est digne de communier; mais celui qui n'en est pas digne à Pâque, repoussez-le de la table sainte, même le jour de Pâque. Que si vous n'avez pas le courage de résister aux grands de ce monde, renvoyez-le moi, et je laisserai plutôt répandre mon sang, j'abandonnerai plutôt mon corps à l'épée, que d'abandonner le corps et le sang de Jésus-Christ à un homme, quel qu'il soit, qui en est indigne (*).

A l'occasion des saints mystères, j'ai, mes frères, à vous entretenir d'une vérité de la plus haute importance, que je n'épuiserai pas. Ecoutez, ce n'est pas moi, c'est l'Esprit Saint lui-même qui va vous parler. Il en est parmi vous qui n'approchent de la T. XII Bened Pag. 109.

(*) Hom. LXXXIII *in Matth.*, traduit par Molinier, *sur la communion pascale*, *Serm. chois.*, tom. II, 2e part., pag. 189, 190.

table sainte qu'une fois l'année, d'autres deux fois, quelques-uns plus souvent. Je m'adresse en ce moment à tous, non pas à ceux seulement que je vois ici, mais aux absents eux-mêmes, à ceux qui vivant dans la solitude, n'y communient qu'une fois l'année, ou moins encore. Font-ils bien, font-ils mal? Je ne prononcerai point. Ce que j'examine ici, ce n'est point le plus ou moins de fréquentation, ce sont les dispositions. Ceux de qui la conscience est pure de tout péché, et la vie exempte de tout reproche, ceux-là font bien de s'en approcher tous les jours. Autrement, que l'on s'en éloigne à jamais, plutôt que de s'exposer à la sévérité du jugement de Dieu, à la condamnation et à des châtiments terribles. Ne vous en étonnez pas. L'aliment le plus substantiel, introduit dans un estomac foible et dérangé, s'y corrompt, et ne fait que le vicier davantage. Il en est ainsi de ce pain sacré. Vous êtes allé vous asseoir à la table du roi des rois, prendre votre part du banquet céleste, et de cette même bouche qui vient de s'ouvrir pour recevoir le Saint des saints, vous exhalez des paroles impures. Quoi! après une année passée tout entière dans le désordre, les quarante jours de pénitence dont se compose le carême, suffiroient pour vous purifier de tant d'iniquités? Mais la semaine d'après vous redeviendrez ce que vous étiez auparavant. Vous avez employé quarante jours à vous guérir d'une longue maladie;

et quand ils sont passés, vous allez vous livrer aux mêmes excès dont vous avez été victime; quel résultat en obtiendrez-vous? Encore, ces quarante jours Pag. 110.
que je suppose, peut-être ne les avez-vous pas donnés à la pénitence; et vous croyez avoir assez fait pour fléchir la colère du Seigneur! Dites-moi, n'est-ce pas là jouer la comédie?

Ne concluez pas de mes paroles que je veuille vous empêcher de communier même une seule fois l'an. Plût au ciel au contraire, que vous méritassiez de communier tous les jours. Je ne veux que vous avertir du danger de vos mauvaises communions. C'est dans cette intention que le diacre, pour engager les fidèles à bien examiner l'état de leur conscience, s'écrie : *Les choses saintes sont pour les saints*. Paroles terribles que nous faisons retentir dans toutes les parties de l'église, afin de séparer dans le troupeau, les brebis saines de celles qui ne le sont pas, et de ne laisser approcher que les premières; les autres, elles doivent être mises à l'écart. Nous ne les laisserons point sans nourriture; mais nous ne les exposons pas au danger d'aller prendre un aliment Pag. 111.
à une source qu'elles ne digèreroient pas, et boire à une fontaine dont les eaux se changeroient pour elles en une source de mort. La proclamation que l'Eglise fait entendre à ce redoutable moment est donc pour les indignes chrétiens un frein qui doit les arrêter. Ils ne diront pas : J'étois dans l'ignorance

du danger à quoi je m'exposois, et des risques que j'avois à courir. Saint Paul ne laisse là-dessus aucune équivoque. — Je n'ai point lu saint Paul. — Vous ne l'avez point lu? Est-ce là une excuse plutôt qu'une nouvelle accusation? Quoi, depuis si long-temps que vous venez à l'Eglise, vous seriez encore à l'apprendre? Quoi qu'il en soit, c'est pour vous enlever ce frivole prétexte que le héraut des vengeances célestes s'avance au milieu de l'assemblée; et là, debout sous les yeux de tous, tenant les mains étendues, il interrompt le silence auguste de nos sacrés mystères, pour faire entendre à haute voix les terribles paroles que vous savez. Dans vos combats du cirque, un crieur public vient crier à travers les rangs : A-t-on ici quelqu'un à dénoncer, comme étant esclave, voleur, ou infâme? Si l'on apporte cette sévérité dans des exercices qui n'intéressent que le corps, quel discernement n'exige pas un acte de religion aussi auguste? Ici point d'interpellation particulière, ni d'accusation directe. On n'interroge que les consciences. Nous ne disons pas : Quelqu'un prend-il ta voix pour en accuser un autre? Non. Nous disons : Quelqu'un s'accuse-t-il soi-même? *Les choses saintes sont pour les saints*. Donc, que tout ce qui n'est pas saint n'ait point la hardiesse d'approcher. *Tout ce qui n'est pas saint*, l'entendez-vous? et non pas simplement ceux qui se seroient purifiés de leurs péchés. Car, pour être saint, il ne

suffit pas d'avoir obtenu la rémission de ses péchés; il faut et la présence de l'Esprit Saint, et l'abondance des bonnes œuvres. Il ne suffit pas de n'être point souillé; il faut encore être paré d'innocence et de vertus. A cette condition, ne craignez point d'approcher et de vous plonger dans le calice du Seigneur pour y boire le breuvage de vie. Mais vous n'apportez à la salle du banquet que des souillures : Tremblez, fuyez plutôt. Quarante jours de pénitence ne vous laveront pas des iniquités de toute une vie. L'enfer même, tout éternel qu'il est, et il n'est éternel que pour punir le crime du profanateur, l'enfer même est à peine assez long pour l'expier (*).

Celui qui, après la participation aux saints mystères, retombe dans son péché, foule sous ses pieds le fils de Dieu. Le mépris peut-il aller plus loin que de fouler sous les pieds l'objet que l'on dédaigne? C'est là pourtant à la lettre ce que fait le crime de la rechute. C'est témoigner que l'on ne fait aucun cas de la personne de Jésus-Christ, qu'on le met sous ses pieds, et non pas Jésus-Christ seul. Vous même, devenu le corps de Jésus-Christ même, vous vous livrez au Démon pour qu'il vous foule sous ses pieds (**).

(*) Hom. XVIII *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 856—859. Mêmes expressions dans le traité *De baptismo Christi*, tom. II Bened., pag. 373.

(**) Hom. XX *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. VI, p. 873.

Vous ne sauriez penser sans un sentiment profond d'indignation au crime du perfide Apôtre qui le trahit, des Juifs qui l'attachèrent à la croix. Le crime de l'indigne communion n'est pas moins énorme; il rend également coupable d'attentat sur le corps et le sang de Jésus-Christ. Les Juifs, en le crucifiant, immolèrent son humanité sainte; vous, comblé de tant de bienfaits, vous l'outragez en le recevant dans une âme souillée par le péché. Il n'a pas suffi à son amour de se faire homme pour vous, d'endurer les ignominies et les supplices de la croix sur laquelle il s'est immolé; il porte le dévoûment jusqu'à s'identifier à nous, et nous permettre de nous unir à lui, non par la foi seulement, mais substantiellement par la participation de son propre corps. Quelle pureté ne faut-il donc pas pour s'en approcher? Quel honneur pour vous! quel banquet auguste! Ce corps que les Anges n'envisagent qu'en tremblant, sur qui ils n'osent même lever les yeux à cause de l'éclat qui en jaillit, c'est le même qui devient notre aliment, qui s'incorpore à notre substance, de telle sorte que nous ne formons plus avec Jésus-Christ qu'un seul corps, qu'une même chair. Vit-on jamais le berger nourrir ses brebis de sa propre chair? Que dis-je un berger? Combien de mères abandonnent à des mains étrangères le fruit de leurs entrailles! Il n'en est pas de même de lui. Il nous donne son sang pour breuvage, il

nous unit à sa personne par les liens les plus intimes (*).

« Si j'honore Jésus-Christ autant que je dois l'honorer, si j'ai pour Jésus-Christ ce respectueux attachement dont je me flatte, je dois regarder comme mon souverain bien dans cette vie de lui être uni. Je dis uni, surtout par le sacrement qu'il a lui-même institué pour entretenir entre lui et moi une sainte et ineffable union; d'où il s'ensuit que je dois, par la même règle, regarder comme mon souverain mal d'être séparé de ce sacrement, dont la participation est le gage de ma béatitude, ou plutôt c'est une béatitude anticipée; et c'est ce que saint Chrysostôme comprenoit si bien, quand il disoit, en parlant de la communion : *Unus sit vobis dolor hac esca privari :* Que votre grande douleur, mes frères, ou pour mieux dire, que votre unique douleur soit d'être privés de cette viande céleste (**). »

L'eucharistie est la force et la vigueur de notre âme, le lien qui unit notre esprit à Dieu, le fondement de notre confiance, notre lumière, notre vie et notre salut, une armure impénétrable aux traits des ennemis de la foi, l'antidote de la mort, le breuvage de l'immortalité. Ainsi en ont parlé tous les saints. Ces saints nous abu-

(*) Hom. LXXXII *in Matth.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. VII, pag. 284; Massillon, *Crime de la communion indigne*, *Carême*, tom. IV, pag. 278; Collet, *Serm.*, tom. I, pag. 1, 5, 14, 41; Laur. Chesnard, tom. III, pag. 172, par saint Jean Chrysostôme; *Bibliothèque chois.*, tom. XIV pag. 34, 342 et suiv.

(**) Bourdaloue, *sur la communion*, *Carême*, tom. I, pag. 104; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. I, pag. 522.

soient-ils par de vaines imaginations, quand ils nous tenoient ce langage? et, s'ils parloient sérieusement, quel avantage trouvons-nous à nous retrancher à nous-mêmes la source de tous ces biens?.. On voit saint Jean Chrysostôme, en diverses homélies, déployer contre cet abus son zèle et son éloquence. Il déploroit amèrement la désertion de la table sainte et des saints autels, comme si c'eût été en vain qu'on célébrât la messe tous les jours, puisque, de tous les assistants, on n'en voyoit plus aucun participer au sacrifice : *Frustra est quotidianum sacrificium, frustra adstamus altari : nemo est qui participat* (*).

Dieu qui, par une bonté ineffable, avoit souffert autrefois qu'on lui offrît le sang des bêtes à cause de l'imperfection où l'on vivoit sous la loi ancienne, a changé ce sacrifice en un autre d'un ordre bien plus grand et plus sacré, ayant substitué une autre victime nouvelle, et commandé qu'on l'offrît lui-même à la place des animaux. David avoit prédit l'institution du nouveau sacrifice et l'abolition de l'ancien (**). Le sacrifice d'Abraham en avoit été aussi la figure (***). La main de ce patriarche n'im-

(*) Traduit par La Rue, *sur la fréquente communion*, tom. IV, pag. 468, 447, d'après saint Chrysostôme, Hom. XXIV *in* I *ad Cor.*, et Hom. II *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI, pag. 23; Bourdaloue, *Dominic.*, tom. II, pag. 240, où il réfute les divers prétextes allégués contre la communion fréquente; et la page 260, où il argue de l'exemple des saints

(**) Hom. XXIV *in* I *ad Cor.*, t. X, p. 213.

(***) Hom. VII *adv. Jud.*, t. I, p. 664.

mola point Isaac; il ne le fut qu'en esprit et dans l'intention de son père. Abraham ne trempa point sa main dans le sang de son fils, et ce fut un sacrifice non sanglant. Notre sacrifice, à nous, se fait de même sans effusion de sang; nos initiés me comprennent. Puis donc que vous avez sous les yeux l'image de ce mystère tracée long-temps auparavant dans l'ancien Testament, ne refusez pas de croire à la vérité (*).

Les autels, les cérémonies et les sacrifices de l'ancienne loi, autant de figures qui annonçoient à l'avance le sacrifice de la loi nouvelle (**).

Le sacrifice de Jésus-Christ avoit été présagé long-temps à l'avance par celui de Melchisédech, dont le nom seul commençoit à figurer le divin pontife qu'il représentoit; car, que signifie ce nom? Saint Paul l'explique par ces mots : roi de justice, roi de paix. A qui ces caractères conviennent-ils mieux qu'au monarque qui a introduit sur la terre le règne de la justice, et réconcilié le ciel avec la terre? De plus, Melchisédech est marqué comme étant sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant dans sa vie ni commencement ni fin, c'est-à-dire de qui nous ne connoissons ni la naissance ni la mort: image naturelle de Jésus-Christ, où il n'y a ni com-

T. XII Bened. Pag. 120

Hebr. VII. 2.

Pag. 121.

Pag. 122.

Ibid. 3.

(*) *Laudat. S. Eustath.*, t. II Bened., pag. 606.

(**) Hom. XLVI *in Joann.*, t. VIII Bened., pag. 274.

mencement ni fin, éternel comme Dieu son père. Melchisédech est le nom, Jésus-Christ la réalité. Mais tout inférieure qu'étoit la figure à l'original, l'honneur qu'elle avoit de le représenter la rend plus excellente que tout ce qu'il y avoit dans la loi,
Pag. 123. plus grande que le sacrifice lévitique, plus grande qu'Abraham lui-même, puisque le saint patriarche lui rend hommage en allant de son propre mouvement se prosterner à ses pieds, lui porter la dîme
Ibid. 7. de ses dépouilles, et recevoir sa bénédiction.

Que le nouveau sacrifice dût être plus excellent que l'ancien, la preuve en est sensible. Si le sacerdoce d'Aaron eût suffi, pourquoi Jésus-Christ seroit-il venu après qui l'a abrogé, et s'est appelé pontife,
Ps. cix. 4. *selon l'ordre de Melchisédech*, et non selon l'ordre
Pag. 129. d'Aaron? Ainsi que Melchisédech, étranger à la tribu sacerdotale, le pontife nouveau devoit être d'une tribu différente de celle de Lévi, bien que Moïse eût affecté à celle-ci la prérogative du sacerdoce. Ce n'est donc point de la tribu de Lévi, ni d'Aaron, que sortira Jésus-Christ, mais de la tribu
Pag. 130. de Juda. Avec lui le sacerdoce est transféré de la tribu sacerdotale à la tribu royale de Juda, afin qu'elle fût royale et sacerdotale tout ensemble. Tout est renouvelé, tout est changé, la tribu, la loi et l'alliance. Ce n'est plus l'ordre d'une succession charnelle, ni un ordre de bénédictions temporelles, ni un sacerdoce passager. Roi, il l'étoit de toute

éternité; pontife, il l'est devenu au jour où il s'est revêtu de la chair, et a consommé son sacrifice. Jésus-Christ est le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech, en vertu de la promesse; le prêtre unique, puisqu'il est immortel; et c'est le royaume du ciel qui est la conquête de son sang (1). Pontife toujours subsistant à la droite de Dieu son père, il intercède pour nous dans le ciel. Dieu, il nous sauve. Médiateur de la nouvelle alliance, il a scellé Pag. 157. de son sang la réconciliation entre Dieu et les hommes. Nous avions été bannis du céleste héritage, et l'arrêt de notre bannissement n'avoit pas été levé par la première alliance, figure imparfaite de celle qui devoit la remplacer. Et comme celle-là avoit été confirmée par le sang que Moïse répandit sur tout le peuple, de même la nouvelle ne pouvoit être consacrée que par le sang, mais par un sang purificateur versé pour la rémission des péchés, et bien autrement efficace que celui des victimes an- Pag. 169. ciennes. Celles-ci, elles avoient besoin d'être renouvelées souvent et toujours, parce que les péchés pour qui on les offroit étoient sans cesse renouve-

(1) « La vraie purification, qui consiste dans la rémission des péchés, devoit se faire par un sang d'un tout autre prix, qui devoit couler, dit saint Jean Chrysostôme, non pas du corps des animaux, mais d'un corps formé par l'opération du Saint-Esprit. Ce n'est point Moïse, c'est Jésus-Christ qui en fait sur nous l'aspersion. Comment, poursuit le saint docteur? par ces paroles : Voici le sang du Testament nouveau, etc. » (L'abbé Clément, *sur la messe*, *Carême*, t. II, p. 273.)

lés, ce qui prouvoit l'impuissance du sacrifice; mais ici le sacrifice n'a été offert qu'une fois, et l'a été pour l'éternité. Le péché n'a été vraiment détruit que par le sacrifice de Jésus-Christ; car sa mort l'a rendu impuissant, elle l'a dépouillé de sa force, elle en a fait cesser la tyrannie.

Pourquoi donc, si le sacrifice de Jésus-Christ n'a dû être consommé qu'une fois, pourquoi est-il renouvelé tous les jours par les mains des prêtres? Nous l'offrons en commémoration de sa mort. C'est toujours le même sacrifice, ce n'en est pas un autre; la même victime, et non pas plusieurs. Il s'offre bien en des lieux divers, mais c'est le même Jésus-Christ; car il n'y en a pas plusieurs. Partout le même Jésus-Christ, tout entier à la fois dans tous les lieux de l'univers; partout la même chair qui s'immole; donc un seul et même sacrifice. De même que le grand pontife, Jésus-Christ a offert une fois la victime de propitiation; de même nous l'offrons encore aujourd'hui, parce qu'elle ne sauroit être anéantie, immortelle qu'elle est par sa propre essence. Ainsi nous a-t-il été ordonné par ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi.* Ce n'est donc plus, comme au temps de la loi ancienne, une succession de différentes victimes; c'est une seule et toujours la même, dont nous renouvelons continuellement la mémoire (*).

Luc. XXII. 19.

(*) Hom. XXII, XXI, Morel, *Nov. Testam.*, t. VI, p. 812—872. Développé dans la 1re part. du sermon du P. Lenfant, *sur le sacrifice de la messe.*

Ce n'est point par le jeûne, mais par la participation au saint sacrifice, lorsque vous en approchez avec une conscience purifiée, que vous célébrez la Pâque, et avec elle la commémoration de la mort de Notre Seigneur, puisque, aux termes de l'Apôtre, célébrer la Pâque, c'est *annoncer la mort de Jésus-Christ.* L'oblation que nous en faisons aujourd'hui, que nous en avons faite hier, que nous en faisons tous les jours, est de même caractère que celle qui s'est faite samedi. Nulle différence entre l'une et l'autre, toujours également digne de tous nos hommages, également efficace pour le salut.

Ce que nous appelons la Pâque n'est pas seulement la solennité qui termine le carême. Le carême n'a lieu qu'une fois l'année; la Pâque se célèbre trois et quatre fois la semaine, toutes les fois que nous le voulons (*).

« Je trouve la pensée de saint Chrysostôme bien juste et vraie, quand il dit que les temples où nous nous assemblons pour honorer Dieu, sont tout à la fois et l'ornement le plus auguste, et l'opprobre le plus visible de notre religion; l'ornement le plus auguste, puisqu'ils sont tous les jours sanctifiés par le sacrifice d'un Dieu Sauveur; et l'opprobre le plus visible, puisque ce sacrifice, tout divin qu'il est, sert si souvent, non par lui-même, mais par notre libertinage, d'occasion aux

(*) *In eos qui pascha jejunant*, Morel, *Opusc.*, t. 1, p. 614.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE DIX-SEPTIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

TROISIEME PARTIE.

CHARITÉ.

ARTICLE I.

Pages.

§ I. — Excellence de la charité (en général). Elle embrasse l'amour de Dieu et l'amour du prochain. 2

Dieu principe, objet et modèle de la charité..... 5

Combien Dieu à aimé le monde..... 7

Amour de Jésus-Christ pour les hommes..... 12

Devoir de la reconnoissance et de l'amour envers Dieu. Caractères de la charité..... 15

Homélie LX sur l'Evangile de saint Jean..... 34

Homélie XXI sur l'Epître aux Romains..... 49

Extraits des Homélies sur la première Epître aux Corinthiens, et autres sur les caractères de la charité..... 57

§ II. — Comment nous pouvons témoigner à Dieu notre amour ? Par une vie chrétienne. Prière... 91

Psaumes CXXVII et CXXXIII..... 97

Homélies sur la prière..... 104

Psaumes CXL et VI..... 134

Pages.
Extraits de diverses Homélies sur la prière..... 142
Oraison Dominicale..... 156
Prière des solitaires d'Egypte après le repas..... 165
2° Assistance à l'église. Parole de Dieu. Prédication..... 166
3° Repos du dimanche..... 215
Psaumes et chants sacrés..... 217
Livre des prophètes..... 228
Actes des Apôtres. Epîtres de saint Paul..... 234
§ III. — Vie chrétienne. Jésus-Christ et le monde. Voie étroite.. ..,..... 238
Homélie XIII sur l'Epître aux Philippiens..... 254
Homélie XIII sur l'Epître aux Romains..... 266
Tentations..... 274
Fautes légères..... 279
Persévérance.....l..... 281
Fuite des occasions..... 285
Paix spirituelle..... 287
§ IV. — Sacrements. Baptême..... 295
Homélie I, ou Catéchèse..... 298
Extraits de la seconde Catéchèse..... 308
Péché originel.....e..... 321
Extrait de l'Homélie II sur la seconde Epître aux Corinthiens 330
Confirmation 340
Pénitence..... 341
Homélies sur la pénitence, au nombre de huit..... 344
Fragments sur le même sujet..... 384
De la componction du cœur. Premier traité..... 396
Second traité..... 417
Du jeûne et de l'abstinence..... 426

Pages.

Confession. Déclaration de ses péchés faite au prêtre. 434
Eucharistie. Présence réelle. Communion..... 450
Extrait de l'Homélie XLVII sur l'Evangile de saint Jean..... 455
Et d'autres sur le même sujet..... 459
Homélie III sur l'Epître aux Ephésiens..... 479
Sacrifice de la messe..... 512

FIN DE LA TABLE.

613856
SBN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google